



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

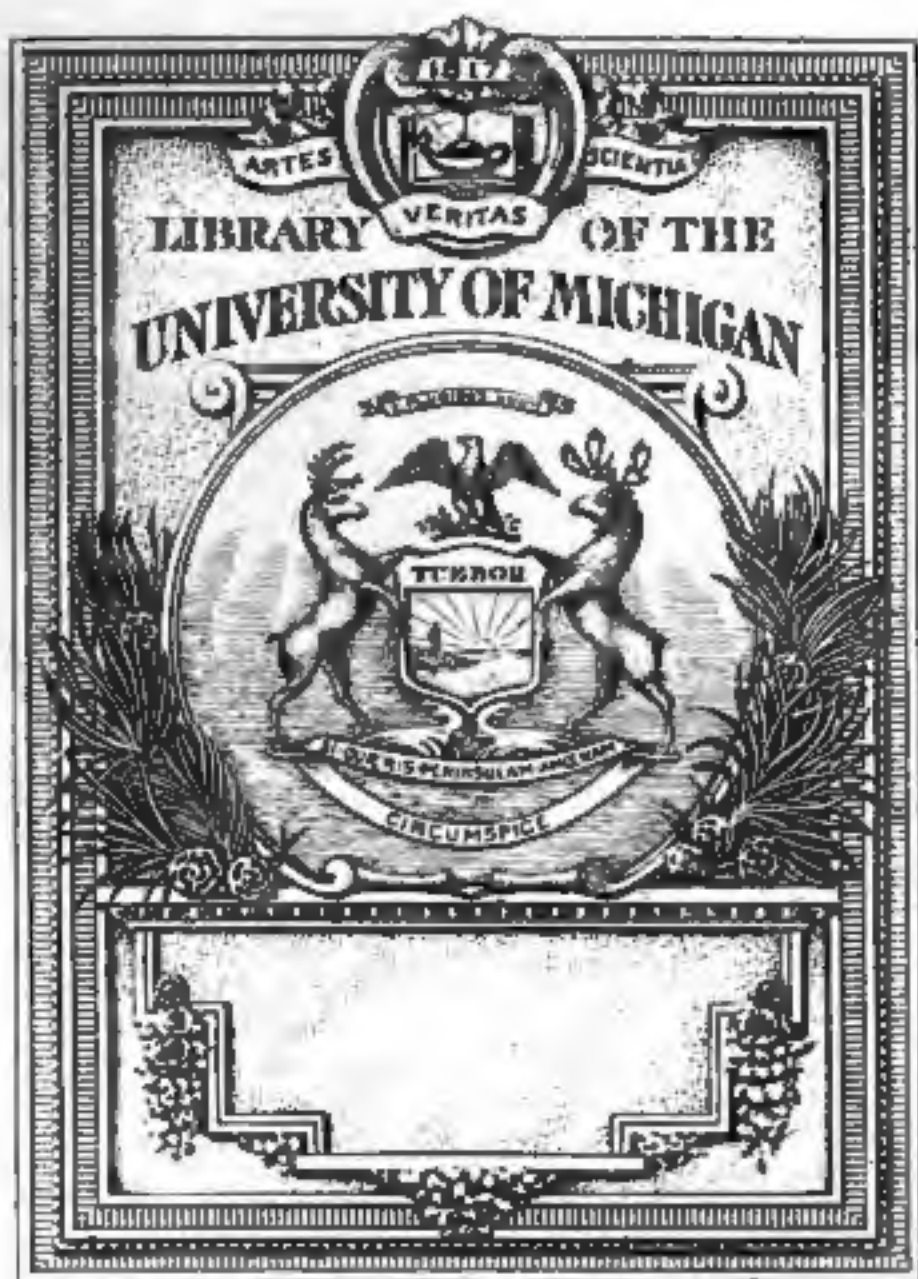
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





o. Rignault Pinxit

L. Ozerpy Sculp

*Il marchera devant lui dans
l'esprit et la vertu d'elle.....
pour préparer au Seigneur
un peuple parfait. S. Luc. chap. 1^{er} v. 37.*

24
LA VIE
DE DOM ARMAND-JEAN
LE BOUTHILLIER
DE FRANCE,

ABBE' RÉGULIER ET
Reformateur du Monastere de la
Trappe, de l'Étroite Observance
de Cîteaux.

*par M. l'Abbé DE MARSOLLIER;
Chanoine de l'Eglise Cathedrale d'Uzès.*

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
Chez **JEAN DE NULLY**, rue S. Jacques,
à l'Image S. Pierre.

M. D. CCIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Henriette de Bernis d'Al

3A
4705
8237
v.1





AU ROY,



IRE,

*Je viens offrir à VOTRE
MAJESTÉ la Vie d'un Homme
illustre par ses grandes qualitez,
à ij*

EPISTRE.

par tout ce qui peut distinguer aux yeux des hommes ; mais infiniment plus illustre par sa pieté , par les exemples des Vertus Chrétiennes & Religieuses qu'il a donnez à toute l'Eglise sous vostre Regne , & si je l'ose dire , par tout ce qui le pouvoit distinguer aux yeux de Dieu.

Il a toujours mis , S I R E , au nombre des graces que Dieu luy avoit faites , celle d'être né Sujet de VOTRE MAJESTÉ , il en a chéri & rempli les devoirs , & rien n'a surpassé le zele , la fidelité , & l'admiration qu'il a toujours eue pour vostre Personne Sacrée. C'est tout ce qu'il emporta du siecle en le quittant , & jamais ces sentimens ne furent plus vifs , que depuis qu'il eût tout abandonné pour suivre JESUS-CHRIST. Attentif à sa Doctrine & à ses exemples , il eût cru manquer à ce qu'il devoit à Dieu même , s'il n'eût pas eu pour le plus grand des Rois , qui en est la plus

EPISTRE.

vive image , tout le dévouement que la naissance inspire , & que la Religion ne manque jamais de perfectionner.

C'est ainsi qu'une pieté éclairée sçait rendre à Cesar ce qui appartient à Cesar , & à Dieu , ce qui est à Dieu. Bien loin de rompre , ou même de relâcher ces liens indissolubles qui nous attachent à nos Souverains , elle les serre, elle les rend plus forts , & en gravant dans nos cœurs cette soumission sans bornes , que nous devons à cette Puissance infinie qui fait regner les Rois, elle y forme en même temps cette fidélité inviolable que nous devons à ceux qui sont les dépositaires de son autorité, & dont elle se sert pour le Gouvernement du Monde.

Mais , SIRE , si la Religion inspire ces sentimens pour tous les Souverains , tels qu'ils puissent être , que ne doit-elle point inspirer pour
VOTRE MAJESTÉ , pour un

EPISTRE.

*Roy qui en est le plus ferme appui ,
qui n'est occupé qu'à l'étendre , à
l'affermir , à la protéger contre les
efforts les plus violens de l'ambition
& de l'heresie , qui ne combat , &
qui ne triomphe que pour Elle , &
qui n'use de son pouvoir que pour
faire respecter les loix , & pour
faire regner la Pieté & la Justi-
ce.*

*L'Abbé de la Trappe , S I R E ,
pénétré de ces sentimens , n'a jamais
mis de bornes à l'attachement res-
pectueux qu'il devoit à V O T R E
M A J E S T E' ; élevé dès ses pre-
mieres années dans vôtre Cour , où
sa naissance , les grandes Charges
qui étoient dans sa Maison , &
son merite même lui avoient donné
entrée ; il se remplit de bonne-heu-
re de la haute idée que les qualitez
héroïques de V O T R E M A J E S T E'
forment dans tous les esprits &
dans tous les cœurs. Il ne peut voir
sans admiration cette sagesse anti-*

EPISTRE.

cipée qui présidoit à tous vos Conseils , cette application infatigable au gouvernement de l'Etat , & cette grandeur d'ame qui nous promettoit dès lors ces entreprises si bien concertées , ces victoires , ces triomphes , & tous ces grands succès qui ont porté la gloire de votre Nom jusques aux extremités de la Terre. De pareilles idées ne se détruisent pas aisément , elles se soutiennent par elles-mêmes , & les impressions qu'elles faisoient sur le cœur de l'Abbé de la Trappe étoient d'autant plus profondes , que vos grandes actions , SIRE , les renouvelloient tous les jours.

La Renommée portoit dans son desert les merveilles de votre Regne. Il apprenoit avec cette sainte joie que l'amour de la justice a coutume d'inspirer , que les vices étoient reprimés par vos Edits , l'impiété confondue par vos exemples , l'herésie détruite par vos soins , & la Religion triomphante. Il n'ignoroit pas
à iiij

ÉPISTRE.

SIRE, les graces & les dons du Ciel, je veux dire, ce concours heureux des Vertus Chrétiennes & Royales, qui vous élèvent au-dessus de tous les Souverains, & qui vous rendent digne de commander à toute la Terre.

Comme il étoit persuadé que le salut de la France, & la gloire de l'Eglise étoient inséparablement attachés aux jours & à la prospérité de VOTRE MAJESTÉ, il s'occupoit sans cesse de cette pensée devant Dieu. C'étoit l'objet continuel de ses vœux les plus ardens : Ces sentimens pour votre Personne Sacrée n'étoient pas renfermez dans son cœur ; il les inspiroit à tous ceux qui s'adressoient à luy de toutes parts, pour se regler sur ses avis, à tous ces saints Solitaires que sa reputation attiroit sous sa conduite ; en formant des Saints, il vous formoit, *SIRE*, des Sujets pleins de zèle, & il ne se passoit point de jour qu'ils

E P I S T R E.

ne levassent tous ensemble des mains pures vers le Ciel , pour attirer sur V O T R E M A J E S T É , ces bénédictions abondantes dont nous ressentons tous les jours les effets.

Vos bienfaits , S I R E , ces graces si essentielles répandues tant de fois sur l'Abbaye de la Trappe , cette protection puissante accordée si souvent à l'illustre Abbé que Dieu avoit choisi pour y rassembler un si grand nombre de Penitens uniquement occupez du soin de luy plaire , faisoient sans cesse sur ces cœurs si purs des impressions nouvelles , ils vous ont toujours regardé, S I R E , & ils vous regardent encore aujourd'huy comme le protecteur de leur Reforme , & il n'y en a point parmi eux qui ne croient vous devoir cette sainte tranquillité dont il jouit , & ces moyens si surs de se sanctifier que vous avez bien voulu leur conserver au préjudice même de vos propres intérêts.

EPISTRE.

Une partie de ces saints habitans du desert de la Trappe , a emporté ces sentimens dans le Ciel , l'autre conserve sur la terre une reconnoissance infinie pour VOTRE MAJESTE', & je puis dire , S I R E , qu'il n'y a peut-être point de lieu dans le monde , où l'on prie pour elle avec plus de pureté , plus de perseverance , & plus de ferveur. Aujourd'buy même ces saints Solitaires empruntent ma plume , pour renouveler à VOTRE MAJESTE' les assurances du plus respectueux attachement qui fut jamais ; C'est pour en donner des marques publiques qu'ils ont souhaité que la Vie de leur illustre reformateur luy fût dediée , & ils ont ressenti vivement la grace que vous avez bien voulu me faire en me permettant de vous l'offrir en leur nom.

Nous devons esperer , S I R E , que cette vertu si pure dont on a fait Profession dans cette celebre Abbaye.

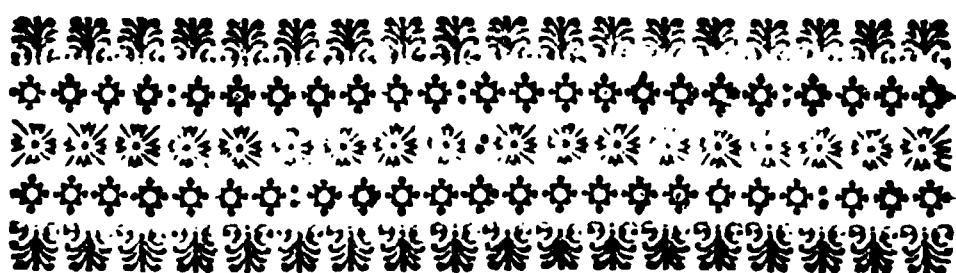
ÉPISTRE.

*ne diminuëra point dans la suite
des temps l'éclat de la gloire de
vostre Regne , & que comme la
penitence Chrétienne qu'on y pra-
tique avec tant de benediction ,
aura sans doute une place honorable
dans les Annales de l'Eglise ; la
posterité la comptera aussi parmi les
merveilles du Regne de LOUIS
LE GRAND ; Je suis avec le
plus profond respect , & la soumission
la plus parfaite ,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le tres-humble , tres-obéïssant,
& tres-fidele Sujet & serviteur.
MARSOLLIER.



AVERTISSEMENT.



L eût été à souhaiter que la Vie d'un aussi grand Homme que DOM ARMAND-JEAN LE BOUTHILLIER DE RANCE', Abbé Reformateur de la Trappe , fût tombée dans de meilleures mains que les miennes. J'ay été le premier à me rendre justice. On sçait qu'il n'a pas tenu à moy que cette belle Histoire n'ait été confiée à un plus habile Ecrivain que je ne suis , & qu'il n'a pas moins fallu que l'autorité du feu Roy d'Angleterre de glorieuse memoire , & de la Reine son Epouse , pour m'obliger à l'entreprendre.

Le respect infini dont j'ay toujours fait profession pour leurs Majestez Britanniques , la gloire de leur obéir , & l'honneur dont leur choix me combloit , ont dissipé toutes les difficultez que je pouvois faire. C'est ce qui m'a porté à

AVERTISSEMENT.

entreprendre un Ouvrage autant au-dessus de mes forces , que celui que je donne au Public.

Dés qu'on eût appris à la Trappe que le Roy & la Reine de la Grande Bretagne m'avoient fait l'honneur de jeter les yeux sur moy pour écrire la Vie de cet illustre Abbé qui a rendu ce saint Desert si celebre , on m'envoya tous les Memoires qui pouvoient servir à la composition de cet Ouvrage. Deux personnes qui avoient eu le plus de part à l'estime & à la confiance de l'Abbé de Rancé , avoient été commises pour y travailler , & ils l'avoient fait avec tant d'exactitude qu'aucune de ses actions , & pour ainsi dire , de ses paroles , ne leur avoit échappé , & qu'ils avoient même des copies des moindres Lettres que ce grand Homme avoit écrites.

J'examinai ces Memoires avec toute l'attention possible ; mais quoiqu'ils fussent fort amples , & fort exacts , comme personne n'entre aussi-bien dans le dessein d'un Ouvrage que celui qui le doit composer , je m'apperçus qu'il y avoit quelques vuides , & quelques endroits qui avoient besoin de preu-

AVERTISSEMENT.

ves. Je ne doutai point que je ne trouvasse à la Trappe dequoy remplir les uns , & dequoy éclaircir les autres , cela me fit résoudre à y faire un voyage. -

J'avouë qu'il auroit manqué quelque chose à l'idée que je devois avoir de l'excellent Homme qui l'a reformée , si je n'eusse pas été témoin moi-même de tout ce qui s'y passe de grand , de saint , & d'édifiant , & je n'exagérerai point quand je dirai que c'est le plus grand spectacle de pieté qui soit dans l'Eglise , & le plus digne d'une Religion aussi pure , & aussi sainte que la nôtre. J'ay donc vû de mes yeux tout ce que je raconte de la Vie, que l'on mène dans cette Maison.

Je ne me contentay pas d'y examiner toutes choses avec cette exactitude scrupuleuse , que demandoit le compte que j'en devois rendre au Public ; j'employai environ quinze jours à ramasser tous les papiers dont je pouvois avoir besoin. Je fus aidé dans cette recherche par le Secrétaire de l'Abbé , dont je devois écrire la Vie , & par trois Religieux des mieux instruits de tout ce qui s'étoit passé , que le Reverend

AVERTISSEMENT.

Pere Abbé eût la bonté de me donner. J'eus même la liberté de les entretenir autant qu'il fût nécessaire pour être exactement informé de toutes choses. Je ne leur trouvai point cette ignorance basse & stupide , qu'on a voulu depuis leur attribuer , pour décrier les Memoires qu'ils m'avoient donné ; leur zele & leur respect pour la mémoire de leur Pere , & le desir de contribuer à sa gloire , (plutôt à celle de Dieu qui avoit renouvelé en sa personne les prodiges de sa Grace) leur avoit tenu lieu de la curiosité si ordinaire au reste des hommes ; ils étoient instruits , & en état d'instruire sur tout ce qui regardoit leur illustre Abbé. J'écrivois tous les jours de mon côté tout ce qu'ils me disoient. Je partis ainsi de cette Abbaye avec tous les memoires & toutes les instructions qui m'étoient nécessaires.

Avec ces seuls secours j'étois en état d'écrire la Vie de l'Abbé de la Trappe , d'une maniere qui eut pû satisfaire la curiosité du Public ; mais le bruit que j'avois été choisi pour travailler à cet Ouvrage ne fut pas plutôt répandu , que ce grand nombre d'amis que la pieté &

AVERTISSEMENT.

les grandes qualitez de l'Abbé de Rancé luy avoient acquis , m'envoyèrent de tous côtez des memoires sur les moindres circonstances de sa vie.

Je ne dois pas oublier que M. le Cardinal Le Camus, dont le sçavoir & l'éminente pieté font tant d'honneur à l'Eglise , m'a fait l'honneur de m'en envoyer qui sont tous écrits de sa main ; on peut juger du merite de ces instructions , par l'estime qu'on doit faire de tout ce qui vient de celuy qui a bien voulu en être l'auteur.

Je ne me suis pas contenté de prendre toutes les précautions dont je viens de parler ; J'ay entretenu souvent tous ceux que j'ay pû connoître qui avoient eu avec l'Abbé de la Trappe des liaisons de sang ou d'amitié ; je les ay consulté sur ce qu'ils pouvoient sçavoir , je leur ay proposé mes doutes , & tout ce qui pouvoit avoir besoin de preuve ou d'éclaircissement ; ils ont fait eux-mêmes toutes les perquisitions nécessaires sur toutes les choses dont ils n'étoient pas assez informez ; en un mot , je n'ay rien négligé de ce qui me pouvoit donner une connoissance entiere de la Vie que je devois écrire.

AVERTISSEMENT.

Après avoir pris toutes ces mesures qui m'fournissoient la matiere de mon Ouvrage, je n'ay rien épargné pour donner au récit tout ce qui le pouvoit rendre agréable & édifiant.

J'ay donc écrit le premier Livre & une partie du second sur les Memoires de la Trappe, sur ceux de M. le Cardinal le Camus, sur ceux qui m'ont été fournis par les parens de nôtre illustre Abbé, par ses amis, & par ceux qui avoient eu l'avantage de le connoître dans le monde.

Ce que je raconte dans le second & le troisiéme Livre des differends entre la Commune & l'Etroite Observance de Cisteaux, & de ce qui s'est passé à Rome, & en France à cette occasion, est pris en partie des Memoires de la Trappe, en partie de ceux qui ont été dressés sur les pieces originales par un sçavant Religieux de l'étroite Observance. Je me suis encore servi d'un Journal tres-exact du voyage de Rome de l'Abbé de la Trappe, que Monsieur Felibien Chanoine & Archidiaque de l'Eglise de Chartres, m'a fait la grace de me prêter. L'Auteur de ce Journal est Monsieur Felibien, Cha-

AVERTISSEMENT.

noine & Prevôt de la même Eglise ; il eût avec l'Abbé de la Trappe les liaisons les plus intimes , il l'accompagna à Rome , & il eut part à toutes les affaires qui s'y traitèrent ; ainsi il ne dit rien dont il n'ait été témoin , ou dont il n'ait été parfaitement informé. D'ailleurs , c'étoit un homme d'une probité reconnue , & qui avoit toutes les lumières qui peuvent donner de l'autorité à son Ouvrage.

Le quatrième & cinquième Livre qui contiennent la Reformation de l'Abbaye de la Trappe , tout ce qui s'y est passé de plus remarquable , tout ce qu'a fait son illustre Abbé jusques à sa mort , & sa mort même si précieuse devant Dieu , ont été écrits sur les Mémoires de la Trappe , sur d'autres qui m'ont été fournis par diverses personnes , sur ce que j'ay vû moi-même lorsque j'étois dans cette sainte Maison , & sur ce qui m'a été raconté par les Religieux de cette Abbaye , & par plusieurs personnes qui ont eu avec l'Abbé , dont j'écris la Vie , les liaisons les plus étroites , & qui avoient une connoissance exacte de tout ce qui est arrivé à la Trappe pendant sa vie. Je me suis enco-

AVERTISSEMENT.

re servi de la relation si édifiante de la mort de ce grand Homme , composée par M. l'Evêque de Sées qui l'a assisté dans ses derniers momens. Je m'en suis tenu aux circonstances qu'il a marquées , & j'ay regardé comme suspect tout ce qui n'étoit point dans le récit d'un Prélat si exact & si éclairé.

Le sixième Livre qui contient son esprit , c'est-à-dire une partie de ses sentimens & de ses maximes , a été composé sur ses écrits , & sur ses Lettres. J'y ay ajouté plusieurs faits qui n'avoient pas trouvé place dans sa Vie ; ils servent comme de preuves aux sentimens de ce grand Homme.

Si je ne raporte point de miracles , ce n'est pas par incredulité. Je sçai que le bras de Dieu (*comme parle l'Ecriture*) n'est pas racourci , & que le pouvoir de faire des miracles qu'il a accordé à son Eglise , n'est borné à aucun tems , & doit durer autant que le monde. J'avouë même qu'on m'en a raconté plusieurs à la Trappe avec des circonstances qui ne permettent pas de les rejeter ; mais j'ay toujours crû que sur les faits de cette nature en particulier , il falloit attendre le jugement de l'Eglise.

AVERTISSEMENT.

J'ay toujours porté sur cela l'exactitude si loin , qu'on n'a jamais pû obtenir de moy de mettre dans la Vie de Saint François de Sales , dont la sainteté est si généralement reconnüe , d'autres miracles que ceux qui sont rapportez dans le procès Verbal de sa Canonization.

Je n'ay point nommé plusieurs personnes qui ont part à cette Histoire, & dont le merite & la vertu sembloient exiger qu'on transmît leurs noms à la posterité. Deux raisons m'en ont empêché ; l'une que les uns m'ont prié de ne les pas faire connoître , & que j'ay crû que ce seroit manquer à l'honnêteté que de nommer les autres sans leur permission , & peut-être même contre leur gré. L'autre , que cette omission n'interesse point la verité des faits , & ne porte aucune obscurité dans le récit.

Je n'ay rien épargné pour justifier l'Abbé de la Trappe , de plusieurs calomnies inventées contre luy ; si j'en ay négligé quelques-unes , c'est que j'ay crû qu'elles étoient tombées d'elles-mêmes , que tout le monde en étoit revenu , & qu'elles ne meritoient pas qu'on en conservât le souvenir à la poste-

AVERTISSEMENT.

rité. Bien des gens se sont trouvez de mon goût, & dans la verité une apologie trop continuée s'éloigne du caractère de l'Histoire.

Après tout ce que je viens de dire, si quelqu'un prétendoit que quelques faits ne sont pas tout-à-fait comme je les raporte, on me fera bien la justice de croire que je respecte trop le Public pour luy en imposer, & que je sçai trop ce que je dois à la verité, & ce que je me dois à moi-même pour m'être pû résoudre à en alterer le récit. J'ay suivi mes Memoires, ils sont encore entre mes mains, je seray toujours prêt à les communiquer à ceux qui les voudront consulter.

J'avouë qu'on m'a parlé de quelques faits éclatans qui eussent fort paré mon sujet; mais comme ils n'étoient pas suffisamment prouvez, je n'ay pas crû les devoir rapporter. L'Histoire n'est point un éloge, c'est un récit fidele, exact, simple, & naturel des faits, & des actions d'autrui; pour peu qu'on s'éloigne de la verité bien avérée, on sort du caractère de l'Histoire.

J'avois dessein de donner plus d'étendue au sixième Livre, qui contient

AVERTISSEMENT.

l'esprit de l'Abbé de la Trappe. J'avois même fait un recueil des endroits les plus choisis de ses Ouvrages , & de quantité de Lettres qui n'ont point encore été données au Public dans la vûe de l'y insérer. Le peu de tems que j'ay eû pour achever cet Ouvrage ne m'a pas permis d'exécuter ce dessein. Il meritoit bien que quelqu'autre plus habile que je ne suis , voulût bien l'entreprendre.

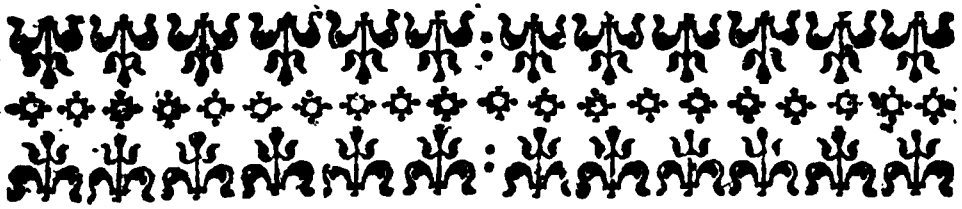
Au reste , on trouvera peut-être à redire que j'aye rapporté dans le corps de la narration , des endroits un peu longs des Lettres & des autres écrits de l'Abbé de la Trappe. J'avouë que les citations rompent le récit , & qu'elles ne sont pas selon les regles de l'Histoire. Je n'ay cité aussi que le plus rarement que j'ay pû , dans des endroits importants , mais contestez , & qui avoient besoin de preuves. J'ay considéré de plus , que si la narration doit plaire , elle doit persuader , & ne laisser aucun doute de la verité des faits. D'ailleurs , il n'en est pas tout-à-fait des Vies des Saints , comme des autres Histoires. Il est vrai qu'on n'y doit pas négliger les agrémens du récit , non plus que cette

AVERTISSEMENT.

maniere d'écrire coulante , insinuante & legere qui touche & qui entraîne le Lecteur. Mais on ne doit jamais oublier que ces sortes d'Ouvrages doivent édifier , & rendre meilleurs ceux qui les lisent. C'est la fin que je me suis proposée en écrivant cette Histoire.



TABLE



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus en ce Volume.

L I V R E P R E M I E R.

CHAP. I. **N**aissance de l'Abbé de la Trappe. L'éclat où étoit alors la Maison dont il est sorti. Son éducation : qualitez extraordinaires qui éclatoient en luy dès son enfance. p. 1.

CHAP. II. L'Abbé de Rancé devient l'aîné de sa Maison par la mort de son frere ; on l'engage dans l'Etat Ecclesiastique. Progrès surprenans qu'il fait dans les belles Lettres. Son excellent naturel : mort de sa mere. p. 6.

CHAP. III. L'Abbé de Rancé étudie en Philosophie & en Théologie avec un succès extraordinaire. Il dédie ses Theses à
I. Partie. É

T A B L E

la Reine Mere. Il donne dans l'Astrologie judiciaire. Ses grands talens pour l'éloquence. Mort de son pere : avis important qu'il luy donne avant sa mort.

P. 14

CHAP. IV. *Portrait de l'Abbé de la Trappe : ses qualitez. Il abuse de la liberté & des biens dont il se voit en possession par la mort de son pere. Il s'abandonne au luxe & à l'esprit du monde. Il reçoit l'Ordre de Prêtrise , & prend le bonnet de Docteur.*

P. 19

CHAP. V. *Sentiment de l'Evêque de Châlons sur la conduite de l'Abbé de la Trappe. Il s'égare de plus en plus. Deux accidens qui luy arrivent commencent de le toucher.*

P. 24

CHAP. VI. *L'Abbé de Rancé est député à l'Assemblée generale du Clergé. Marques d'estime qu'il reçoit de cette Assemblée. Il est reçu en survivance à la Charge de premier Aumônier de Gaston de France, Duc d'Orleans. Une fausse confiance l'oblige de se retirer de cette Assemblée avant qu'elle fût terminée. Ses amis l'en blâment ; il justifie sa retraite.*

P. 30

CHAP. VII. *Dieu commence de toucher l'Abbé de Rancé. De quels moyens il se sert pour le dégoûter du monde.*

P. 36

DES CHAPITRES.

CHAP. VIII. *De quelques qualitez naturelles de l'Abbé de Rancé, dont Dieu se servoit pour sa conversion.* P. 43

CHAP. IX. *L'Abbé de Rancé pense sérieusement à sa conversion : il fait une retraite à l'Institution des Peres de l'Oratoire. Il retourne à Veret.* P. 50

CHAP. X. *Le Duc d'Orleans mande à l'Abbé de Rancé de le venir trouver à Blois. Il s'y rend, & assiste ce Prince à la mort. Il prend la resolution de quitter entierement le monde. Il l'exécute, & se retire à Veret.* P. 54

CHAP. XI. *L'Abbé de Rancé se retire chez un de ses amis, & ensuite à Veret : Il y cultive avec soin la grace de sa conversion. Ses occupations. Grandes aumônes qu'il y fait.* P. 64

CHAP. XII. *L'Archevêque de Tours s'oppose en vain à la resolution que l'Abbé de Rancé avoit prise de quitter le monde.* P. 71

CHAP. XIII. *Les amis de l'Abbé de Rancé s'opposent en vain à sa retraite. Ses sentimens. Il s'explique luy-même sur les motifs de sa conversion.* P. 76

CHAP. XIV. *L'Abbé de Rancé continue d'expliquer les motifs de sa conversion.* P. 85

CHAP. XV. *Incertitudes de l'Abbé de*
é ij

T A B L E

Rancé sur divers points de sa conduite. Il consulte l'Evêque de Comminges, qui le renvoye à l'Evêque d'Alet. p. 91

CHAP. XVI. *L'Abbé de Rancé part pour Paris : Il va delà à Châlons, puis chez l'Evêque de Comminges, & ensuite à Alet.* p. 97

CHAP. XVII. *L'Abbé de Rancé consulte l'Evêque d'Alet sur le genre de vie qu'il devoit embrasser; & sur tous les doutes qui luy étoient survenus depuis sa conversion.* p. 106

CHAP. XVIII. *L'Abbé de Rancé va voir l'Evêque de Pamiez, qui luy conseille de se défaire de ses Benefices, & de se contenter d'un seul.* p. 115

CHAP. XIX. *L'Abbé de Rancé retourne chez l'Evêque de Comminges. Entretien qu'il a avec ce Prelat sur le sujet des Abbez Commendataires.* p. 120

CHAP. XX. *L'Abbé de Rancé retourne à Veret : Ses sentimens & les mesures qu'il prend pour se défaire de son patrimoine & de ses Benefices. Il en écrit à l'Evêque d'Alet.* p. 128

CHAP. XXI. *L'Abbé de Rancé donne tout son bien aux pauvres. Il se démet de tous ses Benefices, à la reserve de l'Abbaye de la Trappe, où il fait dessein de finir ses jours.* p. 147

DES CHAPITRES

LIVRE SECOND.

- CHAP. I. **L'**Abbé de Rancé se retire à la Trappe dans le dessein d'y finir ses jours. Histoire abrégée de cette Abbaye. Etat déplorable où l'Abbé de Rancé la trouve en y arrivant. p. 157
- CHAP. II. L'Abbé de Rancé reforme l'Abbaye de la Trappe : Il y établit les Religieux de l'Etroite Observance de Cîteaux. Dieu le préserve d'un grand peril. p. 164
- CHAP. III. L'Abbé de Rancé conçoit le dessein d'embrasser l'Etat Religieux dans l'Etroite Observance de Cîteaux : Il fait sur cela un voyage à Paris. Il y consulte des personnes tres-éclairées , qui tâchent en vain de l'en détourner. p. 172
- CHAP. IV. L'Abbé de Rancé veut se défaire de l'Abbaye de la Trappe , pour se reduire à l'état d'un simple Religieux : Il en est empêché par des personnes de pieté. Entretien qu'il a avec l'Evêque de Comminges. Il prend l'habit Religieux dans l'Etroite Observance de Cîteaux, & commence son Noviciat. p. 184
- CHAP. V. Les Superieurs de l'Abbé de Rancé l'envoient au Monastere de Cham-

T A B L E

pagne , pour y favoriser l'établissement de la Reforme. Il y réussit. Ils veulent l'envoyer en Touraine pour le même sujet : Il s'en excuse. Raisons de ce refus. Il va trouver l'Abbé de Prieres. p. 197

CHAP. VI. *L'Abbé de Rancé va à la Trappe , y lit son testament en plein Chapitre. Retourne à Perseigne , y fait sa Profession. Conversion de Dom Joseph Bernier , ancien Religieux de la Trappe. L'Abbé fait prendre une nouvelle possession de l'Abbaye de la Trappe , en qualité d'Abbé Régulier : Il reçoit la Benediction Abbaticale à Séez. p. 204*

CHAP. VII. *L'Abbé de Rancé se retire à la Trappe , résolu d'y finir ses jours dans la penitence. Il y commence la Reforme qui a depuis édifié toute l'Eglise. Il est obligé de quitter sa solitude pour se trouver à une Assemblée des Abbez de l'Etroite Observance. p. 213*

CHAP. VIII. *Histoire abrégée des différends entre les Religieux de l'Etroite Observance , & ceux de la Commune Observance de Cîteaux. p. 222*

CHAP. IX. *On tient au Collège des Bernardins de Paris une Assemblée générale des Abbez & des Supérieurs de l'Etroite Observance. L'Abbé de la Trappe y est député à Rome , avec*

DES CHAPITRES.

L'Abbé Duval-Richer : Il s'en défend en vain. Il retourne à la Trappe pour y établir l'ordre qui devoit être gardé pendant son absence , & part pour Rome.

P. 239

CHAP. X. *L'Abbé de la Trappe arrive à Rome : Il y trouve les choses assez mal disposées pour la Reforme. Il commence ses sollicitations. Il va à l'Audience du Pape. Ce qui se passa dans cette Audience.*

P. 257

CHAP. XI. *Diverses negociations de l'Abbé de la Trappe , en faveur de la Reforme de France. Differens entretiens qu'il a sur ce sujet avec les personnes les plus considerables de Rome.*

p. 276

CHAP. XII. *Une These qu'on soutient en France , & divers écrits en faveur de l'Etroite Observance , achevent de la ruiner dans l'esprit des Cardinaux & des Prelats. L'Abbé de Priores tâche en vain d'y remedier.*

p. 286

CHAP. XIII. *L'Abbé de la Trappe apprend qu'on avoit dressé le projet d'un Bref contre la Reforme. Il sollicite en vain pour en empêcher l'effet. On luy conseille de quitter Rome , & de s'en retourner en France : Il execute ce conseil. Raisons & motifs de son retour.*

P. 295

T A B L E

CHAP. XIV. *Le départ de l'Abbé de la Trappe est également désapprouvé à Rome & en France. Il arrive à Lyon : Il y trouve des Lettres pressantes de l'Abbé de Prieres & de ses autres amis qui l'obligent de retourner à Rome. Avanture singuliere qui luy arrive à Lyon.* P. 302

CHAP. XV. *L'Abbé de la Trappe arrive à Rome : Il redouble ses sollicitations pour le maintien de la Reforme de France. Il en soutient les interêts avec une fermeté qui luy fait de nouveaux ennemis.* P. 308

L I V R E T R O I S I E' M E.

CHAP. I. **L**E Cardinal de Retz arrive à Rome : Il oblige l'Abbé de la Trappe à venir demeurer dans son Palais. Il tâche inutilement de luy persuader de relâcher de son austerité. Il soutient hautement la Reforme de France : Il en parle au Pape & aux Cardinaux au nom de la Reine-Mere qui l'en avoit expressement chargé. p. 316

CHAP. II. *Le Prieur de la Trappe tâche d'en affoiblir la regularité, & d'y in-*

DES CHAPITRES.

introduire le relâchement. Les Religieux s'y opposent : Ils en écrivent à Rome à l'Abbé de la Trappe : Il leur répond , & les exhorte à perséverer dans la charité & dans la pénitence. P. 324

CHAP. III. L'Abbé de la Trappe sollicite inutilement une Audience du Pape. Le Cardinal de Retz en obtient une , où il luy parle fortement de la Reforme. L'affaire est enfin jugée au désavantage de la Reforme. L'Abbé de la Trappe prend congé du Pape & des Cardinaux , & retourne en France. P. 335

CHAP. IV. Quelques circonstances édifiantes du voyage & du séjour de l'Abbé de la Trappe à Rome. P. 340

CHAP. V. L'Abbé de la Trappe étant de retour dans son Monastere , y fait le projet de cette grande Reforme , qui fut depuis l'édification de toute l'Eglise. P. 351

CHAP. VI. Suite du même sujet. P. 359

CHAP. VII. Suite des Reglemens faits par l'Abbé de la Trappe , pour la Reforme de son Monastere. P. 366

CHAP. VIII. L'Abbé de la Trappe trouve de grandes difficultez à établir sa Reforme. Il en écrit à l'Abbé de Prieros : Réponse remarquable que luy fait cet Abbé. P. 373

T A B L E

CHAP. IX. *Le Bref que l'Abbé de Cîteaux avoit obtenu à Rome est envoyé en France. Le Nonce le presente au Roy, qui en ordonne l'exécution. L'Abbé de Cîteaux convoque le Chapitre general pour le faire recouvoir. L'Abbé de la Trappe est obligé de s'y rendre : Il s'oppose à la reception du Bref.* p. 378

CHAP. X. *L'Abbé de la Trappe reçoit des Religieux de divers Ordres sans le consentement de leurs Superieurs : Ils redemandent ces Religieux. L'Abbé de la Trappe les refuse : Sa conduite & sa fermeté dans ces occasions.* p. 390

CHAP. XI. *Les Superieurs de divers Ordres obtiennent des Brefs de Rome pour empêcher leurs Religieux d'être reçus à la Trappe. L'Abbé demande dispense de ces Brefs : Le Pape la refuse ; mais il approuve tout ce qui avoit été établi à la Trappe , & luy fait esperer des dispenses particulieres.* p. 407

CHAP. XII. *L'Abbé de la Trappe acheve d'établir la Reforme dans son Monastere : Il y fait revivre l'ancienne penitence des Moines de Cîteaux.* p. 413

CHAP. XIII. *Continuation du même sujet. Conduite de l'Abbé de la Trappe à l'égard du dedans & du dehors de son Monastere.* p. 427

DES CHAPITRES.

CHAP. XIV. *Des moyens dont l'Abbé de la Trappe s'est servi pour établir dans son Monastère la pénitence qu'on y pratiquoit de son temps, & qu'on y pratique encore aujourd'huy.* P. 439

CHAP. XV. *Continuation du même sujet.* P. 450.

Fin de la Table des Chapitres.

A P P R O B A T I O N.

J'AY vû par avance avec un singulier plaisir, & examiné depuis avec encore plus d'attention par ordre de Monseigneur le Chancelier, *La Vie de Dom ARMAND JEAN LE BOUTHILLIER DE RANCE*, *Abbé Régulier Réformateur de l'Abbaye de Nôtre-Dame de la Trappe de l'Etroite Observance de l'Ordre de Cîteaux*; Par Monsieur l'Abbé *DE MARSOLLIER*, Chanoine de l'Eglise Cathédrale d'Uzès. Ce Livre comme tous les autres du même Auteur est écrit d'un stile aisé, naturel, noble & élégant. Il n'attache pas moins les Lecteurs par le tour & la richesse des expressions, & par l'heureux choix du sujet, que par le goût, la sagesse, & le juste discernement qui regnent dans les matieres qui y sont traitées : de sorte que tout y est bien pensé, solide, agreable & édifiant, capable de ramener une infinité d'ames à Dieu, par le beau jour qu'on y a sçu donner à un des plus grands exemples qui ait paru de nôtre temps ; en donnant icy mon jugement, j'ay le bonheur de rapporter celuy de plusieurs

personnes illustres & éclairées qui ont
lû ce Manuscrit avant ou après moy , &
qui croient que c'est un des plus saints
& des plus utiles presens qu'on puisse
faire au public. En un mot, cet Ouvrage
merite d'autant mieux l'impression, qu'il
est autorisé par les Puissances , tres-esti-
mé de tout ce qu'il y a de gens de sça-
voir , & attendu de tout le monde avec
impatience. FAIT à Paris , ce quinzième
Septembre 1702.

LA MARQUE-TILLADET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU,
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE;
A nos amez & feaux Conseillers , les
gens tenant nos Cours de Parlement,
Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre
Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris,
Baillifs , Senechaux , leurs Lieutenans
Civils , & autres nos Justiciers qu'il ap-
partiendra : SALUT , le sieur *Marsollier*
Chanoine de l'Eglise Cathedrale d'Uzés,
nous ayant fait supplier de luy accorder
nos Lettres de Privilege pour l'impres-

sion de la Vie de Dom Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé, Abbé Régulier Reformateur de l'Abbaye de Nôtre-Dame de la Trappe, de l'Etroite Observance de l'Ordre de Cîteaux qu'il a composée ; Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, ledit Livre, en un ou plusieurs volumes, en telle forme, marge, caractères & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de douze années consecutives, à compter du jour & datte des Presentes, & de le faire vendre & distribuer par tout nôtre Royaume : Faisant défense à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre sous quelque prétexte que ce soit, même d'impression étrangère & autrement, sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayant cause ; sur peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge d'en mettre avant de l'exposer en vente deux exemplaires

en nôtre Bibliothèque publique , un autre dans le Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre , & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier , Chancelier de France le sieur Phelyppeaux Comte de Pontchartrain , Commandeur de nos Ordres , de faire imprimer ledit Livre dans nôtre Royaume & non ailleurs , en beaux caracteres & papier , suivant ce qui est porté par les Reglemens des années 1618. & 1686. & de faire enregistrer les Presentes ès Registres de la Communauté des Libraires de nôtre bonne Ville de Paris , le tout à peine de nullité d'icelles ; du contenu desquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayant cause , pleinement & paisiblement , cesser & faire cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenuë pour dûëment signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires , foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution des presentes , toutes significations , défenses , saisies , & autres actes

requis & necessaires , sans demander aucune permission , & nonobstant clameur de Haro , charte Normande , & Lettres à ce contraires ; CAR tel est nôtre plaisir. **DONNE'** à Versailles le dix-septième jour de Septembre , l'an de Grace mil sept cent deux , & de nôtre Regne le soixantième. Par le Roy en son Conseil.
Signé **LECOMTE.**

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires , conformément aux Reglemens. A Paris , le septième Octobre 1702.

P. TRABOUILLET, Syndic.

Achevé d'imprimer le 13. Janvier 1703.

Les Exemplaires ont été fournis.

Et ledit sieur de Marsollier a cédé son droit de Privilege à Jean de Nully , Libraire à Paris , suivant l'accord fait entr'eux.

LA VIE



LA VIE
DE
DOM ARMAND JEAN
LE BOUTHILLIER
DE RANCÉ,

ABBE' REGULIER ET REFORMATEUR
du Monastere de la Trappe, de l'Étroite
Observance de Cîteaux.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Naissance de l'Abbé de la Trappe. L'éclat
où étoit alors la Maison dont il est sorti.
Son éducation : qualitez extraordinaires
qui éclatoient en luy dès son enfance.*

LA Maison le Bouthillier oc-
cupoit les premieres Charges
de l'Eglise & de l'Etat, lors-
que l'Abbé de Rancé vint au
monde. Elle avoit pour chef Claude le
I. Partie. A

1 LA VIE DE L'ABBÉ

Bouthillier, Secrétaire d'Etat, depuis Sur-Intendant des Finances, pere de Leon le Bouthillier Comte de Chavigny, Secrétaire d'Etat, Trésorier des Ordres du Roy, & Chancelier de Gaston de France, Duc d'Orleans : Claude le Bouthillier eut une sœur qui fut Abbesse de saint Antoine, & trois freres, Sebastien le Bouthillier Evêque d'Aire, Prelat d'une pieté distinguée, Denys le Bouthillier Seigneur de Rancé, Conseiller d'Etat, President en la Chambre des Comptes, Cour des Aides, & Finances de Bourgogne, Secrétaire de la Reine Marie de Medicis ; & Victor le Bouthillier Archevêque de Tours, premier Aumônier de Gaston de France, Duc d'Orleans, frere unique du Roy Louis XIII. Tous ces enfans avoient pour pere Denys le Bouthillier, Conseiller d'Etat, l'un des plus illustres Magistrats de son tems. Denys le Bouthillier de Rancé, frere de Claude, eut huit enfans de Charlotte Joly sa femme, trois fils & cinq filles. L'aîné des fils fut Denys-François le Bouthillier, le second Armand-Jean, le troisième Henry Chef d'Escadre, sert encore aujourd'huy le Roy, & se distingue par sa probité & par sa

Valeur ; l'aînée des filles fut mariée premierement au Comte de Belin , & en secondes nûces au Comte d'Albon ; les autres se firent Religieuses , à la reserve de la plus jeune , qui fut mariée au sieur de la Roche Verstafal , Gentilhomme d'Auvergne. De tous ces enfans le plus illustre , sans contredit , a été Armand-Jean de Rancé , Abbé Regulier & Reformateur du Monastere de Nôtre-Dame de la Maison-Dieu de la Trappe, de l'Etroite Observance de Cîteaux, dont , avec l'assistance du Ciel , j'entreprends d'écrire la Vie.

Il nâquit à Paris l'an mil six cent vingt-six , le neuvième de Janvier ; on le baptisa le même jour dans la maison de son pere , sans les ceremonies ordinaires de l'Eglise. Elles furent celebrées depuis avec beaucoup d'éclat le trentième May mil six cent vingt-sept dans l'Eglise de S. Côme ; le Cardinal de Richelieu & la Marquise d'Effiat , femme du Sur-Intendant des Finances , luy servirent de parrain & de marraine.

Son enfance fut remarquable par tous les endroits qui la pouvoient distinguer ; une phyfionomie heureuse preve-noit tout le monde en sa faveur , un air spirituel , mille agrémens répandus dans

4 LA VIE DE L'ABBÉ
toutes ses manieres , un esprit doux, vif
& brillant luy gaignoient tous les cœurs,

Tant de qualitez soutenuës de la faveur du Cardinal de Richelieu, devoient, ce semble , porter Monsieur de Rancé à concevoir de grands desseins pour la fortune de son fils; un autre que luy n'eût point mis de bornes à ses esperances; mais les broüilleries qui survinrent entre la Reine Marie de Medicis , dont il étoit Secrétaire, & le Cardinal de Richelieu , l'obligerent de borner ses vûës; la probité même dont il faisoit profession , ne lui ayant pas permis de profiter de la faveur de son frere , qui étoit Sur-Intendant des Finances , ni de l'accès qu'il avoit lui-même auprès du premier Ministre , après avoir engagé son aîné dans l'état Ecclesiastique , ses desseins pour Armand-Jean son second fils n'allèrent pas plus loin qu'à le faire Chevalier de Malte.

Dieu qui l'appelloit à de grandes choses ne permit pas qu'on se contentât de l'éducation qu'on donne d'ordinaire aux enfans destinez à la profession des armes; son pere fut touché de ce naturel heureux qui ne laissoit presque rien à faire à l'éducation. Il crut qu'il ne luy étoit pas permis de negliger un fonds si

riche, qui produisoit de luy-même, & qui ne pouvoit manquer de répondre à la culture qu'on autoit soin de luy donner : le jeune Armand apprit à lire & écrire, & les premiers élemens des sciences avec une facilité qui n'a peut-être point eû d'exemple. Ce succès porta Monsieur de Rancé à le faire élever sous ses yeux ; il luy donna en même-tems trois Précepteurs ; l'un luy apprenoit la langue Latine ; l'autre la langue Grecque, & le troisiéme n'étoit occupé qu'à former ses mœurs, à veiller sur sa conduite, & à luy apprendre les principes de la Religion Chrétienne.

Cet admirable enfant ne suffisoit pas seulement à tant d'occupations différentes, il avoit encore du tems de reste, & ce tems étoit employé aux exercices qui convenoient à une personne de sa qualité, & à la profession des armes à laquelle il étoit destiné. Monsieur de Rancé ne le perdoit point de vûë ; il voyoit avec plaisir qu'il étoit également propre aux Sciences & aux exercices du corps, & ses maîtres ne se pouvoient lasser d'admirer qu'il réüissît dans tous ses exercices, comme s'il ne se fût appliqué qu'à un seul en particulier.

REF ID: A66111

L'État a donc pour l'un de ses
 devoirs de veiller à ce que les
 citoyens ne soient pas lésés par
 les abus du pouvoir. Pour
 cela, il faut que les lois
 soient appliquées avec justice, sans
 distinction de personnes, et que
 les fonctionnaires publics, sans
 exception, soient soumis à la
 responsabilité.

[illegible]

L'Abbé de Rancé en succédant à la qualité d'aîné qu'avoit son frere, succeda, pour ainsi dire, à ses Benefices, & Monsieur de Rancé luy en procura bientôt d'autres ; en fort peu de tems il se vit Chanoine de Nôtre-Dame de Paris, Abbé de la Trappe, de l'Ordre de Cîteaux, de Nôtre-Dame du Val, de l'Ordre de S. Augustin, & de S. Simphorien de Beauvais, de l'Ordre de S. Benoist. Outre ces Abbayes, Monsieur de Rancé obtint encore pour luy le Prieuré simple de Boulogne, près de Chambort, de l'Ordre de Grammont, & celui de S. Clementin en Poitou ; de sorte qu'à l'âge de dix à onze ans, n'ayant rendu aucun service à l'Eglise, n'étant pas même en âge de luy en rendre, il jouissoit de quinze à vingt mille livres de rente des revenus Ecclesiastiques. L'usage autorisoit cet abus, ou pour mieux dire, la cupidité s'en faisoit un pretexte, comme elle s'en couvre encore aujourd'huy.

L'Abbé de Rancé regarda son engagement dans l'état Ecclesiastique comme un nouveau motif de s'appliquer à l'étude ; son inclination l'y portoit : l'obligation où il se vit d'être sçavant pour parvenir aux fins qu'il commençoit dès

8 LA VIE DE L'ABBÉ

lors de se proposer , fortifia cette inclination. Il avoit la memoire heureuse, il apprenoit aisément & n'oublioit jamais ce qu'il avoit une fois appris : la vivacité de son esprit répondoit à sa memoire , & l'application dont il étoit capable égaloit l'un & l'autre ; de sorte qu'il se fit admirer dans un tems où l'on connoît à peine les personnes de son âge. Les belles Lettres faisoient alors toute son application ; il y fit de si grands progrès , qu'à l'âge de douze ans il sçavoit toutes les delicateffes de la langue Grecque , & de la Latine. Cela pourroit passer pour une exageration , si on ne luy avoit vû expliquer les Poëtes Grecs & Latins avec une égale facilité, & si nous n'en avions encore des preuves subsistantes auxquelles il n'est pas possible de rien opposer.

On sçait que le Roy voulant donner une Abbaye à l'Abbé de Rancé , qui n'avoit alors qu'onze à douze ans , le Pere Caussin Confesseur du Roy s'y opposa , il se fendoit sur la grande jeunesse de l'Abbé , sur l'incapacité ordinaire aux enfans , & sur le peu de fond qu'on peut faire sur un âge si tendre , & si sujet au changement. On luy parla en vain de la beauté du genic de

l'Abbé de Rancé, de ses talens, de ses progrès surprenans dans les Sciences, & de la juste esperance qu'on pouvoit concevoir qu'il seroit un jour tres-utile à l'Eglise; le Pere Caussin ne voulut s'en rapporter qu'à soy-même; on luy mene le jeune Abbé, il l'interroge, il l'examine, & tout surpris de ses réponses, il luy presente enfin un Homere à expliquer. Comme il vit qu'il le faisoit sans hesiter, il crut qu'il s'aidoit de la version Latine qui étoit à côté du Grec; pour luy ôter ce secours il prend les gants de l'Abbé & en couvre la version Latine. Le jeune Abbé continua à expliquer Homere avec la même facilité. Le Pere Caussin convaincu, l'embrassant tendrement luy dit en riant; qu'il avoit les yeux d'un lynx, qu'il voyoit au travers de ses gants, & depuis ce tems-là il ne s'opposa plus aux graces que le Roy voulut luy faire.

L'Abbé de Rancé n'avoit pas plus de douze ans lors qu'il donna au public une nouvelle édition des Poësies d'Anacreon; il l'accompagna d'un Commentaire Grec qui fut admiré des Sçavans. Cet ouvrage fut imprimé à Paris en 1639. & il le dedia au Cardinal de Richelieu. Le tems n'a rien diminué de

l'étonnement que ce Commentaire cause encore tous les jours à ceux qui le comparent à la tendresse de l'âge où étoit alors son auteur. Il fit dans ce même tems une Traduction Françoisé de ce même Poëte. Ceux qui travailloient dès lors à la perfection de nôtre Langue y trouverent tant de beautez, qu'il fut aisé de juger que si peu de gens l'égalloient dans la connoissance des Langues Grecque & Latine, personne ne le surpasseroit dans l'intelligence parfaite de la Françoisé. En effet aucun n'en a mieux connu toutes les beautez, & tout ce que nous avons de luy est écrit avec tant de goût, d'élevation & de politesse, qu'on est forcé d'avouer qu'on ne peut ni mieux penser ni mieux écrire.

La bonté de son cœur égaloit, ou même surpassoit la beauté de son esprit; il l'avoit tendre, genereux, sincere, naturellement bienfaisant, toujourns prêt à entreprendre les choses les plus difficiles pour le service de ses amis. Jamais on n'a porté plus loin l'amour tendre & respectueux que nous devons à ceux de qui nous avons reçu la vie; & personne n'a été plus exact à tous les devoirs que les liaisons du sang exigent de nous.

On remarque à cette occasion qu'il n'a desobéï qu'une seule fois à M. de Rancé; Voicy quel en fut le sujet. La Reine Marie de Medicis ayant rompu avec le Cardinal de Richelieu d'une maniere si éclatante, qu'il n'y avoit plus lieu d'espérer de sa part aucun retour, Monsieur de Rancé qui occupoit une des premières Charges de sa Maison, se crut obligé de ne plus voir le Cardinal. Il supposa que la chose parlant d'elle-même, son exemple suffiroit pour empêcher l'Abbé de Rancé de continuer à faire sa cour à cette Eminence. Mais ayant remarqué qu'il n'en étoit pas moins assidu auprès d'Elle, il luy défendit expressément de voir le Cardinal. Cette défense embarrassâ l'Abbé au dernier point. D'un côté il ne pouvoit se résoudre à desobeïr à son pere, & de l'autre, outre que le Cardinal étoit son parrain, comme cette Eminence se connoissoit parfaitement en hommes, le Cardinal avoit penetré tout ce que le jeune Abbé pourroit être un jour, & pour se l'attacher il avoit pour luy des bontez qui flattoient agreablement son ambition. Rien n'est plus séduisant que les caresses d'un grand Ministre.

L'Abbé representa sur cela à Mon-

seigneur de Rancé qu'une personne de son âge étoit sans conséquence, & que d'ailleurs les obligations qu'il avoit au Cardinal, & celles qu'il pourroit luy avoir à l'avenir ne luy permettoient pas de rompre avec luy ; qu'il le prioit d'agréer qu'il continuât de luy rendre ce que la reconnoissance & le devoir exigeoient également de luy. Monsieur de Rancé, qui se croyoit responsable à la Reyne de la conduite de son aîné, & qui d'ailleurs n'aimoit pas à être contredit, réitéra ses défenses, & le fit d'une manière à faire comprendre à l'Abbé qu'il vouloit être obéi. L'Abbé trouva cet ordre si dur & si à contre-tems, qu'il ne put se résoudre à y deférer. Il continua à voir le Cardinal, mais ce fut avec tant de précautions, que Monsieur de Rancé n'en sçut rien, ou jugea à propos de le dissimuler. La mort du Cardinal le tira enfin de cet embarras. Il sentit vivement combien cette mort dérangoit ses projets. L'Abbé avoit ses vûes, la Providence en avoit d'autres ; heureux qui les sçait connoître, plus heureux qui sçait s'y soumettre, & les aimer.

Il avoit perdu quelques années auparavant Madame de Rancé, qui l'aimoit

D'E LA TRAPPE. LIV. I. 13
avec une tendresse infinie. Jamais mere
n'a été plus touchée des belles qualitez
de son fils ; on peut dire qu'elle ne vi-
voit que pour luy. Le jeune Abbé de
son côté avoit une attention continuelle
à luy témoigner sa reconnoissance. Pen-
dant sa derniere maladie on ne pouvoit
l'arracher d'auprès d'elle , & cette bon-
ne mere prenoit volontiers de sa main
ce qu'elle eût refusé de toute autre. Le
mal plus fort que les remedes l'empor-
ta ; elle mourut entre les bras de son
fils ; il la pleura , il en fut long-tems
inconsolable , & l'on peut dire que la
mort d'une personne si chere fut la pre-
miere leçon que Dieu luy donna sur la
fragilité des choses humaines. Ce fut
pour luy une perte irreparable. Les af-
faires dont Monsieur de Rancé étoit ac-
cablé ne luy permettoient plus de veil-
ler sur son éducation aussi assiduëment
qu'il l'eût souhaité ; il le perdoit sou-
vent de vûë. Les soins & les bons
exemples d'une mere si vertueuse y
avoient suppléé jusques alors ; il jouit
trop tôt de cette liberté si douce , mais
si funeste aux jeunes gens.



CHAPITRE III.

L'Abbé de Rancé étudie en Philosophie & en Theologie avec un succès extraordinaire. Il dedie ses Theses à la Reine Mere. Il donne dans l'Astrologie judiciaire. Ses grands talens pour l'éloquence. Mort de son pere : avis important qu'il luy donne avant sa mort.

COMME l'Abbé de Rancé sçavoit des belles Lettres tout ce que ses Maîtres étoient capables de luy en apprendre, il fut envoyé au College d'Harcourt pour y étudier en Philosophie; il y eut tout le succès qu'on avoit lieu d'attendre de la vivacité & de la penetration de son esprit; il soutint des Theses qu'il dédia à la Reine Anne d'Autriche, & il s'y fit admirer de la Cour & de la Ville; mais il donna dans un piege tres-dangereux, l'étude de l'Astronomie le conduisit à celle de l'Astrologie judiciaire. Cet esprit avide de tout sçavoir, capable de tout apprendre, ne se contenta pas de la con-

connoissance des choses que la nature nous met devant les yeux. Il voulut penetrer dans l'avenir ; cette connoissance que Dieu s'est reservée , & que les hommes ne peuvent affecter sans crime , luy parut digne d'un esprit aussi sublime que le sien ; il crut que la destinée des hommes étoit écrite dans les Astres , & qu'il luy étoit permis de l'y chercher. Les inconveniens de cette fausse supposition, la liberté détruite , les actions humaines soumises à une fatalité inévitable , toute l'œconomie de la Religion renversée , l'incertitude & la fausseté même des prédictions des Astrologues , tout cela ne fut pas capable de le guerir de cette dangereuse curiosité. Il ne connut plus cette sage sobriété si recommandée par l'Apôtre, & s'abandonna tout entier à l'avidité qu'il avoit de tout sçavoir.

L'étude de la Theologie suspendit pour un tems des recherches si dangereuses ; il s'y donna tout entier , parce qu'il vouloit l'emporter sur tous ses concurrens , & que l'ambition étoit alors sa passion dominante. Il fut un des premiers qui joignit à l'étude de la Scolastique celle de l'Ecriture Sainte, des Peres , & des Conciles. Il eut bientôt compris quelle étoit la véritable

source de la Theologie; & qu'une science toute fondée sur l'autorité pouvoit bien se servir de la raison, mais qu'elle ne devoit pas s'y borner. Le travail prodigieux que demande une science d'une si grande étendue, ne suffit pas pour occuper l'activité de son esprit; il obtint la permission de prêcher, & il le fit avec le même succès qu'il avoit eu dans tout ce qu'il avoit entrepris jusques alors. Il possédoit cette haute éloquence qui persuade, qui touche, & entraîne; sa prononciation étoit pathétique & vehemente; en un mot il avoit tous les talens & toutes les qualitez qui peuvent former le parfait Orateur. Il ne laissa pas de soutenir ses Theses avec un applaudissement general; il dédia sa

16 52. Tentative à la Reine Mere, & se fit admirer par la vivacité de son esprit, par la grace naturelle qu'il avoit à parler, & par la facilité qu'il avoit acquise de s'expliquer en Grec & en Latin avec une élégance dont peu de gens avoient jusques alors approché. Enfin après qu'il eut passé par toutes les épreuves qui sont en usage dans la Faculté de Paris, il finit sa Licence, dont il eut le premier lieu, & acheva le cours réglé de ses études.

La mort de son pere, qui arriva quelque tems après, acheva de le mettre dans cette funeste liberté, dont il expia depuis le mauvais usage par une penitence si austere. Monsieur de Rancé étoit allé à sa Terre de Veret, où il s'occupoit à faire de nouveaux embellissemens, lors qu'il se sentit attaqué d'une fausse pleuresie. Il écrivit aussitôt à l'Abbé de Rancé l'état où il se trouvoit, & luy manda de le venir trouver avec son frere le Chevalier. L'Abbé de Rancé prit aussitôt la poste avec son frere, & se rendit à Veret.

Mais quelque diligence qu'il pût faire, il trouva Monsieur de Rancé si mal qu'on desespéroit de sa vie. Son premier soin fut de luy faire recevoir les Sacremens de l'Eglise, & de le preparer à la mort. Il avoit un fond de Religion aisé à émouvoir, & qui prenoit le dessus de tems en tems. Comme Monsieur de Rancé avoit fait son Testament, & qu'il l'avoit confié à une de ses filles, qui est presentement Religieuse aux Annonciades de Paris, l'Abbé se contenta de prendre de luy quelques lumieres pour la conduite de ses affaires. Tout ce qu'on a sçû de ce dernier entretien, sur lequel l'Abbé ne

20 LA VIE DE L'ABBÉ
trise, & prend le bonnet de Do-
cteur.

L'ABBÉ de Rancé qui étoit l'aîné de la Maison, vit augmenter par la mort de son père ses revenus, de la Châtellenie de Vercy, une des plus belles & des plus agréables Terres de la Touraine, de celle des Clayes, & de plusieurs autres biens; de sorte qu'il eut alors environ trente mille livres de rente.

Il étoit à la fleur de son âge, n'ayant qu'environ vingt-cinq ans; sa taille étoit au-dessus de la médiocre, bien prise & bien proportionnée; sa physionomie étoit heureuse & spirituelle, il avoit le front élevé, le nez grand & bien tiré sans être aquilin, ses yeux étoient pleins de feu, sa bouche & tout le reste du visage avoient tous les agrémens qu'on peut souhaiter dans un homme. Il se formoit de tout cela un certain air de douceur & de grandeur qui prévenoit agréablement, & qui le faisoit aimer & respecter. Au reste il étoit d'une complexion si délicate que le moindre vent suffisoit pour l'enrhumer; on avoit peine à comprendre comment il pouvoit résister à la fatigue de la chasse & de l'étude; mais on fut bien plus surpris,

lorsque depuis sa conversion malgré ses austéritez continuelles, & les travaux d'une penitence qui n'a presque point eu d'exemple dans les derniers siècles, on l'a vû parvenir à une grande vieillesse; preuve évidente que le courage nous manque bien plus que les forces, que rien n'est impossible à la grace, & qu'il suffit d'aimer Dieu autant qu'il l'a aimé pour entreprendre pour lui de grandes choses.

Pour ce qui est de son esprit, outre ce qu'on en a déjà dit, on doit ajouter qu'il l'avoit grand, élevé, solide & délicat tout ensemble. On peut sur cela renvoyer à ses ouvrages, ils en donneront une plus grande idée qu'on ne la pourroit donner icy.

Une bonté singulière, une droiture universelle faisoit comme le fond de son cœur; il étoit sincère dans ses discours, fidele & tendre dans ses amitez; bien-faisant jusqu'à n'avoir jamais manqué une occasion de servir ceux qui ont eu besoin de son secours. En un mot jamais homme n'eut les mains plus nettes, n'aima mieux à donner & moins à prendre. Il haïssoit à peu près comme il aimoit; aussi rude ennemi, qu'ami zélé; il se corrigea si bien de ce défaut depuis sa conversion, & il porta si loin

l'amour des ennemis, qu'on auroit cru qu'il en faisoit trop, si l'on pouvoit excéder dans la pratique de l'Evangile; en general il donnoit un peu dans l'extrême, & ne demouroit gueres dans la mediocrité; on verra l'excellent usage que la grace fit de ce caractere d'esprit, qui l'eût apparemment perdu s'il n'eût pas quitté le monde. Jamais homme n'a porté plus loin les talens de la conversation; la sienne étoit douce, aisée, polie, sçavante, & sublime même selon les personnes qu'il avoit à entretenir; on n'y trouvoit rien de gêné ny d'affecté, tout couloit de source, tout étoit spirituel jusques à son silence.

Tant de qualitez naturelles & acquises, soutenuës d'un revenu considerable, luy donnoient de grands avantages pour le monde; mais on peut dire qu'elles étoient un terrible obstacle à son salut; le monde l'aimoit, & il aimoit le monde; un cœur tendre comme le sien étoit, pour ainsi dire, sans défense; les plaisirs le cherchoient, & il ne les fuyoit pas. Comme je n'ay pas entrepris de faire son éloge, mais son Histoire, & que les égaremens ne peuvent servir qu'à relever les miséricordes dont Dieu l'a enfin prévenu; je laisse à

Imaginer de quoy est capable un cœur qui s'abandonne à ses passions. Ce n'est pas que l'Abbé de Rancé donnât dans ces desordres grossiers auxquels une jeunesse emportée ne s'abandonne que trop souvent ; il gardoit des mesures, il avoit soin de sa reputation , ou par la droiture naturelle de son esprit , ou pour ne pas nuire à sa fortune. A cela près, tout ce que le monde appelle les belles passions, occupoit son cœur tour à tour ; la delicateſſe regnoit dans sa table , une propreté exquise , & le luxe même dans ses meubles , ses équipages & ses habits ; il avoit une passion extraordinaire pour la chasse , c'est ce qui luy faisoit aimer la belle maison de Veret , où il passoit une partie de l'année dans la bonne chere & dans les plaisirs.

Il avoit si peu de scrupule de la vie qu'il menoit , qu'il reçut dans le même tems l'Ordre de Prêtrise des mains de l'Archevêque de Tours son oncle , & prit le bonnet de Docteur. Il n'ignoroit pas que les choses saintes sont pour les Saints , & que rien n'est plus capable d'attirer la colere de Dieu , & ne marque plus la reprobation , que de s'engager sans vocation & par des vûes toutes humaines dans un ministère si re-

doutable : mais il ne consultoit alors que son ambition, & l'on ne peut que s'égarer en suivant un si mauvais guide.

Il refusa dans ce même tems l'Evêché de Leon. Le respect pour ce sacré Ministère, dont la vie qu'il menoit le rendoit si indigne, n'eut point de part à ce refus. L'Evêché ne luy parut pas d'un assez grand revenu, sa situation étoit desagréable, elle l'éloignoit trop de Paris & de la Cour ; voilà ce qui l'empêcha de l'accepter. Toutes ses vûes alloient alors à obtenir la Coadjutorie de l'Archevêché de Tours : l'Archevêque de Tours son oncle ne le souhaitoit pas moins que luy, l'usage autorisoit ses esperances, le credit de sa famille, & la faveur de ses amis luy promettoient un heureux succez.

CHAPITRE V.

Sentiment de l'Evêque de Châlons sur la conduite de l'Abbé de la Trappe. Il s'égare de plus en plus. Deux accidens qui luy arrivent, commencent de le toucher.

MAIS pendant que le pecheur est loué en suivant les desirs de son cœur,

cœur que le monde applaudit à l'Abbé de Rancé, & que ces applaudissemens ne servent qu'à augmenter son aveuglement, les gens de bien & des saints Evêques en gémissoient devant Dieu. Les uns blâmoient son entrée si peu canonique dans l'état Ecclesiastique, sa vie molle & toute mondaine; d'autres la pluralité de ses Benefices si contraire aux loix de l'Eglise, & qu'il devoit d'autant plus éviter, que ses lumieres & sa reputation sembloient en autoriser l'usage; d'autres trouvoient à redire à cette avidité de tout apprendre & de tout sçavoir, à cette curiosité profane qui l'engageoit dans des études si dangereuses & si éloignées de sa profession. Ils ne pouvoient assez déplorer qu'un Ecclesiastique d'un si beau génie, d'un esprit si élevé, d'un sçavoir qui le rendoit si capable des plus grandes choses, & qui avoit reçu de la liberalité de Dieu tant de graces & de talens, ne fût occupé que de sa vanité & des projets de son ambition.

L'Evêque de Châlon Felix Vialart ne se contentoit pas d'en gémir devant Dieu: comme il estimoit le sçavoir & les grands talens de l'Abbé de Rancé, & qu'il étoit de ses amis, il luy disoit souvent:

» Monsieur l'Abbé, vous pourriez faire quelque chose de mieux que ce que vous faites si vous le vouliez, il ne vous manque pour cela ni talens ni lumières. Quelquefois il luy disoit encore : Je suis assuré que votre bon cœur vous reproche souvent le peu que vous faites pour Dieu, après tout ce qu'il a fait pour vous. D'autres fois il ajoûtoit : Si quelqu'un avoit fait pour vous la centième partie des choses dont vous êtes redevable à la bonté de Dieu, de l'humeur dont je vous connois, vous vous mettriez en pièces pour luy. Mais il est inutile de parler aux oreilles du corps, lorsque Dieu ne parle pas à celles du cœur.

Ce n'est pas que l'Abbé de Rancé fût toujours d'accord avec luy-même, ses lumières combattoient ses passions, il se jugeoit, il condamnoit même quelquefois ses égaremens ; il alloit jusqu'à faire des efforts pour rompre ses liens. Mais ses efforts étoient semblables à ceux qu'un homme accablé de sommeil fait quelquefois pour s'éveiller, & qui n'aboutissent souvent qu'à le plonger dans un sommeil plus profond.

Dieu le permettoit ainsi pour faire paroître avec plus d'éclat la toute-puissance

se de sa grace, & les richesses infinies de ses miséricordes sur l'Abbé de Rancé.

Il vouloit animer par son exemple les pecheurs qui voudroient revenir à luy, & le rendre d'autant plus humble & d'autant plus sensible aux égaremens de ceux qu'il vouloit mettre sous sa conduite, qu'il auroit éprouvé luy-même une partie de leurs malheurs, & qu'il auroit appris par sa propre experience quelle est la force des passions, combien il est difficile de ne s'y pas laisser entraîner, & combien il en coûte pour en revenir.

Cependant plus il avançoit en âge, plus il s'égaroit. Un jour qu'il étoit dans sa belle maison de Veret avec trois de ses amis, après s'être bien divertis, ils prirent une resolution des plus extravagantes. Ce fut de mettre chacun mille pistoles dans une bourse, & d'aller comme des Chevaliers errants tant que leur argent dureroit, chercher leurs aventures par terre & par mer, par tout où le vent les pourroit porter; ce fut le terme dont ils se servirent. On juge assez à quoy pouvoit aboutir une pareille partie, à quels desordres, à quels dangers s'exposoient ceux qui l'avoient faite. Ils étoient prêts de l'exé-

carter, lorsque Dieu la rompit par des moyens imperceptibles, auxquels il ne sembloit pas qu'il eût part. Ils étoient pleins de leur projet, ils se repaissoient de mille chimères, lorsque l'un d'eux fut pourvû par le Roy d'une Charge considerable : il fallut partir pour l'en aller remercier, & pour entrer en exercice. Ils se separerent, & de nouveaux obstacles qui survinrent depuis, les empêcherent de se rejoindre. Mais l'Abbé de Rancé n'eût pas manqué d'autres occasions de se perdre, si Dieu, qui le regardoit toujours des yeux de sa miséricorde, n'eût commencé de le rappeler à luy-même par des accidens imprévûs, dont la fortune toute seule paroïssoit se mêler. Le premier de ces accidens fut la mort de Leon le Bouthillier, Comte de Chavigny, Ministre d'Etat, son cousin germain ; il avoit succédé à la faveur de son pere, & même il l'avoit surpassée. La fin de sa vie ne fut pas si heureuse ; mais quoy qu'il eût beaucoup perdu de cette faveur éclatante qu'il avoit acquise sous le ministère d'Alphonse de Richelieu, il avoit encore d'amis pour appuyer une pareille ambition. L'Abbé de Rancé sentit vivement cette mort,

mais d'une maniere toute humaine ; la grace ne faisoit encore sur luy que de tres-foibles impressions , & les passions tumultueuses , dont il étoit possédé , l'empêchoient d'entendre la voix de Dieu , qui s'expliquoit si clairement par une mort si contraire à ses desseins.

Un autre accident qui luy arriva dans ce même tems , donna lieu à de nouvelles reflexions. Il étoit allé se promener sur le terrain qui est derriere l'Eglise de Nôtre-Dame de Paris ; il avoit porté son fusil , parce qu'il aimoit à tirer : des gens qui étoient sur l'un des bords de la rivière , ou par mégarde , ou à dessein , tirerent sur luy. Les bales qui devoient le percer , donnerent dans l'acier de sa gibeciere qui en arrêta le coup. Ce fut ce qui le sauva ; sans quoy il restoit mort sur la place ; la protection de Dieu étoit trop visible pour ne la pas reconnoître ; il en fut touché , & dans le premier mouvement de sa reconnaissance il ne put s'empêcher de s'écrier : *Helas ! que devenois-je , si Dieu n'eût eu pitié de moy ?*



CHAPITRE VI.

L'Abbé de Rancé est député à l'Assemblée générale du Clergé. Marques d'estime qu'il reçoit de cette Assemblée. Il est reçu en survivance à la Charge de premier Aumônier de Gaston de France, Duc d'Orléans. Une fausse confiance l'oblige de se retirer de cette Assemblée avant qu'elle fût terminée. Ses amis l'en blâment ; il justifie sa retraite.

— **I**L luy arriva des choses dans ce même
 1655. me tems qui empêcherent cette réflexion d'aller plus loin. L'Archevêque de Tours le fit élire Député de sa Province, pour l'Assemblée générale du Clergé qui se devoit tenir à Paris. Il partit pour s'y rendre. L'Assemblée commença le vingt-neuvième d'Octobre 1655. Elle est fameuse tant par sa durée, qui fut de près de deux ans, que par les grandes affaires qui s'y traitèrent. L'Abbé de Rancé eut beaucoup de part à tout ce qui s'y passa de plus considérable. On voit dans le procès

verbal de cette Assemblée, que François de Harlay Archevêque de Roüen son ancien ami, ayant déplû à la Cour, il eut ordre de se retirer à Gaillon, & on luy défendit de se trouver à l'Assemblée. L'Abbé de Rancé ayant appris cette fâcheuse nouvelle, fut le trouver à Gaillon avec les Evêques d'Angoulême & de Conserans, pour le consoler dans sa disgrâce. Il fit plus, il porta l'Assemblée à employer son entremise & ses sollicitations pour le remettre dans les bonnes grâces du Roy. Elle deputa en Cour pour cet effet les Evêques de Toulon & d'Angoulême, les Abbez de Rancé & de Boucherat. Ces Deputez obtinrent de la bonté du Roy tout ce qu'ils demandoient. L'ordre envoyé à l'Archevêque de Roüen fut révoqué, & ce Prelat reconnut qu'il en avoit la principale obligation à l'Abbé de Rancé.

La même Assemblée donna encore une marque bien éclatante de l'estime qu'elle faisoit de son sçavoir, & de la connoissance parfaite qu'il avoit de la langue Grecque, lors qu'ayant résolu dans l'Assemblée tenuë le dix-neuvième de Juillet de faire faire des Editions cor-

1656

cé d'en prendre le soin , & luy donna pour Ajoins les Evêques de Vence & de Montpellier , avec l'Abbé de Ligny.

L'Abbé de Rancé pensoit à s'acquitter de cette commission d'une manière digne de l'estime qu'il s'étoit acquise, & de la confiance que le Clergé de France avoit en luy , lorsque l'Assemblée apprit de l'Archevêque de Sens que l'Abbé de Rancé avoit été reçu en survivance à la Charge de premier Aumônier de Gaston de France Duc d'Orleans , oncle du Roy , du consentement & à la sollicitation de l'Archevêque de Tours son oncle. L'Assemblée députa sur le champ à l'Archevêque l'Evêque de Vannes & l'Abbé de Bonzy , pour le remercier de sa part de la grace qu'il venoit de faire à son neveu. Elle ne se contenta pas de cette preuve de l'intérêt qu'elle prenoit à l'avancement de l'Abbé de Rancé ; elle en donna une plus éclatante en priant le celebre Archevêque de Sens , Louis de Gondrin , d'écrire en son nom à son Altesse Royale , pour le remercier de l'honneur qu'il avoit fait à cet illustre Abbé , en le choisissant pour la premiere Charge Ecclesiastique de sa Maison. L'Archevêque de Sens , qui étoit depuis long-

tems ami particulier de l'Abbé de Rancé, se chargea d'autant plus volontiers de cette commission, qu'il avoit dessein de s'en acquitter d'une maniere qui feroit connoître également & l'estime que le Clergé de France faisoit de l'Abbé de Rancé, & la part qu'il prenoit à tous ses avantages. On peut voir sa Lettre & la réponse de son Altesse Royale dans le Procès verbal du Clergé, imprimé en 1655.

L'Assemblée qui avoit commencé au mois d'Octobre 1655. avoit duré toute l'année 1656. on étoit même entré dans l'année 1657. sans qu'il parût qu'elle dût si-tôt finir; lorsque ceux qui vouloient se rendre maîtres des affaires, & qui redoutoient la droiture, la fermeté & les lumieres de l'Abbé de Rancé, formerent le dessein de l'obliger à la quitter de luy-même. Ils luy firent dire pour cet effet par des personnes interposées, qu'il étoit suspect au premier Ministre, & qu'ils sçavoient de bonne part qu'on devoit luy envoyer un ordre de se retirer de l'Assemblée. L'avis étoit faux, comme on le reconnut depuis; il ne laissa pas d'embarrasser étrangement l'Abbé de Rancé. D'un côté non seulement sa conscience ne luy

[illegible]

Il reconnut alors pour la première fois, que de grandes qualités ne servent bien l'honneur qu'à faire des ennemis, qu'en frappant trop vivement les yeux, elle les offendent, & qu'un mérite éclatant est une époque d'injure qu'on n'a jamais pardonné. Ces réflexions le conduisirent à Veret où il s'étoit des amis qu'il avoit dans

l'Assemblée, luy manderent qu'on luy avoit fait une fausse confidence, & qu'il s'étoit trop pressé de quitter l'Assemblée. L'Abbé de Rancé qui sçavoit qu'il s'y étoit passé bien des choses qui luy avoient fait de puissans ennemis, prétendit au contraire que soit que l'avis qu'on luy avoit donné fût faux, ou qu'il ne le fût pas, il n'avoit pû mieux faire que d'y deferer: que s'il eût tardé de le faire, la feinte auroit bien pû se changer en réalité. Que rien n'étoit plus aisé que de rendre de mauvais offices à un homme qui ne se défie de rien, & qui n'est point en garde contre les coups qu'on luy peut porter. Qu'en un mot, sa présence étant tres-peu utile à l'Assemblée, il avoit crû devoir ceder au tems. Qu'au reste s'ils vouloient venir se divertir à Veret, il pourroit leur dire de si bonnes raisons qu'ils approuveroient sa conduite. L'Assemblée generale finit le vingt-troisième de May. 1657. environ trois mois après que l'Abbé de Rancé s'en fut retiré,



CHAPITRE VII.

Dieu commence de toucher l'Abbé de Rancé. De quels moyens il se sert pour le dégoûter du monde.

QUOIQUE l'Abbé de Rancé ne pût se dissimuler à luy-même qu'il s'étoit passé bien des choses dans l'Assemblée Generale qui avoient donné une terrible atteinte à sa fortune, il ne laissoit pas de se divertir dans sa belle-maison de Veret, avec un nombre de personnes choisies qu'il y avoit attirées de Paris & de la Province. Un jour qu'il entendit tirer assez proche du lieu où il se promenoit, il y courut aussitôt sans être accompagné de personne. Il avoit une délicatesse infinie sur la chasse, dont il faisoit un de ses plus grands plaisirs; & d'ailleurs sa vanité luy faisoit regarder comme un manque de considération qui ne se pouvoit souffrir, qu'on vînt tirer, pour ainsi dire, sous ses yeux. Il arriva au lieu où il avoit oïli tirer: il y rencontra quelques Gentilshommes du voisinage accompagnés de leurs valets: ils avoient à leur

tête un Gentilhomme qui s'étoit rendu redoutable par ces combats detestables qui ont ravi tant de Noblesse à la France, & que la justice & la fermeté du Roy étoient seules capables d'abolir. Le voir, se jeter sur luy, le desarmer ne fut qu'une même chose pour l'Abbé de Rancé. Ce Gentilhomme fut si surpris de sa hardiesse, qu'il n'eut pas la force de luy résister. Il a avoué depuis qu'il ne s'étoit pas reconnu luy-même dans cette occasion, & qu'il falloit qu'une puissance supérieure l'eût retenu, sans quoy rien n'eût été capable de l'empêcher de tuer l'Abbé de Rancé. Cependant ses amis qui survinrent, accommodèrent ce différend, qui n'eut aucune suite fâcheuse.

- L'Abbé revenu à son sang froid sentit dans toute son étendue le danger auquel sa temerité l'avoit exposé ; & comme il avoit l'esprit & le cœur droit, il reconnut qu'il n'y avoit qu'une protection particulière de Dieu qui eût été capable de l'en tirer. La mort & la disgrâce de plusieurs personnes, pour lesquelles il avoit de forts attachemens, le toucha encore plus vivement ; il sentit ces pertes avec toute la vivacité dont il étoit capable ; mais il comprit en.

même tems combien il s'étoit méconté en établissant son bonheur sur des biens qu'une infinité d'accidens pouvoient luy enlever, & que leur propre fragilité ne pouvoit manquer de détruire.

— C'est depuis ce tems-là qu'on s'apperçoit dans ses Lettres qu'il change de sentimens. On y voit des pensées & des desirs de conversion; mais des pensées foibles, & des desirs informes, qui n'avoient ny fond ny solidité, & que la moindre tentation étoit capable de détruire. Tout servoit aussi à les fortifier, un contre-tems, un mauvais succès, une disgrâce, l'infidélité ou l'indifférence d'un ami, le dégoût même qui est comme inséparablement attaché à la jouissance de tout ce qui n'est point Dieu. Tout le rappelloit à luy-même, tout servoit à le détromper, tout contribuoit à rompre le charme des creatures, & à en dissiper l'illusion. Il étoit dans cette disposition lorsqu'il luy arriva ce qu'il raconte luy-même dans son Traitté des obligations des Chrétiens.

« Un jour, dit-il, je joignis un Berger qui conduisoit un troupeau dans une grande campagne, par un tems qui l'avoit obligé de se retirer à l'abti

d'un grand arbre pour se mettre à
 couvert de la pluie & de l'orage.
 Comme je luy remarquay un air qui
 me parut extraordinaire (il avoit
 environ soixante-ans ,) je luy de-
 manday s'il prenoit plaisir à l'oc-
 cupation dans laquelle il passoit ses
 jours. Il me répondit qu'il y trou-
 voit une paix profonde, que ce luy
 étoit une consolation bien sensible
 de conduire ces bêtes simples & in-
 nocentes ; que les jours ne luy du-
 roient que des momens ; qu'il trou-
 voit tant de douceur dans sa con-
 dition, qu'il la préféreroit à toutes
 les choses du monde ; que les Rois
 n'étoient ny si heureux ny si contens
 que luy, que rien ne manquoit à
 son bonheur, & qu'il ne voudroit
 pas quitter la terre pour aller dans
 le Ciel, s'il ne croyoit y trouver
 des campagnes & des troupeaux à
 conduire.

J'admiray (continuë l'Abbé de
 Rancé,) la simplicité de cet hom-
 me, & le mettant en parallele avec
 les Grands dont l'ambition est insa-
 tiable, & qui ne trouveroient pas
 de quoy se satisfaire, quand ils joui-
 roient de toutes les fortunes, des

plaisirs , & de toutes les richesses
 d'icy-bas ; je compris que ce n'étoit
 point la possession des biens de ce
 monde qui faisoit nôtre bonheur ,
 mais l'innocence des mœurs, la simp-
 licité & la moderation des desirs,
 la privation des choses dont on se
 peut passer , la soumission aux vo-
 lontez de Dieu , l'amour & l'estime
 de l'état dans lequel il luy a plu
 de nous mettre.

Ces reflexions étoient comme des
 semences de salut que Dieu jettoit dans
 son cœur. Mais les passions , les soins
 & sa complaisance pour le monde, qui
 y prévalaient encore , retardoient cer-
 te divine semence , & l'empêchoient
 de porter tout le fruit qu'elle eût dû
 produire.

L'amour de la verité ne laissoit pas
 de faire de grands progrès dans son
 cœur ; c'est ce qui parut dans l'occa-
 sion qu'on va rapporter. Il s'entrete-
 noit un jour avec quelques-uns de ses
 amis choisis , qui ne le quittoient pres-
 que point. On tomba sur un sujet de
 la pluralité des Benefices ; l'un d'eux
 qui étoit dans le cas , soutint qu'elle
 étoit permise : il allegua sur cela l'usa-
 ge & les dispenses qu'il prétendoit :

l'autoriser ; le long-tems qu'il y avoit qu'on accordoit ces Dispenses , & enfin l'exemple de quantité de grands hommes qui s'en étoient servis sans scrupule. Je craindrois (ajoûta-t-il) de m'égarer si je marchois seul ; mais quand on voit tant de gens qui savent le chemin qu'il faut tenir , qui ont passé devant nous , & qu'on se trouve accompagné de tant d'autres , qui ne sont ny moins sages ny moins éclairés , pourquoy craindre de se tromper ? Car enfin combien y a-t-il de choses où l'usage , l'exemple , & l'autorité sont les seules regles de la conduite ?

Quoique l'Abbé de Rancé eût l'intérêt que l'on sçait à soutenir le parti que son ami avoit pris , il se déclara fortement pour le sentiment contraire. Il soutint que l'usage & l'exemple n'étoient pas des regles sûres de conduite ; qu'on autoriseroit par là toute sorte d'abus , & que la vérité seule étoit la regle infallible de nos actions ; qu'il étoit vrai que les Dispenses dans le fait dont il s'agissoit , étoient d'un usage assez ancien ; mais que ceux qui les accordoient , supposoient toujours qu'on avoit des sujets legitimes de les demander ; que quand on n'en avoit point

d'autres qu'une avarice insatiable, qu'une cupidité secrète que rien n'étoit capable de contenter, les Dispenses n'exemptoient pas de peché ; que la multitude étoit un tres-mauvais guide, qu'on ne pouvoit que s'égarer en la suivant ; que tous les hommes quelque éclairés qu'ils fussent, étoient sujets à se tromper, à séduire, & à être séduits ; qu'il étoit d'autant moins sûr de suivre leur exemple, que dans le fait, dont il étoit question, la plus-part alloient contre leurs propres lumieres. Que l'Eglise, dont les sentimens devoient l'emporter sur l'exemple de qui que ce fût, avoit toujours condamné la pluralité des Benefices, qu'en effet c'étoit un abus des plus étranges qu'un seul homme, le plus souvent tres-inutile à l'Eglise (pour ne rien dire de pis) eût luy seul autant de Benefices qu'il en faudroit pour faire subsister tant de bons sujets, dont le travail & l'exemple luy seroient d'une tres-grande utilité. En parlant de la sorte (continua-t-il) je me condamne moy-même ; mais je ne puis méconnoître la verité ; je pourrois dire pour ma justification que je ne me suis point procuré les Benefices dont je jouïs, & que je les possédois avant que j'eus-

Je assez de lumiere pour en connoître l'abus ; mais si je suis innocent de ce côté-là , j'avouë que je ne suis pas sans scrupule de les avoir gardez si long-tems.

On ne sçait point quelle impression fit ce discours sur ceux qui l'entendirent ; mais il est certain qu'il en fit beaucoup sur l'esprit de celuy qui l'avoit tenu. Depuis ce tems-là l'Abbé de Rancé songea à satisfaire à sa conscience sur la pluralité de ses Benefices ; il en reconnoissoit l'abus , & il avoit l'esprit trop droit pour ne se pas rendre à la verité, lorsqu'il l'avoit une fois connuë.

CHAPITRE VIII.

De quelques qualitez naturelles de l'Abbé de Rancé , dont Dieu se servit pour sa conversion.

ON peut dire que le respect & cet amour pour la verité que Dieu avoit mis dans le cœur de l'Abbé de Rancé dès sa plus tendre jeunesse , a été une de ses dispositions qui a le plus contribué à attirer sur luy cette abondance de misericordes, dont on verra

quer, de la pratiquer eux-mêmes, & d'en donner l'exemple. Que les Fondateurs l'avoient ainsi prétendu; qu'on ne trouveroit pas un seul exemple contraire, & que c'étoit s'abuser de s'imaginer que les Fondateurs eussent donné aux Monasteres de si grands biens, souvent au préjudice de leurs heritiers, s'ils eussent seulement soupçonné qu'on en fist l'usage qu'en faisoient la plus-part des Abbez Commendataires. L'Abbé de Rancé répondit que les Commendes étoient si anciennes, qu'on en voyoit des exemples dans les premiers siècles de l'Eglise. L'Evêque en convint, mais il fit remarquer à l'Abbé qu'il s'agissoit alors des Commendes pour un tems, toujours pour l'utilité des Eglises, & nullement pour celles des Commendataires; mais que les perpetuelles & à vie, qui étoient celles dont il s'agissoit, ne pouvoient pas passer pour anciennes, & que l'état d'Abbé Regulier étoit assurément plus parfait que celui d'Abbé Commendataire. L'Abbé surpris de cette remarque, répondit qu'il étudieroit cette matiere, & que si les choses étoient comme il les luy disoit, ou qu'il quitteroit ses Abbayes, ou que, quelque aversion qu'il eût pour le froc, il se

46 LA VIE DE L'ABBÉ
feroit Moine dès le lendemain.

L'Evêque répondit que la matiere meritoit bien qu'il s'en instruisît à fond, & qu'il prît sur cela conseil de personnes éclairées & desintéressées ; mais que pour luy il ne vouloit rien décider. Cette reflexion de l'Evêque de Comminge ne fit pas alors une plus forte impression sur son esprit, mais le même Evêque l'ayant depuis appuyée plus fortement, il prit enfin la resolution qu'on verra dans la suite de cette Histoire.

Sa droiture & son amour pour l'équité ont encore été, au sentiment de ceux qui l'ont connu, une des principales causes de sa conversion. On raconte sur cela, qu'ayant été député avec un Archevêque d'une habileté distinguée au Cardinal Mazarin, pour luy représenter quelque chose d'important au Clergé de France, l'Archevêque accommoda ce qu'il avoit à représenter aux intentions de ce Ministre ; & trahissant les intérêts & les sentimens du Corps qui l'avoit député, il dît toute autre chose que ce que portoit sa commission. L'Abbé de Rancé, qui n'étoit pas chargé de porter la parole, eût pû dissimuler cette infidélité ; il ne pouvoit pas même la relever sans se faire un con-

mi de l'Archevêque, sans offenser le Ministre, & sans nuire à sa fortune, qui dépendoit absolument du Cardinal. Ces considérations ne furent pas capables de le porter à dissimuler une prévarication si honteuse. Il avertit l'Archevêque qu'il s'acquittoit mal de sa commission. Ce Prelat en fut offensé au dernier point, & le Cardinal ne put dissimuler que cette liberté luy avoit déplû. Cependant, comme le caractère de la vertu est de forcer ses ennemis mêmes à l'estimer, le Cardinal ayant fait reflexion à la droiture qui paroissoit dans l'action de l'Abbé de Rancé, il l'en estima davantage, & luy fit demander son amitié. De pareils traits de fermeté & d'amour pour la justice ne sont jamais sans recompense de la part de Dieu. Heureux qui s'attire par de pareilles actions une aussi grande grace que celle d'une parfaite conversion.

A ces dispositions j'en ajouteray une autre qui tient un des premiers rangs entre les vertus humaines ; c'est le désintéressement, & une certaine grandeur d'ame qui est si rare parmi les hommes. Ce fut un des principaux caractères de l'Abbé de Rancé ; il avoit ses veuës, il songeoit à s'élever : mais ce ne fut ja-

mais par des voyes basses & obliques , ny aux dépens de la justice , de la sincerité & de l'amitié. C'est ce qui luy fit rejeter des propositions qu'on luy fit , touchant la Coadjutorerie de Tours Rien n'étoit plus seur ; mais il falloit parler contre ses propres sentimens , appuyer un parti qu'il n'approuvoit pas , & abandonner ses amis. Son ambition s'en fût accommodée ; son cœur n'en put convenir , l'irregularité des moyens ne luy permit pas de les suivre. Cette grandeur d'ame le sollicitoit sans cesse à entreprendre de grandes choses selon le monde ; c'est ce qui fit juger qu'il iroit loin , s'il se tournoit jamais du côté de Dieu.

Enfin l'on peut dire que ce qui a le plus contribué à attirer sur luy cette abondance de graces , dont le Pere des misericordes l'a prévenu , a été sa tendresse pour les pauvres , & sa compassion pour les affligés. La vie molle & sensuelle forme d'ordinaire une dureté impenetrable ; à force de s'aimer on devient insensible pour tous les autres hommes. L'Abbé de Rancé eut toujours le cœur tendre pour les miseres d'autrui. On ne parlera point icy des choses extraordinaires que son amour pour les
pauvres

pauvres lui fit faire depuis sa conversion. On rapportera un seul exemple de sa charité. Lors qu'il étoit encore engagé dans le monde, une pauvre femme qui le connoissoit, & qui le voyoit souvent aller & venir par son Village, ayant sçû qu'il y devoit bien-tôt passer, se tint sur le chemin pour luy demander l'aumône. L'Abbé passa, & cette femme s'étant présentée devant luy, il la renvoya à son valet de chambre qui venoit quelques pas derriere luy. Mais au lieu de luy demander l'aumône, elle fit semblant qu'il l'avoit fait tomber en passant. A ces cris l'Abbé revint sur ses pas, & après avoir blâmé son valet de chambre de ce qu'il prenoit si peu garde à luy, il dit à cette femme tout ce qui pouvoit servir à l'appaiser, & luy donna deux pistoles. A peine étoit-il à cent pas de là, qu'il fit reflexion que cette femme luy avoit dit qu'elle étoit grosse, & qu'elle s'étoit blessée. Sa compassion luy representa dans ce moment que deux pistoles étoient un secours bien foible pour l'état où elle se trouvoit; il revint, & luy en donna encore quatre. Si l'on compare cette aumône aux grandes charitez qu'il a faites depuis sa conversion, elle ne paroîtra presque

30 LA VIE DE L'ABBÉ
rien. Cependant elle marque un cœur si tendre & si sensible aux maux du prochain , qu'on n'a pas crû la devoir omettre ; aussi celui qui a promis qu'un verre d'eau froide donné à un pauvre en son nom , ne seroit pas sans récompense , n'oublia pas cette action.- Elle trouva grace devant luy , elle fut suivie de l'entière conversion de celui qui l'avoit faite.

CHAPITRE IX.

L'Abbé de Rancé pense sérieusement à sa conversion : il fait une retraite à l'Institution des Peres de l'Oratoire. Il retourne à Veret.

QUOIQUE l'Abbé de Rancé continuât de vivre à Veret avec ses amis , à peu près comme il avoit vécu jusques alors , il ne jouïssoit plus de cette fausse tranquillité dont le calme trompeur a perdu , & perd encore tous les jours tant de monde. Les momens de Dieu approchoient , & ces tems de miséricorde marquez de toute éternité , commençoient à se développer. Cette fonction qui conduit enfin à l'endur-

DE LA TRAPPE. LIV. I. 51
cissement, étoit souvent troublée, & ce cœur qui sembloit fait pour les plaisirs du monde, n'y trouvoit plus que des amertumes salutaires. Dieu l'agitoit, & luy faisoit sentir le vuide des creatures; & une voix secreete luy disoit au fond du cœur, qu'il n'étoit pas fait pour elles, & qu'elles n'étoient pas capables de le rendre heureux. Comme ces agitations continuoient, & qu'il ne pouvoit discerner par luy-même ce que Dieu demandoit précisément de luy; il résolut pour s'en éclaircir d'aller faire une retraite à l'Institution des Peres de l'Oratoire de Paris. Il supposa sur cela des affaires pour cacher son dessein, & s'y rendit en poste. Il alla dès le lendemain à l'Institution, où il se mit sous la conduite du Pere de Mouchy.

C'étoit un homme d'une naissance distinguée; il avoit de grandes lumieres, une pieté tendre & solide, beaucoup de reputation & de consideration dans le monde; c'est-à-dire qu'il avoit tout ce qui étoit capable de luy acquérir une grande autorité sur l'esprit de l'Abbé de Rancé. L'Abbé luy ouvrit son cœur, il prit ses avis pour une Confession generale; il la fit à l'Institution, & se soumit à tout ce qu'on jugea à propos

32 LA VIE DE L'ABBÉ
de luy ordonner. Le Pere de Mouchy, qui n'étoit que pour la direction & pour le conseil, le traita d'abord avec beaucoup de douceur pour ne le pas rebuter de sa premiere entrée dans le chemin de la vertu; mais ayant vû d'un côté la profondeur de ses playes, la force des habitudes qu'il avoit contractées, & le danger où il seroit de retomber, si l'on usoit avec luy de trop d'indulgence; & ayant reconnu de l'autre le desir sincere qu'il avoit d'être à Dieu, & ce grand cœur qu'on a toujours remarqué en luy, il ne l'épargna point dans la suite; il luy conseilla de severes penitences, & le traita avec cette rigueur salutaire, que les Canons de l'Eglise ont prescrit de tout-tems à ceux qui ont perdu l'innocence de leur baptême.

L'Abbé de Rancé qui connoissoit mieux que personne sa propre foiblesse, & l'obligation où il étoit de satisfaire à la justice de Dieu, & d'attirer sur luy ses misericordes, se soumit à tous ces conseils. Il trouva même qu'on le traitoit avec trop de douceur, & il ajouta aux penitences qu'on luy avoit imposées celle de coucher sur des planches & plusieurs autres austeritez qui

DE LA TRAPPE. LIV. I. 53
ne luy avoient point été prescrites. Il reçut ensuite du Pere de Mouchy un reglement de vie conforme à son état & à ses besoins, il l'observa tres-exactement, & changea entierement de conduite. C'est ainsi qu'il commença à devenir un veritable Chretien, au lieu qu'il n'avoit été jusques alors qu'un honnête homme selon le monde.

A la sortie de sa retraite il rencontra le Comte d'Albon son beau-frere. C'étoit un tres-honnête homme ; mais il ne croyoit pas qu'il y eût rien de mieux que ce qu'il voyoit pratiquer de son tems. Un jour qu'ils s'entretenoient ensemble, le Comte d'Albon luy dit qu'il approuvoit tout-à-fait son changement de vie ; que chaque état avoit ses regles, & qu'il ne trouvoit rien de plus monstrueux qu'un Prêtre, qui, au mépris de sa condition, menoit une vie toute séculiere ; mais qu'il ne pouvoit approuver qu'étant revêtu de ce caractere, il ne disoit pas tous les jours la Messe. L'Abbé luy répondit, qu'il y avoit trop peu de tems qu'il avoit quitté les desordres de sa vie passée, que les idées en étoient encore trop vives, & qu'il étoit trop éloigné de la pureté que demandoit une action si sainte, mais qu'il

54 LA VIE DE L'ABBÉ
travailloit à l'acquiescer. Le Comte d'Albon ne fut pas content de cette réponse, & comme il le pressoit toujours de dire la Messe plus souvent, l'Abbé de Rancé pour se délivrer de ses importunités retourna à Veret, où il s'occupoit sans relâche à la lecture de l'Ecriture sainte, des Peres & des Conciles, avec tant d'application, qu'un Abbé de ses amis, qui s'étoit retiré avec luy, ayant voulu l'imiter, tomba dans un épuisement dont il eut bien de la peine à revenir.

CHAPITRE X.

Le Duc d'Orleans mande à l'Abbé de Rancé de le venir trouver à Blois. Il s'y rend, & assiste ce Prince à la mort. Il prend la resolution de quitter entierement le monde. Il l'exécute & se retire à Veret.

COMME l'Abbé de Rancé vivoit toujours à l'exterieur en homme de qualité, & qu'il n'avoit pas encore fait chez luy tous ces changemens qui firent depuis tant d'éclat, sa conversion faisoit peu de bruit, elle étoit même

DE LA TRAPPE. LIV. I. 55
ignorée de bien des gens. Gaston de France Duc d'Orleans, dont il étoit premier aumônier, ne laissa pas d'en être enfin informé. Dieu avoit touché depuis peu le cœur de ce Prince, il étoit revenu de ses égaremens, & il ne pensoit plus qu'à mener une vie aussi chrétienne que la sienne l'avoit été peu jusques alors. Il crut que pour l'exécution de ce dessein l'Abbé de Rancé luy feroit d'un grand secours ; dans cette vûë il luy manda de se rendre auprès de luy pour y faire la Charge de premier Aumônier. L'Abbé qui souhaittoit ardemment la conversion du Prince, s'y rendit aussi-tôt.

Le Duc d'Orleans le reçut d'autant mieux qu'il le voyoit dans des dispositions où il souhaitoit d'être luy-même ; il n'avoit personne auprès de luy qui favorisât ce bon dessein, au contraire tout s'y opposoit. Comme les Officiers & les Courtisans attribuoient son changement de vie à une mélancolie secrète, qui pourroit nuire à sa santé, on ne songeoit qu'à le divertir, & à mettre tous les jours des gens qui pussent le réjouir par leur complaisance & leur belle humeur Etrange. condition des Princes ; tout favorise leurs desordres.

C iij

& ils trouvent toujours des obstacles quand ils pensent à se convertir. Telle étoit la situation de la Cour du Duc d'Orleans, lorsque l'Abbé de Rancé s'y rendit. Tout le monde avoit les yeux sur luy ; chacun le regardoit comme un réformateur fâcheux qui venoit troubler ses plaisirs. On étoit en garde contre luy, on ne pensoit qu'à traverser ses bons desseins, & à le mettre mal dans l'esprit du Prince.

Cependant, comme le changement de vie de l'Abbé de Rancé n'avoit point altéré sa politesse, & qu'il avoit toujours les mêmes agrémens dans ses manieres & dans sa conversation, il n'eut pas de peine à gagner la confiance du Duc d'Orleans, & même celle de la plus-part de ses Courtisans. L'estime que ses grandes qualitez luy attiroient, en avoit ouvert le chemin, la conformité de ses desseins avec ceux du Prince, son adresse, ou plutôt un certain charme qui accompagne toujours la vertu, fit le reste.

Le Duc d'Orleans luy ouvrit son cœur, & ne fit pas difficulté de luy avouer, qu'il avoit quelques pressentimens de sa mort, qui luy donnoient de grandes inquietudes par rapport à sa vie

passée. L'Abbé luy parla de ses obligations avec cette sincerité genereuse dont on use si peu avec les Grands ; mais en même tems avec tout le respect & tous les ménagemens dont on ne doit jamais se dispenser avec les personnes de ce rang. Le Prince profita de ses avis, & sa conduite devint aussi édifiante qu'elle l'avoit été peu jusques alors.

A l'exemple du Prince, sa Cour changea de face ; & ceux qui se souviennent encore aujourd'huy de ce qui se passa dans cette occasion, avoient qu'on auroit de la peine à croire les grands biens que l'Abbé de Rancé fit dans cette Cour.

Les choses étoient en cet état, & le Duc d'Orleans faisoit tous les jours de nouveaux progrès dans la pieté, lorsque les pressentimens qu'il avoit de sa mort se trouverent veritables. Il tomba malade, de la maladie dont il mourut. L'Abbé de Rancé fut toujours auprès de luy, il le soutint par son exemple, & il le fortifia par des exhortations vives & touchantes, dont il s'acquittoit mieux que personne. La maladie devenant tous les jours plus dangereuse, l'Abbé n'attendit pas à la dernière extrémité pour le préparer à recevoir les

derniers Sacremens ; le Prince les reçut avec les sentimens de la pieté la plus édifiante.

1660.

L'Abbé de Rancé étoit occupé de ces fonctions si saintes , lorsque l'Evêque d'Orleans & le Pere de Mouchy arriverent. L'Evêque après avoir rendu ses devoirs au Prince s'en retourna dans son Diocese. Le Pere de Mouchy demeura avec l'Abbé de Rancé , & luy aida à preparer le Prince à une mort chretienne. Il mourut quelque tems après , avec de grands sentimens de penitence. Rare exemple de la misericorde de Dieu , dont il ne faut jamais desesperer , parce qu'elle est infinie ; mais dont on ne doit jamais présumer , parce qu'elle ne nous est pas due. Le Duc d'Orleans n'eut pas plutôt rendu le dernier soupir , que ses Officiers l'abandonnerent ; chacun se saisit de ce qu'il crut luy convenir ; l'Abbé de Rancé & le Pere de Mouchy demurerent presque seuls auprès du corps.

Un spectacle si touchant , la mort toujours terrible , plus terrible encore à l'égard des Grands , tant de distinctions détruites , tant de grandeurs aneanties , cet abandon , cette solitude , ce silence , le ne que ce Prince avoit à rendre

à Dieu, étoient des circonstances trop instructives, pour ne pas engager le Pere de Mouchy à inspirer à l'Abbé de Rancé cette conversion parfaite à laquelle il avoit touûjours eu dessein de le porter. D'ailleurs outre les circonstances dont on vient de parler, il y en avoit d'autres qui étoient capables de toucher l'Abbé d'autant plus vivement, qu'elles le regardoient de plus près, & qu'elles l'attaquoient par l'endroit le plus sensible. Il perdoit une Charge considerable, qui luy ouvroit le chemin aux grandes Dignitez. Le Prince qui venoit de mourir connoissoit tout son mérite, il l'aimoit, il étoit même de sa grandeur d'appuyer ses esperances. Dieu se sert de tout, quand il veut gagner un cœur, tout sert à applanir ses voyes, tout entre dans l'exécution de ses des-seins.

Le Pere de Mouchy étant donc persuadé que le tems de l'affliction est le tems où Dieu parle le plus efficacement, il prit celuy pendant lequel on embau-moit le corps du Prince, & s'adressant à l'Abbé de Rancé, Hé bien (luy dit-il) qu'est devenu ce Prince si grand, si respecté, & qui touchoit de si près à la Couronne ? Dans ce moment où le tems

finir, & où l'éternité commence, il n'y a plus pour luy de rang, de distinction, de gloire, de plaisirs; tout a disparu, tout s'est évanoui. Le voilà comme le reste des hommes, il est devenu un objet d'horreur, ou plutôt il est devant Dieu, devant ce Juge terrible qui ne fait distinction de personne; il y est nud, seul, abandonné à luy-même: au moment que je parle Dieu a décidé de son éternité, ç'en est fait, il est heureux ou malheureux pour jamais.

Ces paroles qui partoient d'un cœur véritablement touché, penetrerent celui de l'Abbé de Rancé. Il y a long-tems, (répondit-il) que je me dis les mêmes choses que vous venez de dire, ou plutôt que Dieu me les dit au fond de mon cœur. J'ay l'esprit convaincu du néant des choses du monde, & j'y tiens encore par mille endroits, comme si elles avoient quelque chose de solide, & qui fût capable de me rendre heureux; mais enfin je crains que Dieu ne se lasse de me parler, & quel malheur pour moy si cela arrivoit!

Le Père de Mouchy appuya sur cette ~~exhortation~~. Il luy fit voir que Dieu n'aimoit ces cœurs partagez, qui ne ~~font~~ qu'à demy; que dans le chey

min de la vertu ne pas avancer, c'est reculer; que comme il n'y a rien par où nous puissions davantage engager Dieu à ne nous pas priver des graces dont il a commencé de nous favoriser, que par le soin que nous avons d'en faire un bon usage; il n'y a rien aussi qui soit plus capable de nous les faire perdre que cette paresse mortelle, qui fait qu'on les neglige, ou qu'on differe d'en suivre les mouvemens. Craignez (ajouta-t-il) que Dieu ne se retire enfin & ne vous abandonne à vous-même, à vos incertitudes, à vos foiblesses.

Pendant que le Pere de Mouchy parloit de la sorte, la grace agissoit sur le cœur de l'Abbé de Rancé; il entroit insensiblement dans cette liberté sainte que la verité seule est capable de nous donner. Dieu s'emparoit de tout son cœur, & achevoit de rompre ce qui le tenoit encore attaché au monde. C'en est fait (dit-il au Pere de Mouchy) le monde ne me fera plus rien, j'y renonce & l'abandonne pour toujours. Mais comment faire (ajouta-t-il) comment m'y prendre? je suis accablé d'affaires, j'ay mille engagements differens, je suis chargé de Benefices, je tiens au monde par tant d'endroits, je voudrois

le quitter dès aujourd'huy, à cette heure même, dans ce moment ; mais comment sortir des embarras où je me trouve ? En effet, il avoit besoin de toute la prudence du Pere de Mouchy pour marcher sûrement dans un chemin où les plus habiles sont sujets à se tromper, & où il est également dangereux d'aller trop vite, ou de n'avancer pas assez. Le Pere de Mouchy modera son zele, sans le ralentir, & il luy fit comprendre que dans ces commencemens Dieu ne demandoit de luy, sinon qu'il s'affermât dans ses bons desseins. Priez beaucoup, luy disoit-il, fuyez le monde, soyez fidelle à Dieu, conservez chèrement ces premieres semences de salut, évitez le trouble & un certain empressement mal entendu ; après cela les choses s'arrangeront, & les difficultez s'applaniront d'elles-mêmes. L'Abbé suivit cet avis. Le Pere de Mouchy ne pensoit alors qu'à en faire un Abbé réglé & utile à l'Eglise, & l'Abbé ne portoit pas luy-même ses vûës plus loin.

Depuis ce tems-là jusques à la pompe funebre du Prince, il eut de longs & de fréquens entretiens avec le Pere de Mouchy ; il pri ses avis sur toutes choses fut luy qui regla son tems, sa

conduite, & ses occupations, & il le fit avec tant de sagesse, que l'Abbé de Rancé en suivant ses avis n'eut plus de retour pour le monde. Il croyoit que certaines habitudes de délicatesse qu'il y avoit contractées luy coûteroient beaucoup à combattre, & plus encore à détruire; mais par une grace particulière il y trouva des facilités auxquelles il ne s'étoit pas attendu. Les voyes de Dieu s'applanirent pour luy, la vertu qui luy avoit paru si austere, la penitence dont il avoit apprehendé les rigueurs, n'eurent pour luy que de la douceur; la paix, la joye, & la tranquillité du cœur, prirent la place de ces faux plaisirs auxquels il avoit été si sensible. Enfin il mourut à luy-même, & devint un homme nouveau. C'est ainsi que Dieu traite les cœurs qui se donnent à luy sans reserve.

Le tems auquel l'Abbé de Rancé & le Pere de Mouchy devoient se separer arriva. Ils se quitterent après s'être promis de se rejoindre à Paris. Le Pere de Mouchy en prit le chemin, & l'Abbé de Rancé celui de Veret.



CHAPITRE XI.

L'Abbé de Rancé se retire chez un de ses amis , & ensuite à Veret : Il y cultive avec soin la grace de sa conversion. Ses occupations. Grandes aumônes qu'il y fait.

L'ABBÉ de Rancé ne se vit pas plutôt dans le chemin de Veret , qu'il fit reflexion que s'il y retournoit si-tôt, la mort du Duc d'Orleans y attireroit infailliblement un grand nombre de visites , dont l'embarras ne convenoit point aux dispositions dans lesquelles il se trouvoit. Cette pensée luy fit changer de dessein ; il prit le chemin du Maine, & se retira chez un de ses amis dont il sçavoit que la maison luy étoit toujours ouverte ; c'étoit un lieu fort agreable , mais fort solitaire. En arrivant il changea de nom , & défendit à ses gens de dire qui il étoit. Il n'avoit pour toute compagnie que le Maître de la maison, & un de ses amis qui l'y avoit accompagné. Là il repassoit dans l'amertume de son cœur ses anciens égaremens , ces

jours vuides, donnez tout entiers au monde, & perdus pour l'éternité ; il tâchoit à fléchir la miséricorde de Dieu, cultivoit avec soin les prémices de sa conversion, & se préparoit à de nouvelles graces par le bon usage qu'il faisoit de celles qu'il avoit déjà reçues.

Il passa six semaines de la sorte, & les charmes qu'il trouvoit dans la solitude, luy avoient fait prendre la résolution d'y passer tout le tems dont il avoit besoin pour s'affermir dans ses bons desseins, lors qu'il fut reconnu par des personnes du voisinage. Le bruit s'en répandit aussi-tôt, & comme il étoit fort connu, il jugea bien qu'il ne luy seroit plus possible de se cacher ; cela luy fit prendre la résolution de retourner à Veret avec le même ami qui l'avoit accompagné, & il l'exécuta sur le champ. Mais comme il revenoit tout autre qu'il n'étoit parti, il ne vit plus cette belle maison des mêmes yeux dont il avoit accoutumé de la voir. Il fut choqué de sa magnificence, & des commoditez dont elle étoit accompagnée. *Où suis-je ?* dit-il en luy-même ; *ou l'Evangile nous trompe, ou c'est icy la maison d'un reprouvé. Est-il possible que j'aye pu oublier si long-tems mes devoirs, pour ne sa-*

crifier qu'à mon luxe & à ma vanité!

Dans ce moment il fit dessein de vendre cette belle Maison , & d'en donner le prix aux pauvres , comme une restitution qui leur étoit due.

Mais comme cela ne pouvoit pas s'exécuter si-tôt , il en bannit l'abondance , le luxe & les plaisirs qui y avoient régné si long-tems ; il congédia la plupart de ses domestiques , & ne retint que ceux qu'il crut luy être absolument nécessaires. Il vendit sa vaisselle d'argent , dont il donna le prix aux pauvres. La réforme de sa table fut encore plus remarquable ; il se réduisit à ne manger que du bœuf. Il s'interdit la chasse pour laquelle il avoit eu une si forte passion ; il se faisoit un plaisir de dessiner , & il y réussissoit fort bien ; il crut devoir renoncer à cette satisfaction , toute innocente qu'elle étoit. L'attention qu'il avoit à son salut luy persuada qu'elle l'attachoit trop , & l'empêchoit de se donner tout entier à la Priere , & à l'étude des choses qui regardoient de plus près sa profession , & sans lesquelles il ne croyoit pas pouvoir soutenir le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé.

La modestie de ses habits répondoit

au reste de sa conduite ; il ne porta plus de soye, il se reduisit aux étoffes de laine ; & au lieu de ce luxe dans lequel il avoit donné jusques alors, on ne vit plus qu'une propreté modeste, & qui approchoit fort de la pauvreté. Une négligence de sa personne qui tenoit de la dureté, succeda aux soins excessifs qu'il en avoit pris. Il s'habilloit seul & sans feu dans les tems les plus froids, & il se rendoit à luy-même tous les services qui avoient occupé un grand nombre de domestiques. Toutes les occupations se réduisoient à la Priere, & à l'étude de l'Ecriture sainte & des Saints Peres. C'est ainsi qu'il en parle luy-même, en écrivant à une personne de la première qualité.

Quand je pensay à me retirer à Ve-
ret, lorsque je voulus me retirer du
monde . . . mes vuës étoient fort bor-
nées, je me reduisois à garder une so-
litude exacte, à remplir les journées
de la Priere, de la lecture de l'Ecri-
ture Sainte, & des Livres des saints
Peres. Je dis de ces ouvrages qui par-
lent au cœur, & non pas à l'esprit ;
j'entens ceux qui ne sont propres qu'à
former des Saints, & non pas des
hommes sçavans ; car pour lors je ne

Le sep-
tembre
Avril
1697.

» me proposay que de connoître JE-
 » SUS CHRIST, de l'aimer, de le
 » servir, & de vivre dans toute la mor-
 » tification extérieure qui me seroit
 » possible.

Un genre de vie si différent de celui qu'il avoit mené jusques alors, ne luy permettoit plus de recevoir les compagnies qui abordoient continuellement à Veret, tant de Paris que de la Province. Il trouva le moyen de s'en défaire sans manquer aux bienfaisances. Elles y cherchoient les plaisirs, ils ne s'y trouvoient plus, il n'en fallut pas davantage pour procurer à l'Abbé de Rancé cette solitude après laquelle il soupiroit, & sans laquelle dans ces commencemens il eût été impossible de s'établir solidement dans cette piété ferme & sincère, qui fit toujours depuis son principal caractère.

Cependant, ayant fait reflexion que du temperament délicat dont il étoit, il ne pourroit pas soutenir long-tems ce genre de vie, & l'exemple même de l'ami, dont on a parlé, luy apprenant ce qu'il avoit à craindre pour luy-même; il crut devoir y mêler un peu d'action, & interrompre quelquefois sa solitude. Il choisit pour cela des occupations,

qui bien loin d'affoiblir la pieté, pûssent contribuer à la nourrir & à la fortifier. Il entreprit la visite des pauvres de son voisinage ; il la faisoit à pied quelque tems qu'il fist ; il instruisoit les uns, il assistoit les autres dans leurs maladies & dans tous leurs besoins corporels ; il empêchoit ou terminoit les procès par ses conseils & ses liberalitez, il établissoit par tout où il alloit la paix & la tranquillité. La suppression de toutes les dépenses inutiles, la vente de sa vaisselle d'argent & de ses meubles les plus précieux, l'épargne dont il usoit envers luy-même, étoient une source abondante d'aumônes, où tous les pauvres venoient puiser. Ils abordoient de tous côtez à Veret, & l'Abbé de Rancé les y voyoit avec plaisir consumer ces mêmes biens, qui n'avoient servi si long-tems qu'à satisfaire son luxe & sa vanité.

Pendant le tems qu'il demeura à Veret cette année, & une partie des suivantes, il fournit à la subsistance de quatre à cinq cent pauvres. Il entroit dans toutes leurs misères, il donnoit des habits aux uns, des remedes aux autres, & à tous generalement la nourriture dont ils avoient besoin. Ces dépenses

veau genre de vie qu'il avoit embrassé. Il luy representa combien il étoit peu proportionné à la délicatesse de son temperament. Il tâcha de réveiller son ambition ; il luy offrit de partager avec luy son autorité, & de ne rien épargner pour le faire son Coadjuteur. Tout ce que l'Archevêque put dire fut inutile. L'Abbé qui n'avoit point douté qu'on ne combattît sa résolution, s'y étoit affermi d'une maniere à ne pouvoir être ébranlé. Enfin l'Archevêque voyant que ses remontrances n'obtenoient rien, se porta à des railleries piquantes, qui auroient vivement touché l'Abbé dans un autre tems. Tout l'effet qu'elles produisirent fut qu'étant indigné de trouver un ennemi de ses bons desseins en la personne d'un Prélat, qu'il croyoit devoir les favoriser, il résolut de ne le plus voir ; & en effet il ne le vit plus qu'il ne luy eût promis de ne plus s'opposer à ses desseins.

Mais l'Archevêque ne luy tint parole qu'en apparence ; il vit bien qu'on ne gagneroit rien en attaquant sa résolution à découvert, il changea de méthode, & persuadé qu'il seroit à demy gagné s'il le pouvoit tirer de sa solitude,

de & le retenir auprès de luy ; il luy representa avec cette amitié à laquelle l'Abbé avoit toujours été si sensible, que son âge ne luy permettoit plus de vacquer aux fonctions penibles de l'Episcopat avec toute l'application qu'elles demandoient, qu'il avoit besoin de secours, qu'il étoit plus obligé qu'un autre de l'affister, & que même il en étoit plus capable ; qu'il pourroit rejeter cette proposition dans le commencement d'une conversion, où se sentant encore mal affermi, il croiroit devoir éviter jusques aux moindres engagements ; mais qu'ayant eu tout le tems dont il pouvoit avoir besoin pour se fortifier dans ses bons desseins, il étoit obligé de faire part aux autres des lumieres qu'il avoit acquises dans sa retraite ; que quand il pourroit se résoudre à le compter pour rien, il ne luy étoit pas permis d'avoir la même indifférence pour l'Eglise, cette Mere commune de tous les Fidèles ; qu'elle devoit être après Dieu le plus grand & le plus tendre objet de nôtre pitié. Qu'après tout, la vertu ne consistoit pas à ne vivre que pour soy-même, & à ne penser qu'à son salut sans se mettre en peine de celui des autres, & que

Dieu luy demanderoit un compte d'autant plus terrible des talens qu'il luy avoit confiez, que les graces qu'il en avoit reçues étoient moins communes.

L'Abbé après avoir parlé modestement de soy-même, répondit à l'Archevêque, que Dieu luy étoit témoin du respect & de l'attachement qu'il avoit pour sa personne; mais qu'il étoit convaincu en même tems qu'il ne luy étoit pas difficile de trouver des gens plus capables que luy de l'aider dans ses fonctions; qu'il s'estimerait heureux de donner sa vie pour l'Eglise, qu'il demeurait d'accord qu'elle étoit après Dieu ce que nous devons avoir de plus cher, mais qu'on ne luy étoit pas inutile en priant pour elle, en travaillant à se sanctifier soy-même, & à édifier le prochain. Qu'il n'y avoit rien de plus grand que de travailler à la sanctification des autres; mais qu'il y auroit de la témérité à l'entreprendre en risquant son propre salut, qu'il connoissoit sa foiblesse, sa facilité & ses penchans, qu'il ne pouvoit trop s'en défier; qu'en un mot il ne voyoit pas encore bien clairement ce que Dieu demandoit de luy; que quand il le luy auroit fait connoître, il luy en rendrait compte;

qu'en attendant il le prioit de trouver bon qu'il ne s'occupât que de son propre salut, que ce n'étoit peut-être pas ce qui étoit le plus utile pour les autres ; mais que c'étoit assurément le plus sûr pour luy.

L'Archevêque qui vouloit en toutes manieres le tirer de sa solitude & le retenir auprès de luy, le pria de se charger au moins de la conduite des Religieuses de son Diocèse, & il ajouta qu'il n'y avoit rien dans cet employ qui ne fût capable de nourrir la piété ; mais l'Abbé qui sentoit combien il luy étoit important de ne pas quitter si-tôt sa solitude, s'excusa sur ce qu'il étoit trop jeune pour se charger d'un pareil employ. Il ajoute dans une de ses Lettres un autre motif qui l'obligea de le refuser, c'est qu'il n'étoit pas d'humeur à déplacer de fort honnêtes gens qui en étoient chargez, & qui s'en acquittoient fort bien.

L'Abbé de Rancé parut à l'Archevêque si résolu de ne rien changer à sa maniere de vie, qu'il crut qu'il seroit inutile de l'en presser davantage. En effet l'Abbé avoit beaucoup de feu, mais il avoit aussi beaucoup de fermeté. Sa vivacité le portoit toujours à en-

prendre, la médiocrité ne fut jamais de son goût. Sa fermeté le soutenoit, & il n'étoit presque jamais arrivé qu'il eût abandonné un projet dont l'exécution eût dépendu de luy. Ce caractère d'esprit faisoit tout craindre à l'Archevêque de la résolution qu'il avoit prise; il connoissoit tout son mérite, il l'aimoit tendrement, il fallut cependant qu'il luy cedât, & le laissât retourner à Veret.

CHAPITRE XIII.

Les amis de l'Abbé de Rancé s'opposent en vain à sa retraite. Ses sentimens. Il s'explique luy-même sur les motifs de sa conversion.

LE bruit de la conversion de l'Abbé de Rancé s'étant répandu à Paris, & par tout où il avoit des amis, il en vint plusieurs à Veret, les uns pour s'informer par eux-mêmes de la vérité, les autres pour tâcher de le détourner de sa résolution. Il les reçut avec la politesse ordinaire (car c'est un caractère qu'il n'a jamais perdu) mais comme il n'étoit pas homme à dissimuler

ses sentimens, il leur en fit paroître de tres-differens de ceux qu'il avoit avant sa retraite; il ne les entretint que du mépris du monde, des avantages & des douceurs de la solitude. Ces entretiens donnerent lieu à plusieurs de luy représenter que de tous les genres de vie qu'il pouvoit embrasser, il avoit choisi celui qui luy convenoit le moins, qu'il étoit né pour la société, avec toutes les qualitez qui la pouvoient rendre agréable & utile. Pourquoy, luy disoient-ils, enterrer tant de talens? Les avez-vous reçus pour n'en faire aucun usage? Ne les employez pas pour le monde; mais Dieu, mais l'Eglise doivent-ils être comptez pour rien? Ils ajoûtoient qu'il avoit commencé une vie dont la delicatesse de son temperament ne pourroit jamais s'accômoder, qu'il n'avoit pas consulté ses forces, & qu'après avoir ruiné sa santé, il seroit obligé de recourir à des adoucissémens, & qu'ils le reverroient enfin parmi eux avec la honte & le repentir qui suivent toujours les entreprises, où l'on ne suit que son zele sans consulter ses forces & sa raison.

L'Abbé de Rancé qui parle de cet entretien dans une de ses Lettres, avoue qu'il n'en put entendre la conclusion

sans en être indigné, & qu'il répondit
à ses amis à demi en colère; Qu'il ne
savait pas que Dieu l'abandonnât
jusqu'au point de quitter la
ville; mais que si ce malheur lui
arrivoit, ce seroit une punition de
son inconstance, & qu'il l'auroit bien
mérité.

Cependant dont il avoit ré-
pondu à ses amis qu'en
s'opposant à eux on ne feroit
que l'y affermir, ils se quitterent. Les
uns le plaignoient par des sentimens trop
humains, les autres par des vœux toutes
opposées admiroient les graces dont
Dieu l'avoit prévenu.

Pendant que ce qu'on vient de ra-
conter se passoit à Tours & à Venne,
on parloit dans le monde diversément
de la retraite de l'Abbé de Rancé. Pla-
sieurs l'attribuoient à des visions dont il
ne fut jamais capable; quelques-uns pré-
tendoient que ce fût l'effet d'un cha-
grin philosophique qui ne seroit pas de
durée, & d'autres vouloient que son dé-
goût du monde n'eût été causé que par
le desespoir d'y faire une aussi grande
fortune qu'il l'avoit prétendu. La mali-
gnité alla jusques à soutenir qu'il ne

quittoit le monde que pour y rentrer; que sa retraite n'étoit l'effet que d'une ambition secrète & déguisée, qu'il alloit à ses fins par des routes, qui, pour être plus cachées, n'en étoient pas moins sûres, & que quand il y seroit parvenu, il quitteroit le masque, & reprendroit sa première manière de vie. Peu de gens attribuoient sa retraite à la véritable cause, tant le monde est éloigné de croire qu'on puisse se donner à Dieu par des motifs épurez & exempts de tout intérêt.

L'Abbé de Rancé ayant appris les jugemens desavantageux qu'on faisoit des motifs de sa conversion, comprit combien il luy étoit important de se mettre au-dessus de tout ce que les hommes pourroient penser de luy.

Il avoit été jusques alors d'une délicatesse infinie sur sa réputation. Dieu luy fit la grace de surmonter presque tout d'un coup une sensibilité si naturelle; il l'établit dans une indifférence si parfaite à l'égard des faux jugemens des hommes, qu'il laissa dire & penser tout ce qu'on voulut sans se mettre en peine d'y répondre. On dira de moy « tout ce qu'on voudra, dit-il dans une de ses Lettres, pourvû que ma con- »

80 LA VIE DE L'ABBÉ

science ne me reproche rien, je vi-
 vray en repos. Pourveu, dit-il dans
 une autre Lettre, que je sois à Dieu,
 je compte pour rien l'opinion des
 hommes ; je donne la liberté au mon-
 de de dire de moy ce qu'il luy plaira ;
 je merite tout cela & bien davanta-
 ge ; cela me fera connoître encore
 plus l'importance de se mettre dans
 une retraite qui ne puisse être inter-
 rompuë par le commerce des hommes.
 On me mande, écrit-il encore, que
 l'on est extrêmement surpris de ma
 conduite, je m'y suis bien attendu,
 mais il faut achever l'œuvre de Dieu.

Quand les jugemens des hommes ne
 portent point à faux, & que la con-
 science reproche qu'ils ont démêlé les
 replis d'une conduite hypocrite & qui
 ne tend qu'à imposer, on n'a pas cette
 tranquillité, on s'agite, on fait des ef-
 forts, on prend des détours pour se ju-
 stifier. Le silence dans la calomnie fut
 toujours la marque d'un cœur droit ; il
 n'y a dans ces occasions que la vérité
 qui offense.

L'Abbé de Rancé gardoit exactement
 la résolution qu'il avoit prise, de ne
 rien opposer aux jugemens injustes que
 l'on faisoit de sa conduite, lors qu'une

personne de qualité de ses amis le pria de luy mander confidentiellement quels avoient été les motifs de sa conversion. Il crut qu'il n'en étoit pas d'un ami comme du reste des hommes. Il se résolut donc à luy répondre, mais il prit la précaution de l'engager à un secret inviolable.

Vous me demandez, luy écrit-il, «
 quelles ont été les raisons qui m'ont «
 déterminé à quitter le monde. Je vous «
 diray simplement que je l'ay laissé, «
 parce que je n'y trouvois pas ce que «
 j'y cherchois. J'y voulois un repos «
 qu'il n'étoit pas capable de me don- «
 ner; & si par malheur pour moy je «
 l'y avois rencontré, je n'aurois peut- «
 être pas jetté ny mes yeux ny mes «
 vûes plus loin. Les raisons par où «
 j'y pouvois tenir davantage, me dé- «
 plurent de telle sorte, que je me fis «
 honte à moy-même de les suivre & «
 de m'y attacher. Enfin les conversa- «
 tions agréables, les plaisirs, les des- «
 seins d'établissement & de fortune «
 me parurent des choses si creuses & «
 si vaines, que je commençay à ne les «
 plus regarder qu'avec dégoût. Le mé- «
 pris que j'eus pour la plupart des «
 hommes, en qui je ne vis ny bonne

» foy, ny honneur, ny fidelité, s'y
 » joignit, & tout cela ensemble me
 » porta à fuir ce qui ne pouvoit plus
 » me plaire, & à chercher quelque
 » chose de meilleur.

C'est ainsi que l'Abbé de Rancé dé-
 crit les premiers dégoûts qu'il eut du
 monde. On y voit les commencemens
 d'une conversion, les premières impres-
 sions de la grace, des tenebres qui se
 dissipent, un cœur qui se déprend des
 creatures, qui n'y trouve point de re-
 pos, qui commence à sentir qu'il n'est
 point fait pour elles, & qu'elles ne
 peuvent le rendre heureux. Tout est na-
 turel dans ce recit, tout marque la sin-
 cerité de celui qui le fait, il ne pré-
 sient point les mauvais jugemens qu'on
 avoit fait de luy, il n'y fait aucune at-
 tention, & il continue comme il avoit
 commencé.

» Dieu ne manqua pas de venir dans
 » ma pensée, & comme j'en avois tou-
 » jours conservé la foy & le sentiment,
 » je ne doutay point que je ne le trou-
 » vasse dans le besoin que j'avois de
 » luy, & j'esperay même qu'il rempli-
 » roit ce grand vuide qu'y causeroit le
 » divorce que je voulois faire avec les
 » creatures. Je me retiray à la campa-

gner l'esprit encore plein de tenebres & de confusion, sans sçavoir précisément ce que je deviendrois. Je me fis violence pour lire des Livres que je n'avois jamais lûs, ou du moins que je n'avois jamais goûtez. Je rappellay toutes les veritez qu'il se peut dire que je n'avois point encore connues, je m'y appliquay, j'en vis l'importance, & je me persuaday qu'il n'y avoit de bonheur effectif que celui de les croire d'une foy vive, & de les pratiquer. A force de me le dire, & de m'adresser à celui qui pouvoit seul ôter de mon cœur les dispositions contraires qui y avoient été jusques alors, & m'en donner de nouvelles; je fus touché, mes yeux s'ouvrirent, je me laissay aller au mouvement qui me pressoit, & je résolus dès ce moment d'être autant à Dieu que j'avois été au monde.

Il décrit ensuite ce qui se passa dans sa solitude de Veret, & il n'oublie pas ce que j'ay déjà remarqué de la facilité avec laquelle il se défit de ses mauvaises habitudes.

Dieu me donna (continuë-t-il) une protection si puissante, que je n'eus pas même de combats à soutenir.

» nir contre les mauvaises habitudes
 » que j'avois contractées. Mes pensées
 » d'abord n'allèrent pas plus avant qu'à
 » mener une vie innocente dans une
 » maison de campagne que j'avois choi-
 » sie pour ma retraite ; mais Dieu me
 » fit connoître qu'il en falloit davanta-
 » ge , & qu'un état doux & paisible ,
 » tel que je me le figurois , ne conve-
 » noit pas à un homme qui avoit passé
 » sa jeunesse dans l'esprit , les égare-
 » mens & les maximes du monde.

Il n'oublie pas les efforts que firent
 ses amis pour l'obliger d'abandonner sa
 retraite , ce qu'ils luy dirent , & la ré-
 ponse qu'il leur fit , telle qu'on l'a
 marquée au commencement de ce Cha-
 pitre ; puis il ajoute :

» Enfin Dieu s'expliqua de telle sorte
 » que je vis clairement que sa volonté
 » étoit que je renonçasse à tout com-
 » merce , & que j'embrassasse une so-
 » litude exacte & rigoureuse. C'est l'é-
 » tat dans lequel je suis , où j'attends ,
 » dans une espérance vive , l'accomplis-
 » sement des promesses qu'il a faites à
 » ceux qui quittent toutes choses pour
 » l'amour de luy.

L'Abbé de Rancé en expliquant ainsi
 les motifs , les commencemens , & les

DE LA TRAPPE. LIV. I. 65
progrès de sa conversion, avoit si peu
en vuë de se justifier par rapport aux
faux jugemens qu'on faisoit de sa con-
duite, qu'il finit ainsi cette Lettre :

Je ne sçay pourquoy je vous ay fait
tout ce détail que je n'ay jamais fait
à personne. Car, quoique vous l'avez
desiré de moy, j'aurois pû ne le pas
faire sans que vous y eussiez trouvé à
redire ; mais j'ay crû qu'il valloit
mieux l'exposer sincèrement à vos re-
flexions, sur la parole que vous m'a-
vez donnée que ce seroit un secret in-
violable.

CHAPITRE XIV.

*L'Abbé de Rancé continuë d'expli-
quer les motifs de sa conversion.*

C'EST ainsi que l'Abbé de Rancé
s'explique sur les motifs de sa con-
version. On voit dans ce recit toute la
suite des voyes de Dieu, un cœur qui
se dégoûte & qui se vuide des creatures,
Dieu qui le dégage, qui le remplit, qui
l'affermir, qui l'élève, la foy & l'espe-
rance qui s'y fortifient, la charité qui
s'en empare & qui y regne, la paix qui

succède au trouble ; en un mot , cette heureuse tranquillité qui est un avant-goût de celle dont on jouïra dans le Ciel. Mais on ne peut s'empêcher d'y remarquer cette admirable simplicité, qui est un des principaux caractères des enfans de Dieu : qualité rare , & qui ne se rencontre dans des esprits aussi élevez que celui de l'Abbé de Rancé , quand la grace s'en est renduë maîtresse.

Cette même simplicité chretienne paroît toutes les fois qu'il se croit obligé de parler des motifs de sa conversion. On croit se pouvoir d'autant moins dispenser de rapporter ce qu'il en dit une fois à ses Religieux , que cet entretien sert de preuve à plusieurs choses qu'on a avancé dans les Chapitres precedens. D'ailleurs on a tant glosé dans le monde sur les motifs de sa retraite , qu'on ne peut se dispenser de les justifier ; car enfin cet endroit de sa vie est le fondement de cet édifice spirituel qui a fait , & qui fait encore aujourd'hui tant d'honneur à l'Eglise.

« Je demeuray dans le monde , dit-il ,
« depuis l'âge de dix-sept ans , où j'a-
« chevay ma Philosophie jusques à tren-
« te ans. La cause de ma conversion
« fut que je commençay à me dégoûter

du monde, & à m'en détromper. Je fus convaincu que tout ce qui y fait le fondement & le soutien de ce qu'il y a de plus grand n'avoit aucune solidité. J'étois souvent témoin des chagrins, des troubles, des ennuis, & des foiblesses de ceux qu'on y croit les plus heureux. Je voyois leurs cœurs déchirez en mille manieres différentes, par les passions auxquelles ils s'étoient livrez. Je souffrois comme eux, parce que je m'abandonnois comme eux à mes desirs déreglez, je cherchois un bonheur imaginaire qu'on ne rencontre jamais dans la possession des creatures. Un vuide affreux occupoit mon cœur, toujours inquiet, & toujours agité, jamais content. Je considerois l'état de ceux qui occupoient ces dignitez qui faisoient l'objet de mon ambition, & j'étois frappé de la disproportion que je voyois entre leur vie & leurs obligations. Je feray comme eux (me disois-je) & quand même j'aurois plus de probité qu'eux, je ne ferois pas mieux qu'eux; l'exemple m'entraîneroit, & d'ailleurs je n'entrerois pas dans cet état par les veritables voyes. Je fus aussi touché de la mort de quel-

DE LA VIE DE L'ABBÉ

» *quelques personnes, & de l'insensibilité où*
» *je les vis dans ce moment terrible qui*
» *me devoit décider de leur éternité.*

On voit dans ce récit des motifs tout
pareils à ceux qu'on a vus dans la Let-
tre qu'on vient de rapporter. Il trouve
dans le monde même dequoy s'en dé-
tromper ; les mêmes objets qui l'avoient
blessé, le guérissent. Il est vrai qu'il
regardoit alors les choses avec les yeux
de la foy, c'est ce qui l'oblige d'ajouter :
» A cela se joignit quelque lumière
» de la foy, certains principes de piété
» que Dieu avoit conservez dans mon
» cœur. Ces lumieres s'augmenterent,
» ces sentimens devinrent plus vifs. A
» là fin je résolus de quitter le monde,
» & de me retirer dans ma maison, ré-
» solu de ne plus penser qu'à Dieu, à
» soulager les pauvres par des aumô-
» nes, & à ne m'occuper que de lectu-
» res saintes, & de la priere. Je fis en-
» suite reflexion que ma Maison étoit
» trop belle pour une personne qui
» avoit autant besoin que moy de faire
» penitence. Je résolus de m'en défaire,
» & de me retirer dans un lieu où je
» pusse être inconnu au reste des hom-
» mes. On me disoit sans cesse que je
» faisois une entreprise que je ne pouvois

rois soutenir ; cependant Dieu m'a « fait la grace de n'avoir jamais eu de- « puis aucun retour pour le monde. »

Cet entretien où l'Abbé de Rancé parle luy-même de ce qu'il sçavoit mieux que personne, oblige de faire quelques reflexions.. Il dit qu'il ne demeura dans le monde que jusques à l'âge de trente ans. Cependant sa conversion ne paroît bien marquée que quelque tems avant son dernier voyage de Blois, où il assista Gaston de France à la mort, & c'est la datte qu'on a suivie dans cette Histoire. Il est constant qu'alors il avoit plus de trente ans. Il faut donc supposer que l'Abbé de Rancé met sa conversion lors qu'il commença à se dégoûter du monde, & à mener une vie plus réglée ; ce qui arriva en effet lors qu'il n'avoit qu'environ trente ans, comme je l'ay remarqué au Chapitre septième. A proprement parler, il demeura dans le monde jusques au treizième Juin de l'année 1663. qu'il le quitta, en prenant l'habit de l'Etroite Observance de Cîteaux, au Monastere de Nôtre-Dame de Perseigne ; & il avoit alors trente-sept ans cinq mois.

Mais ce qui prouve évidemment que

L'Abbé de Rancé ne parle que d'une conversion commencée, c'est qu'il dit en propres termes, qu'alors il ne fit que commencer à se dégoûter du monde, & à s'en détromper; il commença dès lors, mais il ne fut pas parfaitement détrompé, & il ne changea véritablement de vie qu'au tems qu'on a marqué. C'est alors proprement que tout change de face dans la personne, dans sa maison, dans sa table; dans son train, dans ses occupations. Avant ce tems-là la conversion faisoit peu de bruit; alors tout le monde commence à en parler.

Il a donc été près de huit ans à méditer cette grande retraite, qu'il fit depuis dans l'Erroite Observance de l'Ordre de Cîteaux; mais il ne fut si long-tems à se déterminer, que parce qu'il fut long-tems sans connoître ce que Dieu demandoit précisément de luy, toujours prêt à suivre ses ordres, quels qu'ils pussent être, toujours incertain de l'état auquel il étoit appelé; mais quand il eut une fois connu la volonté de Dieu, quand il en fut assuré, il ne délibéra plus, & comme il le dit luy-même dans l'entretien qu'on vient de rapporter, il n'eut plus de retour pour le monde.

Une autre reflexion qu'on peut faire est , que l'Abbé de Rancé dans les motifs de sa conversion ne parle point de plusieurs circonstances que j'ay rapportées. On ne doit pas s'en étonner; il ne rend compte que de ses dispositions interieures, & des sentimens de son cœur. Il en parle même en d'autres endroits qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire.

CHAPITRE XV.

Incertitudes de l'Abbé de Rancé sur divers points de sa conduite. Il consulte l'Evêque de Comminges, qui le renvoie à l'Evêque d'Albi.

PENDANT qu'on avoit dans le monde des sentimens si differens sur la conduite de l'Abbé de Rancé, il jouïssoit dans la retraite d'une paix qui n'étoit troublée que par l'apprehension où il étoit de n'être pas dans l'état que Dieu demandoit de luy. Il étoit prêt de luy tout sacrifier; mais il ne connoissoit pas assez clairement quels sacrifices luy étoient les plus agreables. Quatre choses luy faisoient de la peine,

92 LA VIE DE L'AN
la pluralité de les Benefices, l'
feu Monsieur de Rancé son
fait de leurs revenus, pendant
soit pas en âge de les administrer
plus mauvais qu'il en avoit
même; la Maison de Vertt qu'
roïssoit trop magnifique pour
me résolu comme il étoit à é
tence toute sa vie; & enfin d
penchant, un attrait confus qu'
pour la solitude, & auquel il
bloit qu'il ne répondoit pas
de fidélité.

Il consulta sur tous ces poi
sieurs personnes habiles, mais
sité de leurs sentiments ne se
augmenter son incertitude.
étoient d'avis que la pluralité d
fices étant condamnée par les
l'Eglise, il étoit d'autant plus
les quitter tous, que son pa
étoit plus que suffisant pour se
sister selon sa condition. D'aut
permettoient de retenir un Bene
même plusieurs, si un seul ne
pas pour son entretien. D'aut
luy conseilloyent de les gard
Pour appuyer cet avis, qui étoit
le moins sûr, ils demeuroident
que la pluralité des Benefices é

traire aux Loix de l'Eglise ; mais ils soutenoient que les dispenses qu'il avoit obtenues remedioient à cet inconvenient. Ils ajoûtoient , que quand il se feroit défait de ses Benefices , on les donneroit à d'autres qui n'en feroient pas un si bon usage que luy. Qu'à proprement parler , tout ce qu'un Abbé Commendataire pouvoit faire de mieux en cette qualité , étoit d'être un prudent Econome , & un charitable dispensateur des biens qui luy étoient confiés ; que cela supposé on pouvoit avec dispense administrer les biens de plusieurs Benefices , & que tout consistoit à en faire un bon usage. Que ce qu'il y avoit de plus blâmable dans la pluralité des Benefices , étoient les vuës d'avarice qu'on s'y proposoit ; que les choses changeoient de face , quand on n'avoit que des vuës droites & conformes aux intentions de l'Eglise. Qu'il s'ensuivoit de là qu'il pouvoit garder tous ses Benefices , pourvu qu'il fût résolu de n'en faire qu'un bon usage.

Pour ce qui est de la seconde difficulté , qui se prenoit de l'obligation où il se croyoit être de reparer l'abus que Monsieur de Rancé avoit pû faire , & qu'il avoit fait luy-même des revenus

94 LA VIE DE L'ABBÉ
de ses Benefices ; la plupart étoient d'avis qu'il n'étoit pas obligé d'examiner si scrupuleusement la conduite de son pere , qu'il devoit supposer au contraire qu'étant un homme de probité , instruit de ses devoirs , il avoit satisfait à sa conscience. Que pour ce qui le regardoit , il n'en étoit pas de même , qu'il étoit tenu de répondre de ses propres faits. Que cela supposé , il devoit se contenter du nécessaire , & employer toutes ses épargnes à réparer le tort qu'il avoit pu faire aux Eglises & aux pauvres.

Quant à l'attrait qu'il se sentoit pour la solitude , on étoit d'avis qu'il ne devoit pas douter qu'après avoir fait une penitence convenable pour ses pechez passez , Dieu ne l'appellât au service de son Eglise , que les grands talens , le zele & les bonnes intentions qu'il luy avoit données , étoient une preuve de sa vocation ; que l'Eglise manquoit de bons ouvriers , qu'il ne devoit pas l'abandonner au besoin , & se rendre inutile en s'enfonçant dans une solitude qui ne seroit d'aucune utilité que pour luy-même.

L'Abbé de Rancé étoit plus capable que personne de résoudre ces difficul-

tez ; mais comme il s'agissoit de ses propres intérêts , il se défioit de luy-même , il n'osoit décider sur ses lumières.

Comme il étoit dans cet embarras, l'Evêque de Comminges, qui retournoit dans son Diocèse, arriva à Veret. C'étoit un Prélat d'un mérite éminent, qui joignoit une grande piété à une profonde érudition. L'Abbé de Rancé n'avoit pas un meilleur ami ; on ne pouvoit rien ajouter à la confiance qu'il avoit en luy. Il luy proposa toutes les difficultés dont on vient de parler, & l'assura qu'il regleroit sa conduite sur ses sentimens. L'Evêque qui étoit d'une prudence consommée, luy répondit, que les choses qu'il luy proposoit, étoient trop importantes, pour être résolues dans le peu de tems qu'ils avoient à demeurer ensemble ; qu'il étoit pressé de s'en retourner, & que quand même il pourroit luy donner tout le tems nécessaire, il ne pouvoit se résoudre à décider seul de l'état de sa vie, & des autres points dont il étoit question. Que cependant il avoit sur cela un conseil à luy donner, qu'il prendroit pour luy-même dans une pareille occasion. C'étoit de s'en rapporter à l'Evêque d'Alce,

dont les lumières & la piété luy étoient connus. Qu'il s'adressoit à luy dans toutes ses difficultez, & qu'il s'étoit toujours très-bien trouvé de ses conseils, que la chose meritoit bien qu'il fût pour cela un voyage à Alet, qu'il reviendrait ensuite le joindre dans son Diocèse, & qu'ils prendroient ensemble des mesures d'autant plus sûres, qu'ils auroient eû plus de tems pour en délibérer. L'Abbé de Rancé approuva le conseil de l'Evêque de Comminges, & luy promit de partir pour Alet, quand il auroit réglé quelques affaires qui demandoient sa présence. L'Evêque partit pour son Diocèse, & l'Abbé de Rancé quelque-tems après pour son Abbaye de la Trappe. Il fut vivement touché de l'état pitoyable où il la trouva, & résolut dès-lors d'y mettre ordre; mais le peu de tems qu'il avoit à y demeurer, ne luy permettant pas de l'entreprendre, il remit à son retour d'Alet l'exécution de ce dessein.



CHAPITRE XVI.

*L'Abbé de Rancé part pour Paris :
Il va de-là à Châlons, puis chez
l'Evêque de Comminges, & en-
suite à Alet.*

L''A B B É' de Rancé n'avoit pas oublié la parole qu'il avoit donnée au Pere de Mouchy, de le rejoindre à Paris. Des affaires indispensables, & l'attachement qu'il avoit à sa retraite, l'avoient empêché jusques alors de l'exécuter ; il crut qu'il ne pouvoit se dispenser de luy communiquer son voyage d'Alet : ce fut dans cette vuë qu'il partit pour Paris. Le Pere de Mouchy le revit avec d'autant plus de joye, qu'il avoit appris d'ailleurs avec quelle fidelité il avoit executé toutes les résolutions qu'ils avoient prises ensemble à Blois. L'Abbé le consulta sur tous les points qu'il avoit proposez à l'Evêque de Comminges ; mais ayant ajouté que ce Prélat n'avoit pas voulu les résoudre, & qu'il l'avoit renvoyé à l'Evêque d'Alet, le Pere de Mouchy approuva ce conseil. Il luy dit pourtant son sentiment sur les difficul-

tez dont on a parlé ; mais il ajouta qu'il ne luy confessoit pas de s'y tenir jusques à ce qu'il eût consulté l'Evêque d'Alet. Il luy apprit en même tems que ce Prélat faisoit la visite de son Diocèse, & qu'il ne reviendrait à Alet que dans deux ou trois mois. Ce terme parut long à l'Abbé de Rancé. Il avoit une impatience extrême de sçavoir à quoy s'en tenir pour sa conduite, & l'attrait qu'il se sentoit pour la solitude, luy rendoit Paris insupportable ; il ne le regardoit plus des mêmes yeux dont il l'avoit vu autrefois ; les visites luy étoient à charge ; cependant la bienfaisance ne luy permettoit pas de n'en pas recevoir, & de n'en pas rendre.

Le Pere de Mouchy s'étant apperçu de sa peine, luy conseilla d'aller passer quelque tems avec l'Evêque de Châlons qui étoit son ami particulier ; il suivit ce conseil, & partit dès le lendemain. On voit dans une de ses Lettres combien Paris, & tout ce qui l'y avoit autrefois attaché, luy étoit devenu odieux. Il n'y a, dit-il, que trois jours que je suis icy, & je m'en sens accablé ; le dégoût & l'ennuy que j'ay d'y être m'en vont chasser ; de sorte que je ne pense pas y retourner de long-tems, qu'y

pourrois-je faire? il n'y a que miseres. »

L'Evêque de Châlons reçut l'Abbé de Rancé comme un ami qui luy avoit toujours été cher, & pour lequel il se sentoît une nouvelle tendresse depuis qu'il avoit appris sa conversion. Plus il estimoit son sçavoir & ses qualitez, plus aussi il avoit déploré ses égaremens, & cette conduite toute mondaine à laquelle il s'étoit si long-tems abandonné. Il avoit toujours espéré que Dieu auroit enfin pitié de luy, & par un pressentiment de ce qui arriva enfin, il disoit souvent en parlant de l'Abbé de Rancé : *Les momens de Dieu arriveront enfin, il faut les attendre.*

L'Abbé de Rancé répondit à l'amitié de l'Evêque de Châlons en luy ouvrant son cœur, & en l'assurant qu'il étoit prêt de se soumettre à tout ce qu'il croiroit que Dieu demandoit de luy. Il ajouta même que s'il n'avoit pas promis à l'Evêque de Comminges d'aller consulter l'Evêque d'Alet, il n'iroit pas plus loin chercher les regles de la conduite qu'il vouloit garder toute sa vie. Mais l'Evêque de Châlons ne voulut rien decider sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. Il luy dit seulement en general qu'il ne pouvoit

approuver la pluralité des Benefices ; qu'elle étoit trop contraire aux Loix de l'Eglise , pour s'en tenir à des dispenses obtenues le plus souvent sur de faux exposez. Qu'il étoit persuadé qu'il devoit reparer le tort que son pere & luy avoient pû faire aux Eglises , & aux pauvres , en n'usant pas des revenus Ecclesiastiques selon l'intention des Fondateurs ; qu'étant l'heritier de son pere , il étoit tenu de ses faits & du paiement de ses dettes. Qu'à plus forte raison il devoit satisfaire à celles qu'il avoit contractées luy-même ; qu'au reste il ne pouvoit approuver cette grande retraite pour laquelle il se sentoît un si grand attrait , qu'il pourroit la luy passer pour un tems , dans la vuë d'y faire penitence , d'y prendre de bonnes habitudes , d'y faire un grand fonds de lumieres , & de s'y fortifier contre les impressions des objets des sens ; mais qu'il ne croyoit pas qu'elle dût être perpétuelle , & que Dieu luy eût donné de si grands talens pour les rendre inutiles. Il ajouta qu'il ne decidoit rien sur ce dernier point , & qu'il s'en remettoit absolument au jugement de l'Evêque d'Alet. L'Abbé de Rancé pressa en vain l'Evêque de Châlons de parler plus decisivement ,

DE LA TRAPPE. LIV. I. 101
il refusa de le faire, & voulut toujours
s'en remettre à l'Evêque d'Alet.

Cette espece de conspiration à le ren-
voyer au jugement de ce Prélat, luy
fit croire que Dieu avoit resolu de s'ex-
pliquer par luy, & qu'il trouveroit dans
les sentimens de cet Evêque la resolu-
tion de tous ses doutes, & la tranquilli-
té qu'il cherchoit depuis si long-tems.
Il partit pendant les plus grandes cha-
leurs de l'Eté ; rien n'étoit capable de 1660.
l'arrêter un seul moment, quand il étoit
persuadé que Dieu demandoit quelque
chose de luy. Lors qu'il fut arrivé à
Alan, séjour ordinaire des Evêques de
Comminges, il apprit que l'Evêque
d'Alet n'étoit pas encore de retour de
ses Visites. Il resolut d'attendre son re-
tour, & il passa plusieurs jouts avec
l'Evêque de Comminges, dans les exer-
cices & dans des entretiens de la pieté
la plus solide. Le Prélat ne pouvoit se
lasser d'admirer les impressions de la
grace sur les cœurs qui en suivent les
mouvemens. L'Abbé de Rancé changé
en un autre homme, en étoit un exemple
bien sensible. Il n'avoit plus rien de cet
air & de ces sentimens du monde que
l'Evêque de Comminges luy avoit vûs
autrefois, & qu'il luy avoit si souvent

reprochez. La modestie étoit peinte sur son visage , une simplicité chrétienne sans art & sans affectation regnoit dans toutes ses manieres ; il ne parloit plus que de Dieu , & commençoit même à en parler de cette maniere vive & touchante , qui a depuis gagné tant de cœurs à JÉSUS-CHRIST. Il n'étoit occupé que de ce que Dieu demandoit de luy ; toujours attentif à sa voix, toujours prêt à y répondre ; au reste si pénétré du sentiment de ses pechez , que quelque austere que fût la penitence qu'il avoit embrassée , il ne croyoit jamais en faire assez. C'est ce qui parut un jour dans un entretien qu'il eut avec l'Evêque de Comminges.

Ils se promenoient seuls dans un endroit fort solitaire, d'où l'on découvroit d'assez près les plus hautes montagnes des Pyrénées. L'Evêque remarqua que l'Abbé les parcouroit des yeux avec une attention qui le rendoit distrait ; il y soupçonna du mystere ; ce fut ce qui l'obligea de luy dire , qu'il avoit la mine de chercher un endroit où il pût bâtir un Hermitage. L'Abbé rougit ; mais comme il étoit sincere , il avoua que c'étoit en effet sa pensée, & qu'il croyoit qu'il ne pouvoit rien faire de mieux.

Si cela est, repartit l'Evêque, vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à moy ; je connois ces montagnes, j'y ay passé souvent en faisant mes visites ; j'y sçay des endroits si affreux & si éloignez de tout commerce, que quelque difficile que vous puissiez être, vous aurez lieu d'en être content. L'Abbé qui croyoit que l'Evêque parloit sérieusement, le pressa avec cette vivacité qui luy étoit naturelle, de luy faire voir ces endroits si solitaires. Je m'en garderay bien, reprit l'Evêque, ces endroits sont si tentans, que si vous y étiez une fois, il n'y auroit plus moyen de vous en arracher. Puis prenant un visage sérieux : Serez-vous toujours entier (ajouta-t-il) & ne voudrez-vous jamais comprendre de quel prix est cette juste médiocrité qui fut toujours le caractère de la véritable vertu ? Croyez-vous donc qu'on ne puisse être agreable à Dieu sans se reloger dans le fond d'un desert ? A quelles tentations n'y seriez-vous point exposé, livré à vous-même, privé de tous ces secours que la pieté trouve dans le commerce des gens de bien ? Je ne parle point du mérite de la charité à l'égard du prochain, vous en paroissez trop peu touché. C'est pour-

tant sur cela que le Seigneur nous déclare expressément que nous serons jugés au dernier jour. L'Abbé qui se sentoit pressé, voulut interrompre l'Evêque; mais ce Prélat qui le vouloit corriger de cette ardeur, dont il apprehendoit les suites; Non, non, continua-t-il avec chaleur, que les ignorans soient sans instruction, les affligez sans consolation, les pauvres sans soulagement, l'Eglise sans secours; c'est ce dont vous vous mettez peu en peine : car enfin, dit-il en se radoucissant, que voulez-vous qu'on dise d'un homme qui a reçu de Dieu tant de talens qui peuvent le rendre si utile à l'Eglise, & qui ne pense qu'à des deserts & à des solitudes, c'est-à-dire, qui ne songe à vivre que pour luy-même ?

Alors l'Abbé de Rancé qui connoissoit la tendresse que l'Evêque de Comminges avoit pour luy, & qui sçavoit de quel esprit partoient ce qu'il venoit de luy dire, le pria de ne le point condamner sans l'entendre, & d'être persuadé qu'il n'avoit pas pour le prochain le cœur si dur, ou même si indifférent, que l'attrait qu'il se sentoit pour la solitude pouvoit le luy faire croire. Mais je me connois (continua-t-il) mieux

que personne : je ne puis assez me défier de ma facilité & de ma sensibilité pour tout ce qui flatte ou le cœur ou les sens ; un homme comme moy ne peut rester dans le monde sans danger, ny y renoncer à demi ; ce qui n'est que de conseil pour un autre, est un commandement pour moy ; je voudrois bien pouvoir contribuer au salut des autres, en me sauvant moy-même ; mais si cela ne se peut par rapport à mes foiblesses & à mes mauvaises dispositions, je dois au moins penser à me sauver tout seul.

Quoique l'Evêque de Comminges fût convaincu que ces sentimens de l'Abbé de Rancé ne venoient que de l'humilité profonde dont son cœur étoit pénétré, & qu'il n'étoit pas tel en effet qu'il venoit de se dire, il ne crut pas devoir le presser davantage, il se contenta d'ajouter qu'il s'en rapportoit à l'Evêque d'Alet, & qu'on verroit dans peu si la solitude & les deserts feroient de son goût. L'Abbé de Rancé répondit qu'il ne prétendoit pas se conduire par ses propres lumieres, & que quels que pussent être les sentimens de l'Evêque d'Alet, il étoit résolu de les suivre. A quelques jours de là on apprit que l'Evêque d'Alet étoit de retour de la visite

106 L'A VIE DE L'ABBÉ -
de son Diocèse. L'Abbé de Rancé par-
tit aussi-tôt pour l'aller consulter.

CHAPITRE XVII.

*L'Abbé de Rancé consulte l'Evêque
d'Alet sur le genre de vie qu'il
devoit embrasser ; & sur tous les
doutes qui luy étoient survenus
depuis sa conversion.*

QUOIQUE la résidence exacte que
l'Evêque d'Alet faisoit dans son
Diocèse depuis tant d'années , ne luy
permît pas de connoître quantité de
personnes de merite qui avoient paru
dans le monde , depuis qu'il s'étoit re-
tiré dans son Evêché , l'Abbé de Ran-
cé ne luy étoit pas inconnu ; sa conver-
sion & ses grandes qualitez avoient fait
trop d'éclat pour que sa reputation ne
fût pas venue à luy. D'ailleurs les Evê-
ques de Châlons & de Comminges , ses
amis particuliers , luy en avoient écrit
trop avantageusement , pour qu'il n'eût
pas pour luy toute la considération pos-
sible , quand il ne se la fût pas attirée
par luy-même. Il le reçut donc avec

une cordialité qui luy gagna d'abord toute la confiance de l'Abbé de Rancé. Il luy ouvrit son cœur, & luy proposa toutes les difficultez dont on a parlé.

Sur la premiere, qui consistoit à savoir l'employ qu'il devoit faire de son patrimoine, eu égard au mauvais usage que son pere & luy avoient pu faire des biens de l'Eglise, l'Evêque d'Alet après luy avoir recommandé de demander à Dieu ses lumieres, & les avoir demandées luy-même, répondit qu'après avoir satisfait aux charges de la succession, tant à l'égard d'un frere & d'une sœur qui luy restoit à pourvoir, qu'à tout autre, il ne pouvoit se dispenser de vendre son patrimoine; qu'il devoit en employer le prix aux reparations des Eglises qui avoient été négligées, & au soulagement des pauvres qui avoient été privez pendant tant d'années, des aumônes qu'on étoit indispensablement obligé de leur faire.

L'Abbé de Rancé luy representa que ce dédommagement seroit difficile, ou même impossible à faire, parce que ceux à qui on le devoit étoient morts, ou étoient allez s'établir ailleurs. L'Evêque répondit qu'il suffiroit de le faire

128 LA VIE DE L'ABBÉ -
re à l'Hôtel-Dieu, ou à l'Hôpital Ge-
néral de Paris, parce que les pauvres
de toutes les Provinces du Royaume
y étoient reçus, & que d'ailleurs il
sçavoit que ces deux Hôpitaux avoient
un extrême besoin d'être secourus, &
que la vie d'une infinité de malheureux
qui n'avoient point d'autres ressources
dépendoit de ce secours.

Mais, dit l'Abbé de Rancé, en don-
nant ainsi tout mon patrimoine aux
pauvres, je vas soulever contre moy
toute ma famille; elle ne me le pardon-
nera jamais, & je puis bien m'attendre
à en devenir l'anathème. L'Evêque d'A-
let luy demanda s'il avoit quelque au-
tre moyen de dédommager les pauvres,
& les Eglises. L'Abbé répondit qu'il
n'en avoit point d'autre. Si cela est,
repartit l'Evêque, je ne crois pas que
vous me demandiez mon avis sur ce qui
peut faire plaisir à votre famille, mais
sur ce que vous êtes obligé de faire.
C'est dans les occasions dont nous par-
lons, ajouta-t-il, que la maxime de
l'Evangile a lieu : *Quiconque aime son pe-
re & sa mere plus que moy, n'est pas di-
gne de moy.* Et c'est précisément ce que
Saint Paul a voulu nous marquer, lors
qu'il a dit : *Si je voulois plaire aux hom-*

DE LA TRAPPE. LIV. I. 109
mes, je ne serois pas serviteur de JÉSUS-CHRIST.

Pour ce qui est de la pluralité des Benefices, l'Evêque fut d'avis qu'elle étoit trop expressement condamnée par les Loix de l'Eglise, pour pouvoir user en cela de condescendance, & que l'Abbé de Rancé étoit d'autant plus obligé de s'y conformer, que l'estime & la considération où il étoit dans le monde, rendoit son exemple d'un plus grand poids. Il ajouta, qu'ayant donné tout son patrimoine aux pauvres, il pourroit se réserver de ses Benefices ce qui luy étoit nécessaire pour une honnête subsistence. Je dis une honnête subsistence (continua-t-il) car on ne peut pas douter que l'Eglise n'ait intention de la donner à ses Ministres; mais pour ce qui est de favoriser leur avarice, ou leur luxe, c'est luy faire injure que de croire qu'elle en ait jamais eu la pensée. L'honnête subsistence même (ajouta-t-il) ne se doit accorder qu'aux Ministres de l'Eglise, c'est-à-dire, à ceux qui la servent, & qui luy sont utiles; c'est le seul titre légitime par où on la puisse prétendre: car pour ce qui est de ces Ecclesiastiques qui ne le sont que de nom, qui en portent à peine

l'habit, qui s'occupent de toute autre chose que du service de l'Eglise, qui ne servent même souvent qu'à la scandaliser, la deshonorer & la détruire, quel droit ont-ils avoir de prendre leur part sur des biens uniquement destinés au service de Dieu, & au soulagement des pauvres ?

à l'Evêque d'Albi
 les Abbez Commandataires, tendant que ce n'étoit pas un titre vain et sans fonction, comme la plupart se l'imaginoient ; il soutint qu'un Abbé Commandataire devoit veiller à la conservation des bâtimens & des biens temporels de l'Eglise qui lui étoit confiée, & au soulagement des pauvres ; qu'il devoit l'exemple d'une vie irréprochable, qu'il étoit obligé de s'opposer aux desordres, & d'employer tout son pouvoir pour maintenir le bien, ou même pour le procurer, s'il ne le trouvoit pas établi ; que c'étoit dans ces vues & par rapport à ces soins & à cette protection, qu'on donnoit aux Abbez Commandataires le tiers, ou même les deux tiers des revenus temporels de ces Eglises ; & que manquant à tous ces devoirs, ils renonçoient eux-mêmes aux titres légitimes qu'ils avoient.

DE LA TRAPPE. LIV. I. III
de posséder une partie des biens de leurs
Eglises.

Comme l'Evêque d'Alet craignoit de rebuter l'Abbé de Rancé, il ne jugea pas à propos de s'expliquer plus clairement sur ce que l'Abbé pourroit retenir de ses Benefices ; il se contenta d'en condamner la pluralité , & remit à regler en tems & lieu à quoy il s'en devoit tenir. Le sacrifice de son patrimoine qu'il faisoit si genereusement, le porta à ce ménagement, & il ne douta pas qu'un cœur aussi-bien disposé que celui de l'Abbé de Rancé, ne se portât enfin de luy-même à executer dans la suite tous les conseils qu'il étoit resolu de luy donner.

Ces difficultez décidées , il en restoit encore une qui n'étoit pas la moins importante ; elle regardoit le genre de vie que l'Abbé de Rancé devoit embrasser. Il representa sur cela plus au long à l'Evêque d'Alet ce qu'il avoit dit en peu de mots à l'Evêque de Comminges ; il le pria de faire reflexion que l'attrait qu'il se sentoit pour la solitude ne pouvoit venir que de Dieu ; car enfin (ajouta-t-il) je ne vois pas comment l'amour propre y pourroit trouver son compte.

L'Evêque d'Alet répondit qu'il avoit

fait sur cela toutes les reflexions qu'il pouvoit souhaiter ; qu'on ne pouvoit de sçavoir qu'ayant mis ordre à ses affaires, il menât pendant quelque tems une vie fort retirée ; qu'il ne sçavoit le meilleur pour se purifier, ny de s'occuper à nous faire perdre les idées du monde, & à nous remplir de celles du ciel. Il ajouta qu'il étoit à craindre que la corruption du siècle étoit telle, qu'il falloit un grand fonds de vertu pour ne s'y pas laisser entraîner, que ce fonds s'acqueroit dans la retraite, qu'en un mot on devoit beaucoup écouter Dieu avant que d'entreprendre d'en parler aux autres. Pour ce qui est d'une retraite perpétuelle, il luy dit, qu'il ne croyoit pas que Dieu la demandât de luy. Il ajouta que tout Ecclesiastique étoit appelé naturellement par son état au service de l'Eglise ; que c'étoit la vocation générale, qu'il falloit de grandes marques & des preuves bien sensibles d'une vocation contraire pour s'y soumettre, sur tout dans un tems où l'Eglise avoit tant de besoin de Ministres fermes, sçavans & zelez.

Il ajouta que l'attrait qu'on se sentoit pour la solitude, ne venoit pas toujours

de Dieu, qu'il pouvoit venir d'un dégoût passager du monde, de même qu'après un grand mouvement, on se portoit naturellement au repos, qu'on quittoit ensuite pour reprendre l'action; qu'il venoit encore assez souvent de l'inconstance de l'homme, qui ne luy permet pas d'être long-tems dans la même situation; que la paresse qui nous est si naturelle pouvoit enco e en être la cause; qu'en un mot, si l'ennemi de nôtre salut ne nous portoit pas quelquefois à des biens apparens, l'Ecriture, pour nous obliger de nous en défier, ne nous avertiroit pas qu'il se transforme souvent en Ange de lumiere.

Quelque déference qu'eût l'Abbé de Rancé pour les sentimens de l'Evêque d'Alêt, il ne put se résoudre à suivre ce dernier avis. La foy vive dont il étoit penetré, l'avoit obligé de se soumettre sans repugnance au conseil qu'il luy avoit donné, de se dépouïller de tout son bien pour le donner aux pauvres: ce grand sacrifice ne luy avoit presque rien coûté; l'attirait qu'il se sentoit pour la solitude, & qui devenoit tous les jours plus fort, résistoit à l'autorité de l'Evêque. Cependant il ne luy en témoigna rien; il se contenta de le

prier de recommander encore cette affaire à Dieu. L'Evêque le fit, mais l'Abbé persista toujours dans son premier sentiment. On dit même qu'il lui conseilla de se retirer auprès de l'Archevêque de Tours son oncle, & de l'aider dans le gouvernement de son Diocèse.

On ajoute encore, que l'Abbé de Rancé consulta l'Evêque d'Alen sur la signature du Formulaire, touchant les cinq Propositions condamnées par Innocent X. & par Alexandre VII. qui faisoit alors beaucoup de bruit dans l'Eglise de France, & que l'Evêque d'Alen fut d'avis que l'on devoit signer le droit & le fait. Il est vrai que ce Prélat changea depuis de sentiment. L'Abbé de Rancé n'en changea pas, & il signa le Formulaire sans restriction, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.



CHAPITRE XVIII.

L'Abbé de Rancé va voir l'Evêque de Pamiez, qui luy conseille de se défaire de ses Benefices, & de se contenter d'un seul.

A La sortie d'Alet l'Abbé de Rancé alla voir l'Evêque de Pamiez. Dans les entretiens qu'il eut avec ce Prélat, il luy dit d'une maniere agreable (& qui faisoit bien voir combien les sacrifices que l'Evêque d'Alet avoit exigez de luy, luy coûtoient peu) qu'il avoit de grandes plaintes à luy faire de son voisin, que c'étoit un homme sans pitié ; qu'il s'étoit livré à luy avec une confiance qui devoit le porter à l'épargner ; que cependant il l'avoit dépouillé de tout son bien, & ne luy avoit laissé que ses Benefices ; que sur cela même il luy avoit prescrit des regles si severes, qu'il vaudroit presque autant qu'il ne luy eût rien laissé. L'Evêque de Pamiez répondit sur le même ton, que cela étoit un peu dur, que l'Evêque d'Alet étoit un étrange homme, & qu'il n'étoit pas le premier de la confiance

duquel il eût ainsi abusé. Il luy demanda ensuite combien il avoit de Benefices. L'Abbé répondit qu'il en avoit cinq, trois Abbayes & deux Prieurez. Si cela est, répondit le Prélat, l'Evêque d'Alet vous a traité avec beaucoup d'indulgence ; il a eu sans doute égard au sacrifice que vous faisiez de votre bien, & sur le reste il a ménagé votre foiblesse. Si vous vous fussiez adressé à moy (continua-t-il) vous n'en eussiez pas été quitte à si bon marché, je vous eusse obligé à vous contenter d'un seul Benefice. L'Abbé de Rancé répondit que les trois Abbayes & les deux Prieurez valoient au plus quinze mille livres de rente. L'Evêque répondit qu'un Ecclesiastique qui vouloit vivre selon les regles de l'Eglise, devoit se contenter de moins ; qu'au reste l'abus de la pluralité des Benefices étoit si grand, que s'il en eût été le juge, il n'eût jamais souffert qu'on l'eût autorisé d'un aussi grand exemple que le sien. Eh ! que voulez-vous qu'on pense (continua-t-il) quand on sçaura dans le monde que l'Abbé de Rancé converti, si éclairé & si zélé, que l'Abbé de Rancé qui a donné tout son bien aux pauvres, & qui prétend marcher dans la voye étroi-

te , garde trois Abbayes & deux Prieurez ? qui pourra croire après cela que la pluralité des Benefices est un aussi grand abus qu'elle l'est en effet ? Et qui ne s'autorisera de vôtre exemple ? Qui est-ce qui ne l'opposera pas à tout ce qu'on luy pourra dire de contraire ?

Quoique l'Abbé de Rancé fût fort touché de ces raisons , cette nouvelle proposition l'étonna d'autant plus qu'elle n'alloit à rien moins qu'à le dépouiller presque de tout pour le reste de ses jours. Il étoit jeune , il pouvoit vivre encore long-tems ; il paroissoit difficile que l'amour propre ne se soulevât contre un conseil qui luy retranchoit toutes ses ressources. Quoy (dit-il) après avoir donné cent mille écus aux pauvres , il faudra me réduire à un seul Benefice ! Je n'en ay aucun qui soit capable de m'entretenir selon ma condition. On ne sçauroit se passer d'un carrosse , & d'un certain nombre de domestiques ; joignez à cela les aumônes ordinaires qu'on ne peut se dispenser de faire ; il ne restera rien du revenu de ces cinq Benefices , & il se trouvera qu'ils suffiront à peine à une honnête subsistence. Qu'on me permette (ajoûta-t-il) de me retirer dans une solitude , je pourray me passer de

beaucoup moins de revenu ; mais si l'on veut que je reste dans le monde , quelque réglée que soit la vie que j'y mène , il est difficile que je puisse me passer d'un moindre revenu que celui que les cinq Benefices peuvent produire.

Ces difficultez ne firent point changer de sentiment à l'Evêque de Pamiez. Il dit à l'Abbé de Rancé d'un ton ferme , que quand il s'agissoit d'édifier l'Eglise , & d'être tout à Dieu , il n'étoit pas nécessaire de demeurer à Paris , & qu'on n'avoit besoin ny de domestiques ny d'équipages ; qu'il se croyoit même obligé d'ajouter , qu'il devoit fuir Paris , & éviter le grand monde. Que s'il avoit un genre de vie à luy proposer , à la vérité il n'approuveroit pas cette grande solitude à laquelle il avoit eu la pensée de se condamner ; mais qu'il luy conseilleroit de se retirer dans un de ses Benefices , & d'y passer ses jours à faire des Missions dans les Paroisses de son voisinage , à soulager les pauvres , & à se nourrir de la parole de Dieu , & de la lecture des ouvrages des Saints. Que s'il pouvoit s'associer une ou deux personnes qui eussent le même dessein que luy , de travailler à leur salut , & à celui du prochain , ce luy seroit une

grande consolation , & que c'étoit le genre de vie que S. Augustin , le grand modele des convertis , avoit resolu de mener après sa conversion. Qu'il ne falloit pas s'imaginer qu'on pût satisfaire à tous ses devoirs sans qu'il en coûtât ; que le chemin qui conduit à la vie éternelle étoit étroit , qu'on devoit se faire violence pour y entrer ; qu'après tout dans ces occasions il ne falloit pas compter sur les forces naturelles , mais sur la grace de JESUS-CHRIST , qu'elle rendoit aisées les choses les plus difficiles , qu'elle applanissoit les chemins les plus rudes , & qu'elle remplissoit le cœur d'une consolation , dont les joyes du monde les plus sensibles n'avoient jamais approché.

La résolution où étoit l'Abbé de Rancé de fuir le monde , & d'éviter tout ce qui pourroit l'y engager , ou même luy attirer de la considération ; la conformité des sentimens de ces deux Prélats sur le genre de vie qu'il avoit à choisir , fit qu'il se soumit à cet avis. Comme il avoit promis à l'Evêque d'Allet de se défaire de son patrimoine en faveur des pauvres , il promit à l'Evêque de Pamiez de quitter tous ses Benefices , de n'en garder qu'un seul , & d'en

faire l'usage qu'il luy avoit conseillé. L'Evêque de Pamiez de son côté ne pouvoit se lasser d'admirer la docilité de l'Abbé de Rancé, la fermeté de sa foy, & cette grandeur d'ame qui le portoit à renoncer avec si peu de répugnance à tout ce que le monde a de plus séduisant, pour embrasser une vie dure & laborieuse, dont la raison & les sens ont tant de peine à s'accommoder. Quand une conversion est fondée sur de pareils sacrifices, on ne voit pas ce qu'on y peut trouver à redire, & comme il est possible qu'on la puisse soupçonner de vanité, d'hypocrisie, ou d'illusion.

CHAPITRE XIX.

L'Abbé de Rancé retourne chez l'Evêque de Comminges. Entretiens qu'il a avec ce Prélat sur le sujet des Abbez Commendataires.

APRE's quelque séjour à Pamiez, l'Abbé de Rancé en partit pour retourner chez l'Evêque de Comminges. Il luy dit en l'abordant d'un air ouvert, que ses deux voisins venoient de

de luy jouër un mauvais tour , que l'un l'avoit dépouillé de tout son bien , & l'autre de tous ses Benefices ; que cependant , comme il étoit persuadé que Dieu luy avoit parlé par leur bouche , il étoit resolu de suivre leurs sentimens , quoy qu'il luy en pût coûter ; car enfin , ajouta-t-il , quand il s'agit de se donner à Dieu , il ne faut point faire les choses à demi.

L'Evêque luy demanda , si les deux Prelats n'avoient point trouvé à redire à l'état d'Abbé Commendataire ? L'Abbé luy répondit qu'ils ne luy en avoient point parlé. Sur cela l'Evêque le fit souvenir de ce qu'il luy avoit dit un jour à Veret ; il ajouta que plus il y pensoit , plus il trouvoit cet état moins parfait que celui d'Abbé Regulier. L'Abbé de Rancé repliqua que les deux Evêques étoient si éloignez de désapprouver cet état , qu'ils luy avoient donné des regles pour s'y bien conduire. L'Evêque répondit , que puisque les deux Prelats ne désapprouvoient pas un état qui étoit depuis long-temps en usage dans l'Eglise , il n'avoit rien à dire ; qu'il luy avoueroit cependant , que se trouvant pourvû d'une Abbaye outre son Evêché , il en avoit toujours eu du scrupule. L'Abbé

repartit qu'il étoit bien fondé, parce qu'il se trouvoit dans le cas de la pluralité. Vous avez raison (repliqua l'Evêque) mais j'ay pour le moins autant de scrupule de me voir Abbé Commendataire, que de la pluralité des Benefices. Il ajouta qu'il n'avoit jamais pû mettre sa conscience en repos, qu'en remettant les revenus qui luy appartenoient en qualité d'Abbé, entre les mains du Prieur Clausral, pour les employer en reparations, à l'entretien des Religieux, & en aumônes aux pauvres du lieu. Que nonobstant ces précautions, son scrupule ne laissoit pas de durer, & qu'il voyoit bien qu'enfin il faudroit qu'il se défit de son Abbaye pour n'avoir rien à se reprocher.

L'Abbé répondit que cela luy étoit aisé, parce qu'il avoit d'ailleurs dequoy subsister; mais pour moy (continua-t-il) puis qu'on m'oblige de donner tout mon patrimoine aux pauvres; si je ne suis pas Abbé Commendataire, il ne me reste plus qu'à aller demander l'aumône. L'Evêque repliqua qu'il y avoit un autre parti à prendre, qu'il pouvoit se faire Abbé Regulier, que cet état étoit plus dans les regles, & que l'attrait qu'il se sentoit pour la solitude sembloit luy inviter.

Cette proposition parut à l'Abbé de Rancé encore plus surprenante que celle de quitter tous ses Bénéfices pour se réduire à un seul. Il repartit à l'Evêque, qu'il se sentoît à la vérité un grand attrait pour la solitude ; mais qu'il avoit aussi une horrible aversion pour le froc, & qu'il ne pourroit jamais se résoudre à se faire Moine. On peut juger de-là, quelle violence il se fit depuis quand il s'engagea dans l'état Monastique.

L'Evêque de Comminges parle de cet entretien qu'il eut avec l'Abbé de Rancé, dans une Lettre qu'il écrivit depuis à l'occasion d'un fait dont on pourra parler dans la suite de cette Histoire.

Je croy (dit-il) que vous sçavez, « Madame, que c'est moy qui luy ay dit « le premier que la condition d'un Abbé « Regulier étoit plus dans l'ordre de l'E- « glise, que celle d'un Abbé Commen- « dataire. A quoy il me répondit, qu'il « avoit une horrible aversion pour le « froc. Je luy dis sur cela, que puisque « Monsieur d'Alet avoit consenti qu'il « demeurât Abbé Commendataire, je « n'avois rien à dire ; parce que je res- « pectoîs tous les sentimens de ce grand « Evêque ; que cependant je croyois que « ce que je disois seroit d'une grande «

» édification , quoique je ne prétendisse
 » pas en faire un précepte.

L'Evêque de Comminges étant demeuré dans ces termes avec l'Abbé de Rancé sur la proposition dont on vient de parler , il lui demanda s'il avoit réglé quelque chose avec les deux Evêques touchant le genre de vie qu'il devoit embrasser. L'Abbé répondit , que l'Evêque d'Alet n'approuvoit pas non plus que luy cette grande retraite , qui l'éloignerait absolument du commerce de tous les hommes , qu'il ne le désapprouvoit pas pour un temps ; mais que son sentiment étoit , qu'après s'y être purifié & affermi , il s'attachât à l'Archevêque de Tours pour l'aider à gouverner son Diocèse. L'Evêque répondit que c'étoit aussi son sentiment , & qu'il ne voyoit pas ce qu'il pourroit faire de mieux. L'Abbé repartit , que quand il n'auroit point d'autre raison de s'en dispenser , il le prioit de faire reflexion au chagrin qu'il alloit donner à l'Archevêque & à toute sa famille , en vendant son patrimoine pour le donner aux pauvres , & en se défaisant de tous ses Benefices. De quel œil me verra-t-il (continua l'Abbé) après deux pareilles démarches ? Le moins à quoy je me puisse

attendre est qu'il croira que j'ay perdu l'esprit ; après cela y a-t-il de l'apparence qu'il me voulût confier le gouvernement de son Diocèse ? L'Evêque répondit , que quoy qu'on dût présumer plus avantageusement de la pieté de l'Archevêque de Tours , il demeueroit d'accord que la conjoncture n'étoit pas favorable. Mais enfin (ajouta-t-il) quel parti avez-vous donc resolu de prendre ? L'Abbé repartit que s'il suivoit son inclination , une solitude entiere seroit tout-à-fait de son goût ; mais que comme il étoit resolu de ne se pas conduire par ses propres lumieres , dont il avoit tant de sujet de se défier , il s'accommodoit assez du genre de vie que l'Evêque de Pamiez luy avoit proposé ; qu'il étoit resolu de l'embrasser , jusques à ce que Dieu luy eût fait connoître qu'il demandoit autre chose de luy. Il ajouta qu'il avoit toujours redouté les engagements perpetuels , qu'il les regardoit comme un effort de vertu au dessus de ses forces , qu'il se défioit de l'inconfiance du cœur humain , & de ces retours terribles auxquels il n'est que trop sujet. Je sçay bien (ajouta-t'il) que cela n'est pas trop de vôtre goût , mais il faut vous accommoder à ma foiblesse.

L'Evêque de Comminges avoua à l'Abbé de Rancé , qu'il avoit eu autrefois dessein de se faire Religieux , & de mettre une de ses abbayes en Regle , & d'y passer le reste de ses jours dans cette douce tranquillité , à laquelle il ne pouvoit penser sans en être touché. Mais (ajouta-t-il) Dieu ne m'en a pas jugé digne , & je ne puis attribuer qu'à mes pechez , qu'il ait permis que je fusse élevé à l'Episcopat , sans avoir aucune des qualitez que demande un ministère si sublime.

L'Abbé avoua de son côté , qu'il avoit été assez livré à l'ambition pour souhaiter d'être Evêque , & assez aveugle pour ne pas connoître combien il en étoit indigne ; mais que pour l'état Religieux il n'y avoit jamais pensé , & qu'il ne croyoit pas que l'envie le prît jamais d'embrasser un genre de vie pour lequel il avoit toujours eu une repugnance invincible : c'est ainsi que Dieu ne suppose pas dans nous les dispositions nécessaires pour l'exécution de ses desseins ; mais qu'il les y met par sa grace. Elle fait en un moment du plus ardent persecuteur de l'Eglise , le plus zélé des Apôtres , & d'un homme comme l'Abbé de Rancé , qui avoit un éloignement

DE LA TRAPPE. LIV. I. 127
infini pour la vie Religieuse , un des
plus grands ornemens de l'état Monas-
tique.

Comme l'Abbé de Rancé fut sur son
départ , l'Evêque de Comminges luy
demanda s'il n'avoit point quelque vue
particuliere pour le choix des person-
nes , sur lesquelles il pouvoit faire tom-
ber ses Benefices. L'Abbé de Rancé ré-
pondit que les Abbayes dépendoient du
Roy. Que les Prieurez étoient absolu-
ment à sa disposition. Que pour ces der-
niers , il assuroit que sans aucun égard
ni à la parenté ni à l'amitié , il en dis-
poseroit en faveur des personnes les plus
capables ; que c'étoit bien assez qu'il en
eût abusé luy-même d'une manière si
indigne , sans risquer d'en perpetuer l'a-
bus en faisant un mauvais choix ; que
pour ceux qui dépendoient du Roy , il
n'épargneroit ni soins ni sollicitations ,
pour les faire tomber sur de bons sujets.
Il partit pour Veret dans ces disposi-
tions , après avoir reçu de l'Evêque de
Comminges , toutes les marques de l'es-
time la plus parfaite , & de l'amitié la
plus tendre.

CHAPITRE XX.

*L'abbé de Rancé retourne à Veret :
Ses sentimens, & les mesures qu'il
prend pour se défaire de son patri-
moine, & de ses Benefices. Il en
écrit à l'Evêque d'Alet.*

PENDANT que l'Evêque de Commin-
ges admiroit l'abondance des graces
dont il avoit plû à Dieu de prévenir
l'Abbé de Rancé ; cette foy si vive , ces
sentimens si purs & si désintereffez , &
cette disposition si peu commune , qui
le portoit à tout sacrifier à ses devoirs ;
l'Abbé retiré à Veret , étoit agité de di-
verses pensées. L'amour propre qui n'est
jamais bien éteint , même dans les plus
grands Saints , luy representoit vive-
ment la grandeur & l'étendue du sacri-
fice qu'il alloit faire. Son patrimoine
vendu , & donné aux pauvres , & la dé-
mission de ses Benefices , l'alloient ré-
duire sans retour au simple nécessaire ;
condition d'autant plus dure à une ame
grande & liberale comme la sienne , qu'il
se retranchoit tous les moyens d'obliger
& de faire du bien. Une famille soulevée

contre luy , des amis mécontents , des domestiques désolés , des difficultez presentes qu'il avoit à surmonter , de plus grandes qu'il luy étoit aisé de prévoir , les plaintes , les reproches dont on alloit l'accabler , tout cela combattoit sa foy ; mais d'un autre côté , l'incertitude de la durée de la vie , la mort qui nous surprend lors qu'on y pense le moins ; les Jugemens de Dieu , la crainte de manquer à la grace , l'exemple de JESUS-CHRIST ; le peril même où les richesses mettroient son salut l'affermissoit , & luy faisoit prendre des résolutions à l'épreuve de toutes les considérations humaines. Il avoue même dans une Lettre à l'Evêque d'Aler , qu'elles n'ont jamais eu assez de pouvoir pour luy causer le moindre repentir des engagements qu'il avoit pris avec luy.

Les agitations qu'il avoit ressenties n'ayant donc servi qu'à l'affermir , il résolut pour exécuter ce qu'il s'étoit proposé avec moins d'embarras , de le faire avec un fort grand secret , & d'en dérober la connoissance à tous ceux qui pourroient avoir quelque intérêt de s'y opposer ; mais les choses se passerent trop proche de Tours , pour être ignorées à l'Archevêque. Il avoit une atten-

tion continuelle sur ce qui se passoit à Veret, il étoit informé de toutes les démarches de son neveu ; le voyage d'Alet luy avoit été fort suspect, & il en craignoit les suites. Il apprit que l'Abbé de Rancé pensoit à se défaire de Veret, & le bruit s'en répandit bien-tôt dans la famille. On scut ensuite, qu'il avoit dessein d'en faire autant du reste de son patrimoine.

Cette resolution allarma tous ceux qui y avoient intérêt, & on en fit de grandes plaintes ; on s'emporta contre les Directeurs severes, on ne l'épargna pas luy-même ; on resolut enfin de ne rien omettre de tout ce qui le pourroit détourner de son dessein.

On luy representa sur cela, que le danger des richesses, par rapport au salut, ne consistoit pas à les posséder, mais à y avoir de l'attachement, que tout dépendoit de l'employ qu'on en faisoit. Qu'à le bien prendre, les richesses n'étoient jamais mieux qu'entre les mains des gens de bien ; parce qu'ils étoient les seuls qui en faisoient un bon usage. Que cependant, si l'esprit de penitence dont il étoit resolu de suivre les mouvemens, ne luy permettoit pas de retenir les biens que son pere luy avoit

laissé , comme à l'aîné de sa maison , il avoit un frere & une sœur qui n'étoient pas encore pourvus. Qu'il étoit d'autant plus obligé de leur laisser son bien , qu'il sçavoit mieux que personne qu'ils en avoient besoin ; & que leur legitime à laquelle ils alloient être reduits , ne suffisoit pas pour les établir dans le monde selon leur condition. Que de leur préférer des étrangers dans le cas de la necessité , ne pouvoit être l'effet que d'une pieté mal entenduë , qu'il entroit même dans cette conduite une espece de dureté & d'insensibilité pour ses proches , qui n'avoit jamais été du caractère de la veritable vertu. Qu'enfin s'il vouloit laisser son bien à son frere , on s'engageroit à satisfaire à toutes les obligations de justice & de conscience dont il ne croyoit pas se pouvoir dispenser.

L'Abbé de Rancé se crut d'autant plus obligé de justifier sa conduite , que les reproches qu'on luy faisoit , tomboient indirectement sur ceux qu'il avoit consultez , & dont il étoit resolu de suivre les sentimens. Il répondit donc à ceux qui s'opposoient à son dessein , que le mauvais usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ces mêmes biens qu'on luy conseilloit de retenir , ne luy permettoit

pas de douter du danger qu'il y avoit pour luy à continuer de les posseder. Que le salut étoit d'une si grande importance, qu'on devoit toujours prendre les voyes les plus sûres pour y arriver. Qu'on ne pouvoit nier que les richesses n'y fussent un grand obstacle, parce qu'en nous donnant les moyens de satisfaire nos passions, elles nous exposoient continuellement aux occasions d'offenser Dieu. Qu'il étoit vray que le danger des richesses consistoit proprement en l'attachement qu'on avoit pour elles, & au mauvais usage qu'on en faisoit; mais qu'il étoit si difficile de ne s'y pas attacher, & de résister à cette cupidité secrète, qui nous portoit sans cesse à en abuser, qu'il seroit toujours incomparablement plus sûr de s'en défaire. Qu'à la vérité le monde ne s'accommodoit pas de ces sentimens; mais que ce n'étoit pas luy qu'il falloit consulter, lors qu'il s'agissoit de la pratique de l'Evangile, & des moyens de faire son salut.

Il ajouta que s'il n'avoit à craindre que les dangers qui se rencontrent dans la possession des richesses, il seroit beaucoup plus naturel de laisser son bien à son frere; que l'amitié qu'il avoit pour luy sans l'entremise de personne, ne man-

queroit pas de l'en solliciter ; qu'il demeureroit même d'accord que sans ce secours , il auroit de la peine à subsister dans le monde selon sa condition ; mais qu'une raison supérieure , & qui luy paroïssoit indispensable , ne luy permettoit pas de suivre dans cette occasion les sentimens de son cœur. Que tout le monde sçavoit que feu Monsieur de Rancé avoit usé du revenu de ses Benefices , comme de son propre bien , & que les reparations & les aumônes avoient été également négligées , qu'il ne pouvoit oublier les scrupules qu'il en avoit eu à sa mort. Qu'étant son heritier , il étoit obligé de payer ses dettes , & de satisfaire à ses obligations ; & que s'il avoit quelque chose à se reprocher , c'étoit d'avoir tant tardé à s'acquitter de ce devoir. Qu'il y étoit encore porté par une raison plus forte & plus indispensable ; c'est qu'il avoit fait luy-même un usage beaucoup plus mauvais des revenus de ses Benefices , que son pere n'en avoit pû faire , qu'il étoit temps de rendre enfin justice aux Eglises & aux pauvres. Que s'il le pouvoit faire sans vendre son patrimoine , il ne demanderoit pas mieux que de le conserver à sa famille , mais que n'ayant pas d'autre res-

source, il ne pouvoit se dispenser d'avoir recours à la seule voye qui luy restoit pour décharger sa conscience, & celle de son pere.

On veut (continua-t-il) qu'en laissant mon bien à mon frere, je luy laisse le soin de satisfaire à mes obligations; mais pourquoy faire par autrui ce qu'on peut faire soy-même? quelle assurance me peut-on donner, que si je venois à mourir on executeroit mes intentions, & si l'on y manquoit, qui pourroit me justifier devant Dieu, d'avoir remis à un autre à faire des restitutions, dont j'étois moy-même chargé? Les pauvres au jour du Jugement ne me reprocheroient-ils pas de les avoir abandonnez à la cupidité de mes parens? & JESUS-CHRIST mon Juge ne seroit-il pas en droit de me dire, que j'ay pris moins de précaution pour assurer mon salut, qu'on n'en prend d'ordinaire dans le monde pour faire réussir les affaires qui nous paroissent de quelque importance?

Quoique les principes de la Religion paroissent durs à la nature, & que la raison qui prend presque toujours le parti des sens ait de la peine à s'en accommoder, ils sont néanmoins si remplis d'équité, cette sagesse infinie qui

les a dicté s'y fait si fort sentir , qu'on a de la peine à les rejeter , quand on peut prendre sur soy-même de les examiner sans prévention. C'est ce qui arriva dans l'occasion dont il s'agit. L'interêt ne pouvoit s'accommoder des maximes de l'abbé de Rancé , mais il n'étoit pas aisé de les détruire ; on se reduisit donc à luy demander , que puis qu'il étoit résolu de vendre Veret pour satisfaire à des obligations qui luy paroissent indispensables, il préférât au moins un de ses parens qui luy en donneroit autant qu'il en pourroit espérer d'un autre ; qu'on conserveroit par ce moyen dans la famille , une des plus belles Terres qui fût alors en France , & que les pauvres n'y perdroyent rien.

L'Abbé de Rancé qui connoissoit tous les détours que l'interêt est capable de suggerer , se défia d'abord de cette proposition , il en prévint les suites & les embarras ; mais il trouva tant de dureté à la rejeter , qu'il ne pût s'y résoudre ; on luy nomma sur le champ le parent qui devoit acheter Veret. Il fut question d'en régler le prix. L'Abbé de Rancé qui agissoit comme procureur des pauvres , le portoit tout le plus haut qu'il pouvoit. La famille vouloit l'avoir à

bon marché : enfin après quelques contestations , on convint d'en donner deux cent dix mille livres. Quoique l'Abbé de Rancé fût persuadé que Veret valoit davantage , comme il étoit le plus généreux de tous les hommes , il ne put se résoudre à contester plus long-temps , il se contenta de ce qu'on luy offroit.

Cette difficulté terminée , il en survint une autre. Comme la somme étoit considérable, elle ne se trouva pas prête; on luy demanda deux mois de délai , & il ne put se défendre de les accorder. Cette affaire finie , malgré toutes les répugnances qu'il devoit avoir naturellement à se priver de la plus belle maison de la Province , & malgré même toutes les oppositions de sa famille , il se rendit à l'Institution de l'Oratoire de Paris , dans la vue de vendre ce qui luy restoit de son patrimoine , & d'être plus en état de faire tomber les deux Abbayes dont il vouloit se démettre , sur deux personnes de mérite.

Ce dernier dessein ne fut pas plutôt sçu de sa famille & de ses amis , qu'il y causa de nouveaux mouvemens. On tâcha d'abord à l'en détourner , & on se réduisit ensuite à faire tomber son choix sur les parens , ou sur ceux de ses amis.



qui avoient le plus d'attachement pour sa famille. On luy proposa même l'Archevêque de Tours son oncle ; mais comme outre son archevêché & un patrimoine considerable , il avoit encore plusieurs Benefices , l'Abbé de Rancé n'y fit pas la moindre attention. Il en usa de même à l'égard de ceux de ses amis , qui n'avoient point d'autre motif à luy alleguer que celui de l'amitié ; il cherchoit de la probité & de la pieté. Ce fut ce qui le détermina en faveur d'un Ecclesiastique de merite , qui n'avoit pas même pensé à luy en parler ; mais à qui il étoit redevable de son éducation. Il employa tout ce qu'il avoit de credit pour faire agréer au Roy sa démission de l'Abbaye de Saint Symphorien de Beauvais , en sa faveur , & il l'obtint enfin. On voit par ses Lettres qu'il eut autant de joye de luy faire paroître sa reconnoissance en luy procurant cette Abbaye , qu'il en eût eu autrefois en l'obtenant pour luy-même. Toute la bonté de son cœur paroît dans cette occasion ; il diminuë son present autant qu'il peut , il luy fait des excuses de ce qu'il reconnoît si mal les soins qu'il a pris de luy dans sa jeunesse ; enfin il semble qu'il luy soit obligé de ce

qu'il veut bien accepter ce que tant d'autres , & même l'Archevêque de Tours luy avoient demandé avec empressement.

Il prit les mêmes soins pour rétablir le bon ordre dans l'Abbaye de Notre-Dame du Val de l'Ordre des Chanoines Reguliers de saint Augustin au Diocèse de Bayeux. Il avoit été pourvû de cette Abbaye en 1636 à l'âge de dix ans. Il la posséda jusques en 1658. sans y avoir été. Les premiers sentimens de conversion qu'il eut en ce temps-là , luy firent venir la pensée d'y faire un voyage pour connoître par luy-même , si tout ce qu'on disoit des desordres de cette Abbaye étoit veritable. Il fut surpris de la désolation où il la trouva. L'Eglise étoit en tres-mauvais état , & les lieux reguliers étoient presque entierement ruinés. Les Chanoines Reguliers qui devoient être sept étoient réduits à trois ; l'Office divin , ou ne se faisoit point , ou se faisoit avec une indécence scandaleuse. L'ignorance , l'oisiveté & tous les desordres qui en sont les suites , y regnoient impunément depuis plus d'un siècle. Tristes suites de la negligence des Abbez Commendataires , qui sont obligés de maintenir le bon ordre dans les Ab-

bayes qui leur sont confiées , & qui la plupart du temps ne prennent pas la moindre connoissance de ce qui s'y passe.

L'Abbé de Rancé frappé de l'état pitoyable de cette Abbaye , résolut d'y rétablir le bon ordre à quelque prix que ce fût. Sa première pensée fut de donner des pensions aux Religieux , & de les obliger de se retirer. Il l'offrit ensuite aux Chartreux , mais ils ne purent obtenir l'agrément du Roy. Il fit la même tentative en faveur des Religieuses de Villers-Bocage avec aussi peu de succès. Il prit ensuite l'expédient qui étoit le plus naturel. Il s'adressa aux Réformez de sainte Geneviève , & offrit même de se démettre du titre d'Abbé en leur faveur , s'ils pouvoient obtenir de la Cour que cette Abbaye fût remise en Règle ; mais la Cour n'y voulut jamais consentir.

Enfin , comme l'Abbé de Rancé dînoit un jour à l'Institution des Peres de l'Oratoire avec le Pere de Saint-Pé , un Gentilhomme qui s'étoit retiré de la Cour pour se faire Ecclesiastique , se trouva de la partie avec quelques autres amis de l'Abbé de Rancé. Il fut si édifié de son entretien & de ses manieres, qu'il crut que s'il se démettoit en sa faveur

de l'Abbaye du Val , il seroit capable d'y rétablir le bon ordre ; il le luy fit proposer par le Père de Saint-Pé , qui se chargea de luy faire agréer cette proposition. Le Gentilhomme l'ayant acceptée par le conseil du Père de Saint-Pé , il ne fut plus question que de faire agréer une démission en sa faveur.

L'Abbé de Rancé y trouva de grandes difficultez. La Cour vouloit des démissions absolues , & croyoit avoir beaucoup fait de luy avoir accordé une de ses Abbayes pour la personne qu'il avoit recommandée. On répondoit à toutes ses sollicitations , ou qu'il gardât cette Abbaye , ou qu'il en laissât au Roy l'entière disposition.

Comme ces difficultez retardoient l'exécution de ses desseins , qui alloient tous à une entière separation du monde , il en étoit veritablement affligé ; c'est ce qu'il témoigne dans une Lettre écrite en ce temps-là à une personne de ses amies qui luy avoit demandé de ses nouvelles. Je vis (dit-il) en attendant toujours la fin de mes affaires qui ne finissent point. Je trouve des obstacles par tout ; Veret n'est point encore vendu , ce qui est ma principale affaire. On n'a point voulu recevoir la dé-

mission que j'ay faite d'une Abbaye. ce
 Il faut adorer la Providence qui me ce
 laisse dans un état que j'ay apprehendé ce
 comme la dernière misère. Je haïs Pa- ce
 ris (continuë-t-il) plus que jamais , ce
 & je n'y vois rien qui ne me paroisse ce
 insupportable. On ne peut souffrir le ce
 monde fait comme il est. Si vous sça- ce
 viez avec quelle contradiction je le ce
 vois , vous en seriez étonnée. Il n'y a ce
 que malignité ; tout s'y conduit par ce
 passion & par intérêt , & en vérité on ce
 ne peut pas y vivre & y conserver de ce
 la sincérité. On ne quitte pas grand ce
 chose quand on s'en separe , & on est ce
 trop recompensé dès cette vie de ne la ce
 pas passer avec des méchans. ce

Il s'explique encore plus clairement
 de l'état de ses affaires & de ses disposi-
 tions dans une Lettre écrite en ce même
 temps à l'Evêque d'Alet. Comme elle
 contient la preuve de bien des choses
 qu'on a avancées , on a cru la devoir
 rapporter.

J'eus l'honneur, dit-il, de vous ce
 écrire il y a sept ou huit mois, que ce
 je travaillois à l'exécution des choses ce
 que j'avois réglées par vos sentimens , ce
 & quoique je ne manque pas de trou- ce
 ver des oppositions très-considérables ce

242 LA VIE DE L'ABBÉ

en mon chemin. Dieu m'a fait la grace
de ne m'en remettre aucune qui ait ébranlé
le moins du monde mes résolutions.
Et je puis vous dire avec sincérité, que
depuis que je suis parti d'Alex, je n'ay
pas eu le moindre mouvement de re-
pentir sur les choses que j'y avois re-
solues. Cependant, comme l'execu-
tion n'en est pas dans mes mains, quel-
que soin que je prenne de la hâter, je
ne puis empêcher les longueurs.

Il continue à rendre un compte exact
à ce Prelat de l'estat de ses affaires, &
des dispositions de son cœur. Je me
fins déjà démis d'une Abbaye entre les
mains d'un Ecclesiastique, homme de
beaucoup de piété, & qui fera une re-
sidence actuelle dans le lieu. Ma dé-
mission a eu l'agrément de la Cour,
de sorte que c'est une affaire présente-
ment consommée. J'en ay reformé une
autre (c'est Nôtre Dame du Val) &
je l'ay remise ensuite aux Reformez de
Sainte Geneviève, parce qu'elle étoit
de l'Ordre de S. Augustin, & qu'il
étoit impossible d'y rétablir le service
de Dieu, que par cette voye-là. Ce-
pendant, le Roy n'a pas encore agréé
ma démission, & je pense qu'elle re-
cevra beaucoup de difficultés, parce

qu'on ne veut pas d'ordinaire que les Benefices en commendé tombent en regle. J'ay crû que je devois essayer de faire réüssir cette affaire, ne voyant rien de mieux à faire de cette Abbaye qui avoit été depuis long-temps dans un extrême desordre. Pour le troisiéme Benefice dont j'avois resolu de me défaire, je suis resolu de l'unir aux PP. de l'Oratoire de Tours, pour y établir un Seminaire, & il m'a paru que je n'en pouvois faire une disposition meilleure ni plus profitable à l'Eglise. Aussi-tôt que les choses seront exécutées, je me retireray dans l'Abbaye qui me reste pour y demeurer tout le temps que la Providence m'y laissera, dans le dessein d'y servir Dieu, l'Eglise & le prochain, dans toutes les occasions qui m'en naîtront dans la suite.

Ce que l'Abbé de Rancé dit du dessein qu'il avoit d'unir un de ses Benefices à la Maison des Peres de l'Oratoire de Tours, pour y établir un Seminaire, ne put s'exécuter; il ne laissa pas de s'en défaire en faveur de l'Abbé de Barillon, qui fut depuis évêque de Luçon. Il se défit à son tour de ce Prieuré dès qu'il eût pris possession de son Evêché; il ne

voulut pas non plus que l'Abbé de Ram-
 ch autorisât la pluralité des Bénédictins par
 son exemple.

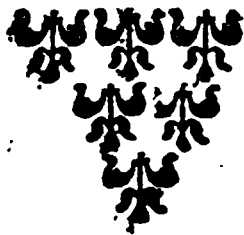
Après que l'Abbé de Ramch a rendu
 compte à l'Evêque d'Abt, de ce qu'il
 faisoit pour le défaire de ses Bénédictins
 en execution des conseils qu'il luy avoit
 donnez, il continué à luy parler des me-
 sures qu'il avoit prises pour le défaire de
 Veret. Pour ce qui regarde la vente
 de ma maison (poursuit-il) je n'ay pu
 résister deux mois de temps à un de
 mes proches qui a desiré de l'acheter
 de moy, & qui n'étoit pas en état de
 le faire dans le moment même. Quoi-
 que cette renise ne fût pas fort con-
 venable, elle m'a donné des peines
 extrêmes à accorder, & je ne m'y
 suis jamais résolu, si dans la circon-
 stance quelques personnes de pieté &
 de bon sens s'interessent, n'avoient
 dit que pour conserver la paix dans
 ma famille, je pouvois entrer dans ce
 sacrifice, & ne gâtoit rien du
 bien des choses, & qui cependant fai-
 soient qu'elles se passoient avec le con-
 sentement de ceux qui pouvoient me
 donner de la peine. Il y a peut-être eu
 en moy de foiblesse & de complaisance
 en moy dans cette rencontre. J'eusse
 bien

bien souhaité pouvoir la regler par ce
vôtre avis , mais avant que j'eusse pû ce
le recevoir , la meilleure partie du ce
temps qu'on me demandoit se seroit ce
écoulée. Le terme qu'on a désiré de ce
moy expire à la Saint Martin , après ce
lequel rien ne sera capable de me faire ce
différer un moment. Voilà , Mon- ce
sieur , un compte exact des choses qui ce
me regardent ; vous y avez tant de ce
part en toutes manieres , que j'ay crû ce
que j'étois obligé de vous le rendre. ce

C'est ainsi que l'Abbé de Rancé s'ex-
plique sur l'état de ses affaires. Voici ce
qu'il dit de ses dispositions interieures ,
par rapport à tous ces grands sacrifices
qu'on l'avoit obligé de faire.

Comme les choses que je quitte ce
(poursuit-il) & ma separation des ce
embarras exterieurs sont les moindres ce
attacheimens de ma vie , il est vrai aussi ce
que je ne puis me défaire de moy-mê- ce
me ; je me retrouve par tout aussi mi- ce
serable que je l'ay jamais été. Je vous ce
supplie de demander à Dieu qu'il me ce
délivre du poids des affaires qui m'ac- ce
cablent , ou qu'il me donne les forces ce
nécessaires pour le porter autrement ce
que je ne fais pas. J'espère cela de ce
vôtre charité. ce

Voilà les sentimens de l'Abbé de Rancé. Dans le temps même qu'il faisoit de si grandes choses pour Dieu, il est le seul qui n'en est pas frappé ; résolu de donner tout son bien aux pauvres, à la veille de l'exécuter, dépouillé de tous ses Benefices, réduit au simple nécessaire, & à passer ses jours dans une solitude mal-saine, & éloignée de tout commerce ; dans le temps de la vie le plus propre à en goûter les commoditez & les plaisirs, il n'a de retour sur luy-même que pour voir & sentir ses miseres, pour les avouer, pour en gémir. Quand la grace fait de pareilles impressions sur une ame dans le commencement d'une conversion, que ne doit-on pas attendre de ses suites ?



CHAPITRE XXI.

L'Abbé de Rancé donne tout son bien aux pauvres. Il se démet de tous ses Benefices, à la reserve de l'Abbaye de la Trappe, où il fait dessein de finir ses jours.

QUELQUE dégoût qu'eût l'Abbé de Rancé pour le monde & pour Paris, il résolut de ne le point quitter qu'il n'eût satisfait à tout ce qu'il croyoit que Dieu demandoit de luy ; la même pieté qui luy en donnoit de l'aversion l'y retenoit. Un autre eût crû faire assez de quitter tous ses Benefices & d'éviter par là les inconveniens de la pluralité. L'Abbé crut qu'il devoit faire quelque chose de plus, & qu'il étoit obligé de ne rien épargner pour se procurer des successeurs, qui pussent reparer les ruines de la Maison du Seigneur.

La Cour persistoit dans ses refus, elle vouloit une démission absolüe, & il faut avouer que les démissions en faveur ne sont pas sans inconvenient, & qu'elles donnent souvent à l'Eglise de plus mauvais sujets qu'une Collation libre

n'en pourroit donner. A ces difficultez que faisoit la Cour, il en survint d'autres. L'Abbé de Rancé marque dans une
 1662. Lettre écrite l'année d'après, que la première démission qu'il fit de l'Abbaye de Saint Symphorien, fut reçue avec assez de facilité, parce qu'on n'avoit pas encore pénétré les motifs qui le faisoient agir; mais que dès qu'on se fut apperçu qu'il se vouloit réduire à un seul Benefice, parce qu'il ne croyoit pas que la pluralité fût permise; des personnes puissantes qui se voyoient condamnées par son exemple, s'opposèrent sous main & sous d'autres pretextes à l'exécution de ses desseins.

Ce parti dans la suite se trouva fortifié par les personnes qui croyoient la pluralité permise, ou que du moins on la pouvoit tolerer. Ces trois partis joints ensemble, celui de la Cour, celui des interessez dans la pluralité, & celui des gens qui la favorisoient, donnerent pendant près de deux ans bien de la peine à l'Abbé de Rancé. Enfin, le Roy qui a toujours favorisé les personnes de pieté, lorsque la droiture de leurs intentions luy a été connue, accepta sa démission aux conditions qu'il avoit proposées, & l'Abbaye de Notre-Dame

du Val fut accordée au Gentilhomme dont on a parlé , en faveur duquel il avoit donné sa démission.

La suite fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé dans son choix. Ce Gentilhomme ayant possédé l'Abbaye de Nôtre-Dame du Val en commende pendant quatorze ans , & travaillé durant tout ce temps-là par les conseils de l'Abbé de Rancé au rétablissement du spirituel & du temporel de cette Abbaye , il obtint la permission du Roy de la posséder en Regle. Il en prit en qualité d'Abbé Régulier une nouvelle possession en 1676. Se voyant revêtu de toute l'autorité que luy donnoit ce nouveau titre , il fonda cinq Offices claustraux , & établit par ce moyen une Communauté de douze Chanoines Réguliers , au lieu des sept que la Manse Conventuelle pouvoit à peine entretenir. Il rétablit les lieux Réguliers , & rendit l'Eglise une des plus propres & des plus agréables de la Province. La discipline régulière fut ainsi rétablie dans cette Abbaye , & elle a depuis autant édifié le pays par ses bons exemples , qu'elle l'avoit auparavant scandalisé par ses desordres.

Pour ce qui est des Prieurez de saint Clementin & de Boulogne près de Cham-

bor ; comme ils dépendoient absolument de luy , il les resigna à deux personnes d'une pieté distinguée , & se réduisit par là à la seule Abbaye de la Trappe ; c'est-à-dire , à celuy de tous ses Benefices, qui étoit le plus mal situé & le moins agreable , par rapport aux commoditez de la vie.

La grace avoit fait de si fortes impressions sur le cœur de l'Abbé de Rancé , il étoit si penetré du néant des creatures , qu'en faisant à Dieu tous ces grands sacrifices dont nous avons parlé , & ceux dont nous parlerons encore , il croyoit ne luy rien offrir.

C'est ce qu'il témoigne luy-même à l'Evêque d'Alet dans la Lettre qu'on vient de citer. Parmi toutes les contradictions que j'ay éprouvées (luy dit-il) non seulement Dieu m'a fait la grace de ne point balancer dans aucune des resolutions qu'il a plû à sa misericorde de me donner par vôtre ministère , mais la verité est que je me sens plus confirmé que jamais , & que j'attens comme le moment d'une délivrance celui auquel la Providence divine m'ouvrira les portes que les hommes m'ont fermées jusques-icy. Aussi-tôt que les choses seront dans cet état,

je vous demande encore la permission de vous en aller rendre compte , & de toutes les autres qui me regardent , & que je ne pourrois que tres-mal-aisément vous exprimer dans une Lettre.

Une des plus grandes graces de Dieu, est de nous dérober la vûë & le sentiment de nos bonnes actions , & de nous mettre dans cette heureuse situation, qui fait que nous nous regardons toujours comme des serviteurs inutiles; sans cela l'amour propre est sujet à des recours sur nous-mêmes , qui mettent la vertu la plus solide dans un tres-grand danger. C'est la disposition où Dieu avoit mis l'Abbé de Rancé. *J'espere toujours , ajoute-t-il , dans la continuation de vos prieres , & je vous convie à ne vous point lasser de demander à Dieu ma conversion.*

Un homme qui se donnoit à Dieu d'une maniere si parfaite , sembloit avoir lieu d'esperer qu'il détruiroit enfin tous les obstacles qui le retenoient malgré lui dans le monde; mais les voyes de Dieu sont aussi éloignées de celles des hommes que le Ciel est élevé au dessus de la terre. Il falloit que sa foy s'affermît , & cela ne se pouvoit faire que par les contra-

diction ; il lui en arrivoit tous les jours de nouvelles. Après avoir surmonté les difficultés , dont on a parlé du côté de la Cour , il lui en survint d'autres & en plus grand nombre pour la vente de son patrimoine. Celuy de ses parens qui devoit acheter Veret , après l'avoir fait attendre deux mois , lui manqua de parole , soit que sa famille y mît sous main des obstacles , ou pour d'autres raisons qui sont inconnuës ; plusieurs autres personnes à qui il s'adressa en usèrent de même , toujours à la veille de conclure sans pouvoir terminer aucune affaire.

C'est ainsi qu'il en parle à l'Evêque d'Alat dans la même Lettre. Je ne puis
 » manquer de vous dire que le marché
 » de ma maison a été fait & arrêté plu-
 » sieurs fois ; & quelque diligence que
 » j'y aye pû apporter , les choses ont
 » toujours manqué. Je suis à la veille
 » de les finir , à ce que je pense ; mais
 » jusques ici lorsque je les ai crû termi-
 » nées , je les ai vû se renverser en un
 » moment avec d'extrêmes dégoûts.
 » Pour moi je vous avouë que mes im-
 » paciencies sur cela ont été extraordi-
 » naires , & que je n'ai jamais rien de-
 » siré avec tant d'ardeur que de m'ac-

quitter de cette obligation. «

Il y avoit environ deux ans que l'Abbé de Rancé se trouvoit dans cet embarras avec autant d'ardeur pour se dépouiller de son bien, que d'autres en ont pour en acquérir, lorsque l'Abbé d'Effiat se presenta pour acheter Veret. L'affaire fut bien-tôt conclüe; il luy en compta deux cent dix mille livres, & se vit par là en possession d'une des plus belles maisons de la province de Touraine. L'Abbé de Rancé vendit dans ce même temps tout ce qui lui restoit de bien, & donna deux maisons qu'il avoit encore à Paris à l'Hôtel-Dieu de la même ville. Tous ces biens, étoient estimez environ trois cent mille francs. Aussitôt que l'Abbé de Rancé se vit entre les mains le prix des terres qu'il avoit vendues, il donna à son frere & à sa sœur tout ce qu'ils pouvoient prétendre sur la succession de leur pere. Il paya les dettes de Monsieur de Rancé; car pour lui il avoit eu l'équité de n'en point faire. Il récompensa largement tous ses domestiques, & donna jusques à treize ou quatorze mille livres à un valet de chambre qui l'avoit servi depuis son enfance, & qui feroit demeuré dans l'indigence sans cette liberalité. Il

ne conserva que deux valets , dont l'un le suivit dans sa retraite , & fut un des plus fervents Religieux de la Trappe , où il a vécu long-temps sous le nom de Frere Antoine. Il se reserva encore quelque argent qui lui étoit dû pour s'en servir aux reparations de la Trappe , dont tous les bâtimens étoient ruinez. Il donna tout le reste de son bien à l'Hôtel Dieu & à l'Hôpital general de Paris , & se contenta d'environ trois mille livres de rente , à quoy se réduisoit tout le revenu de l'Abbé de la Trappe.

On jugea cependant diversement de tous ces grands sacrifices que l'Abbé de Rancé avoit fait en si peu de temps. Les personnes de pieté ne pouvoient se lasser d'admirer la grandeur de sa foy. Jusqu'où , disoient-ils , n'ira pas un homme qui fait de si grandes démarches dès le commencement de sa conversion , & qui répond à la grace avec tant de fidélité ? Que n'en doit-on point attendre ? A quel degré de perfection n'arrivera-t-il pas à la fin ?

Les gens du monde en jugeoient tous autrement ; ils le regardoient comme la victime d'une morale outrée , qui ne ménageoit rien , & qui exigeoit de la

foiblesse des hommes ce que Dieu lui-même n'en demandoit pas. D'autres disoient qu'il n'avoit fait que suivre son genie ; qu'il avoit toujours été extrême ; que la moderation n'avoit jamais été de son goût. Presque tous lui prédisoient de tristes repentirs , des retours honteux vers le monde ; ils ne pouvoient s'imaginer qu'un esprit aussi vif pût jamais s'accommoder du repos de la solitude.

L'Abbé de Rancé avoit bien d'autres sentimens. Il se regardoit comme un homme qu'on a tiré d'une longue captivité , dont on a rompu les fers , & qui se voit enfin dans une entière liberté. Il ne pouvoit comprendre comme il avoit pû vivre si long temps sans sentir la pesanteur de ses chaînes , & toutes les horreurs de l'esclavage dont Dieu venoit de le tirer. Il n'étoit occupé qu'à l'en remercier , & dans les tendres mouvemens d'une reconnoissance infinie , il repetoit sans cesse : *Vous avez rompu mes liens , je vous offriray tout le reste de ma vie un sacrifice de louanges.*

Ce fut pour y vacquer tout entier , qu'ayant terminé toutes les affaires qu'il avoit à Paris & ailleurs , il fit dessein

LES LA VIE DE L'ABBÉ.
et le tenir dans le dessein de la Trappe
pour y être en tous les exercices
de la pénitence la plus austère,
et pour y acquiescer des devoirs de la
plus haute sainteté.

Se o pour Livre.



LA VIE

DE

DOM ARMAND-JEAN LE BOUTHILLIER DE RANCÉ,

ABBE' REGULIER ET REFORMATEUR
du Monastere de la Trappe, de l'Étroite
Observance de Cîteaux.



LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

*L'Abbé de Rancé se retire à la Trappe
dans le dessein d'y finir ses jours.
Histoire abrégée de cette Abbaye.
Etat déplorable où l'Abbé de Rancé
la trouve en y arrivant.*

L'IMPATIENCE qu'avoit l'Abbé de Rancé de se retirer à la Trappe, ne luy permit pas de demeurer long-temps à Veret, où il étoit allé à la sortie de

Paris. Outre que cette Maison n'étoit plus à luy , sa magnificence ne convenoit point à l'esprit de penitence dont il étoit pénétré. Il n'y fut donc qu'autant de temps qu'il lui en falloit pour en retirer sa Bibliotheque , & ce qui luy restoit de meubles ; car il avoit déjà vendu les plus précieux , & en avoit donné le prix aux pauvres. Il partit ensuite pour la Trappe , suivi seulement de deux domestiques.

Cette Abbaye est située dans le Diocèse de Séez , au milieu d'un grand vallon , sur les frontieres du Perche & de la Normandie. Les bois & les colines qui l'entourent , sont disposées de telle sorte , qu'elles semblent la vouloir cacher au reste du monde. On voit dans ce vallon des terres labourables , des plants d'arbres fruitiers , & des pâturages ; onze étangs qui sont autour de cette Abbaye en rendent l'air mal sain , & les approches si difficiles , qu'il est mal-aisé d'y arriver sans le secours d'un guide. Aussi n'y a t-il rien de plus solitaire que ce desert ; un silence éternel y regne en tout temps , & rien ne se presente aux sens qui n'inspire la solitude & la retraite.

Comme on a donné au public des des-

criptions assez amples de cette Abbaye , je ne m'arrêteray point à décrire ses cours , ses jardins , son Eglise & ses bâtimens.

Je me contenteray de dire que l'Abbaye de Nôtre-Dame de la Maison-Dieu de la Trappe (car c'est ainsi qu'elle se nomme) fut fondée par Rotrou Comte du Perche l'an onze cent quarante , sous le Pontificat d'Innocent II. & sous le règne de Louis VII. Roy de France , quarante-deux ans après la fondation de Cîteaux , vingt-cinq ans après celle de Clairvaux. Il y a des Auteurs qui veulent que cette Abbaye ait été fondée par Robert de France Comte de Dreux & du Perche , & Frere de Louis VII. mais les Chartres de sa fondation prouvent le contraire , & la donnent à Rotrou Comte du Perche. L'acte par lequel saint Louis confirme les donations de Rotrou , & prend l'Abbaye de la Trappe sous sa protection , prouve la même chose ; il est de l'an mille deux cent quarante-six.

Le Comte Rotrou ayant fondé la Trappe, il y mit des Religieux de l'Abbaye du Breüil-Benoist, fondée l'an onze cent trente-sept, de l'Ordre de Savigny , qui commença en l'an onze cent douze. Ainsi dans le temps de la fondation l'Ab

DE LA TRAPPE. LIV. II. 161
immédiats de l'Abbaye des Clairets.

L'Abbaye de la Trappe fut long-temps celebre par l'éminente vertu de ses Abbez & de ses Religieux ; la sainteté & les miracles d'Adam son second Abbé , la rendirent encore plus fameuse , plus de deux cent ans après sa fondation ; elle étoit encore fort considérée des Princes & des Papes. L'on trouve jusques à quatorze ou quinze Bulles des Souverains Pontifes, adressées aux Religieux de la Trappe , pour confirmer & conserver les biens , les droits & les privilèges qui leur avoient été accordez par leurs Prédecesseurs. Elle eut enfin le sort qui est comme attaché aux choses humaines. Dans la suite des temps , les Abbez & les Religieux dégénérèrent de la vertu de leurs Peres.

Les guerres des Anglois en furent la cause ou l'occasion. Comme les Provinces de Normandie , du Perche , & du Maine y étoient plus exposées que les autres , l'Abbaye de la Trappe fut plusieurs fois saccagée , & ses Religieux se virent enfin réduits à manquer de toutes choses. Dans cette extrémité , ils prirent un parti que l'on ne peut assez louer , & qui fait bien voir quelle étoit encore l'éminence de leur vertu ; ils réso-

lurent de n'être à charge à personne, de ne point quitter leur solitude pour aller par le monde chercher les secours dont ils avoient besoin , & de trouver dans les jeûnes & dans un travail continuél , le peu qui leur étoit nécessaire pour subsister. Ils se soutinrent de la sorte pendant quelque temps ; mais les Anglois revenant de temps en temps leur enlever le peu qu'ils avoient amassé , ils furent enfin contraints de se séparer. Comme leur force consistoit en partie dans leur union , & dans l'exemple qu'ils se donnoient les uns aux autres , par une vie austere , laborieuse & penitente ; ce secours leur manquant , leur vertu s'affoiblit. La guerre cessa , les Religieux rentrèrent dans la jouissance paisible de leur Monastere ; mais bien differens de ce qu'ils avoient été.

Les choses étoient ainsi sur le penchant , lors qu'en mil cinq cent vingt-six , les Commendes ayant été établies en France par le concordat passé entre Leon X. & François I. le Cardinal du Bellay , Evêque de Paris , fut nommé par le Roy Abbé Commendataire de la Trappe. Les Religieux s'opposèrent pendant plusieurs années à la nomination du Cardinal , & continuerent à élire

leurs Abbez avec l'approbation & la confirmation de la Cour de Rome ; mais enfin ils furent contraints de céder à l'autorité du Roy & au credit du Cardinal.

Depuis ce temps-là , comme il n'y a rien dont la foiblesse humaine se lasse plus aisément que d'une vie reguliere & penitente , le dérèglement fit de si grands progrès dans cette Abbaye , qu'elle devint enfin le scandale de tout le pays. La ruine du temporel suivit de près celle du spirituel ; les Domaines , les Fermes , les bâtimens , tout s'en ressentit. L'Eglise menaçoit ruine , le Dortoir , les Cloîtres , le Réfectoire , & generalement tous les lieux réguliers entièrement ruinez , ne pouvoient plus suffire à loger six ou sept Religieux ; à quoy se réduisoit ce grand nombre , dont la sainteté pendant plusieurs siècles avoit édifié toute l'Eglise. Ces Religieux mêmes qui n'en avoient que le nom , & qui en portoient à peine l'habit , ayant enfin abandonné les lieux Réguliers , & les ayant laissé occuper en partie par des Fermiers , des femmes & des séculiers , logeoient çà & là dispersez , separez les uns des autres ; sans autre union que celle que des parties de chasse & de débauche étoient capables de former.

Les choses étoient en cet état , lorsque l'Abbé de Rancé se retira à la Trappe. Il croyoit en connoître tous les desordres , & il étoit venu dans le dessein d'y remédier ; mais quand il les eut approfondis , il en fut si effrayé , qu'il fut sur le point de se repentir d'avoir choisi cette Abbaye pour sa retraite ; il parla en vain aux Religieux , il les exhorta inutilement à retrancher au moins les desordres dont tout le monde étoit scandalisé ; l'iniquité avoit pris le dessus , elle avoit endurci leurs cœurs , & fermé leurs oreilles à toutes les remontrances qu'on leur pouvoit faire.

CHAPITRE II.

L'Abbé de Rancé reforme l'Abbaye de la Trappe : Il y établit les Religieux de l'étroite Observance de Cîteaux. Dieu le préserve d'un grand peril.

Un peu de succès des exhortations de l'Abbé de Rancé, ne l'empêcha pas d'aller souvent. La miséricorde qui avoit faite en le retirant de remens, le sollicitoit sans

DE LA TRAPPE. LIV. II. 165
cesse à travailler à la conversion de ses Religieux , & sa charité le portoit à vouloir les sauver , pour ainsi dire , malgré eux-mêmes. Mais plus une vocation est sainte , plus il est difficile de revenir , quand on s'est accoutumé à en violer toutes les regles.

L'Abbé de Rancé convaincu que ses Religieux avoient pris leur parti , & qu'ils étoient résolus à perséverer dans leur libertinage , les assembla pour la dernière fois , & leur dit : Que puisque rien n'étoit capable de les gagner , il étoit résolu d'appeler les Religieux de l'Etroite Observance , & de les établir à la Trappe ; que les scandales qui y re-
gnoient étoient trop crians pour les souffrir plus long-temps , & que quoy qu'il en pût arriver , il étoit résolu de mettre la reforme dans son Abbaye.

A ce mot de reforme , tous ses Religieux se souleverent contre luy , ils luy declarerent avec emportement , qu'ils n'y consentiroient jamais , & que même ils s'y opposoient formellement. L'Abbé de Rancé les pria d'y penser , & il ajouta qu'ils n'avoient que deux partis à prendre , ou de se reformer eux-mêmes , ou consentir à l'établissement de la reforme ; qu'ils consultassent là-dessus leurs

amis, ou même leurs propres intérêts, que quand ils y auroient fait réflexion, ils n'auroient pas un moment à se proposer la seconde proposition qu'il leur avoit faite.

Mais bien loin que ces Religieux fussent un conseil si sage, ils se portèrent contre l'Abbé de Rancé aux dernières extrémités; les uns le menaçoient de le poignarder, les autres de l'empoisonner, ou de le noyer dans leurs étangs. Ils faisoient ces menaces avec à peu de précaution, que le bruit s'en répandit dans tout le pays. Comme on y dénonçoit les Religieux de la Trappe pour des gens aussi déterminés, on se mit en dans la Province, il n'y eut personne qui ne crût l'Abbé de Rancé en très-grand danger. Un Gentilhomme de son voisinage qui a depuis été de Rancé avec beaucoup de distinction, en fut touché, & la bonté de son cœur ne lui permettant pas de laisser un homme du mérite de l'Abbé de Rancé à la discrétion d'une troupe de scélérats, qui étoient capables de tout entreprendre contre luy, il vint exprès à la Trappe pour lui offrir ses services. Il trouva l'Abbé de Rancé qui n'avoit avec lui que les deux domestiques dont

on a parlé , & qui étoit auffi peu fur les gardes , que s'il n'eût eu rien à craindre. Le Gentilhomme lui parla des bruits qui couroient , du caractère des gens à qui il avoit affaire , & des précautions qu'il croyoit qu'il étoit obligé de prendre.

L'Abbé de Rancé reçut ses conseils & ses offres avec toute la reconnoissance possible , mais pour ce qui est de prendre des précautions , il lui dit , qu'il s'agissoit de la cause de Dieu , & qu'il scauroit bien le défendre contre toutes les entreprises des hommes. Que les Apôtres avoient établi l'Evangile malgré toutes les puissances de la terre , sans prendre toutes les mesures que la prudence humaine avoit coutume de suggérer ; que le mal n'étoit pas si grand qu'on le faisoit , qu'un peu de confiance en Dieu délivroit de bien des craintes ; qu'après tout le plus grand bonheur qui pourroit lui arriver , seroit de mourir pour la justice. C'est tout ce que ce Gentilhomme put obtenir de lui , & il le quitta avec tant d'admiration pour sa vertu , qu'il ne pouvoit se lasser d'en parler. Dieu ne laissa pas l'action de ce Gentilhomme sans récompense , & il attribué encore aujourd'hui les grâces

que Dieu lui a faites depuis, a tant de bonté si charitable, qu'il se sent obligé de faire en faveur de l'Abbé de Rancé.

Cependant, comme les Religieux de la Trappe ne revenant point de leur emportement, l'Abbé de Rancé leur fit dire qu'il les priait de présenter enfin en son deux partis qu'il leur avoit proposés. Qu'ils devoient savoir que de Roy ou de Prince rien tant que le détenteur dans son conscience de leur caractère; que s'ils se voyoient à l'informer de leurs dispositions, ils ne devoient pas donner suite à établir la réforme malgré eux. Il leur fit peu d'égard pour leurs intérêts. Qu'il leur promettoit au contraire que s'ils vouloient consentir, on leur feroit des conditions si avantageuses qu'ils ne seroient lieu d'être content.

L'Abbé de Rancé si persuadé de la justice de sa cause du Roy, qu'il n'y eut aucun de ces Religieux, tout de violence qu'ils étoient, qui ne tremblât au nom de sa Majesté. Ils se crurent perdus s'ils obligeoient leur Abbé par une obstination à contre-temps à lui porter les plaintes. Ce fut ce qui les déterminâ à donner leur consentement pour la

pour la reforme , & à avoir plus d'égard pour leur Abbé.

L'Abbé de Rancé n'eut pas plutôt ce consentement qui lui avoit tant coûté à obtenir , qu'il en écrivit à l'Abbé de Barberie de l'Etroite Observance , & Visiteur de la Province.

Il lui mandoit ce qui s'étoit passé à la Trappe , & le prioit de s'y rendre incessamment , avec tous les pouvoirs nécessaires pour y établir la reforme. L'Abbé de Barberie en écrivit aussi-tôt à l'Abbé de Prieres , Vicaire General de l'Etroite Observance ; & dès qu'il eut reçu sa commission , il se rendit à la Trappe. Il y passa un Concordat avec l'Abbé de Rancé & les anciens Religieux de la Trappe , le dix-septième d'Aoust mil six cent soixante & deux ; qui fut ensuite homologué au Parlement de Paris , le seizième Février de l'année mil six cent soixante & trois.

En vertu de ce Concordat , les anciens Religieux qui étoient au nombre de sept , six de Chœur , & un Convers , eurent chacun quatre cent livres de pension , & il leur fut permis de demeurer dans l'enceinte de l'Abbaye , ou de se retirer ailleurs. Les Religieux de l'Etroite Observance entrèrent dans le Mo-

naître , & en prirent possession. L'Abbé de Rancé qui comptoit pour rien le temporel , lors qu'il s'agissoit du spirituel , donna dans cette occasion une grande preuve de son désintéressement ; il fit reflexion que les pensions & les charges absorboient presque tout le revenu de la Manse Conventuelle ; qu'ainsi les Réformez ne pourroient de longtemps mettre dans la Trappe un nombre suffisant de Religieux , pour y faire l'Office divin avec décence , & y garder une régularité un peu exacte. Que par la même raison il ne leur étoit pas possible de faire les reparations , & de rétablir l'Eglise & les lieux Réguliers. Pour les mettre en état de fournir à ces deux dépenses dont le bon ordre de ce Monastere dépendoit ; il ceda aux Réformez la Terre de Nuisement, qui étoit de la Manse Abbatiale, & consentit qu'elle fût unie à perpétuité à la Manse Conventuelle. Il fit encore quelque chose de plus , car il se chargea du rétablissement d'une partie des lieux réguliers , & depuis il fit toutes les réparations à ses dépens.

Avec ce secours , les Réformez se virent en état de mettre d'abord à la Trappe six Religieux qu'on fit venir de Perseigne. L'Abbé de Rancé les reçut avec

cette generosité qui lui étoit ordinaire ; il pourvut à tous leurs besoins , & il eut sur cela une attention qui ne laissoit rien échapper. L'innocence & l'austerité de leur vie fit dans la suite de si vives impressions sur l'Abbé de Rancé , qu'il se resolut de vivre comme eux ; il pratiquoit leurs jeûnes , il se trouvoit au travail , il assistoit à tous leurs exercices : Ces Religieux de leur côté le respectoient comme leur Pere , & l'admiration qu'ils avoient pour sa vertu , les portoit à en user avec lui , comme s'il eût été déjà leur Superieur ; ils lui découvroient leur conscience , ils prenoient ses avis , ils le consultoient sur toutes leurs peines , & sur toutes leurs difficultez.

La persuasion où étoit l'Abbé de Rancé , que la regularité d'une Maison dépendoit en partie du rétablissement des lieux réguliers , le sollicitoit continuellement d'y donner tous ses soins ; il avoit déjà fait reparer la maison de l'Abbé , & il alloit faire travailler au logement des Religieux , lors qu'il lui arriva un accident où il pensa perir. Voici ce qu'il en écrit lui-même à un de ses amis. Je vous dirai qu'hier il faillit de m'arriver le plus grand accident du monde. « Je faisois rebâtir mon logis dans mon «

Du r.
Nov.
1662.

» Abbaye, il étoit acheté, & nommé
 » pour le voir ; au moment que j'en fus
 » sorti, la chambre que je venois d'oc-
 » cuper ba à cause d'une poutre qui planchoit
 » d'en haut qui se rompit en ma présence.
 » Si Dieu ne m'eût préservé, j'en fus
 » sans respirer, la poutre & avec le plan-
 » cher tomba tout à la fois. Un de mes
 » gens qui étoit au pied du mur, n'y fut
 » blessé que légèrement par la même
 » protection. Voilà ce que c'est que le
 » vie.

CHAPITRE III.

*L'Abbé de Rancé conçoit le dessein
 d'embrasser l'Etat Religieux dans
 l'Étroite Observance de Cîteaux :
 Il fait sur cela un voyage à Paris,
 Il y consulte des personnes tres-
 éclairées, qui tâchent en vain de
 l'en détourner.*

L'ATTENTION continuelle qu'avoit
 l'Abbé de Rancé à tout ce qui pou-
 voit lui marquer la volonté de Dieu,
 & augmenter le dégoût qu'il avoit de-
 puis long-temps pour le monde & pour
 tout ce qui a coutume d'y attacher le

plus fortement , lui fit faire de grandes reflexions sur l'accident qu'on vient de raconter. La vie d'elle-même si courte , quelque étendue qu'elle puisse avoir , mille accidens qui peuvent la ravir tous les jours , lors qu'on y pense le moins ; l'éternité qui la suit ; les Jugemens de Dieu ; plus terribles encore qu'on ne peut se les imaginer ; l'inconstance de l'homme , sa fragilité , ses repugnances pour la vertu , ses penchans vers le vice , tout cela lui donnoit de grandes défiances de lui-même , il se sentoit un trouble & une agitation dont il n'étoit pas le maître ; il en prit occasion de croire que Dieu demandoit de lui quelque chose de plus qu'il n'avoit fait , & qu'il n'étoit résolu de faire. Cette pensée fut suivie d'une autre.

Nous avons dit qu'il vivoit comme un Religieux de l'Etroite Observance , à l'habit près qu'il ne portoit pas , & à l'engagement perpétuel qu'il n'avoit pas contracté. Qu'a donc (se disoit-il à lui-même) de si terrible , ce genre de vie pour lequel je me sens de si grandes répugnances ? Ne pourrois-je pas vivre toute ma vie comme j'ai vécu pendant six mois ? Cette pensée l'occupa longtemps sans le déterminer , sans pouvoir

vaincre l'aversion qu'il avoit pour l'habit Religieux , & sans pouvoir le persuader que cet engagement ne fût pas au dessus de ses forces. Il y pensoit sans cesse , & il y pensoit sans pouvoir rien résoudre , toujours inquiet , toujours incertain sur ce que Dieu demandoit de lui.

Enfin le temps marqué par la Providence étant arrivé , un jour qu'il s'étoit retiré dans l'Eglise , & qu'il y prioit Dieu avec encore plus de ferveur qu'à l'ordinaire, de lui faire connoître ce qu'il demandoit de lui ; il entendit qu'on chantoit au Chœur ces paroles du Pseaume 124. *Ceux qui se confient au Seigneur, seront comme la montagne de Sion, rien ne sera capable de les ébranler. Ces paroles le frapperent, & comme si elles eussent renfermé la solution de toutes ses difficultez. Pourquoi se troubler. (se dit-il) pourquoi tant hésiter ? Qui suis-je & quelles sont mes forces ? Mettons nôtre confiance en Dieu, appuyons-nous sur son secours, & rien ne nous sera impossible.*

Dans ce moment même, toutes ses repugnances se dissipèrent , & il crut voir clairement que Dieu demandoit de lui qu'il se fît Religieux. Tout ce que l'Evêque de Comminges lui avoit dit

contre l'état d'Abbé Commendataire lui revint en pensée , & contribua encore à l'affermir dans sa résolution. Mais comme une pareille démarche étoit de la dernière conséquence , & sans retour , il crut ne devoir rien décider sans prendre l'avis d'une personne éclairée , en qui il avoit une parfaite confiance , c'est-à-dire , sans consulter le Pere de Mouchy , qui l'avoit conduit jusques-alors avec tant de sagesse ; il se rendit pour cet effet à l'Institution des Peres de l'Oratoire de Paris.

La surprise du Pere de Mouchy fut grande , quand il lui dit qu'il avoit dessein de se faire Religieux, & qu'il croyoit que Dieu le demandoit de lui. Le Pere de Mouchy qui connoissoit ses grands talens , & qui vouloit à quelque prix que ce fût le conserver pour le service de l'Eglise , combattit cette résolution de toutes ses forces , il luy representa tout ce qui étoit capable de l'en détourner. Il lui dit entr'autres choses , qu'il cherchoit dans l'Etroite Observance de Cîteaux une entiere separation du monde qu'il n'y rencontreroit jamais ; que la Réforme étoit mal affermie, qu'elle avoit de grands procès à soutenir contre la Commune Observance qui n'épargne-

H iiij

roit rien pour la détruire ; que ces procès seroient infailliblement portez à Rome ; que les Réformez ne manqueroient jamais de l'y députer ; qu'il avoit trop d'estime , trop d'amis , & trop de considération dans le monde , pour pouvoir croire que leur choix tombât sur un autre. Qu'on lui feroit un merite de l'obéissance & de la défense d'une Réforme dans laquelle il se seroit engagé , & qu'on ne voyoit pas comme il pourroit s'en défendre. Qu'il arriveroit de-là , qu'au lieu du silence & de la retraite qu'il cherchoit , il se verroit engagé plus que jamais dans le tumulte du monde ; dans des sollicitations & des intrigues , & sur tout dans des procès qui étoient si peu compatibles avec cette charité douce & paisible , qui est l'ame du Christianisme , & le veritable caractère de l'état Religieux. Que rien ne l'empêchoit sans changer d'état & d'habit , de pratiquer toutes les vertus chrétiennes & religieuses dans le degré le plus éminent ; qu'en un mot , il estimoit & respectoit la vie Religieuse , mais qu'il ne croyoit pas qu'elle lui convint.

L'Abbé de Rancé qui étoit persuadé du contraire , crut prendre le Pere de Mouchy par son foible , en lui represen-

tant tout ce que l'Evêque de Comminges lui avoit dit contre l'état d'Abbé Commendataire en faveur de l'état d'un Abbé Régulier. En effet, le Pere de Mouchy qui étoit un grand zelateur des anciens Canons de l'Eglise, & de la discipline des premiers siècles, ne pouvoit pas nier que dans l'origine de tous les Ordres Religieux tous les Abbez n'eussent été Réguliers; & suivant ces maximes, les Abbez Commendataires ne devoient pas être de son goût. D'ailleurs l'estime qu'il faisoit de l'Evêque de Comminges rendoit son autorité d'un grand poids. Cette difficulté l'embarassa sans le faire changer de sentiment à l'égard de l'Abbé de Rancé. Ainsi le parti qu'il prit, fut de lui conseiller de ne rien précipiter, de se donner tout le temps nécessaire pour s'éprouver, & pour mieux connoître la volonté de Dieu.

Près de trois mois se passerent de la sorte, sans que l'Abbé de Rancé changeât de sentiment, & que le Pere de Mouchy pût se résoudre à approuver sa résolution. Cependant l'état où se trouvoit l'Abbaye de la Trappe, demandoit la présence de l'Abbé pour donner ordre aux reparations. Le Pere de Mouchy lui conseilla d'y retourner, & de ne rien

resoudre sans lui en donner avis. L'Abbé partit ; mais il ne fut pas si-tôt arrivé à la Trappe , qu'il se sentit une nouvelle ardeur pour l'état Religieux. Cette pensée l'occupoit sans cesse , & il croyoit connoître si clairement que Dieu demandoit de lui , qu'il lui fist encore ce sacrifice , qu'il ne pouvoit assez s'étonner que le Pere de Mouchy avec toutes ses lumieres s'opposât à sa resolution. Il passa six semaines dans ces agitations , après lesquelles ne pouvant plus résister à la sainte impatience qui l'entraînoit vers la solitude , il en écrivit au Pere de Mouchy , & partit aussi-tôt pour Paris , dans le dessein de prendre enfin avec lui une resolution conforme à ce qu'il croyoit que Dieu demandoit de lui.

Le Pere de Mouchy persistoit toujours dans ses premiers sentimens ; mais enfin l'Abbé de Rancé lui ayant rendu un compte exact de ses dispositions , & de tout ce qui se passoit dans son cœur , le Pere de Mouchy après avoir consulté plusieurs personnes de pieté , se rendit , & approuva sa resolution.

L'Abbé de Rancé se voyant en liberté de suivre les mouvemens de son cœur , crut qu'il ne devoit plus faire un secret de la resolution qu'il avoit prise. Voicy

comme il en écrit à un de ses amis. Je suis persuadé que vous serez surpris quand vous sçaurez la résolution que j'ay formée de donner le reste de ma vie à la penitence sous l'habit & dans la réforme de saint Bernard. Dieu m'a conduit par des voies qui m'étoient fort inconnuës pendant plusieurs années ; mais enfin , depuis huit ou dix mois que sa miséricorde m'a inspiré le sentiment dans lequel je suis , j'ay commencé à voir plus clair que je n'avois pas fait , & je suis présentement convaincu , que l'état dans lequel il veut que je m'engage , est celui de la vie religieuse. Cela paroîtra étrange à ceux qui mesurent toutes choses par les coutumes & les manieres ordinaires d'agir des hommes , & qui croient que ce qui est établi par la plus grande partie du monde , est ce qui doit être pratiqué de tous. Mais en verité , si l'on pense serieusement & sans prévention à la necessité dans laquelle sont tous les Chrétiens de vivre dans la penitence , & à l'obligation de ceux qui ont été dans le commerce du monde , on aura bien plus de sujet de s'étonner , qu'il y en ait qui s'imaginent se donner à Dieu avec des ménagemens.

» & des reserves qui offensent sa justice,
 » qui n'appaisent point sa colere , &
 » qui ne conviennent nullement à l'état
 » d'un pecheur , qui doit revenir à Dieu
 » par la voye d'une conversion sincere ,
 » & d'un veritable renoncement à tou-
 » tes choses. Dieu veuille se contenter
 » du peu que je fais , & du desir que
 » j'ai d'en faire davantage , si je n'étois
 » retenu par le poids de mes pechez.
 » Je sçai que plusieurs siecles de la vie
 » que je veux embrasser , ne peuvent
 » pas satisfaire pour un moment de celle
 » que j'ai passée dans le monde , & si
 » je ne trouvois dans l'excès des mis-
 » ricordes de Dieu , ce que je ne puis
 » trouver dans mes actions , quelque
 » changement qui arrive dans ma per-
 » sonne , je vivrois sans consolation sur
 » la terre. Mais je vous avouë , que coin-
 » me la confiance que j'ai en ses bontez,
 » m'empêche de tomber dans cette ten-
 » tation ; elle m'engage aussi à un aban-
 » don entier à sa Providence , de sorte
 » que je me remets de tout à sa con-
 » duite , & je lui laisse pour jamais la
 » disposition de ma personne , & de
 » tout ce que je suis.

L'approbation que le Pere de Mou-
 chy avoit donné au nouveau genre de

vie , que l'Abbé de Rancé vouloit embrasser , ne le tira pas seulement de la contrainte où il étoit de cacher ses sentimens , elle le mit encore dans la liberté d'agir. Il sollicita tous les amis qu'il avoit dans le Conseil de conscience du Roy , pour obtenir que l'Abbaye de la Trappe fût remise en Regle , & qu'il pût la posséder comme Abbé Régulier. Le Pere Annat Confesseur du Roy , La Mothe-Houdancourt Evêque de Rennes , depuis Archevêque d'Auch , premier Aumônier de la Reine-mere , lui promirent tous leurs offices , & lui tinrent parole ; mais il trouva d'ailleurs tant d'obstacles , qu'il désespéroit d'obtenir la grace qu'il demandoit , lorsque l'Abbé de Prieres Vicaire Général de la Réforme de saint Bernard , dont l'intérêt particulier se trouva joint à celui de l'Abbé de Rancé , l'obtint par le credit de la Reine-Mere. Ce fut à condition qu'après la mort de l'Abbé , l'Abbaye de la Trappe retourneroit en Commende. L'Abbé de Rancé qui portoit ses vûes plus loin pour la Réformation de cette Abbaye , fut un peu mortifié de cette restriction , mais il fallut s'en contenter. Le Brevet lui fut accordé avec cette clause le 30. May 1663. Aussi-

tôt il l'envoya en Cour de Rome, pour le faire confirmer par le Pape.

Du 30. May 1663. C'est de l'Abbé de Rancé même qu'on apprend une partie de ces circonstances, dans une lettre qu'il écrivit à l'Evêque d'Aler, quelques jours après qu'il eut obtenu le Brevet dont on vient de parler.

Il lui rend compte dans cette lettre de la plûpart des choses qu'on vient de rapporter ; il entre dans tous les détails qu'on a marquez ensuite ; l'humilité profonde dont il étoit pénétré, l'oblige d'ajouter : Je vois bien que la vie que j'entreprends est au dessus de mes forces, & qu'il n'y a nul rapport entre la vie que j'ai menée jusques ici, & celle dans laquelle je m'engage ; mais je sçai bien que rien n'est au dessus de la puissance de Dieu, & qu'il peut achever en moi l'œuvre que sa miséricorde y a commencé. Vous ne trouverez pas mauvais que je vous rende ce compte de l'état où je me trouve, & que je vous demande des prieres ; vous connoissez les besoins que j'en ai, & vous sçavez les miseres de ma vie, & les obligations de la condition que j'embrasse.

On voit par les réponses de l'Evêque

d'Alet , & par d'autres lettres que l'Ab- Du 23^e
 bé de Rancé lui écrivit depuis , que ce Juillet
 Prelat approuva sa vocation à l'état Re- 1664.
 ligieux , & toute la conduite qu'il avoit
 gardée pour connoître la volonté de
 Dieu , & pour se préparer à un entier
 renoncement au monde , & à la pratique
 d'une penitence qui devoit durer autant
 que sa vie. L'Evêque d'Alet ajoute mê-
 me , que lors qu'il le vint consulter , il
 ne lui parla pas d'embrasser l'état Reli-
 gieux , c'est qu'il ne lui trouva pas dans
 l'esprit & dans le cœur les dispositions
 que demandoit une profession si sainte ,
 & si opposée à la vie qu'il avoit menée
 jusques alors. Que cependant sa fidélité
 à correspondre à la grace , lui avoit fait
 juger que les miséricordes de Dieu sur
 lui n'en demeureroient pas là , & que
 c'est ce qui l'avoit empêché d'exiger de
 lui bien des choses sur lesquelles il n'eût
 pas manqué de se précautionner à l'é-
 gard de tout autre.



CHAPITRE IV.

L'Abbé de Rancé veut se défaire de l'Abbaye de la Trappe, pour se réduire à l'état d'un simple Religieux; Il en est empêché par des personnes de piété. Entretien qu'il a avec l'Evêque de Comminges. Il prend l'habit Religieux dans l'Etroite Observance de Cîteaux; & commence son Noviciat.

L'EVÊQUE d'Alet ne se trompoit pas en supposant que Dieu étoit trop bon pour ne pas donner à l'Abbé de Rancé une connoissance entière de tous ses devoirs, & que la délicatesse de sa conscience ne lui permettroit pas d'en négliger aucun. En effet, ayant fait réflexion à la manière dont il avoit eu l'Abbaye de la Trappe dès l'âge de dix ans, il apprehenda que le défaut de vocation ne fût un obstacle aux graces dont il avoit besoin pour perséverer dans l'état qu'il alloit embrasser, & pour y faire tout le bien qu'il se proposoit. Cette crainte ne fut d'abord qu'un léger scru-

pule, mais l'attention qu'il avoit à ne laisser rien passer qui pût déplaire à Dieu, l'ayant porté à des reflexions plus serieuses, il resolut de renoncer à son Abbaye, & de se faire simple Religieux, si ceux qu'il vouloit consulter jugeoient qu'il le dût faire.

Il s'adressa pour cela à des personnes éclairées, & de la derniere exactitude, & se soumit sans reserve à leur décision, quelque qu'elle pût être. Ces personnes ayant examiné cette affaire devant Dieu, & pesé toutes les raisons pour & contre au poids du sanctuaire, furent d'avis, que tout ce que l'Abbé de Rancé avoit fait depuis sa conversion, & la disposition sincere où il se trouvoit de quitter son Abbaye, si l'on jugeoit que Dieu le demandât de lui, reparoit suffisamment tout ce qu'il pourroit y avoir eu de defectueux dans sa premiere vocation. Une raison particuliere les porta à cette décision; ils connoissoient les grandes qualitez de l'Abbé de Rancé, la droiture de ses intentions, & tout le bien qu'il étoit capable de faire, s'il avoit toute l'autorité necessaire pour l'execution de ses bons desseins. En le réduisant à l'état de simple Religieux, on ensevelissoit, pour ainsi dire, tous ses talens, on les ren-

doit inutiles ; en le dépouillant de l'autorité que donne la qualité d'Abbé Régulier, il ne lui étoit plus possible d'établir cette regularité exacte, & cette discipline si austere & si édifiante qu'il avoit dès lors en vuë, & qui a fait depuis tant d'honneur à l'Eglise. Une raison si décisive les porta à lui dire, que non seulement il pouvoit, qu'il devoit même retenir l'Abbaye de la Trappe ; mais qu'il se souvînt d'employer l'autorité que Dieu lui mettoit entre les mains, pour rétablir dans cette Maison l'esprit de pénitence & de retraite, & la pratique de toutes les vertus chrétiennes & religieuses.

Cette décision ayant levé toutes les difficultez qui pouvoient rester à l'Abbé de Rancé sur l'état qu'il alloit embrasser, il ne pensa plus qu'à dire un adieu éternel au monde, & à rompre avec lui sans retour. Cependant l'Evêque de Comminges se trouvant alors à Paris, l'Abbé de Rancé crut qu'il manqueroit à la confiance qu'il lui devoit, s'il lui faisoit un secret du dessein qu'il avoit de se faire Religieux. Ils s'étoient déjà vûs à l'Institution, mais l'Abbé de Rancé s'étoit contenté de lui dire en general, qu'il avoit fait de serieuses reflexions sur ce

qu'il lui avoit dit autrefois touchant l'état d'Abbé Commendataire , qu'il ne vouloit avoir rien à se reprocher ; mais qu'il n'étoit pas encore bien sûr du parti qu'il prendroit. L'Evêque de Comminges étant revenu le voir , l'Abbé de Rancé lui dit qu'il étoit enfin résolu de suivre ses conseils , qu'il avoit obtenu son Abbaye en Règle , qu'il alloit embrasser l'état Religieux , & qu'il ne lui reprocheroit plus celui d'Abbé Commendataire. L'Evêque de Comminges lui dit , qu'il louoit Dieu des graces qu'il continuoît de lui faire. Mais que quand il lui avoit parlé contre l'état d'Abbé Commendataire , il n'avoit pas prétendu qu'on n'y pût pas faire son salut ; mais seulement que celui d'Abbé Régulier étoit plus sûr & plus conforme à l'esprit de l'Eglise. L'Abbé de Rancé se partit , qu'il s'étoit expliqué assez clairement pour ne s'y pas méprendre , qu'il lui suffisoit que l'état d'Abbé Régulier fût plus sûr & plus conforme au premier esprit de l'Eglise , pour se croire obligé de l'embrasser. Vous êtes donc résolu , continua l'Evêque , de vous faire Religieux de l'Etroite Observance de Cîteaux ? Si résolu , répondit l'Abbé , que je vais partir pour entrer au Noviciat ;

mais, ajouta l'Evêque, comment avez-vous pu vaincre l'aversion que vous aviez pour cet état, car elle me paroïsoit extrême ? L'Abbé avoua que la vanité naturelle lui avoit livré sur cela d'étranges combats. Que jamais résolution ne lui avoit plus coûté à prendre; qu'enfin la grace avoit si-bien pris le dessus, que toutes ses difficultés s'étoient dissipées, & qu'il avoit alors autant d'impatience d'embrasser l'état Religieux, qu'il en avoit autrefois d'éloignement. Il n'y a que Dieu, continua-t-il, qui puisse faire de pareils changemens. Il faut être le maître des cœurs, il faut les avoir formez pour en disposer ainsi à sa volonté. Il parla ensuite avec tant de ferveur des obligations de l'état qu'il alloit embrasser, que l'Evêque se crut obligé de lui conseiller de se moderer; qu'autrement il iroit si-loin, que personne ne le pourroit suivre. L'Abbé le lui promit. Mais l'Evêque prétendit depuis, qu'il ne lui avoit pas tenu parole.

L'Evêque de Comminges parle lui-même de cet entretien dans une de ses lettres

Ch. XIX Du 16. qu'on a déjà citée au Livre précédent.

lay
188.

» Deux ans après (dit ce Prelat) m'en
» étant allé à Paris, Monsieur l'Abbé de

Rancé retiré à l'Institution, m'écrivit ce un billet pour m'en donner avis, & se me pria de l'aller voir; ce que je fis. Il me témoigna que cette petite semence que j'avois jettée à Comminges dans son esprit & dans son cœur, avoit germé, & qu'il ne sçavoit pas encore ce qu'elle produiroit. Au bout de six semaines, il me dit qu'il alloit au Noviciat. Là-dessus, je lui dis, que comme je connoissois qu'il avoit l'esprit ardent, il iroit si loin que personne ne le pourroit suivre. Il m'assura du contraire, & qu'il se modereroit. On pourra voir dans la suite de cette Histoire, quelle fut l'occasion qui porta l'Evêque de Comminges à prétendre que l'Abbé de Rancé portoit un peu trop loin la severité de ses sentimens.

Le lendemain de cet entretien, l'Abbé de Rancé partit pour se rendre au Monastere de Nôtre-Dame de Perseigne de l'Etroite Observance de Cîteaux. Il y fut admis au Noviciat, & prit l'habit Religieux le treizième de Juin de l'an 1663. il avoit alors trente-sept ans cinq mois.

Cette démarche de l'Abbé de Rancé acheva de soulever contre lui sa famille, & la plûpart des amis qu'il avoit

encore dans le monde. Les uns publioient qu'une trop grande retraite lui avoit affoibli l'esprit. D'autres prétendoient qu'il n'avoit rien fait qui ne fût de son genie; qu'il avoit toujours donné dans l'extrême. Il y en avoit d'assez injustes, pour assurer qu'il avoit ses vuës. Qu'une ambition secreete étoit le seul motif d'une retraite si édifiante en apparence, que n'ayant pû porter dans le monde sa fortune aussi-loin qu'il l'avoit prétendu, il vouloit s'ouvrir de nouvelles routes, & dominer dans la Religion. Qu'on sçavoit trop ses sentimens sur l'amour de la gloire, & qu'il s'en étoit ouvert à trop de gens pour en pouvoir douter; que selon lui on y devoit tout sacrifier, & qu'il n'y avoit point d'honnête homme qui pût se proposer une autre fin.

Il est certain que ces maximes étoient assez celles de l'Abbé de Rancé, lors qu'étant livré à ses passions, il ne pensoit qu'à s'élever dans le monde. Il ne s'en cachoit pas alors, il en faisoit gloire; aussi en se proposant une fin si humaine, il prenoit le chemin qui l'y pouvoit conduire. Mais de se dépouiller de tout son bien, de tous les avantages qu'il avoit dans le monde, & de ceux qu'il y pouvoit prétendre; de se revêtir

d'un habit, & d'embrasser une profession qui le rendoit méprisable aux yeux du monde, de se condamner au jeûne, à la retraite, aux veilles, au silence, à une pénitence qui devoit durer autant que sa vie, par un motif de vanité & d'ambition, & dans la vuë de s'élever; c'est ce que des personnes raisonnables comprendront d'autant moins, que les plus grands scelerats seroient à peine capables d'une hypocrisie si outrée.

On ne s'est point encore avisé d'aller à la gloire par des routes aussi extraordinaires, & quiconque l'entreprendroit, coureroit risque de demeurer en chemin. La gloire & tous les autres biens qui flattent les sens ou la vanité, supposent la vie & la santé; ce n'est donc pas les rechercher que d'embrasser un état qui détruit l'un & l'autre.

Aussi, Dieu ne tarda pas à mettre l'Abbé de Rancé dans une épreuve qui l'auroit bien forcé de découvrir ses sentimens, s'il en avoit eu d'autres que ceux que la piété la plus sincère est capable d'inspirer. L'application continuelle des mains, le travail, les veilles, le jeûne, la prière, toutes les austeritez de sa Regle, quantité d'autres qu'il y ajoutoit; en un mot, une vie si différente de celle qu'il avoit

amenée dans le Monde , & si contraire à la délicatesse de son temperament , le jetta au quatrième mois de son Noviciat dans une maladie d'autant plus dangereuse , qu'il l'avoit long-temps dissimulée , & qu'elle n'avoit pû l'obliger à rien relâcher de l'austerité de sa Regle. Les Medecins consultez le condamnerent à la mort , s'il ne quittoit un genre de vie si contraire à son temperament ; & ses rechutes frequentes porterent enfin les Religieux à luy donner le même conseil. Il n'est point de dissimulation à l'épreuve de pareilles attaques , nous tenons trop à la vie , tous les autres biens en dépendent trop pour pouvoir la mépriser par des motifs humains.

L'Abbé de Rancé porta cependant la generosité chrétienne & religieuse jusques à la mépriser. Il répondit aux Medecins & à tous ceux qui vouloient le rengager dans le monde , qu'il aimoit mieux mourir que de quitter un état auquel Dieu l'avoit appelé , & où il étoit persuadé qu'il le vouloit. Et rien ne fut capable de le faire changer de resolution.

Dieu recompensa une fidelité si rare en luy rendant la santé , après bien des rechutes qui ne servirent qu'à faire éclai-

ter son zele ; il la recouvra aussi parfaite qu'il l'û. jamais euë ; & il reprit ses austeritez avec autant de zele que que s'il n'en eût pas pensé perdre la vie. De prétendre après cela que les motifs interieurs ne s'accordoient pas avec une penitence exterieure qui a si peu d'exemples , la justice & la charité ne permettent point de pareils jugemens ; car enfin , il ne s'agit de rien moins que de faire un démon d'un homme dont les vertus & les exemples ont été d'une si grande édification pour toute l'Eglise.

L'Abbé de Rancé parle de cette maladie dans une lettre qu'il écrivit quelque temps après à l'Evêque d'Alet. Je tombay malade (dit-il) quatre mois après avoir commencé le Noviciat ; & quoique mon mal fût tres-violent , & m'eût mis à deux doigts de la mort , & que selon les apparences il eût été causé par le changement de ma vie ; Dieu me fit tant de miséricorde , que je ne sentis jamais un soulèvement d'un moment , contre le dessein que j'avois eu de prendre l'état Monastique.

Du 26

May

1664.

Ces soulèvemens toutefois sont si naturels, ils naissent si aisément de l'amour de la vie , qu'il faut être bien mort à

I. Partie.

I

soi-même , & que la grace regne bien tranquillement dans un cœur , pour ne pas ressentir de pareils mouvemens. Car enfin, si les ressentir & les combattre, les combattre & les vaincre , seroit l'effet d'une vertu peu commune ; que doit-on penser d'une vertu qui va jusques à étouffer les sentimens les plus naturels , & à les empêcher de naître ?

L'Abbé de Rancé continuë à rendre compte de ses sentimens à l'Evêque d'Am-
 » let. Cependant (ajoute il) le temps
 » de mes épreuves est prêt de finir, &
 » je pense que dans trois semaines , si
 » Dieu me donne la perseverance, je
 » me verrai tres-proche de luy rendre
 » des protestations exterieures , de ce
 » que je luy ay déjà promis tant de fois
 » dans le fond de mon cœur, Je vous
 » avouë qu'il est plein du desir de se
 » consacrer à Dieu ; mais qu'il n'en est
 » pas pour cela moins rempli de mise-
 » res , & je ne puis comprendre que te-
 » nant à toutes choses par mille liens &
 » mille engagements , j'aye la hardiesse
 » de prendre une Profession qui ne veut
 » que des ames détachées ; & que mes
 » passions étant aussi vivantes en moy
 » qu'elles le sont , j'ose entrer dans un
 » état d'une veritable mort. Je vous

convie de demander à Dieu ma conversion, dans une conjoncture qui doit être la décision de mon éternité ; & qu'après avoir violé tant de fois les vœux de mon baptême , il me donne la grace de garder ceux que je lui faisais faire , qui en font comme un renouvellement , avec tant de fidélité , que je répare en quelque manière les égaremens de ma vie passée. Je ne perdrai jamais la reconnoissance d'une obligation aussi grande que celle que je vous aurai dans cette rencontre , si vous m'accordez le secours de vos prières.

L'Evêque d'Alet répondit à cette Lettre avec une cordialité , une estime & une veneration (c'est le terme dont il se sert) qui fait bien voir combien il étoit persuadé de la sincérité de sa vertu , & de la pureté de ses sentimens. Avec toutes ses lumieres , avec toute l'attention , & toutes les précautions qu'il avoit apportées à examiner le fond de son cœur , il n'y avoit jamais découvert cette vérité secrète , cette ambition cachée , cet amour de la gloire , & de la reputation auquel ses ennemis veulent qu'il ait tout sacrifié. Aussi l'envie voit souvent le mal qui n'est pas , & ne voit presque jamais

226 LA VIE DE L'ABBÉ
la vertu dont l'éclat frappe le plus vive-
ment les yeux.

L'Evêque d'Albi admire sur tout cette
sûr vîre, cette charité ardente qui l'a-
voit porté à préférer l'amour de sa vo-
cation à la propre vie, & il fait sur cela
une réflexion trop importante pour ne
s'en pas rapporter. La maladie (dit-il)
« qui vous est survenuë dans votre No-
« viciat, doit beaucoup vous affermir
« dans la persévérance & la confiance tres-
« vive & tres-constante de votre invio-
« lable fidélité à cet état, & que votre
« vocation sera suivie de la fidélité &
« de l'accomplissement de vos promesses
« & de vos vœux. Car s'il y avoit tenta-
« tion qui eût dû apparemment vous
« ébranler, c'étoit celle de la foiblesse
« de votre complexion, pour porter la
« rigueur d'une Règle si étroite, & si
« redoublée à la nature. Mais puisque
« cette épreuve n'a pas fait la moindre
« impression de découragement dans
« votre cœur, on en peut tirer avec rai-
« son le préjugé de l'inutilité des atta-
« ques que le démon vous pourroit faire
« à l'avenir ; non qu'il ne faille toujours
« demeurer dans la crainte & dans la
« défiance de soy-même, mais parce que
« la confiance en la grace de Dieu doit

DE LA TRAPPE. LIV. II. 197
toujours prévaloit , & on ne doit em-
ployer le premier mouvement , que
pour passer au second d'une manière
plus assurée, & auquel toutes nos crain-
tes , & toutes les experiences de nos
foiblesses se doivent terminer. Voilà
ce que l'Evêque d'Alet pense de cette
épreuve qui est en effet la plus grande de
celles auxquelles la foiblesse humaine
puisse être exposée.

CHAPITRE V.

*Les Supérieurs de l'Abbé de Rancé
l'envoient au Monastere de Cham-
pagne , pour y favoriser l'établif-
sement de la Réforme. Il y réussit.
Ils veulent l'envoyer en Touraine
pour le même sujet : Il s'en excuse.
Raisons de ce refus. Il va trouver
l'Abbé de Prieres.*

QUELQUE-TEMPS avant que l'Abbé
de Rancé eut écrit à l'Evêque d'A-
let la Lettre à laquelle celle qu'on vient
de rapporter sert de réponse , on avoit
établi la Réforme de Cîteaux au Monas-
tere de Champagne ; les anciens Reli-
gieux qui n'en étoient pas contens s'y

opposèrent, & engagerent des Gentilshommes du païs à soutenir leur opposition. La démarche étoit délicate sous un regne où les voyes de fait avoient un air de rebellion, dont les suites pouvoient être tres-fâcheuses. Cependant, les anciens Religieux sçurent si bien persuader à la Noblesse de leur voisinage, que le Roy n'étoit pas favorable à l'Etroite Observance, qu'elle prit leur parti, & leur promit d'obliger de gré ou de force les Réformez de se retirer.

Cette nouvelle étant venue à Perseigne, le Prieur crut que ce qu'on pouvoit faire de mieux étoit d'envoyer l'Abbé de Rancé en Champagne, pour ménager les esprits de la Noblesse, & l'empêcher d'exécuter son dessein. A peine l'Abbé y étoit-il arrivé, qu'on y vit venir vingt-cinq Gentilshommes bien montez, & bien armez. Ils s'étoient assemblez sous prétexte d'une partie de chasse, mais en effet, pour obliger les Réformez de se retirer. Le Marquis de Vassé qui étoit à leur tête apprit en arrivant à Champagne, que l'Abbé de Rancé venoit de s'y rendre; ils s'étoient vus souvent à la Cour, & même l'Abbé de Rancé luy avoit rendu un service des plus importants; il s'en souvint dans ce

moment , & sa reconnoissance l'emportant sur l'engagement qu'il avoit pris avec les Gentilshommes qui l'accompagnoient ; il ne vit pas plutôt l'Abbé de Rancé , qu'il courut l'embrasser , & luy faire mille offres de services. L'Abbé le prit au mot , & il le pria de favoriser la Réforme , ou du moins de ne s'y pas opposer , & de porter les Gentilshommes qui l'accompagnoient à prendre le même parti. Le Marquis le luy promit , & l'ayant quitté pour aller parler à ceux qui l'accompagnoient , il les obligea de se retirer. Il les suivit quelque temps après , & fut toujours depuis tres-favorable à la Réforme.

Environ ce même temps , quelques Monasteres de Touraine ayant été reformez , on y trouva à peu près les mêmes obstacles ; le Prieur de Perseigne jeta aussi-tôt les yeux sur l'Abbé de Rancé ; il crut que s'il l'envoyoit en Touraine , il y auroit le même succès qu'il venoit d'avoir à Champagne , & sur cela il luy proposa de faire ce voyage. L'Abbé de Rancé qui n'avoit quitté le monde que pour vivre dans le silence & dans la retraite , ne put goûter cette proposition.

Il consideroit d'un côté l'obéissance qu'il devoit à ses Superieurs , le bon

ordre , & la discipline reguliere qu'il s'agissoit d'établir dans plusieurs Monasteres , les amis & le credit qu'il avoit dans la Province , la protection dont la Réforme avoit besoin , & les inconveniens du refus qu'il pourroit faire. Mais il consideroit de l'autre qu'il s'agissoit de retourner dans une Province où il ne pouvoit manquer de rencontrer les compagnons de ses égaremens passez , & une partie des objets qui les avoient causez , qu'il n'étoit pas encore assez affermi dans le bien pour s'exposer à des occasions dont personne ne comprenoit mieux le danger que luy, qu'il luy faudroit essuyer des entretiens & des visites qu'il ne pouvoit éviter avec trop de soin , que c'étoit exposer la grace de sa vocation ; que l'Ecriture l'avertissoit , que qui n'a pas soin d'éviter le peril , ne manque jamais d'y succomber. Qu'il étoit même contre le bon ordre , qu'un Novice allât courir ainsi de Province en Province , qu'il se mêlât de negociations , d'accommodemens & de traitez , que rien n'étoit plus contraire à l'esprit de componction & de penitence ; qu'en un mot , le temps des épreuves devoit se passer dans la solitude & dans le silence. L'Abbé de Rancé s'étant affermi dans ces dernieres

reflexions , il les representa avec respect à son Supérieur , & le pria d'y avoir tout l'égard que sa foiblesse exigeoit de sa charité. Mais ce ne fut jamais la maxime des Communautés de faire assez d'attention aux besoins des particuliers , quand il s'agit de l'intérêt commun. Le Prieur de Perseigne entêté de son dessein , & resolu de profiter du credit & des amis de l'Abbé de Rancé , traita ses raisons de scrupules mal fondez ; il luy parla en termes magnifiques du merite de l'obéissance , & l'assura qu'il ne courroit aucun risque en entreprenant ce voyage , par le seul motif de la soumission qu'il devoit à son Supérieur. Mais soit que l'Abbé de Rancé en sçût plus que luy sur un pareil chapitre , ou qu'il fût convaincu que l'obéissance avoit des bornes , ou plutôt qu'il fût vivement frappé du danger auquel on le vouloit exposer , il pria le Prieur de Perseigne de ne luy point ordonner ce que sa conscience ne luy permettoit pas d'exécuter.

La fermeté avec laquelle l'Abbé de Rancé luy fit cette priere , l'empêcha d'insister davantage sur ce voyage , il ne luy en parla plus ; mais il considéra l'Abbé de Rancé comme un homme at-

LA VIE DE L'ABBÉ

à son sens , & qui ne feroit jamais
volonté ; il en écrivit en ces ter-
mes l'Abbé de Prieres Vicaire General
Réforme , & luy manda que quel-
qu'un que luy pût faire la recep-
tion de l'Abbé de Rancé , si l'on étoit
obligé de penser deux fois à l'admet-
tre à la Profession. C'est ainsi que les
lois particulières décident sou-
vent les plus grandes affaires.

L'Abbé de Prieres fut d'autant plus
satisfait de la Lettre du Prieur de Persei-
gne , qu'il étoit plein d'estime pour
l'Abbé de Rancé , & qu'il ne doutoit
pas que sa réception ne fût fort avan-
tageuse à l'Étroite Observance. Mais
comme il avoit une prudence consom-
mée , & qu'une longue expérience luy
avoit appris que rien n'est plus aisé que
de se tromper , lors qu'il s'agit du dis-
cernement des esprits , il crut qu'il ne
devoit pas tout-à-fait négliger le senti-
ment du Prieur de Perseigne , mais qu'il
ne devoit pas aussi décider d'une affaire
de cette importance sur son seul avis.
Il résolut sur cela de ne s'en rapporter
qu'à soy-même , & pour mieux juger du
caractère de l'Abbé de Rancé , il luy
donna un rendez-vous à quatre lieues
de Paris. L'entretien qu'il eut avec luy

ne servit qu'à augmenter l'estime qu'il en avoit conçue, & détruisit absolument toutes les préventions que le Prieur de Perseigne avoit voulu luy donner. Il luy trouva un esprit supérieur, & une capacité d'autant plus estimable qu'elle étoit accompagnée d'une humilité profonde.

Il avoit déjà acquis toutes les vertus religieuses, & il les possédoit dans un degré si éminent, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à une grace du premier ordre le progrès qu'il y avoit fait en si peu de temps. L'Abbé de Prieres pour s'assurer de sa docilité dont on avoit voulu luy donner de la défiance, luy fit plusieurs propositions plus dures les unes que les autres; mais comme elles alloient toutes à l'élever à une plus haute perfection, il luy trouva une soumission qui alloit toujours au delà de tout ce qu'il put luy proposer. Il est vrai qu'il luy parut avoir une grande fermeté pour toutes les Observances de sa Règle, & il luy fut aisé de juger qu'il en porteroit la pratique au delà même de ce qui étoit en usage dans l'Étroite Observance; mais l'Abbé de Prieres avoit trop de vertu pour être sensible à cette belle jalousie, qui ne peut souffrir

LA VIE DE L'ABBÉ

matiere de Réforme on porte les
plus loin que nous ne les avons
nous-mêmes ; en un mot, ce zele
fermé ne passerent point pour
ut dans l'esprit de l'Abbé de

Quand il eut congedié l'Abbé
cé, il écrivit au Prieur de Per-
qu'il ne fist point difficulté de
tre à la Profession, & qu'il se char-
vant devant les hommes
es c pourroit avoir l'engage-
le l'Abbé de Rancé.

CHAPITRE VI.

*L'Abbé de Rancé va à la Trappe, y
lit son testament en plein Chapi-
tre. Retourne à Perseigne, y fait
sa Profession. Conversion de Dom
Joseph Bernier ancien Religieux
de la Trappe. L'Abbé fait prendre
une nouvelle possession de l'Abbaye
de la Trappe, en qualité d'Abbé
Régulier : il reçoit la benediction
Abbatiale à Séz.*

COMME le temps de la Profession
de l'Abbé de Rancé approchoit, à
peine fut-il de retour à Perseigne qu'il

se vit obligé de se rendre à la Trappe. Là le Chapitre étant assemblé, il y lût le testament qu'il avoit fait en faveur des Peres de l'Etroite Observance de cette Maison, dès le temps qu'il eut pris la résolution de s'y faire Religieux. Voicy après les préliminaires ordinaires comme il parle dans ce testament.

Si j'avois plus de bien que je n'en ai, je me croirois obligé préférablement à tout d'en disposer en faveur du Monastere de la Trappe, duquel il y a plus de vingt-cinq ans que je suis Abbé Commendataire, pour satisfaire à un tres-grand nombre de malversations que j'y ay faites, & de dommages qui y sont arrivez par ma negligence dans le maniemment de ses affaires & de son bien, & pour ne m'être acquitté pendant tout ce temps-là d'aucune de mes obligations spirituelles & temporelles. Je proteste que je parle sans exageration & sans excés, & que la confession que je fais est aussi veritable & sincere que je la ferois si j'étois devant le Tribunal de JESUS-CHRIST.

Après une declaration si humble sur laquelle on pourroit faire bien des reflexions, il se dépouille de tous les meubles qu'il avoit mis dans le Monastere

de la Trappe , & particulièrement de la Bibliothèque ; il les remet entre les mains des Religieux , à condition qu'ils ne pourront être transportez hors de l'Abbaye , ni mis ailleurs pour quelque raison que ce puisse être. Il déclare que son intention est qu'ils servent à l'usage & à l'instruction des Religieux Réformez de la Maison ; & au cas que par des événemens qu'on ne peut prévoir, l'Abbaye tombât entre les mains des anciens Religieux , & que la Réforme cessât d'y être , il donne la Bibliothèque à l'Hôtel-Dieu de Paris , pour être vendue , & le prix employé à la nourriture des pauvres & des malades. Il déclare encore qu'il fait cette disposition en faveur des Religieux Réformez de cette Maison , & de ceux qui leur succéderont dans la même Observance , & qu'il ne veut point que son successeur (s'il est Abbé Commendataire) y ait aucune part , & puisse y rien prétendre , ni même qu'il ait aucun usage des Livres qu'avec la permission des Religieux de la Maison. Il donne encore au Monastere de la Trappe tout ce qui pourra luy être dû au jour de sa mort ; à la reserve de deux mille quatre cent livres qu'il donne au Monastere de Per-

seigne , pour luy marquer sa reconnoissance de la grace qu'il y a reçue d'y faire son Noviciat , & de celle qu'on veut bien l'y faire en l'y recevant à Profession.

Après avoir fait ces dispositions (il ajoute) qu'il espere que Dieu regardera des yeux de sa miséricorde , cette legere restitution qu'il fait au Monastere de la Trappe , quoi qu'elle soit beaucoup au dessous de ses obligations, & que luy ayant fait la grace de luy donner des intentions plus étendues , il ne le jugera pas dans la severité de sa justice.

Après que l'Abbé de Rancé se fut ainsi dépouillé de tout ce qui luy restoit de bien , il retourna à Perseigne pour y achever son Noviciat. Il y reçut quelque temps après ses Expéditions de Rome , pour tenir en Regle l'Abbaye de la Trappe qu'il avoit encore en Commende. Enfin il y fit Profession le vingt-sixième Juin de l'année mil six cent soixante & quatre , entre les mains de Dom Michel Guiron , Commissaire de l'Abbé de Prieres Vicaire General , avec deux autres Novices ; l'un d'eux avoit été son valet de chambre. L'exemple de son Maître le toucha , il ne put se résoudre

à le quitter, il voulut le suivre dans sa retraite ; il se distingua depuis par sa penitence, & a vécu long-temps à la Trappe sous le nom de Frere Antoine. Deux jours après il y eut encore un Religieux qui fit Profession pour la même Abbaye de la Trappe.

Mais ce qui combla de joye l'Abbé de la Trappe (car c'est le nom qu'il porta toujours depuis) fut la conversion d'un des anciens Religieux de la Trappe, qui arriva quelque temps avant sa Profession ; il s'appelloit Dom Joseph Bernier. Il avoit vécu long-temps dans de grands desordres, & personne ne s'étoit opposé avec plus d'ardeur à l'établissement de la Réforme, & à tous les bons desseins de l'Abbé. La retraite si édifiante de l'Abbé, l'austerité de sa penitence, son assiduité à la priere & à tous les exercices reguliers, son humilité profonde, & la charité sans bornes dont il usoit envers luy, firent d'abord une impression assez vive sur son esprit ; mais la force des habitudes l'entraînoit, & le poids des liens de l'iniquité qui l'accabloit ne luy permettoit pas même de penser à l'imiter. Cependant le temps des miséricordes de Dieu approchoit, & les grands exemples de l'Abbé dont il étoit

continuellement frappé , le portoient à se dire quelquefois à luy-même ? *Pourquoy ne pourrois-je pas faire au moins une partie des choses que je vois faire à un homme de qualité , élevé dans la délicatesse & dans le grand monde , nourri dans l'esperance d'une grande fortune ? Quels sont les liens qui me retiennent en comparaison de ceux qu'il a rompus ?*

L'Abbé s'apperçut que ce Religieux commençoit à revenir à luy-même , à la maniere respectueuse & pleine de reconnaissance dont il recevoit les petits services qu'il s'attachoit à luy rendre. *Vous avez*, luy disoit-il quelquefois , *bien de la bonté pour un misérable qui ne merite pas qu'on pense à luy.* D'autrefois il luy disoit : *Ce seroit assez pour moy des miettes qui tombent de vôtre table , je ne suis pas digne d'y être admis avec vous.* L'Abbé qui connoissoit le prix d'une ame , avoit une attention continuelle sur ce Religieux ; il faisoit des prieres ferventes pour sa conversion. Cependant il partit pour aller prendre l'habit à Perseigne , sans que Dom Bernier se fût ouvert à luy de ce que Dieu commençoit à operer dans son cœur. Mais l'Abbé fut agréablement surpris , lorsque deux mois après qu'il fut arrivé à Perseigne , Dom

Bernier l'y vint trouver, il se jeta à ses pieds, il les arrosa de ses larmes, & ne les quitta point qu'il ne luy eût promis qu'on le recevroit au Noviciat. Il y fut reçu, & pendant l'année des épreuves, personne ne le surpassa dans l'amour du silence & de la retraite, dans la pratique de la penitence la plus austere & de toutes les vertus religieuses. Il fit Profession environ trois mois après l'Abbé de la Trappe, il l'y suivit, & fut toujours depuis un modele de vertu.

Quatre jours après que l'Abbé de la Trappe eut fait Profession, Pierre Felicien successeur de l'Abbé au Prieuré de saint Clementin, prit en son nom possession de l'Abbaye de la Trappe en qualité d'Abbé Régulier, en vertu de sa Procuration. L'Abbé étoit si penetré de la grace que Dieu luy avoit faite en le retirant du monde, qu'il ne put se résoudre à aller faire luy-même cette ceremonie. On voit ses sentimens dans une Lettre qu'il écrivit dans ce même temps.

» Je vous confirme (dit-il) par cette
 » Lettre le pressentiment que vous aviez
 » de ma Profession. Il y a trois jours
 » que je l'ay faite, & que je suis lié à
 » Dieu pour le reste de mes jours, dans
 » une condition qui m'a paru tres-vile

& tres-méprisable , & par conséquent «
tres-propre pour faire penitence de mes «
pechez. «

Vous me demandez (continuë-t-il) »
quels ont été les sentimens de mon «
cœur dans ce moment ? Et pour vous «
répondre je vous dirai en un mot , «
que je me suis vû comme un homme «
condamné à l'enfer par le nombre & «
par la grandeur de mes pechez ; & j'ay «
crû en même tems que l'unique moyen «
d'appaiser la colere de Dieu , étoit de «
m'engager dans une penitence qui ne «
finît qu'avec ma vie, & que la profession «
que j'embrassois convenoit tout-à-fait «
à une personne penetrée de ces senti- «
mens.... Je ne sçay pas si ma vie pourra «
plaire à Dieu , & si la satisfaction pu- «
blique que je veux luy faire trouvera «
grace auprès de luy ; mais je sçai bien «
que j'ay frappé à la seule porte qui «
m'étoit ouverte , & que je ne pouvois «
rentrer que par là dans la paix de Je- «
sus-CHRIST..... J'essayeray de luy «
garder , avec une fidelité constante , «
ce que mon cœur luy a promis mille «
fois avant que ma bouche luy en ren- «
dît des protestations exterieures , & «
mon repos est que je fers un maître «
qui n'abandonne jamais ceux qui sont «

„ demeurez avec perseverance à son ser-
 „ vice. Enfin il fera ce qui luy plaira ,
 „ il est le Seigneur , & personne n'a
 „ droit de s'en plaindre ; mais je feray
 „ mon devoir jusques à la mort , au
 „ moins je ne cesseray pas de luy en de-
 „ mander la grace. Voilà en peu de mots
 „ ma disposition presente , qui n'est
 „ qu'une pure resignation à la provi-
 „ dence de Dieu , & un abandonnement
 „ à ses soins paternels ; je n'ai pas le
 „ loisir de vous en dire davantage. Priez
 „ Dieu pour moy , je n'en ay jamais eu
 1. Deg. „ tant de besoin. Je me souviens d'avoir
 art. 7. „ lû dans saint Jean Climaque , qu'une
 „ creature qui a été assez malheureuse
 „ pour perdre les bonnes graces de son
 „ Dieu , ne doit point arrêter le cours
 „ de ses larmes , jusques à ce que Dieu
 „ luy ait dit par luy-même ou par quel-
 „ qu'un de ses Anges , que ses pechez
 „ luy sont pardonnez.

Ce fut dans ces sentimens si vifs de
 penitence , de confiance en Dieu , &
 d'abandon à sa misericorde , qu'il reçut
 Le 13. la benediction Abbaticale des mains de
 Juillet Patrice Plunguet , Evêque d'Arda en
 1664. Irlande , assisté de l'Abbé de S. Martin
 de Séez , & de toute la Communauté.
 La ceremonie s'en fit dans ce même

DE LA TRAPPE. LIV. II. 213
Monastere qui est de l'Ordre de saint
Benoist, & de la Congregation de saint
Maur.

Ce ne fut pas pour luy une simple ce-
remonie, comme elle l'est pour tant d'au-
tres qui n'y apportent pas les dispositions
requises. Il y reçut avec plenitude cet
esprit de sagesse & de discretion qui luy
étoit necessaire pour la conduite de ses
Religieux, dont il étoit devenu le pere
& le Pasteur.

CHAPITRE VII.

*L'Abbé de Rancé se retire à la Trap-
pe, resolu d'y finir ses jours dans
la penitence. Il y commence la Ré-
forme qui a depuis édifié toute
l'Eglise. Il est obligé de quitter
sa solitude pour se trouver à une
Assemblée des Abbez de l'Etroite
Observance.*

L'Abbé de la Trappe se voyant au
comble de ses desirs par la Profes-
sion Religieuse, se rendit dès le lende-
main dans son Monastere, en vuë d'y
finir ses jours dans la pratique d'une
penitence continuelle. Il y trouva une

Communauté peu nombreuse, mais toute composée de Religieux bien intentionnés, qui ne respiroient que la pratique exacte de toutes les vertus de leur état. L'Abbé se contenta d'abord d'y faire observer la régularité qui étoit en usage dans les Monastères de l'Étroite Observance, mais il ne fut pas long-temps sans porter ses vues plus loin.

Il avoit lu pendant son Noviciat avec toute l'application possible, la Règle de saint Benoît dont il devoit faire profession : tout ce qui avoit été en usage par les premiers solitaires de l'Eglise, & tout ce qui s'étoit pratiqué dans les premiers siècles de la Réforme de Cîteaux. Il demeurait d'accord qu'on avoit rétabli dans l'Étroite Observance d'excellentes pratiques, & que la vie que l'on y menoit étoit très-sainte ; mais il étoit persuadé que la Règle de saint Benoît, dont on y fait Profession, demandoit quelque chose de plus. L'exemple des premiers Religieux de Cîteaux & de Clairvaux le touchoit vivement, & il ne pouvoit approuver qu'on n'en eût pas rétabli tous les usages. *Sommes-nous (disoit-il) moins pecheurs qu'eux & moins corrompus, & avons-nous moins besoin de penitence ?* On luy représentoit sur cela que

les corps étoient devenus plus foibles , & qu'on ne pouvoit plus pratiquer toutes les austeritez qui avoient été autrefois en usage. *Dites* (répondoit-il) *que nous avons moins de Zele & de ferveur ; mais pour les forces elles sont égales , & la vie des hommes est encore aussi longue qu'elle l'étoit du temps de nos peres.*

Penetré de ces sentimens , il resolut de porter les choses plus loin que l'on n'avoit fait dans l'Erroite Observance , & de rétablir , s'il se pouvoit , tous les anciens usages de Cîteaux & de Clairvaux. Il avoit toutes les qualitez nécessaires pour l'execution d'une si sainte entreprise ; il étoit ferme , il avoit de grandes lumieres , un zele ardent , capable de tout entreprendre , une éloquence propre à tout persuader , un grand discernement des esprits , une charité tendre & insinuante , qui le rendoit maître des cœurs de tous ceux que Dieu avoit soumis à sa conduite , & un amour pour la penitence , & pour toutes les vertus religieuses qui ne pouvoit aller plus loin , & qui le sollicitoit continuellement à entreprendre de grandes choses pour Dieu , & qui le soutenoit dans toutes ses entreprises.

Ces qualitez & les grands exemples

de vertu qu'il donnoit continuellement à ses Religieux , luy en ayant acquis l'estime & la confiance , il entreprit de les porter à la plus haute perfection. Il leur representoit avec ce zele & cette éloquence qui luy étoit naturelle , & que l'esprit de Dieu rendoit encore plus vive & plus touchante ; que la première obligation d'un Chrétien , à plus forte raison d'un Religieux , étoit de vivre dans la penitence , puisque les premières paroles dont JESUS-CHRIST s'étoit servi pour commencer sa Mission , & pour prêcher au peuple , nous apprennent que c'est la penitence qui ouvre les portes de son Royaume. Que cette vertu ne pouvoit subsister sans la priere , le jeûne , la retraite , & une entière abnegation de soy-même. Que S. Bernard ne leur avoit point laissé d'autre idée de l'état qu'ils avoient embrassé , & qu'on lisoit encore dans la cent quarante-deuxième de ses Lettres, que l'Ordre de Cîteaux n'étoit autre chose que la profession d'une vie humble , pauvre , méprisée , soumise , & qu'on n'y connoissoit de paix & de joye , que celle que le S. Esprit répand dans les cœurs. Que c'étoit - là le véritable caractère de l'Ordre

l'Ordre dans lequel ils étoient entrez, & celui de tous les vrais Religieux ; qui les avoit distinguez de tout rems, & qui leur avoit donné cet empire si absolu sur le démon & sur les hommes. C'est (ajoutoit-il) ce qui les a rendus la terreur des premiers, & l'admiration des autres ; C'est par cette disposition qu'on peut nommer toute divine, parce qu'elle ne sçauroit être que l'opération du S. Esprit, qu'ils ont chassé les démons des corps des possédez ; qu'ils ont amolli les âmes les plus dures & les plus rebelles, qu'ils ont rendu la vie aux morts, la vue aux aveugles, la santé aux malades, qu'ils ont dompté la fureur des bêtes les plus cruelles ; enfin, qu'ils ont rétabli l'innocence & la piété, qu'ils ont formé des cœurs dignes d'être les temples du S. Esprit, & que par une penitence de peu de durée, ils se sont purifiez & assurez du bonheur éternel.

humilitas est, voluntaria paupertas est, obedientia, pax, gaudium in Spiritu Sancto. Ep. 142.

Par tels & semblables discours, l'Abbé de la Trappe inspiroit à ses Freres l'estime & l'amour de leur état, & leur en donnoit la véritable idée. Il rétablit de la sorte plusieurs anciennes pratiques de l'Ordre de Cîteaux. D'un consente-

LA VIE DE L'Abbé

unanime les Religieux de la
pe se priverent de l'usage du vin,
celuy du poisson ; ils ne se permi-
celuy des œufs que fort rarement,
luy de la viande que dans les plus
ls besoins. Le commerce avec les
nnes du siècle fut rendu moins fre-
t, dans la vue de se retrancher
à fait, comme on fit quelques an-
après.

Abbé de la Trappe avoit encore fort
à cœur le rétablissement du travail des
mains, tel qu'il étoit en usage dans les
premiers temps de Cîteaux. Il disoit
sur cela à ses Religieux : Que Dieu
avoit ordonné le travail à l'homme
innocent, comme un moyen pour
conserver son innocence ; mais qu'il
l'avoit commandé à l'homme pecheur,
pour la recouvrer après l'avoir per-
due. Qu'aussi tous les Ordres Monas-
tiques qui avoient été établis sur la
pratique des conseils Evangeliques,
n'avoient eu garde de negliger ce
commandement. Qu'il n'y avoit au-
cune regle de solitaires qui n'en re-
commendât la pratique ; que le tra-
vail abaissoit, qu'il humilioit & mor-
tifieoit l'esprit aussi-bien que le corps,
qu'il portoit & unissoit à Dieu, lors

qu'il se faisoit en esprit de penitence, & avec tous les sentimens de pieté qui devoient l'accompagner; Qu'en un mot, les Moines devoient travailler pour gagner leur vie, pour n'être à charge à personne, & pour avoir de quoy assister les pauvres. Il ajoutoit qu'on ne pouvoit pas satisfaire à des intentions si saintes que l'Apôtre luy-même avoit marquées, par un travail de peu de durée, ou qui ne produisoit rien d'utile; qu'ainsi il ne croyoit pas qu'on pût donner à une pratique si ancienne & si essentielle à l'état des solitaires, moins d'une heure & demie le matin, & autant après midy. C'est sur ce pied qu'on regla deslors à la Trappe le temps du travail; il y eut même quelque chose de plus; car les Religieux apprehendant que dans la suite des temps on ne negligeat cet usage, comme il étoit déjà arrivé, voulurent s'y engager pour toujours par un vœu particulier. Comme cela ne s'étoit point encore pratiqué dans l'Ordre de Cîteaux, l'Abbé ne jugea pas à propos de le permettre. Je dirai à cette occasion que l'Abbé de la Trappe ne s'est jamais servi de son autorité pour établir aucune de ces observances si édi-

LA VIE DE L'ABBÉ

s qui sont en usage dans ce Monastere. Jamais homme ne fut plus éloigné de cette domination accablante, & consulte personne quand il s'agit de ces loix. Il avoit de la fermeté pour maintenir les Regles lors qu'elles étoient une fois reçues, mais il n'en étoit aucune que tout le monde

& même ne l'eût de-
mandé avec beaucoup d'instance; alors il étoit le premier à en donner l'exemple, & il alloit toujours au delà de ce qu'il prescrivoit aux autres. C'est ainsi que cette Réforme si édifiante commença à s'établir à la Trappe. On en verra le progrès dans la suite de cette Histoire.

On ajoutera seulement qu'en même temps que l'Abbé de la Trappe rétabliroit dans son Monastere les pratiques extérieures de penitence, qui avoient été en usage parmi les anciens solitaires, il étoit encore plus occupé à y établir l'esprit d'une piété tendre & solide, d'une humilité profonde, d'une charité ardente & effective; il commença même dès lors à introduire parmi les Freres (car il les appelloit toujours ainsi) une manière respectueuse de parler & d'agir les uns avec les autres, & pour ainsi dire une

sainte politesse. Ces manieres pleines de déference & de respect n'avoient rien de l'esprit & de l'air du monde; elles étoient toutes fondées sur un profond mépris qu'ils avoient pour eux-mêmes , & sur une estime tres-sincere qu'ils avoient les uns pour les autres. On ne voyoit point à la Trappe ces manieres familières , ou pour mieux dire indécentes & grossieres , que même les honnêtes gens du monde ont bannies de leur commerce ; la retenuë , la circonspection , la modestie regnoient dans toutes les paroles & dans toutes les actions de ces saints Solitaires.

L'Abbé de la Trappe ne pensoit qu'à se sanctifier luy-même , & à porter ses Freres à la plus haute perfection de l'état Monastique , lors qu'il reçut de ses Supérieurs des ordres pressans auxquels il ne s'attendoit pas. Ces ordres l'obligeoient de se rendre incessamment à Paris , pour se trouver à une assemblée d'Abbez , & de Supérieurs de l'Etroite Observance de Cîteaux , qui avoit été indiquée au College des Bernardins. Pour comprendre quel en fut le sujet , on ne peut pas se dispenser de reprendre les choses d'un peu plus haut.

CHAPITRE VIII.

Histoire abrégée des différends entre les Religieux de l'Étroite Observance , & ceux de la Commune Observance de Cîteaux.

L'ORDRE de Cîteaux fondé sur la fin du onzième siècle par saint Robert, S. Alberic, & S. Etienne , & illustré le siècle suivant par la doctrine & la sainteté éclatante de saint Bernard , fut pendant deux cent ans la gloire & l'édification de l'Eglise.

Dans ces premiers temps , la vie des Religieux de l'Ordre de Cîteaux étoit très-austère & très-pénitente ; ils n'avoient point d'autre Règle que celle de saint Benoît , & ils faisoient profession de la pratiquer à la lettre , & de n'admettre ni explication , ni adoucissement , ni aucune de ces dispenses qu'on a depuis obtenues , & qui étoient alors pour la plupart en usage dans l'Ordre de Cluny. Ils joignoient le travail des mains aux jeûnes , aux veilles , à la prière , & au chant de l'Office divin ; la retraite & le silence s'y pratiquoient avec

la dernière exactitude. La simplicité & la pauvreté regnoient dans leurs meubles, leurs habits, & dans les ornemens de leurs Eglises ; on ne pensoit qu'à y adorer Dieu en esprit & en vérité. Il est vrai que dès lors les Princes, les Evêques & les peuples leur bâtirent des Eglises & des Monasteres à l'extérieur fort magnifiques ; le dedans étoit très-pauvre, la grandeur & la magnificence des bâtimens ne servoit bien souvent qu'à les rendre moins sains & moins commodes. La nourriture de ces saints Solitaires répondoit parfaitement au reste de leur vie, & à l'amour qu'ils avoient pour la pénitence. On rapporte dans la vie de saint Bernard, qu'un homme de qualité passant à Clairvaux ne put s'empêcher de verser des larmes en voyant le pain dont on nourrissoit des personnes d'une vertu si éminente, dont plusieurs étoient d'une naissance illustre, & avoient été élevez dans le monde avec beaucoup de délicatesse ; il étoit tel que les bêtes avoient de la peine à en manger. En un mot, on vivoit dans tous les Monasteres de Cîteaux comme on vit aujourd'hui à la Trappe.

L'Abbé dont j'écris l'Histoire prétendoit même qu'on ne menoit pas encore

214 LA VIE DE L'ANNE
dans son Monastere une vie si austere
que celle qui étoit alors en usage à Cîteaux , & dans tous les Monasteres de
l'Ordre. On peut juger par là quelle
étoit l'austerité de ces premiers Solitaires.
Deux siècles se passerent de la sorte avec
tant d'estime & d'admiration pour l'Or-
dre de Cîteaux , que les plus illustres
Eglises s'estimoient heureuses quand el-
les en pouvoient tirer leurs Evêques.

Mais il n'est point encore arrivé qu'au-
cun établissement ait subsisté long temps
sur le pied de la premiere ferveur ; il n'y
a rien dont la foiblesse humaine se lasse
plutôt que d'une vie austere & cachée ,
où l'amour propre & la cupidité ne trou-
vent point de ressources. L'Ordre de Cîteaux l'éprouva , il déchut insensiblement de sa premiere austerité ; on demanda , & on obtint des adoucissements & des dispenses. Le schisme qui divisa si long-temps l'Eglise d'Occident survint là-dessus ; tout prit parti ; les Religieux même les plus unis se partagerent ; les guerres succederent au schisme , la désolation fut portée dans les Provinces ; les Monasteres furent pillés , & plusieurs même furent détruits de fond en comble. L'heresie qui suivit la guerre , & qui la ralluma plus terrible qu'aupa-

ravant , augmenta la désolation & le desordre ; on ne connut plus de dépendance , on se souleva contre l'autorité la plus légitime ; chacun se rendit juge des mœurs & de la Foy. L'oisiveté & les richesses succederent au travail & à la pauvreté. Une curiosité profane prit la place de la simplicité ancienne ; elle penetra dans les Monasteres les plus éloignez de la vuë des hommes ; la dissolution & l'impiété trouverent des aziles & des protecteurs. Voilà les causes de la décadence de la plûpart des Ordres Religieux , & de celui de Cîteaux en particulier.

D'abord le desordre fut renfermé dans l'enceinte des Monasteres ; comme il avoit peu de témoins au dehors , on en fut peu scandalisé ; il se répandit ensuite dans le public avec tant d'éclat , que les Princes dont les prédecesseurs avoient fait gloire de protéger l'Ordre de Cîteaux , en demanderent la suppression à Innocent VIII.

Les choses étoient à peu près en cet état , lorsque Dom Denys de l'Argentier Abbé de Clairvaux , secondé de quelques autres Religieux de l'Ordre de Cîteaux , entreprit de faire revivre le premier esprit de l'Ordre dans tous les

LA VIE DE L'ABBÉ
Monasteres de France : il étoit déjà fort
âgé lorsque Dieu luy inspira cette sainte
resolution ; mais le zele suppléant à l'âge ,
il commença par son Abbaye , il en
bannit les abus & les scandales , il y
rétablit le bon ordre , & le soutint tou-
jours depuis par sa pieté & par sa vîgi-
lance. Plusieurs Maisons de sa filiation ,
& d'autres même qui n'étoient pas de
sa dépendance , touchées de son exem-
ple , resolurent de le suivre , & repri-
rent les mêmes pratiques qui avoient
été rétablies dans Clairvaux. C'est par-
là que l'Etroite Observance de l'Ordre
de Cîteaux a commencé en France. On
ne sçauroit assez louer Dom Nicolas
Boucherat Abbé General de Cîteaux ,
de l'avoir toujours appuyée de toute son
autorité ; mais comme les Chapitres
Généraux luy étoient contraires , &
qu'elle n'avoit d'ailleurs aucun appuy ,
les choses n'allèrent pas loin ; la Réfor-
me se trouva reduite à un petit nombre
de Monasteres , & tout le reste de l'Or-
dre demeura dans le relâchement. L'Or-
dre de Cîteaux n'étoit pas le seul qui se
trouva en cet état , tous les anciens
Ordres Religieux étoient à peu près
dans la même situation , ils avoient tous
abandonné les Regles & l'esprit de leur
premiere Institution.

Les plaintes qui en furent portées de tous côtez au Roy Louis XIII. luy persuaderent qu'il étoit de sa religion de remédier à tant de desordres ; il s'adressa pour cela à Gregoire XV. & en obtint un Bref en datte du huitième Avril mil six cent vingt-deux ; il étoit adressé au Cardinal de la Roche-Foucaud , & luy donnoit pouvoir de reformer tous les anciens Ordres Religieux de France.

Le Roy ayant reçu ce Bref l'autorisa par ses Lettres Patentes , le remit au Cardinal de la Roche-Foucaud , & luy en recommanda l'exécution. Le Cardinal qui avoit toute la pieté & tout le zele qu'une commission de cette importance demandoit , le fit aussi-tôt signifier à l'Abbé de Cîteaux , & aux quatre premiers Abbez de l'Ordre. Il leur envoya en même temps des Mandemens , par lesquels il leur ordonnoit de se rendre auprès de luy , afin qu'il pût conférer avec eux sur l'exécution du Bref de Sa Sainteté , & faire toutes choses de leur participation & de leur avis.

La surprise des Abbez fut extrême , quand ils virent l'autorité du Pape & du Roy concourir à leur Réformation ; c'est-à-dire , à la chose du monde pour

laquelle ils avoient le plus d'aversion. Ils s'étoient fait une douce habitude de la vie qu'ils avoient menée jusques alors , & ils regardoient le rétablissement des anciennes pratiques de l'Ordre comme un joug insupportable dont la seule pensée leur faisoit horreur ; les Religieux de leur dépendance étoient pour la plûpart dans les mêmes sentimens. On délibéra sur cela , l'on prit conseil , & l'on résolut enfin de se soumettre en apparence ; mais d'éluder en effet par toutes les voyes possibles l'exécution du Bref de Sa Sainteté.

Pendant que le General de l'Ordre & les premiers Abbez étoient dans ces sentimens , ceux dont Dieu avoit touché les cœurs , & qui avoient commencé à se reformer , regardoient l'exécution du Bref comme la seule chose qui pouvoit les autoriser , les mettre à couvert des entreprises de la Commune Observance , & leur donner les moyens de s'établir & de s'étendre ; ils prirent donc une résolution unanime de seconder de tout leur pouvoir les intentions du Pape & du Roy , & de se faire un protecteur du Cardinal de la Roche-Foucaud.

Cependant tous les délais étant expirés , le General & les premiers Abbez,

de l'Ordre se rendirent à Paris auprès de son Eminence , & luy témoignèrent qu'ils étoient résolus de se soumettre à tout ce qu'il luy plairoit d'ordonner. Le Cardinal pour profiter d'une disposition à laquelle il ne s'attendoit pas , dressa dès l'onzième de Mars de l'année suivante mil six cent vingt-trois , de leur avis & de leur consentement , des articles de Réformation. Les Abbez les acceptèrent , & les signerent avec des protestations apparemment si sinceres de les garder , & de les faire observer , que quoi qu'on pût remonter au contraire au Cardinal , il resolut de leur en confier l'exécution , & la leur confia en effet.

Les Abbez ayant ce qu'ils souhaitoient se retirerent ; mais bien-loin de tenir la parole qu'ils avoient donnée au Cardinal , ils assemblerent au mois de May suivant le Chapitre general , & luy proposerent de casser tout ce qui avoit été ordonné pour la Réformation de l'Ordre. La démarche étoit hardie par rapport à la qualité de Commissaire Apostolique dont le Cardinal étoit revêtu , & à l'autorité du Roy dont il étoit appuyé. Cependant soit que les Abbez fussent pris des mesures du côté de Ro-

230 LA VIE DE L'ABBÉ
me , & qu'ils se fussent assurez auprès du
Roy d'une protection secreete , comme
on le reconnut depuis , ou qu'ils crus-
sent qu'ils ne pouvoient détourner la
Réformation que par un coup d'éclat ,
le Chapitre general passa outre , & cassa
tout ce que le Cardinal avoit ordonné.

Les choses n'en fussent pas aparem-
ment demeurées là , mais la mort du
Pape qui survint , & le temps porté par
la Commission du Cardinal qui expira ,
ne permirent pas de faire ce qu'on eût
aparemment executé dans d'autres oc-
currences.

Cependant , comme il est rare qu'on
n'abuse pas d'une liberté recouvrée con-
tre toute apparence , & qu'on croit avoir
mis hors d'atteinte , les desordres conti-
nuerent d'une maniere si criante , que
le Roy se crut obligé de demander un
second Bref au Pape Urbain VIII. Il
fut aussi-tôt expedie en datte du 10. Sep-
tembre 1632. il étoit tout conforme au
précédent , & donnoit le même pouvoir
au Cardinal de la Roche-Foucaud , de
faire tout ce qu'il jugeroit necessaire
pour le rétablissement de l'ancienne dis-
cipline de l'Ordre de Cîteaux.

On ne peut assez estimer la modera-
tion du Cardinal dans cette occasion.

Il dépendoit de luy de venger son autorité méprisée , sans s'arrêter à un vain point d'honneur ; il alla droit au bien de l'Ordre dont la Réformation luy étoit confiée. Quoi qu'il n'eût aucun lieu de douter des mauvaises intentions des premiers Abbez , il ne laissa pas de les inviter par des Mandemens exprès de se rendre auprès de luy pour agir de concert. Il n'y eut cependant que l'Abbé de Pontigny & plusieurs autres qui obéirent ; les Abbez de Cîteaux , de Clairvaux , de la Ferté , & de Morimond , s'en excusèrent sous divers pretextes.

Ils avoient crû qu'à cause du rang & de la grande autorité qu'ils ont dans l'Ordre , on ne feroit rien sans leur participation ; mais le Cardinal qui n'étoit pas obligé par sa Commission à prendre leur avis , indiqua une assemblée generale de tous les Abbez & de tous les Superieurs de l'Ordre qui s'étoient rendus à Paris ; & afin qu'on ne pût pas dire qu'on n'avoit consulté que les Superieurs , il y invita plusieurs Evêques , des Conseillers d'Etat , & des Religieux de l'Etroite Observance , de tous les Ordres qui étoient distinguez par leur sçavoir & par leur pieté ; & resolut de passer outre à la Réformation , nonob-

241 LA VIE DE L'ABBÉ
stant l'absence du General & des premiers Abbez. Ce fut dans cette Assemblée qu'il arrêta les principaux articles de la Réformation.

Le General & les premiers Abbez n'ayant été avertis, se rendirent en diligence auprès du Cardinal ; mais que qu'ils pussent faire par eux-mêmes & par leurs amis, le Cardinal persévéra de l'aversion qu'ils avoient pour la Réformation n'y eut aucun égard ; il rendit ensuite une Ordonnance generale pour établir la Réforme en France le 27. Juillet 1634.

Alors les premiers Abbez qui d'abord avoient paru si soumis, leverent le masque ; & pour traverser l'exécution de cette Ordonnance, ils en appellerent au saint Siege ; ils se pourvûrent devant le Roy, & s'adresserent enfin au Cardinal de Richelieu pour luy demander sa protection. Le Cardinal qui n'avoit pas dessein de la leur accorder, pour favoriser le dérèglement de l'Ordre, la leur promit, à condition qu'ils retourneroient les Articles de Réformation qui leur seroient proposez de sa part. Pour avoir la protection du premier Ministre, l'opposer au Cardinal de la Roche-Foucaud, & faire ainsi une diversion qui retarder

roit au moins la Réformation generale si elle n'en détruiroit pas tout-à-fait le projet ; ils promirent tout ce que le premier Ministre jugea à propos d'exiger d'eux. Les articles de la Réformation furent dressés , acceptés , & signés au mois de Mars 1635. dans l'Abbaye de Royaumont , & les Abbez se rendirent chacun chez eux après avoir promis d'en procurer l'exécution.

Les premiers Abbez s'étoient flattés que le premier Ministre chargé de toutes les affaires de l'Etat , perdrait de vue celle de la Réformation , & n'auroit pas le temps d'y donner son attention ; qu'ainsi en différant sous divers pretextes , le projet de la Réformation s'évanouiroit enfin , & qu'on n'en entendroit plus parler. Ils se tromperent dans leur conjecture ; le premier Ministre leur donna des surveillans , qui l'avertirent qu'ils ne songeoient à rien moins qu'à exécuter la parole qu'ils luy avoient donnée. Il n'en fallut pas davantage pour leur faire perdre sa protection ; il les abandonna au Cardinal de la Roche-Foucaud , & luy laissa la liberté toute entiere d'exécuter sa Commission. Le Cardinal n'étant plus retenu par la considération du premier Ministre , donna

une seconde Ordonnance par forme de provision en faveur de l'Étroite Observance , par laquelle sans la soustraire à l'autorité du General & des premiers Abbez , il luy donna les moyens de se former , de se soutenir , & de s'accroître ; cette Ordonnance est du 20. Août 1635. Dans ce même temps le Roy donna ses Lettres Patentes pour l'exécution de la Sentence , qui ordonnoit la Réformation generale , & voulut que l'Étroite Observance fût établie dans le College des Bernardins de Paris ; ce que le Cardinal de la Roche-Foucauld exécuta tout aussi-tôt le sixième Septembre 1635.

Ce coup d'autorité fit comprendre aux premiers Abbez , qu'ils ne pourroient à la fin éviter la Réformation , s'ils ne trouvoient le secret de regagner la protection du premier Ministre. Dans cette vuë ils persuaderent à Dom Pierre de Nivelles , alors Abbé General de Cîteaux , de se démettre de sa Charge , & firent élire pour son successeur le Cardinal de Richelieu. Deux reflexions les porterent à faire cette démarche qui parut fort extraordinaire ; l'une que le premier Ministre étant devenu le Chef de l'Ordre , ne pourroit leur refuser la

protection ; l'autre qu'il seroit aisé de luy persuader qu'en cette qualité c'étoit à luy d'ordonner de la Réformation de l'Ordre, & qu'on ne pouvoit la commettre à un autre sans luy faire injure. Ils supposoient encore , que quand même le Cardinal de Richelieu n'entreroit pas dans leurs sentimens , la jalousie d'autorité mettroit dans peu la mésintelligence entre les deux Cardinaux , ou que pour l'éviter , le Cardinal de la Roche-Foucaud n'entreprendroit que très-peu de chose , & peut-être même rien du tout. En effet , cette démarche l'embarassa d'abord au dernier point.

Mais le Cardinal de Richelieu étoit trop éclairé & trop bien intentionné pour prendre ainsi le change , comme on se l'étoit imaginé. Il accepta la dignité qui luy étoit offerte , & il se servit de l'autorité qu'elle luy donnoit pour favoriser la Réformation. Il établit luy-même l'Etroite Observance dans Cîteaux , & relegua dans divers Monastères de l'Ordre les anciens Religieux qui continuoient à s'opposer à son introduction. Une protection si puissante & si peu attendue , fit faire de grands progrès à l'Etroite Observance ; en peu de temps plus de quarante Mo-

raibez la requête. Et l'on ne voit combien les projets des hommes sont vains, & qu'il leur faut venir à l'exécution de ces choses de qui sembleroit les devoir détruire.

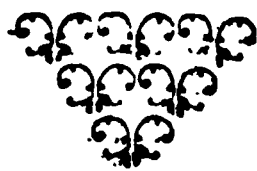
La mort du Cardinal de Richelieu arrivée sur la fin de l'an 1642 arrêta les progrès de l'Étroite Observance; les anciens Religieux de Cîteaux n'étant plus retenus par son autorité, rentrent tumultuairement dans leur Monastère, & élurent Abbé General de Cîteaux Dom Claude Vauflin; mais le Roy cassa cette élection, comme faite contre toutes les formes. Cependant le Pape nomma Octave de Bellegarde Archevêque de Sens, Nicolas Grillet Evêque d'Uzès, & Pierre de Broc Evêque d'Auxerre, pour terminer en qualité de Commissaires Apostoliques, les differends dont il étoit question, à l'occasion de l'Ordonnance faite par le Cardinal de la Roche-Foucaud pour la Réformation generale. Ces Commissaires s'étant assembles, la confirmèrent dans ses principaux points par leur Sentence rendue le 13. Juin 1644. Les Abbez de la Commune Observance n'étant pas contents de ce Jugement, en appellerent en-même temps au Pape par un appel simple.

& au Parlement par un appel comme d'abus. Dans ce même temps, Dom Claude Vauffin fut élu pour la seconde fois Abbé General de Cîteaux, & le Pape confirma son élection par un Bref donné, *Motu proprio*. Le premier usage que le nouveau General fit de son autorité, fut de chasser de Cîteaux l'Etroite Observance que le Cardinal de Richelieu y avoit établie.

Pendant que ces choses se passaient en France, & que les affaires, selon les divers incidens qui s'y formoient, étoient portées à Rome, au Parlement, & au Conseil du Roy, l'Abbé de Cîteaux trouva moyen de porter la République des Suisses à intervenir dans les différends avec l'Etroite Observance par une supplique qu'elle fit présenter à Sa Sainteté. Sur cette intervention le Pape donna un Bref, par lequel il cassoit les Sentences de la Réformation faite d'autorité Apostolique, & déclaroit nul tout ce qui avoit été fait en France, en conséquence par le Cardinal de la Roche-Foucauld.

Ce succès fut suivi d'un autre en faveur de la Commune Observance ; car l'Abbé de Cîteaux étant allé luy-même à Rome, il obtint un second Bref qui

238 LA VIE DE L'ABBÉ
confirmeroit celui dont on vient de parler ; par ce Bref, le Pape ordonnoit encore à l'Abbé de Cîteaux, de faire trouver à Rome des personnes de l'Ordre de toutes les Nations où il se trouvoit établey, pour donner leur avis sur le sujet de la Réformation generale que le Pape vouloit faire de son autorité. Le Roy ayant permis l'exécution de ce Bref par un Arrest rendu le troisiéme de Juillet 1664. l'Abbé de Cîteaux se rendit en personne à Rome, & mit par là les Peres de l'Etroite Observance dans la necessité d'y envoyer des députez. Ce fut pour délibérer de cette importante affaire qu'on convoqua l'Assemblée dont on a parlé, à laquelle l'Abbé de la Trappe fut obligé de se rendre.



CHAPITRE IX.

On tient au College des Bernardins de Paris une Assemblée generale des Abbez & des Superieurs de l'Etroite Observance. L'Abbé de la Trappe y est député à Rome , avec l'Abbé Duval-Richer : Il s'en défend en vain. Il retourne à la Trappe pour y établir l'ordre qui devoit être gardé pendant son absence , & part pour Rome.

EN vertu de la convocation d'une Assemblée generale des Abbez & des Superieurs de l'Etroite Observance , faite par Dom Jean Joüaud Abbé de Prieres , Vicaire General de cette Observance , trente-deux Abbez ou Prieurs se rendirent à Paris au College des Bernardins , où l'Assemblée avoit été indiquée. L'Abbé de Prieres en fit l'ouverture par un discours où il rendit compte de tout ce qui s'étoit passé depuis l'établissement de la Réforme, tant en France qu'en Cour de Rome. Après avoir donné une idée juste de l'état des affaires , il

ajouta que l'Étroite Observance n'en avoit jamais eu de plus importante que celle dont il s'agissoit. Que le moment critique étoit arrivé qui devoit l'établir ou la détruire pour toujours , qu'on ne pouvoit pas douter que les vuës & les intentions de l'Abbé de Cîteaux & des premiers Abbez de l'Ordre , n'allassent à l'entiere destruction de l'Étroite Observance ; que la Réforme generale de l'Ordre qu'on proposoit au Pape de faire par son autorité , n'avoit point d'autre motif ; que si l'on avoit un véritable dessein de reformer l'Ordre , la Réforme se trouvant établie , ce qu'il y auroit à faire , seroit d'ordonner qu'elle seroit reçue dans Cîteaux & dans tous les Monasteres de sa dépendance ; qu'en proposant une nouvelle Réforme , c'étoit assez de se declarer qu'on ne vouloit pas de l'Étroite Observance , & qu'on ne pensoit qu'à la détruire. Car enfin (continua-t-il) que pouvons-nous esperer de Rome ? tout au plus une mitigation ; les Dispenses accordées subsisteront , la Cour Romaine se fera un point d'honneur de maintenir ce qu'elle a accordé ; & sous pretexte de reduire tous les membres sous un même Chef , & de rétablir par tout l'ordre , l'uniformité

mité des pratiques ; on ordonnera que tout le monde se tienne aux Reglemens qui auront été faits à Rome. Voilà (dit-il) ce que nous avons à craindre , & ce qu'il faut tâcher de prévenir. Il ajoûta que si l'on avoit tout à esperer de la pieté du Pape , on avoit tout à craindre du Cardinal Chigy son neveu. Que la santé d'Alexandre VII. étoit si mauvaise , qu'il ne pouvoit presque plus s'appliquer aux affaires. Que le Cardinal Patron s'en étoit rendu maître , & que tout dépendoit de luy. Qu'il sçavoit d'une maniere à n'en pouvoir douter , qu'il étoit absolument dans les interêts de l'Abbé de Cîteaux ; que cet Abbé luy avoit fait assidûment sa cour dans le temps qu'il étoit Legat en France ; qu'il l'avoit à son retour à Rome reçu magnifiquement à Dijon & à Cîteaux , & qu'il avoit gagné par des presens ceux qui l'accompagnoient , & qui avoient du pouvoir sur son esprit ; que le Chancelier Seguier avoit fortement recommandé au Cardinal Chigy les interêts de l'Abbé de Cîteaux , que l'Etroite Observance n'avoit jamais été de son goût ; qu'en un mot , l'Abbé de Cîteaux avoit donné assez de preuves de son credit en Cour de Rome , pour qu'on eût lieu

d'en tout apprehender. Qu'il leur demandoit sur cela leurs avis, & qu'il les prioit en particulier de résoudre si l'on enverroient des Deputez en Cour de Rome, ou si l'on se contenteroit d'y envoyer des Memoires,

Après que la Compagnie eut longtemps délibéré sur les différentes faces qu'on pouvoit donner à cette affaire, on résolut d'un consentement unanime d'envoyer des Deputez à Rome, que ces Deputez n'auroient qu'une Procuracy limitée, & qu'on y marqueroit expressement qu'ils étoient seulement deputez pour traiter de la Réformation générale, pour s'opposer en toutes manieres à ce qu'on n'en prît pas occasion de donner la moindre atteinte à la Réforme de France, & pour faire entendre au Pape, qu'ayant été établie par trois Commissions expresses émanées du S. Siege, on n'y pouvoit toucher sans scandaliser toute l'Eglise, & sans mettre en compromis l'autorité de Sa Sainteté. On ordonna ensuite qu'on dresseroit des Memoires, & qu'on les mettroit entre les mains de ceux qui seroient deputez. Voilà ce qui se passa le premier jour de l'Assemblée.

Le lendemain les mêmes Abbez & Sup

perieurs s'étant rassemblez , l'Abbé de Prieres leur representa , que puis qu'il s'agissoit de nommer des Deputez pour la plus importante affaire que l'Étroite Observance eût encore eue , il les prioit de faire reflexion aux qualitez qu'ils devoient avoir ; qu'il croyoit qu'il falloit choisir des Abbez , afin que leur caractere leur donnât de la consideration , & leur procurât les entrées dont ils avoient besoin. Qu'ils devoient être d'une pieté distinguée , afin que par leurs prieres ils pussent attirer la protection de Dieu sur cette affaire , & donner une grande idée de la Reforme de France. Qu'ils devoient avoir tout l'usage du monde , qui pouvoit convenir à des personnes de leur état , de la penetration , de la vigilance , de la naissance même , parce que cette derniere qualité attiroit des égards , & que les affaires se sentoient toujours de la consideration qu'on avoit pour les personnes qui en étoient chargées , & qui étoient commises pour les traiter.

Pendant que l'Abbé de Prieres parloit de la sorte , tout le monde avoit les yeux sur l'Abbé de la Trappe. On ne s'ingerera point de deviner si c'étoit l'intention de l'Abbé de Prieres de le faire

nommer , mais il est certain qu'il ne pouvoit pas mieux le désigner ; aussi quand on eut pris les voix il se trouva nommé d'un consentement unanime. On luy donna pour adjoint l'Abbé Duval-Richer. C'étoit justement ce que le Père de Mouchy luy avoit prédit , & en même temps la chose du monde qu'il apprehendoit le plus.

Il representa sur cela à l'Assemblée tout ce que sa pïeté & son amour pour la retraite & pour la penitence étoient capables de luy suggerer , son peu d'ancienneté dans l'Ordre , le peu de temps qu'il y avoit qu'il y étoit engagé , qu'il y avoit à peine deux mois qu'il y avoit fait Profession , le danger auquel on l'exposoit en le jettant dans l'embarras des negotiations & dans le tumulte des affaires , le peu de connoissance même qu'il en avoit , les fautes qu'il étoit presque impossible qu'il n'y commît pas , étant aussi peu instruit qu'il l'étoit. En un mot , l'Abbé de la Trappe n'oublia rien de tout ce qui pouvoit servir à le faire décharger de la députation ; mais on étoit si éloigné d'avoir aucun égard ni à ses raisons ni à ses prieres, qu'il n'y avoit personne dans l'Assemblée qui ne regardât comme une marque toute visible de la pro-

DE LA TRAPPE. LIV. II. 245
rection de Dieu sur l'Etroite Observance , de luy avoir donné un homme qui avoit tant de grandes qualitez , justement dans le temps qu'elle en avoit le plus besoin. Il fallut donc se soumettre & accepter sa commission.

Pendant qu'on dressoit sa Procuration & les Memoires qu'on avoit resolu de luy donner , il retourna à la Trappe pour y regler toutes choses , & les mettre sur le pied où il souhaitoit qu'elles fussent jusques à son retour. Pendant le peu de temps qu'il fut à la Trappe , il se rendit aussi exact à la priere , aux veilles , à l'Office divin & aux autres exercices reguliers , que s'il n'eût pas été à la veille d'un voyage aussi long & aussi penible que celuy de Rome , ou qu'il n'eût pas été chargé d'affaires aussi importantes que celles qui luy avoient été commises. Un jour qu'il conduisoit ses Freres au travail , la pluye survint ; il pensa les faire retirer du jardin ; mais ayant ensuite fait reflexion que l'esprit de penitence ne permettoit pas tant de ménagement , il marcha à leur tête. Ayant distribué le travail , il luy échut une terre qui étoit en friche depuis longtemps ; au premier coup de bêche qu'il donna , il sentit de la resistance ; il crut

que c'étoit quelque pierre, ce qui l'ayant obligé de redoubler ses efforts, il apperçut quelque chose qui brilloit parmi la terre qu'il avoit jettée; il regarda ce que c'étoit, & l'ayant manié il trouva que c'étoit des pieces d'un or tres-pur & ancien; il les examina de plus près, & vit que c'étoit des écus d'or d'Angleterre, dont chacun valoit sept livres. Il continua son travail, & trouva jusques à soixante de ces pieces d'or. Il regarda cet événement comme un coup de la Providence, & comme une marque que Dieu approuvoit son voyage, puis qu'il vouloit bien luy fournir une partie de l'argent dont il avoit besoin pour le faire. Jamais secours ne vint plus à propos; car comme on ne pouvoit s'imaginer que l'Abbé de la Trappe en quittant le monde se fût réservé si peu d'argent, & que les procès que l'Etroite Observance avoit été obligée de soutenir l'avoient épuisée, on l'avoit prié de faire les frais de son voyage, & de celui de l'Abbé Duval-Richer; comme il étoit le plus genereux de tous les hommes, il s'y étoit engagé. Cependant les grandes aumônes qu'il faisoit, & les reparations de son Monastere avoient consommé tout ce qu'il avoit d'argent,

& sans ce secours il étoit réduit à emprunter. On ne donne pas cet événement pour un miracle , mais il a quelque chose d'assez singulier pour qu'on y fasse attention , & qu'on y remarque comme les yeux de Dieu sont toujours ouverts sur ceux qui se confient en luy.

La veille de son départ , après avoir établi les Supérieurs qui devoient gouverner pendant son absence , il passa plusieurs heures en prières , recommandant à Dieu le voyage qu'il alloit entreprendre , & ses Frères qu'il laissoit sous sa protection. Il craignoit pour luy-même les embarras & les distractions inseparables des longs voyages , le trouble & la dissipation dont les grandes affaires & le commerce des gens du monde fournissent des occasions si difficiles à éviter ; il craignoit pour ses Frères , ces découragemens & ces dégoûts auxquels les vocations mal affermies sont si sujettes ; ces nouveautez d'autant plus aisées à introduire , que l'amour propre ne manque jamais de pretextes pour les autoriser. Dans cette double crainte il ne trouvoit rien qui le rassurât que la vuë des miséricordes de Dieu : Vous ne nous avez pas separez du monde (luy disoit-il) & vous ne nous avez pas cachez «

« dans le secret de votre saint ~~gouvernement~~
 « abandonner à nous-mêmes, & aux
 « efforts de nos ennemis ; Tous êtes en
 « ce passage, vous faites toutes mes a-
 « chées, vous serez notre fort. & nous
 « notre consolation : Que les saints se
 « contentent en leur credit, en leurs ri-
 « chesses, aux faibles ressources de la
 « nature humaine, pour nous faire
 « vivre les toujours au nom de
 « Seigneur votre Dieu, que nous ne
 « cessons d'invoquer. Ayant ainsi pris
 « de nouvelles forces dans la prière, le
 « jour de son départ étant arrivé, il assem-
 « ble les Freres pour prendre congé d'eux ;
 « & voicy le discours qu'il leur fit. Je
 « ne saurois partir, mes tres-chers Con-
 « freres, sans vous témoigner que rien
 « au monde ne me pouvoit être plus
 « sensible que nôtre separation, & que
 « jamais Dieu ne m'a fait si évidem-
 « ment connoître ce qu'il avoit mis dans
 « mon cœur pour vous, que dans cette
 « rencontre. Ma seule consolation est
 « que luy sacrifiant toutes mes inclina-
 « tions & tous les sentimens de mon
 « cœur, par l'obéissance aveugle que je
 « rends aux ordres de mes Supérieurs,
 « c'est-à-dire aux siens ; j'ay sujet d'en
 « esperer pour vous & pour moy une

protection puissante qui nous conser-
vera toujours dans sa crainte & dans
son amour. Soyez persuadez, mes chers
Confreres, que je vous porterai tous
dans le fond de mon cœur. Qu'en tout
temps, en tous lieux, vos personnes
à qui Dieu m'a si fortement attaché
me seront tres-presentes, & particu-
lierement au pied de la Croix de JE-
SUS-CHRIST : *Absens corpore, presens*
verò spiritum. Je le prie autant que j'en
suis capable dans mon extrême misere,
de retracer en vous sa vie toute labo-
rieuse & toute penitente, par laquelle
il a apaisé la juste colere de son Pere
contre les hommes ; & je vous con-
jure aussi de vous abandonner à luy,
de la maniere dont ceux qui ne veu-
lent que luy au monde ont accoutumé
de le faire. Vôte Profession vous y
engage indispensablement, & sans cet
abandonnement sans reserve dans la
main de Dieu, vôte Religion sera
vaine, & vôte penitence pleine d'il-
lusion ; elle n'aura jamais ni le fruit
ni la recompense que vous en esperez.
Je suis si pressé de partir, que je n'ay
le temps que de vous remettre devant
les yeux ces paroles de S. Bernard, &
rapportées par le sçavant & saint Eaf-

» *tredez : Fili, si scires quanta sit obli-*
 » *gatio Monachi, omnis buccella panis*
 » *quam comedis, lacrymis tuis irriganda*
 » *foret. Mon Fils, si vous sçaviez quelles*
 » *sont les obligations d'un Moine, vous ne*
 » *mangeriez pas une bouchée de pain sans*
 » *l'arroser de vos larmes. Priez Dieu pour*
 » *moy, je vous en conjure, & songez*
 » *que vôtre salut & le mien sont desor-*
 » *mais inseparables selon l'ordre de la*
 » *Providence de Dieu. Je le prie d'a-*
 » *voir pitié de vous comme de moy-*
 » *même, de vous combler de ses gra-*
 » *ces & de ses benedictions, & que*
 » *s'il nous separe dans le temps, il*
 » *nous réünisse dans l'éternité.*

Après avoir tenu ce discours, il em-
 brassa tous ses Freres, & partit aussi-
 tôt. Qui n'a pas éprouvé les tendresses
 de la charité de JESUS-CHRIST, & com-
 bien les liens dont elle unit les cœurs
 sont forts & indissolubles, ne compren-
 dra jamais quelle fut l'affliction des Re-
 ligieux de la Trappe lors qu'il fallut
 se separer de leur Pere. Les perils qui
 accompagnent les longs voyages, son
 corps affoibli par la penitence, l'auf-
 terité de sa vie dont ils sçavoient qu'il
 étoit incapable de se relâcher, leur fai-
 soient tout craindre pour luy. Dans ces

sentimens ils furent tous se prosterner devant Dieu pour luy demander sa conservation & sa protection pour les affaires de la Réforme.

Cependant l'Abbé de la Trappe étant arrivé à Paris, il y trouva la Procuration & les Memoires qu'on luy devoit donner tout dressez ; mais comme on crut que les affaires de la Réforme avoient besoin d'une puissante protection, il fut obligé de rendre plusieurs visites pour avoir des Lettres de recommandation. Il en eut de la Reine-Mere, de la Duchesse d'Orleans, de Mademoiselle de Montpensier, du Prince de Conty, & de la Duchesse de Longueville. Toutes ces Lettres faisoient voir combien l'Etroite Observance étoit estimée en France, & combien l'on s'intéressoit à sa conservation. La veille de son départ de Paris il écrivit à ses Religieux une Lettre tres-touchante, par laquelle il prend encore congé d'eux, les exhorte à perséverer dans la vie pénitente qu'ils avoient embrassée, & se recommande à leurs prieres.

A la sortie de Paris les deux Abbez se separerent. L'Abbé de la Trappe accompagné d'un de ses amis, qui devoit faire avec luy le voyage de Rome, fut

en Lorraine pour consulter le Cardinal de Retz sur les affaires de la Réforme, & pour luy demander des Lettres de recommandation. L'Abbé du Val-Richer fut l'attendre à Châlons sur Saône. L'Abbé de la Trappe étant arrivé à Commercy, fut reçu du Cardinal de Retz comme une personne qu'il estimoit depuis long-temps, & dont il connoissoit tout le mérite. Comme il avoit étudié mieux que personne le genie de la Cour de Rome, & le caractère de tous ceux avec qui l'Abbé auroit à traiter, il luy donna des avis importants, & luy marqua les routes qu'il devoit suivre. Il écrivit des Lettres de faveur à tous ses amis qu'il avoit à Rome en grand nombre, recommanda aux Agens qu'il y avoit laissez, les affaires de l'Abbé de la Trappe comme les siennes propres, & luy promit que si elles traînoient en longueur, selon l'usage de cette Cour, il iroit les solliciter en personne, & il le fit en effet l'année suivante.

La parole que l'Abbé de la Trappe avoit donnée à l'Abbé Duval-Richer de le rejoindre au plutôt, ne luy ayant permis de demeurer à Commercy qu'autant de temps qu'il luy en falloit pour pren-

dre les instructions & les Lettres du Cardinal de Retz ; il se rendit en diligence à Châlons où l'Abbé Duval-Richer l'attendoit. Ils passerent ensemble les monts , sans qu'il leur arrivât rien de considerable. Lors qu'ils furent à Turin , Monsieur de Servien Ambassadeur de France les vint prendre dans ses carrosses pour les mener à l'audience du Duc de Savoye. Comme l'Ambassadeur avoit eu soin de prévenir ce Prince sur le merite & sur la qualité de l'Abbé de la Trappe , il en fut reçu avec beaucoup de distinction & de grandes marques d'estime : il eut même la consolation de voir , de baiser & de toucher le saint Suaire que le Duc avoit fait apporter dans sa Chapelle. A la vuë de ces marques encore toutes sanglantes de l'amour d'un Dieu pour les hommes , l'Abbé de la Trappe se sentit penetré d'une vive reconnoissance , & conçut de nouveaux desseins de finir ses jours dans la pratique de la penitence la plus austere. Si JESUS-CHRIST (se disoit-il) *n'a point mis de bornes à ses souffrances pour nous reconcilier avec son Pere , que ne devons-nous point faire nous mêmes ? Quel exemple ! Et qui peut se dispenser de le suivre ?*

Il profitoit ainsi de tout ce qui pou-

voit servir à nourrir sa piété , & à augmenter sa ferveur , & il avoit coutume de dire qu'on y devoit avoir une attention particuliere pendant les voyages , parce qu'il se presente toujours bien des choses qui détournent de l'attention à Dieu , & qui sechent l'esprit de devotion.

De Turin il se rendit à Milan. Dès qu'il y fut arrivé , il fut faire ses dévotions au tombeau de saint Charles : il y fut si long-temps en prieres , que son Compagnon eut le loisir pendant qu'il y étoit d'aller voir ce qu'il y avoit de plus curieux dans cette grande Ville. Pour luy il avoit coutume de ne rien accorder à sa curiosité , quelque innocente qu'elle pût être ; il faisoit de ces privations une partie de sa penitence. Il avoit outre cela une devotion particuliere au saint Archevêque de Milan. Son zele pour la reformation des mœurs & pour la sainteté des Ministres de l'Eglise , luy donnoit une confiance toute particuliere en ses prieres , & il ne doutoit pas qu'il ne les employât auprès de Dieu pour obtenir la reformation de son Ordre , qui étoit l'unique motif de son voyage de Rome.

Après avoir passé par Bologne , & y

avoir fait ses devotions au tombeau de sainte Catherine , il arriva à Florence. Comme il avoit des Lettres pour le Grand Duc , il se rendit sur le soir au Palais. Il y fut reçu par le Marquis de Caupoly qui le conduisit aussi-tôt à l'audience. Le Grand Duc l'entretint en particulier , & ne voulut jamais permettre qu'il fût découvert devant luy. Après qu'il luy eut rendu compte des motifs de son voyage , & qu'il luy eut demandé sa protection en Cour de Rome pour les affaires de la Reforme , il luy remit les Lettres de la Duchesse d'Orleans qui luy faisoit la même priere. Il fut ensuite conduit à l'appartement de la Grande Duchesse , à celui du Grand Prince & de la Grande Princesse : il leur presenta les Lettres de la Duchesse d'Orleans , & fut reçu par tout avec beaucoup de distinction.

A peine l'Abbé de la Trappe fut-il de retour à son logis , qu'on y vit arriver un des premiers Officiers du Grand Duc. Il étoit suivi de dix Estafiers chargez de presens. Après qu'il luy eut fait les complimens de son Maître , il luy presenta de sa part des plus excellens vins , & plusieurs bassins de divers rafraîchissemens. L'Abbé de la Trappe ayant répondu au

compliment du Grand Duc , & reconduit l'Officier , il vint rejoindre l'Abbé Duval-Richer , & luy dit en souriant : *Nous voilà plus embarrassé de nôtre abondance que nous ne l'étions de nôtre pauvreté ; mais si vous m'en croyez , nous en ferons bien-tôt débarrassés : envoyons tout cela à l'Hôpital , il s'y trouvera des gens qui en ont plus de besoin , & qui s'en accommoderont mieux que nous.* L'Abbé Duval-Richer qui avoit beaucoup de vertu n'eut pas de peine à y consentir ; ainsi sans se rien réserver de ces presens , tout fut donné aux pauvres.

Le lendemain le Marquis de Caupoli vint prendre l'Abbé de la Trappe dans les carosses du Grand Duc , & le conduisit à l'audience du Prince Mathias frere de son Altesse. La Grande Princesse s'y trouva ; elle entretint longtemps l'Abbé en particulier. Sur le soir la Grande Duchesse envoya luy offrir sa Chapelle pour y dire la Messe le lendemain ; mais comme il se dispensoit avant qu'il pût de tout ce qui avoit quelque air de distinction , il s'en excusa sur la nécessité où il se trouvoit de partir de grand matin. Tant qu'il fut à Florence , il eut toujours à sa porte un carosse du Grand Duc pour le conduire

par tout où il voudroit aller. Son humilité souffroit beaucoup de toutes ces marques d'honneur; mais il y a des occasions où il n'est pas possible de les éviter.

L'Abbé de la Trappe étant sorti de Florence fit toute la diligence possible pour se rendre à Rome. Il y arriva le douzième Novembre, six semaines après l'Abbé de Cîteaux. 1664.

CHAPITRE X.

*L'Abbé de la Trappe arrive à Rome :
Il y trouve les choses assez mal
disposées pour la Réforme. Il com-
mence ses sollicitations. Il va à
l'Audience du Pape. Ce qui se passa
dans cette Audience.*

APRÈS que l'Abbé de la Trappe eut donné aux sentimens de sa piété, non pas tout le temps qu'il eût bien voulu, mais celui que luy permirent les affaires importantes qui l'avoient amené à Rome, il fut voir quelques personnes de confiance, à qui le Cardinal de Retz l'avoit adressé. Il crut qu'il étoit important, avant que de faire la

moindre démarche , de s'informer de l'état des choses , de la disposition des esprits à l'égard de l'Etroite Observance & du caractère des personnes qu'il auroit à voir & à solliciter. Il trouva ces personnes prévenueës par les Lettres du Cardinal de Retz , pleines d'estime pour sa personne , & toutes disposées à luy rendre service. Elles l'avertirent d'abord que l'Abbé de Cîteaux n'avoit point manqué de se prévaloir de l'avantage du temps qu'il avoit sur luy , & de l'accès qu'il s'étoit procuré auprès du Cardinal Patron.

Que la considération où il étoit auprès de cette Eminence , ses manieres magnifiques & liberales luy avoient donné de grandes entrées auprès du Pape , des Cardinaux & des Prelats. Qu'il s'en étoit servi pour les prévenir contre l'Etroite Observance , & qu'il y avoit réüssi. Qu'il avoit représenté les Réformez comme des ambitieux , qui pour se rendre indépendans du General & des premiers Abbez de l'Ordre , n'épargnoient rien pour en renverser l'ancien gouvernement , & pour y introduire un schisme , auquel dans la suite il ne seroit pas possible de remedier. Que c'étoit dans cette vue qu'ils avoient

obtenu du Cardinal de la Rochefoucaud le droit de nommer un Vicaire General, & de tenir des Assemblées particulieres contre l'ordre établi de tout temps. Que le Cardinal de la Rochefoucaud Commissaire Apostolique avoit excédé son pouvoir dans des points si importants, que cela seul suffisoit pour rendre nul tout ce qu'il avoit établi. Que les Peres de l'Etroite Observance contre toutes les regles de la charité faisoient sonner bien haut des déreglemens qui n'étoient point dans l'Ordre ; qu'à l'usage de la viande prés, que le saint Siege avoit permis , on ne pouvoit avec justice luy rien reprocher. Que cependant les Reformez l'avoient diffamé dans tous les Tribunaux de France ; qu'au préjudice de la Jurisdiction Ecclesiastique , ils y avoient porté tous leurs differends , dont la connoissance ne pouvoit appartenir qu'au Saint Siege. Qu'en un mot , c'étoit à Sa Sainteté à ordonner de la reforme de l'Ordre , s'il en avoit besoin , & qu'il étoit prêt d'exécuter tout ce qu'il luy plairoit de luy prescrire.

Ces personnes qui étoient tres-instruites du caractere & des sentimens de la Cour de Rome , ajouterent que les préventions dans cette Cour , comme en

[illegible]

1. What is the main purpose of the document?
 2. What are the key findings of the study?
 3. What are the limitations of the study?
 4. What are the implications of the study?
 5. What are the conclusions of the study?
 6. What are the recommendations of the study?
 7. What are the future research directions?
 8. What are the acknowledgments?
 9. What are the references?
 10. What are the appendices?

il de la Rochefoucaud
 er un Vicaire General,
 semblées particulieres
 li de tout temps. Que
 Rochefoucaud Com-
 ue avoir excédé son
 oints si importants, que
 our rendre nul tout
 li. Que les Peres de
 ce contre toutes les
 faisoient sonner bien
 ens qui n'étoient point
 à l'usage de la viande
 iege avoit permis , on
 astice luy rien repro-
 ant les Reformez l'a-
 ns tous les Tribunaux
 préjudice de la Juris-
 ique , ils y avoient
 ferends , dont la con-
 roit appartenir qu'au
 un mot , c'étoit à Sa-
 ner de la reforme de
 voit besoin , & qu'il
 ter tout ce qu'il luy
 scrire.

ui étoient tres-instrui-
 & des sentimens de la
 ajouterent que les pré-
 te Cour , comme en

toute autre , étoient tres-dangereuses ; qu'il falloit s'attacher incessamment à les détruire. Que les singularitez y étoient suspectes , & que c'étoit le caractère qu'on avoit tâché de donner à la Reforme de France. Qu'après tout , la prévention n'étoit pas si generale , que les personnes bien intentionnées ne fussent tres-disposées à la servir , quand on auroit détruit les préventions qu'on s'étoit efforcé de leur inspirer. Que l'Evêque d'Evreux avoit parlé au Pape même tres-avantageusement de la Reforme ; que le Pere Bona Assistant du General des Feuillans , qui avoit beaucoup de part à l'estime & à la confiance de Sa Sainteté , en avoit fait autant ; qu'il luy avoit même dit tant de bien de luy , qu'il avoit fait naître au Pape l'envie de le voir , & qu'il pouvoit s'attendre à en être tres-bien reçu.

Ces avis donnez si à propos à l'Abbé de la Trappe , luy firent comprendre qu'il auroit encore plus d'affaires à Rome qu'il ne se l'étoit imaginé , & qu'il s'agissoit moins de la Reforme generale de Cîteaux que de la destruction de l'Etroite Observance. Sur cela il ne put s'empêcher de demander s'il y avoit lieu d'apprehender que la Cour de Rome

pût se résoudre à détruire une Reforme établie par l'autorité du Saint Siege dans plus de soixante Monasteres , qui faisoit l'édification de toute la France , & que plus de sept cent Religieux avoient embrassée. On luy répondit qu'il devoit tout craindre , qu'on agissoit à Rome par des vues generales qui ne s'accordoient pas toujours avec les interêts des particuliers. Qu'en un mot , cette affaire demandoit ses soins , & qu'il n'avoit point de temps à perdre. On l'instruisit ensuite du génie & du caractère des personnes avec qui il auroit à traiter , & on ne manqua pas de l'avertir que la santé du Pape devenoit si mauvaise , qu'il ne pouvoit presque plus s'appliquer aux affaires , qu'ainsi les audiences seroient rares , & qu'il devoit s'attacher à profiter de la premiere.

A la sortie de cet entretien , l'Abbé de la Trappe & l'Abbé Duval-Richer commencerent les visites des Cardinaux & des Prelats ; ils rendirent les Lettres de recommandation dont ils étoient chargez , & furent reçus par tout avec de grands témoignages d'estime & de bienveillance ; mais nonobstant des dehors si specieux , il ne leur fut pas difficile de s'appercevoir qu'on n'étoit pas

favorable à l'Etroite Observance ; c'est ce qui leur fut confirmé par l'Evêque d'Evreux, lors qu'ils furent luy rendre visite , & ce que la sincerité du Pere Bona ne luy permit pas de dissimuler. Ce Religieux qui fut depuis Cardinal étoit d'une pieté rare , d'un sçavoir & d'un merite éminent. Des qualitez toutes pareilles qu'il trouva dans l'Abbé de la Trappe, eurent bien-tôt formé entr'eux une amitié tres-étroite qui dura autant que leur vie, & qui fut d'un grand secours pour les affaires de la Reforme.

Comme l'Abbé de la Trappe le voyoit souvent avec une estime & une confiance reciproque , il ne put s'empêcher de luy témoigner un jour l'étonnement où il étoit de trouver la Cour de Rome » si peu favorable à la Reforme. Où la » pieté (luy disoit-il) la regularité , la » penitence , où les vertus chrétiennes » & religieuses trouveront-elles un azi- » le , si elles n'en trouvent pas auprès » du Pape & du Saint Siege ? Est-il pos- » sible qu'on n'ait icy aucun égard pour » un établissement fait par son autorité, » pour une Reformation que le Conseil » du Roy & les Parlemens de France » ont respectée ? Le Pere Bona luy ré-

pondit qu'il ſçavoit les ſentimens de Sa Sainteté , qu'elle eſtimoit l'Etroite Obſervance , qu'elle l'aimoit , qu'elle étoit reſoluë de la protéger. Qu'il n'en étoit pas de même de la plûpart des Cardinaux , qu'on les avoit prévenu , que cependant ils n'étoient oppoſez à la Reforme , que parce qu'on leur avoit perſuadé que ſi on en permettoit le progrès , il cauſeroit infailliblement un ſchiſme dans l'Ordre , auquel on ne pourroit plus remedier. Que dès que le General auroit embrasſé la Reforme , les Monafteres des Païs Etrangers à l'égard de la France , ne reconnoîtroient plus ſa juridiſtion , & n'aſſiſteroient plus aux Chapitres Generaux. Qu'il étoit aisé de comprendre l'interêt qu'avoit la Cour de Rome à empêcher cette ſeparation. Qu'un Ordre réuni ſous un chef ſe gouvernoit bien plus aisé-ment , que lorsque tous les Monafteres faiſoient comme autant de corps ſeparez & indépendans. Qu'il étoit même bien plus facile de le maintenir dans la dépendance du Saint Siege. Qu'il y avoit encore une autre choſe qui avoit nuy à la Reforme ; c'eſt qu'on ne pouvoit croire que les deſordres de la Commune Obſervance fuſſent auſſi grands qu'on

les disoit ; qu'au contraire on étoit convaincu qu'elle ne différerait de l'Étroite Observance, que par l'usage de la viande qu'on supposoit qu'elle avoit obtenu du Saint Siège. Mais (dit l'Abbé de la Trappe) vous sçavez mieux que personne que c'est une fausseté, & que jamais le Saint Siège n'a accordé à l'Ordre de Cîteaux une dispense générale de l'abstinence. Le Pere Bona dit qu'il en étoit persuadé ; mais qu'il étoit question d'en convaincre ceux qui devoient être les juges. Il ajouta que les Cardinaux ne faisoient pas grand état de tout ce qu'avoit ordonné le Cardinal de la Roche-Foucauld, parce qu'on leur avoit persuadé qu'il avoit exécuté le pouvoir que lui donnoit la commission, qu'il avoit négligé des vérités qui lui avoient été révélées & qu'il avoit ordonné des choses absolument contraires au véritable esprit de l'Ordre, & à la discipline qui en étoit le fondement. Qu'en particulier, ils ne pouvoient approuver qu'il eût été élu Vicaire Général, & qu'il eût fait des Assemblées indépendamment de l'Abbé Supérieur, & des autres peres de l'Ordre. Le Supérieur général qui y avoit

avoit toujours eu la suprême autorité. Que cela s'appelloit à Rome introduire le schisme dans un Ordre , & en ruiner l'ancien gouvernement sous pretexte d'y introduire la Reforme. L'Abbé de la Trappe répondit , qu'il étoit aisé de justifier le Cardinal de la Roche-Foucaud de tout ce qu'on luy imputoit , & qu'il esperoit le faire dans les Memoriaux qu'il seroit obligé de presenter. Que pour ce qui étoit du Vicaire General & des Assemblées particulieres , il n'étoit pas possible que l'Etroite Observance pût s'établir & subsister sans ces deux points ; qu'il étoit inouï qu'une Compagnie Religieuse & Reformée eût été gouvernée par d'autres Superieurs que ceux de son Observance. Que le pouvoir de s'assembler pour conserver la discipline étoit un droit naturel qu'on ne pouvoit refuser à l'Etroite Observance , ni luy ôter sans injustice. Que quant au Vicaire General , on ne l'avoit établi que parce qu'il n'étoit pas juste de laisser l'Etroite Observance dans la dépendance de l'Abbé de Cîteaux , & des premiers Peres de l'Ordre , ses ennemis déclarez , qui ne pensoient qu'à la renverser. Qu'en tout cas ce n'étoit qu'un Reglement provisionel , qui ne

subsisteroit qu'autant de temps que l'Abbé de Cîteaux & les premiers Peres de l'Ordre refuseroient d'embrasser la pratique exacte de la Regle de S. Benoist. Qu'ils y étoient obligez autant ou même plus que les autres Religieux , parce qu'ils devoient donner l'exemple ; que quand ils auroient pris ce parti dont ils ne pouvoient se dispenser devant Dieu , l'Etroite Observance consentiroit volontiers qu'on supprimât le Vicaire General. Que jusques-là on ne pouvoit sans injustice la soumettre à des Superieurs qui se faisoient un intérêt capital de la détruire.

Le Pere Bona répondit , que tout ce qu'il disoit paroissoit tres-juste , qu'en son particulier il en étoit persuadé ; mais qu'on ne pouvoit trop s'attacher à en convaincre au plutôt le Pape & les Cardinaux , qu'il alloit travailler à luy ménager une audience de Sa Sainteté , & qu'il en parleroit dès le jour même à l'Abbé Favoriti.

Cependant l'Abbé de Cîteaux étant venu rendre aux deux Abbez de l'Etroite Observance la visite qu'il en avoit reçue ; l'Abbé de la Trappe , qui craignoit tout des préventions où étoit la Cour de Rome contre la Reforme , crut

qu'il devoit s'appliquer à le gagner ; il luy témoigna sur cela le regret qu'il avoit d'être obligé d'agir & de solliciter contre luy, que cela étoit d'autant plus fâcheux, qu'étant le Chef de l'Ordre, au lieu d'être partie, il étoit de sa dignité d'être le juge des differends ; que si l'on obligeoit le Pape à leur donner des juges, on ne pourroit pas se dispenser de dire de part & d'autre bien des choses qu'il seroit plus à propos de supprimer ; que la charité & même l'honneur de l'Ordre le demandoient ; que leurs démêlez n'avoient que trop duré, & trop fait de bruit, qu'ils alloient faire à Rome un nouvel éclat qu'il étoit aisé d'éviter. Qu'ils pouvoient convenir d'arbitres sous le bon plaisir de Sa Sainteté, & terminer leurs differends à l'amiable. Que comme l'Etroite Observance n'avoit que des choses justes à luy demander, il étoit persuadé que son équité ne luy permettroit pas de les refuser ; qu'en un mot, si l'Ordre avoit à être réformé, il étoit de son honneur que ce fût par son autorité.

C'étoit prendre l'Abbé de Cîteaux par son foible, & peut-être que dans une autre conjoncture l'expérience de l'Abbé de la Trappe eût réussi. Mais soit

que l'Abbé de Cîteaux fût trop avancé pour reculer, ou plutôt qu'il eût des assurances que le jugement de Rome luy seroit favorable, & qu'il gagneroit plus par cette voye que par un accommodement; il répondit à l'Abbé de la Trappe, qu'il eût été à souhaiter qu'on eût pris d'abord dans leurs differends les voyes de paix & de douceur qu'il proposoit; mais que dans l'état où étoient les choses on ne pouvoit éviter un jugement; qu'il l'avoit demandé luy-même à Sa Sainteté, qu'il l'avoit assurée qu'il recevrait de sa main la Reforme qu'il luy plairoit d'établir; qu'après une pareille démarche on ne pouvoit se dispenser d'en passer par tout ce qu'il luy plairoit d'ordonner.

L'Abbé de la Trappe qui s'étoit attendu à cette réponse alloit repliquer, lors qu'on vint avertir que l'Evêque d'Evreux venoit rendre visite aux deux Abbés; l'Abbé de Cîteaux se retira, & l'entretien n'alla pas plus loin. L'Evêque d'Evreux étant entré, dit aux deux Abbés qu'on n'avoit rien épargné pour mettre mal l'Etroite Observance dans l'esprit du Pape; mais que ce qui l'avoit le plus choqué, étoit qu'on l'avoit assuré que leurs Peres avoient appelé des Tri-

lunaux Ecclesiastiques , aux Seculiers. Que cela se regardoit à Rome comme un attentat énorme contre les droits de l'Eglise , que c'étoit de ces fautes qu'on n'oublioit jamais , & qu'elles faisoient des impressions qu'il n'étoit presque pas possible d'effacer. Vous pouvez bien penser (ajouta-t-il) que je suis trop de vos amis & trop affectionné à la Reforme , pour avoir laissé dans l'esprit du Pape un si dangereux préjugé ; je n'ay rien épargné pour le détruire , & je croy y avoir réussi , car je l'ay assuré que c'étoit vos Parties qui vous avoient traduits devant les Juges Seculiers , & que vous n'aviez rien omis pour l'éviter. L'Evêque leur donna encore plusieurs avis , puis il ajouta qu'on avoit à Rome de bonnes intentions ; mais qu'on s'y laissoit prévenir comme ailleurs. Après que les Abbez l'eurent remercié de ses bons offices , & luy en eurent demandé la continuation , l'Evêque d'Evreux s'en alla.

Quand ils furent seuls , l'Abbé Duval-Richer dit à l'Abbé de la Trappe , qu'il luy sembloit qu'il s'étoit un peu trop avancé avec l'Abbé de Cîteaux , que s'il l'eût pris au mot , il ne voyoit pas comme il eût pû se tirer d'affaire , parce que

LA VIE DE L'ABBÉ

Procurator étoit limitée, & qu'elle
ne donnoit pas pouvoir de convenir
es. Que si l'Abbé de Cîteaux
é dans la proposition qu'il luy
te, il n'eût pas manqué de de-
r à voir leur Procurator, & qu'il
lieu de se plaindre qu'il luy pro-
des expédiens qui excédoient son

abbé de la Trappe : répondit, que
de la manière dont ces choses étoient
disposées à Rome, l'Étroite Observance
n'avoit rien tant à craindre qu'un juge-
ment dans les formes. Que selon toutes
les apparences il ne luy seroit pas favo-
rable ; que s'il étoit une fois rendu,
comme il passeroit pour contradictoire,
il n'y auroit plus moyen d'en revenir ;
qu'ainsi le véritable intérêt de la Refor-
me étoit de l'empêcher par toutes les
voies que la charité & la prudence pou-
voient suggerer ; que la voye du com-
promis étoit celle qui convenoit mieux
aux personnes de leur caractère, qui ne
pouvoient avoir trop d'éloignement des
procès. Qu'ils ne perdroyent jamais par
cette voye ce qu'un jugement de rigueur
selon toutes les apparences leur feroit
perdre ; qu'en tout cas il y avoit tou-
jours des voyes ouvertes pour en reve-

nir. Qu'à la verité leur Procuration ne leur donnoit pas pouvoir en termes exprès de convenir d'Arbitres ; mais qu'elle le leur donnoit en termes équivalens. Qu'elle portoit expressement qu'ils étoient députez à Rome pour s'opposer en toutes manieres à ce que sous pretexte d'établir une Reforme generale , on n'en prît occasion de donner la moindre atteinte à celle de France. Qu'en tout cas si l'Abbé de Cîteaux n'eût pas été content de leur Procuration, on luy auroit offert d'en faire venir une plus ample , & qu'il ne croyoit pas que quand les Peres de l'Etroite Observance seroient informez des dispositions peu favorables où l'on étoit à Rome pour la Reforme de France , ils pussent se résoudre à la refuser.

Cependant, comme les deux Abbez continuoient à rendre leurs visites , on vint les avertir de la part de l'Abbé Favoriti , que le lendemain deuxiême Decembre le Pape leur donneroit audience. Sur cet avis l'Abbé de la Trappe qui sçavoit que Dieu a dans sa main le cœur des Princes , & qu'il les gouverne comme il luy plaît , passa une partie de la nuit en prieres. Tantôt dans l'amertume de son cœur , il disoit à Dieu : Ce n'est •

» point dans la confiance que nous
» avons en nôtre justice que nous osons
» nous presenter devant vous, nous n'a-
» vons d'esperance qu'en vos misericor-
» des qui sont infinies, & que nous
» avons éprouvées tant de fois dans nos
» besoins les plus extrêmes. Levez-vous,
» Seigneur, jugez vous-même votre
» cause. Quelquefois il ajoutoit : Les
» apparences sont contre nous ; Mais si
» vous êtes pour nous, qui est-ce qui
» pourra nous nuire ? D'autres se con-
» fient en leurs équipages, dans le faste
» d'une puissance toute seculiere. Pour
» nous nous n'avons de confiance qu'au
» Seigneur nôtre Dieu, que nous ne
» cesserons point d'invoquer.

Le jour l'ayant surpris dans ces exer-
cices de pieté, les deux Abbez parti-
rent pour se rendre à Monte-Cavallo où
le Pape faisoit alors sa résidence. Ils
arriverent comme Sa Sainteté alloit
commencer sa Messe ; ils y assisterent,
& quelque temps après ils furent admis
à l'audience. Le Pape reçut les deux
Abbez avec un visage riant & beau-
coup de bonté. Il leur dit en propres
termes : *Vôtre arrivée ne nous est pas seu-
lement agréable, mais nous l'avons atten-
dûe & apprise avec plaisir.*

L'Abbé de la Trappe qui étoit chargé de porter la parole , expliqua le plus succinctement qu'il luy fut possible de quoy il s'agissoit entre la Commune & l'Etroite Observance ; ensuite il supplia Sa Sainteté de remettre l'affaire de la Reforme à une Congregation de Cardinaux , afin de luy donner plus d'autorité dans les Pais Etrangers. Comme l'Abbé de la Trappe étoit l'homme du monde le plus poli & le plus insinuant , & que la reputation de sa rare piété avoit prévenu le Pape en sa faveur ; après l'avoir écouté avec plaisir , il luy répondit d'une maniere obligeante, qu'il apprenoit avec beaucoup de satisfaction le progrès de la Reforme , qu'il auroit bien souhaité que chacun fût ainsi rentré dans l'ordre où il devoit être ; qu'il aimoit l'Etroite Observance , & qu'il pouvoit l'assurer de sa protection ; qu'il l'avoit témoigné à l'Abbé de Cîteaux , & que lors qu'il luy avoit parlé de son affaire , il luy avoit dit qu'il falloit entendre ses Parties , & rendre justice à tout le monde.

L'Abbé de la Trappe répondit au Pape , qu'il étoit d'autant plus penetré de toutes ses bontez , qu'ils avoient appris avec une douleur infinie qu'on avoit

voula leur rendre de mauvais offices auprès de Sa Sainteté ; qu'on s'étoit efforcé de luy persuader que l'Etroite Observance avoit tiré ses affaires de la Jurisdiction Ecclesiastique, pour les porter aux Tribunaux Seculiers. Que cependant il la supplioit de croire que c'étoit leurs Parties qui l'avoient traduite malgré elle au Parlement de Paris ; qu'après dix années de poursuites, le Parlement n'avoit fait autre chose que de déclarer que la Reforme de France ayant été établie par l'autorité du Saint Siege, elle devoit subsister, & que l'apel comme d'abus interjetté par l'Abbé de Cîteaux des Sentences Apostoliques, étoit nul & sans fondement.

Le Pape répondit, que parce que le Parlement s'étoit mêlé de cette affaire, on en avoit pris occasion de dire qu'il avoit tout fait. Que pour luy il avoit toujours été ennemi des préventions, & que celuy qui s'efforçoit de le prévenir étoit toujours moins favorablement écouté.

L'Abbé de la Trappe ayant remercié le Pape de ses bons sentimens; il ajouta, que comme il appréhendoit de n'être pas admis une seconde fois aux pieds de Sa Sainteté, il la supplioit de luy

donner sa benediction pour luy & pour le Monastere dont elle avoit bien voulu luy confier la conduite. Le Pape la luy ayant donnée, ajouta avec beaucoup de bonté, que pendant le cours de son affaire il le verroit volontiers autant de fois qu'il seroit necessaire pour la satisfaction. Ensuite le Pape ayant tourné le discours sur plusieurs choses differentes, qui ne permirent pas de reprendre l'affaire de la Reforme; l'Abbé de la Trappe luy presenta les lettres de la Reine Mere, de Madame, de Mademoiselle, du Prince de Conty, & de la Duchesse de Longueville, écrites en faveur de l'Etroite Observance; & les deux Abbez prirent congé de Sa Sainteté. L'Abbé de la Trappe parle de cette audience dans une de ses Lettres. Je fus (dit-il) auprès de Sa Sainteté une heure & demie; on ne pouvoit pas en attendre plus de bonté & de benignité qu'elle nous en fit paroître dans ses paroles, & dans l'air de son visage; quand je les luy aurois inspirées moy-même, elles n'auroient pas été plus obligantes, je vous avoué que j'en fus surpris.

CHAPITRE XI.

Diverses negociations de l'Abbé de la Trappe, en faveur de la Reforme de France. Differens entretiens qu'il a sur ce sujet avec les personnes les plus considerables de Rome.

LE premier soin de l'Abbé de la Trappe après l'audience du Pape, fut de faire avertir le Pere Bona de ce qui s'y étoit passé. Deux jours après il le fut voir, & le Pere Bona luy donna un Memorial qu'il avoit fait luy-même, pour demander au Pape une Congregation de Cardinaux. L'Abbé de la Trappe le porta aussi tôt à Monsieur Piccolomini Secrétaire des Memoriaux; ce Prelat le reçut avec toutes les marques possibles d'estime & d'affection, & l'assura qu'il luy rendroit tous les services qui dépendroient de luy. Il tint parole, car quelques jours après le Pere Bona envoya avertir les deux Abbez de l'Etroite Observance, que la Congregation qu'ils avoient demandée étoit établie, qu'elle étoit composée de Cardinaux & de Prelats, comme ils l'avoient souhaité. Que

les Cardinaux étoient, Franciotti, Corrado, Farnese, Palavicini, & Celsi. Et les Prelats, Fagnani-Bossi, Altieri, de Vecchi, & Ugolini. Tout le monde fut surpris d'une nomination si prompte contre la coutume de la Cour de Rome, dont une des plus constantes maximes est de ne rien précipiter, & de marcher à pas lents dans les moindres procédures. On en félicita les Abbés de l'Étroite Observance, & bien des gens regardèrent ce succès comme une marque de la bienveillance que le Pape leur avoit témoignée. Dans la vérité c'étoit l'effet du crédit de l'Abbé de Cîteaux auprès du Cardinal Patron. Le Pape devenoit tous les jours plus infirme, l'Abbé de Cîteaux craignoit que s'il venoit à manquer, un autre Pontificat ne luy fût pas si favorable. Le grand secret en Cour de Rome, est de profiter des conjonctures & de l'état présent des choses quand il convient aux prétentions qu'on y peut avoir. La mort d'un Pape ne manque jamais de causer de grands changemens. Tel réussit sous un Pontificat, qui échoueroit sous un autre.

Il parut quelques jours après combien l'Abbé de Cîteaux étoit persuadé qu'on ne pouvoit faire trop de diligence

dans l'affaire dont il étoit question, entre luy & l'Etroite Observance. Le Procureur General de l'Ordre, qui luy étoit absolument dévoué, vint voir exprès les deux Abbez, pour leur dire de la part, que puisque la Congregation étoit établie, il croyoit qu'ils voudroient bien concourir avec luy pour avancer les affaires autant qu'il se pourroit, qu'ils y avoient tous un égal intérêt; que quelque diligence qu'ils pussent faire, les longueurs ordinaires de la Cour de Rome les meneroient bien loin, que la santé du Pape s'affoiblissoit tous les jours, que s'il venoit à manquer avant qu'on eût jugé leur affaire, ce seroit à recommencer, & qu'il faudroit essuyer des longueurs infinies avant que de mettre les choses sur le pied où elles se trouvoient pour l'établissement de la Congregation. L'Abbé de la Trappe répondit que son collegue & luy feroient toujours tres-volontiers tout ce qui pourroit faire plaisir à l'Abbé de Cîteaux, & tout ce qui seroit capable de luy marquer l'extrême considération qu'ils avoient pour luy; mais qu'ils ne voyoient pas comment ils pouvoient contribuer à accélérer les affaires, si ce n'est en faisant la diligence possible pour dresser

leurs instructions , à quoy ils ne perdroient pas un moment de temps. Que tout le reste dépendoit de la Congregation.

Le Procureur General répondit , qu'il dépendoit d'eux de convenir de bien des choses, & de réduire par là leurs contestations au moins de chefs qu'il se pourroit. L'Abbé de la Trappe qui se défioit de l'habileté du Procureur General , luy demanda de quels points il croyoit qu'ils pouvoient convenir. Le Procureur General marqua celui de l'abstinence de la viande , & du Vicaire General de l'Etroite Observance. Il ajouta que quant au premier on pouvoit demeurer d'accord que la Commune Observance pourroit se servir des dispenses qu'elle avoit obtenues du Saint Siege. Que quant au second on trouveroit des expédiens. L'Abbé de la Trappe repliqua , que l'Etroite Observance ne demeureroit pas d'accord que le S. Siege eût accordé à tout l'Ordre de Cîteaux une permission generale d'user de la viande , qu'au contraire elle le nioit formellement. Que cela supposé , il y alloit de leur honneur & de leur conscience de consentir qu'on usât d'une dispense qu'ils sçavoient n'avoir jamais été ac-

cordée. Que cet article étoit d'ailleurs trop formellement contraire à la Regle de saint Benoist , & aux Statuts fondamentaux de l'Ordre de Cîteaux , pour pouvoir consentir qu'on y donnât la moindre atteinte. Qu'ils étoient à Rome pour travailler conjointement à une Reformation generale de l'Ordre ; que ce seroit aller directement contre ce dessein que de consentir à l'inexecution d'une Regle aussi essentielle , & aussi recommandée dans les anciens Statuts de l'Ordre , que celle de l'abstinence de la viande.

Pour ce qui est du Vicaire General , l'Abbé de la Trappe répondit qu'il n'avoit été établi que par provision ; c'est-à-dire jusques à ce que tout l'Ordre fût reformé. Que la Reforme generale une fois établie , le Vicaire General n'auroit plus de lieu , parce qu'ils seroient tous alors d'une même Observance. Que jusques-là ils ne pouvoient se dispenser de le maintenir , parce que l'Etroite Observance ne pouvoit pas subsister sans ce point , & qu'il n'étoit pas juste de la soumettre à des Superieurs d'une autre Observance , qui avoient intérêt de la détruire.

Le Procureur General répondit qu'on

pouvoit remedier à cet inconvenient , en établissant des Vicaires particuliers dans les Provinces. Les deux Abbez répondirent , qu'il n'y avoit point d'expedient plus propre pour ruiner l'Etroite Observance, & qu'ils n'y pouvoient consentir. Le Procureur General repartit que l'Abbé de Cîteaux de son côté ne consentiroit jamais qu'on établît un Vicaire General dans plus de soixante Monastères de l'Ordre indépendamment de luy ; que quand on vouloit s'accommoder , il falloit de part & d'autre relâcher quelque chose. L'Abbé de la Trappe répondit , qu'un pareil accommodement mettroit tout l'avantage du côté de l'Abbé de Cîteaux, & lui donneroit un moyen infailible d'abolir l'Etroite Observance. Le Procureur General repliqua , qu'il vaudroit mieux qu'elle courût risque d'être détruite (ce qui pourtant n'arriveroit pas) que d'introduire un schisme dans l'Ordre qu'on ne pourroit plus éteindre.

L'Abbé de la Trappe répondit que ce prétendu schisme étoit aisé à éviter. Qu'il n'y avoit qu'à établir la Reforme generale , & reduire tout l'Ordre à la même Observance. Comme cette supposition n'accommodoit point le Procureur

teur General , qui étoit le plus dangereux ennemi de la Reformation , il demanda à l'Abbé de la Trappe , s'il étoit assuré que le Pape maintînt le Vicaire General. Il ajouta avec un air de confiance capable de donner beaucoup d'inquietude aux deux Abbez , que pour luy il ne pouvoit s'empêcher d'en douter. L'Abbé de la Trappe qui avoit peine à s'imaginer que le Pape pût se résoudre à détruire l'Etroite Observance , après la maniere avantageuse dont il luy en avoit parlé , luy dit avec une fermeté qui l'étonna , que le Pape étoit bien intentionné , qu'il comprenoit parfaitement ce qui étoit de l'honneur du Saint Siege , & que qui vouloit la fin , vouloit assurément les moyens.

Le Procureur General s'étant retiré , l'Abbé de la Trappe fut voir une personne de grande autorité ami du Cardinal de Retz , à qui cette Eminence l'avoit fort recommandé ; cette personne luy dit qu'elle s'étoit appliquée à pénétrer les sentimens des Cardinaux qui étoient de la Congregation que le Pape venoit d'établir pour regler leurs différends ; qu'il avoit vû avec douleur qu'ils n'étoient pas favorables à l'Etroite Observance. Qu'en particulier un Cardinal

des plus considerables & des plus instruits luy avoit dit , que de manger de la viande ou n'en manger pas , étoit une chose fort indifferente pour la gloire de Dieu , & pour l'édification de l'Eglise. Que trois autres avoient ajouté , qu'on auroit de la peine à consentir que le schisme s'introduisît dans l'Ordre , sous prétexte d'une Observance plus étroite que l'autre.

L'Abbé de la Trappe répondit , que comme il voyoit plus souvent les Cardinaux , & qu'il leur parloit plus librement que luy , il le prioit d'agréer qu'il luy dît , qu'en effet manger ou ne manger pas de la viande , étoit de foy une chose fort indifferente pour la gloire de Dieu ; mais que quand on avoit fait profession d'une Regle qui défendoit d'en manger , & qu'on s'étoit obligé par un vœu solennel à la pratiquer , ce n'étoit plus chose indifferente. Que telle étoit la situation de l'Ordre de Cîteaux , qu'on y faisoit profession de la Regle de S. Benoist qui défendoit l'usage de la viande , & que les anciens Statuts de Cîteaux défendoient de demander sur ce point aucune dispense ; qu'après cela on ne comprenoit pas qu'on pût supposer que c'étoit une chose indifferente à

[illegible]

— Vous ne l'ignorez pas, j'ignore de
quel milieu vous êtes issu, ne pouvant
rien en tirer, j'ignore aussi où il est de
venir, car il est impossible à Rome, à
un tel point, d'être que celui de la Re-
forme. Mais si ce n'est plus surpris,
vous n'avez pas vu un des principaux
Pères de la Congrégation, ce Pèbre

pour toutes réponses à ses sollicitations , luy dit que la Reformation generale de l'Ordre étoit une affaire à terminer en un quart d'heure ; que la Commune & l'Etroite Observance ne différoient entr'elles que par l'usage ou le non usage de la viande. L'Abbé de la Trappe répondit qu'elles différoient en bien d'autres choses , dont l'établissement seroit d'une tres-grande édification ; mais que le point de l'usage de la viande ne laissoit pas d'être assez important par rapport à la Regle de saint Benoist qui le deffendoit , & par rapport à la penitence dont l'Ordre de Cîteaux étoit obligé de faire profession. Le Prelat repartit que le Saint Siege avoit accordé à l'Ordre de Cîteaux une permission generale d'user de la viande. L'Abbé répondit que l'Etroite Observance n'en demeureroit pas d'accord. A ce mot de l'Etroite Observance , le Prelat se recria qu'il n'en falloit plus parler , que le Pape l'avoit cassée par ses Brefs. L'Abbé voulut luy en faire voir la nullité ; mais le Prelat luy dit qu'il pourroit mettre tout ce qu'il auroit à dire dans ses Memoriaux ; qu'en un mot on ne raisonneoit pas à Rome comme en France.

CHAPITRE XII.

Une These qu'on soutient en France, & divers écrits en faveur de l'Etroite Observance, achevent de la ruiner dans l'esprit des Cardinaux & des Prelats. L'Abbé de Prieres tâche en vain d'y remedier.

PENDANT qu'on étoit à Rome dans des dispositions si peu favorables à l'Etroite Observance, il arriva une chose en France qui acheva de l'y rendre tout-à-fait odieuse. Dom Joseph de Montulé Religieux de l'Abbaye de Perseigne, de l'Etroite Observance, avança pendant sa Licence dans une de ses Theses, une proposition touchant l'infailibilité du Pape, tres-éloignée des sentimens de la Cour de Rome. On disputa contre avec beaucoup de chaleur, & les réponses furent encore plus vigoureuses que la These. Trop de gens étoient interessez à l'affaire pour qu'elle en demeurât là. On en fit des plaintes au Nonce, & pour l'indisposer contre l'Etroite Observance, on ne manqua pas de luy faire remarquer que le Religieux qui avoit

soutenu la These étoit Reformé ; que l'Abbé de Prieres y avoit assisté , & qu'il ne l'avoit point désaprouvée. Le Nonce prit la chose comme on se l'étoit imaginé. Il envoya chercher l'Abbé de Prieres , & luy fit de grandes plaintes de la These qu'on luy avoit déferée. L'Abbé fut d'autant plus embarrassé , qu'il n'avoit rien de satisfaisant à répondre. Le Religieux qui avoit soutenu la These étoit de l'Etroite Observance , l'Abbé qui étoit Vicaire General y avoit assisté , il n'avoit ni corrigé , ni même repris ce Religieux ; la proposition & les réponses choquoient la Cour de Rome dans un endroit des plus sensibles. C'étoit des faits dont on ne pouvoit disconvenir , & dont il étoit dangereux dans la situation des choses qu'un Supérieur demeurât chargé. Mais l'Abbé de Prieres avoit trop d'esprit , & concevoit trop bien les conséquences de cette affaire , pour ne pas dire quelque chose d'apparent au défaut de quelque chose de solide. Il répondit donc au Nonce , qu'à la verité le Religieux qui avoit soutenu la These étoit de l'Etroite Observance ; mais qu'il étoit de la filiation & de la dépendance de l'Abbé de Cîteaux ; & que les choses étant à la veille

d'un jugement, elles se trouvoient dans une situation si delicate, qu'on ne pouvoit pas faire la moindre entreprise sur la Jurisdiction de l'Abbé de Cîteaux, sans luy donner lieu de faire à Rome de grandes plaintes, & d'accuser l'Etroite Observance de vouloir ruiner son autorité.

L'Abbé de Prieres croyoit que le Nonce s'en tiendrait à cette réponse, & que les choses n'iroient pas plus loin; mais il est des conjonctures favorables dont un habile homme ne manque jamais de profiter. Le Nonce à demi satisfait de l'Abbé de Prieres, fit faire de grandes plaintes à l'Abbé de Cîteaux. L'Abbé qui comprit combien il luy étoit aisé de se justifier, & de faire tomber l'accusation sur l'Abbé de Prieres & sur l'Etroite Observance, répondit aux plaintes du Nonce par un Memorial qu'il luy fit presenter. Il demouroit d'accord que le Religieux dont il s'agissoit étoit de sa filiation; mais il soutenoit qu'étant de l'Etroite Observance, il étoit sous la jurisdiction de l'Abbé de Prieres Vicaire General de la Reforme, & que c'étoit à luy à répondre de ses actions. Que pour ce qui regardoit la These en particulier, elle n'avoit rien
que

que de tres-conforme aux sentimens de l'Abbé de Prieres , & à ce qu'il avoit avancé dans une Requête présentée au Roy , pour empêcher que les affaires de la Reforme ne fussent portées à Rome ; & afin que le Nonce n'en pût pas douter , il citoit les endroits de la Requête dont il luy fit presenter une copie revêtue de toutes les circonstances juridiques qui la pouvoient rendre authentique.

Il n'en fallut pas davantage pour perdre l'Abbé de Prieres & l'Etroite Observance dans l'esprit du Nonce. Il envoya la These & les extraits de la Requête à Rome , & porta par là un coup mortel à l'Etroite Observance.

Cependant l'Abbé de la Trappe qui ne sçavoit rien de ce qui passoit en France , n'oublioit rien de ce que sa pieté luy pouvoit suggerer pour se rendre Dieu favorable , & pour opposer sa protection aux préventions des hommes ; il redoubloit ses jeûnes & ses austeritez , il se retiroit souvent dans les Eglises les moins frequentées , & passoit prosterné au pied des Autels tout le temps qu'il pouvoit dérober à ses affaires. Mais comme il étoit tres-éloigné de prétendre que Dieu fît des miracles en sa faveur , il dressoit des Instructions & des Memo-

riaux , où il employoit toujours cette éloquence vive & insinuante qu'on admire encore dans ses écrits ; il sollicitoit, il visitoit , il interessoit ses amis , & trouvoit toujours des oppositions nouvelles dont il ne pouvoit deviner la cause.

Un jour qu'il s'en entretenoit avec un Prelat de ses amis , ce Prelat luy apprit ce que l'on vient de raconter , qui s'étoit passé en France à l'occasion de la These & des extraits de la Requête présentée au Roy. Il ajouta que ce contre-temps étoit des plus fâcheux, que l'Abbé de Cîteaux n'avoit pas manqué de s'en prévaloir , & qu'il avoit rendu l'Etroite Observance si suspecte , qu'on n'osoit presque plus parler en sa faveur. L'Abbé de la Trappe répondit par rapport à la These , qu'il n'étoit pas juste de rendre tout un Corps responsable du fait d'un particulier. Que pour ce qui étoit de la Requête, il s'en falloit prendre aux Avocats qui l'avoient dressée , & que l'Etroite Observance pouvoit n'y avoir point de part. Le Prelat répondit , que de pareilles justifications pourroient avoir lieu en France ; qu'à Rome on étoit si irrité contre l'Etroite Observance , que ses deputez n'y étoient peut-

être pas sans quelque danger. L'Abbé répondit qu'il s'estimeroit heureux de souffrir pour la justice, qu'à la vérité il éviteroit tout ce qui pourroit aigrir ceux qui ne luy vouloient pas de bien; mais qu'il ne prendroit aucune précaution pour sa seureté.

Ayant pris congé du Prelat, il fut trouver le Pere Bona pour s'assurer de ce qu'on venoit de luy dire, & pour luy demander conseil. Le Pere Bona luy confirma tout ce que le Prelat luy avoit appris. Il ajouta que la recommandation de l'Ambassadeur de France toujours favorable à l'Abbé de Cîteaux, avoit fait un tort à la Reforme qui ne se pouvoit exprimer. Que pour le bien comprendre, il falloit supposer qu'à Rome avant que de donner un Bref & un Jugement, on vouloit être sûr du succès & de la maniere dont ils seroient reçus. Que sur cela l'Ambassadeur avoit assuré que quoi qu'il plût au Pape d'ordonner, le Roy l'appuyeroit de son autorité. L'Abbé de la Trappe répondit que cela n'étoit peut-être pas si sûr que l'Ambassadeur se l'étoit imaginé: que la Reine Mere avoit toujours honoré l'Etroite Observance d'une protection déclarée, qu'elle en avoit écrit à Sa Sainteté d'une maniere

qui ne laissoit aucun lieu d'en douter ; & qu'on devoit être persuadé que la recommandation auprès du Roy , étoit d'un poids à contre-balancer tout autre crédit , tel qu'il pût être. Le Pere Bona repartit , qu'on étoit convaincu que la Reine-Mere ne pouvoit pas vivre longtemps ; qu'on en seroit quitte pour ne publier le Bref qu'après sa mort. Qu'en un mot il voyoit tout à craindre pour la Reforme , & tres-peu à esperer. Mais , dit l'Abbé de la Trappe , n'admirez-vous point comme les desseins de Dieu sont differens de ceux des hommes ? Qui eût crû qu'un établissement aussi édifiant (& je puis dire aussi saint que celui de l'Etroite Observance) fût à la veille d'être détruit , & que le Saint Siege même ruinerait son propre ouvrage ; car enfin , ajouta-t-il , le Cardinal de la Roche-Foucaud n'a rien fait que par son autorité. Sur quels fondemens faut-il donc que les choses soient établies pour être inébranlables ? Ces reflexions l'ayant attendri, il en parut sensiblement affligé. Le Pere Bona qui l'aimoit tendrement , & qui ressentoit aussi vivement que luy toutes les playes qu'on faisoit à l'honneur de l'Eglise , n'oublia rien pour le consoler. Il luy dit que Dieu se plaisoit

DE LA TRAPPE. LIV. II. 293
ainsi à éprouver nôtre Foy sur sa Providence, toujours sage, toujours attentive au gouvernement de l'Eglise, qui étoit le prix de son Sang, & le plus tendre objet de ses complaisances. Que si quelquefois il paroïssoit dormir, il s'éveilloit enfin, & commandoit à la mer & aux vents soulevez contre elle de luy rendre sa premiere tranquillité. Qu'une des plus grandes marques qu'un ouvrage venoit de Dieu, étoit d'être ainsi exposé à la contradiction des hommes. Que Dieu avoit ses momens, qu'ils arrivoient tôt ou tard, qu'il falloit cependant vivre d'esperance, & mettre toute sa confiance en luy.

Il ajouta qu'une marque que Dieu n'abandonnoit pas l'Etroite Observance, étoit que malgré toutes ces contradictions apparentes, le Pape luy étoit toujours favorable, & qu'il le sçavoit d'une maniere à n'en pouvoir douter.

Une assurance si positive donna lieu à l'Abbé de la Trappe de luy demander s'il approuveroit qu'il fît demander une audience au Pape. Le Pere Bona répondit qu'une pareille démarche ne pouvoit rien gêner; mais qu'il doutoit fort qu'on la luy accordât. Dès le lendemain l'Abbé de la Trappe fut demander audience;

mais le Cardinal Patron avoit pris les devants , & avoit défendu qu'on ne parlât au Pape d'aucune affaire ; ainsi l'audience fut refusée , & on dit à l'Abbé de la Trappe que Sa Sainteté ayant établi une Congregation , c'étoit à elle qu'il falloit s'adresser ; que si on accordoit de pareilles audiences , le Pape en seroit accablé.

Dans ce même temps, l'Abbé de Prieres qui avoit appris par les lettres de l'Abbé de la Trappe combien l'affaire de la Thèse & de la Requête avoit nui à l'Etroite Observance , crut qu'il devoit ~~parler~~ ^{songer} à y remédier. Pour cet effet il obtint des Lettres des Evêques de France les plus considérables par leur naissance , leur piété & leur doctrine , en faveur de l'Etroite Observance ; elles étoient adressées aux Cardinaux & aux Prelats de la Congregation. L'Abbé de la Trappe les ayant reçues se mit en devoir de les rendre ; mais il luy fut aisé de juger qu'on y auroit peu d'égard. En effet il apprit quelque temps après que le projet du Bref étoit dressé , qu'on l'avoit porté au Pape , que Sa Sainteté l'avoit envoyé au Pere Bona pour l'examiner , & luy en dire son avis ; que le Pere Bona l'avoit trouvé si contraire à l'Etroite Obser-

vance , qu'il n'avoit pû s'empêcher d'y faire plusieurs changemens. Qu'en un mot les préventions étoient si grandes contre la Reforme , qu'il n'y avoit pas moyen de les vaincre ; mais tout cela luy fut dit sous un si grand secret , qu'il n'eut pas la liberté de s'en servir.

CHAPITRE XIII.

L'Abbé de la Trappe apprend qu'on avoit dressé le projet d'un Bref contre la Reforme. Il sollicite en vain pour en empêcher l'effet. On luy conseille de quitter Rome , & de s'en retourner en France : Il exécute ce conseil. Raisons & motifs de son retour.

IL n'y a peut-être pas de situation plus fâcheuse que celle où se trouvoit alors l'Abbé de la Trappe. Il sçavoit d'une manière à n'en pouvoir douter , qu'on alloit détruire la Reforme de France ; il étoit à Rome pour la défendre ; & il ne luy étoit pas permis de se servir des lumières qu'on luy avoit données pour en empêcher la ruine. Il étoit obligé de dissimuler , lors qu'il luy étoit si impor-

tant d'agir à découvert pour rompre les efforts des ennemis de l'Etroite Observance ; c'est-à-dire de l'état qu'il avoit embrassé pour y finir ses jours dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes & religieuses. Un zele ardent le brûloit au dedans , & le portoit à tout entreprendre ; la crainte de commettre les amis le retenoit & l'empêchoit d'agir. Son recours ordinaire étoit à Dieu ; il le sollicitoit sans cesse par les prieres les plus ferventes de prendre en main sa cause , & d'en être luy-même le Juge ; mais Dieu qui le vouloit éprouver , ne luy rendoit que des réponses de mort , *comme parle l'Ecriture* , & ne luy laissoit voir ni jour ni expedient pour sortir de l'état accablant où il se trouvoit.

Comme il étoit dans cet embarras , le Pere Bona le vint trouver pour luy apprendre ce qu'il sçavoit déjà d'ailleurs. Il ajouta qu'il avoit fait de grands changemens au Bref , dans le dessein de le rendre moins préjudiciable à la Reforme ; mais qu'il avoit lieu de craindre qu'on n'y eût pas tout l'égard qu'il eût souhaité , que le Pape étoit toujours favorable à la Reforme , qu'il ne vouloit pas qu'on la détruisist ; mais que sa santé devenoit tous les jours si mau-

vaife , qu'on ne pouvoit presque plus luy parler d'aucune affaire ; que le Cardinal Paton étoit le Maître , & qu'il luy avoüoit à regret qu'il ne pouvoit pas luy être plus contraire. L'Abbé de la Trappe luy demanda s'il vouloit bien luy permettre de se servir des avis qu'il luy donnoit. Le Pere Bona luy dit qu'il le pouvoit faire ; mais qu'il le prioit de ne le pas commettre , parce que s'il devenoit suspect , il ne pourroit plus luy être utile.

Sur cette permission , l'Abbé de la Trappe recommença ses sollicitations auprès des Cardinaux & des Prelats de la Congregation ; il presenta de nouveaux Memoriaux , il donna à son affaire toutes les faces les plus favorables , il la mit dans tous les jours les plus avantageux ; mais il trouva par tout les mêmes préventions contre la Reforme. Les Cardinaux & les Prelats luy disoient tous , comme s'ils en fussent convenus , que le Cardinal de la Roche-Foucauld avoit excédé son pouvoir , qu'il n'avoit pas gardé les formalitez qui luy avoient été prescrites ; qu'ainsi tout ce qu'il avoit ordonné étoit nul de droit , & qu'il falloit faire de nouveaux Reglemens. D'ail-

reformer un Ordre d'en renverser les Reglemens fondamentaux , & d'y introduire le schisme , qui après l'heresie étoit le plus grand de tous les maux ; qu'on étoit résolu de rendre à l'Abbé de Cîteaux , aux premiers Abbez , & aux Chapitres Generaux toute la Jurisdiction qui leur appartenoit de droit , & dont on n'avoit pû les dépouiller sans injustice , & sans faire injure au Saint Siege qui avoit confirmé les anciens Reglemens qui leur donnoient toute l'autorité qu'on s'avisoit de leur contester.

L'Abbé de la Trappe répondit , que si l'on vouloit rendre à l'Abbé de Cîteaux & aux premiers Abbez toute la Jurisdiction que les anciens Statuts leur donnoient , il falloit du moins les obliger à garder la Regle de saint Benoist qu'ils avoient voüée , & à pratiquer la penitence prescrite par ces mêmes Statuts dont ils prétendoient tenir leur Jurisdiction ; qu'en réunissant ainsi tous les Monasteres de l'Ordre sous la même Observance , c'étoit le moyen infailible d'éviter le schisme qu'on craignoit d'introduire dans l'Ordre de Cîteaux. On luy répondit que les Generaux des Dominicains & des Franciscains n'é-

toient pas Reformez , & qu'ils ne laissent pas d'être les Chefs des Reformez qui avoient été introduits dans ces deux Ordres. L'Abbé de la Trappe fit voir la difference qui étoit entre ces deux Ordres & l'Abbé de Cîteaux ; mais les Cardinaux & les Prelats n'en furent pas moins fermes dans leurs premiers sentimens , tant la prévention a de force quand elle s'est une fois emparée des personnes mêmes les plus éclairées & les mieux intentionnées.

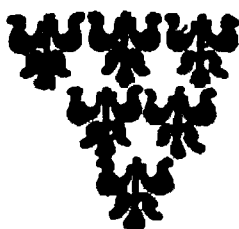
Des declarations si précises & si peu favorables à l'Erroite Observance, firent comprendre à l'Abbé de la Trappe, qu'un plus long séjour à Rome seroit assez inutile , ou qu'en tout cas il suffiroit que l'Abbé Duval-Richer attendît la conclusion de cette affaire , dont il n'espéroit plus aucun succès. Comme il étoit venu à Rome avec beaucoup de repugnance , & que les occupations qu'il y avoit n'étoient pas de son goût , le séjour luy en paroissoit insupportable. L'amour de la retraite & du silence , l'esprit de penitence dont il étoit pénétré le rappelloient sans cesse à la solitude. Son humilité même luy persuada que ses pechez étoient un obstacle au succès de la Reforme , & qu'elle ne

réussiroit jamais tant que les affaires seroient en d'aussi mauvaises mains que les siennes. Plus il fit d'attention à ces reflexions , plus il s'y affermit. Mais comme il se défioit de ses lumieres , il crut devoir consulter ses amis ; il leur fit part des reflexions qu'on vient de rapporter , & les pria de décider sans aucun égard au dégoût qu'il se sentoit pour Rome , & à l'inclination qu'il avoit de retourner en France.

Tous les amis furent d'avis , que supposé le mauvais état des affaires de l'E-troite Observance , dont on ne pouvoit douter , sa presence seroit désormais assez inutile à Rome , qu'un député y étoit plus que suffisant pour ce qui y restoit à faire. Que son départ pourroit même faire faire des reflexions qui ne seroient peut-être pas inutiles aux affaires de la Reforme , qu'on y soupçonneroit du mystere ; que l'Abbé de Cîteaux en prendroit l'alarme , que cela pourroit l'obliger à retourner en France , & que comme sa presence nuisoit beaucoup , son absence ne pouvoit être qu'avantageuse à la Reforme. Que les Cardinaux en iroient peut-être moins vite , & que si le jugement étoit une fois retardé , il pourroit naître des con-

jonctures qui feroient changer l'affaire de face. Qu'en un mot, on ne voyoit aucun inconvénient à son départ.

Sur cette assurance, l'Abbé de la Trappe écrivit à l'Abbé de Prieres l'état où il laissoit les affaires, & les raisons qu'il avoit de quitter Rome. Il écrivit aussi à ses amis pour les avertir de son retour, & il partit au commencement de Février pour revenir en France. Ce qu'on avoit prévu arriva, ce départ précipité & dont on ne sçavoit pas les raisons, alarma l'Abbé de Cîteaux, il craignit que l'Abbé de la Trappe ne luy suscitât quelque traverse du côté de la France, par le credit de la Reine-Mere qui s'étoit déclarée la protectrice de la Reforme. Dans cette apprehension, il laissa le soin des affaires au Procureur General, & partit en diligence quelques jours après. 1665.



CHAPITRE XIV.

Le départ de l'Abbé de La Trappe est également désapprouvé à Rome & en France. Il arrive à Lyon : Il trouve des Lettres pressantes de l'Abbé de Priores & de ses autres amis qui l'obligent de retourner à Rome. Avanture singulière qui luy arrive à Lyon.

QUOIQUE l'Abbé de la Trappe ne fut parti de Rome que par le conseil de plusieurs personnes éclairées qui favorisoient la Reforme ; son départ fut également désapprouvé à Rome & en France. On disoit à Rome qu'il avoit trahi la cause de la Reforme en l'abandonnant , qu'il ne falloit jamais désespérer des affaires , & moins à Rome qu'ailleurs , qu'un zele ourré en avoit causé son impatience, & que quoi qu'il se plaignît des préventions, il n'y avoit peut-être point d'homme au monde qui fût plus prévenu & plus entêté que luy. En France, le déchaînement contre luy étoit encore plus grand ; les interessez & les indifferens , amis & ennemis , les parens

mêmes ne gardoient aucune modération.

L'Abbé^X de la Trappe dans une de ses Lettres parle de cette espece de persécution, & confirme en même temps ce que l'on a avancé, c'est-à-dire, qu'il n'avoit rien fait sans conseil. Je ne doute pas « (dit-il) que vous n'ayez² beaucoup « souffert pour moy , & que l'interêt « de ma reputation ne vous ait tenu fort « au cœur. Ce que j'ay fait quand je suis « sorti de Rome ayant pû recevoir diffe- « rentes explications, ceux qui n'étoient « ni de nos amis ni bien intentionnez « pour nous , y en ont donné de désa- « vantageuses. Je m'y étois bien at- « tendu , lorsque je me suis retiré de « Rome. Cependant, le bien de nôtre « cause , & la disposition des choses qui « nous étoit en ce temps-là tres-peu fa- « vorable m'y obligea. Je ne le fis ni « par humeur ni par passion , l'avis n'en « vint pas de moy , je déferai en ce ren- « contre au sentiment des autres ; & ve- « ritablement mon départ fit quitter « Rome à Monsieur de Cîteaux qui nous « étoit un tres-grand obstacle , il crut « me devoir suivre en France. Cela surfit « dans l'esprit de nos Juges les dessein « qu'ils avoient formé sur nôtre affaire, «

» & leur fit faire des reflexions qu'ils n'a-
 » voient pas encore faites.

» Tous mes proches (dit-il dans une
 » autre Lettre) commencent à être d'un
 » même sentiment sur mon sujet. Je re-
 » çus hier une Lettre de M. B. qui vous
 » surprendroit si vous l'aviez vue ; pour
 » peu qu'il continuë , je ne doute point
 » que l'exces ne passe jusques à avoir
 » horreur de moy. Dieu est bon de m'ou-
 » vrir les mêmes voyes qui ont sanctifié
 » ses Elus.

L'Abbé de la Trappe étant arrivé à
 Lyon , y trouva des Lettres tres-pressan-
 tes de l'Abbé de Prieres , qui le prioit ,
 toutes raisons cessantes , de retourner à
 Rome , si sa santé le luy permettoit ; il
 y reçut encore diverses Lettres de ses
 amis , qui blâmoient son retour avec
 beaucoup de liberté , & luy mandoient
 que tout le monde d'un commun ac-
 cord le condamnoit à retourner à Rome.

Comme l'Abbé de la Trappe par esprit
 de penitence & de pauvreté prenoit tou-
 jours les voitures les moins cheres , &
 par consequent les moins commodes ,
 & que pendant ses voyages il ne se dis-
 pensoit d'aucune de ses austeritez accou-
 tumées , il étoit arrivé à Lyon si fati-
 gué , qu'à peine se pouvoit-il soutenir ,

La fièvre même l'avoit pris en chemin , & ne l'avoit point encore quitté. Tout autre que luy eut crû être en droit de penser plutôt à se reposer & à se guerir , qu'à recommencer un voyage aussi long & aussi fatigant que celui de Rome. La saison même sembloit s'y opposer , on étoit encore au mois de Février , & la quantité de neiges qui étoit tombée , fermant les passages des Alpes , s'opposoit à son retour. Mais d'un côté l'obéissance qu'il croyoit devoir à ses Supérieurs , & de l'autre l'indifférence qu'il avoit pour sa santé , & le mépris qu'il faisoit de son corps ne luy permettoient pas de délibérer.

Cependant , une raison qui ne pouvoit être plus forte l'empêchoit d'obéir ; il luy restoit si peu d'argent , qu'à peine en avoit-il assez pour se rendre à Paris ; il étoit dans une Ville où il n'avoit presque point de connoissance , & où il se trouvoit sans crédit.

Comme il étoit dans cet embarras , un homme fort mal vêtu qu'il ne connoissoit point , vint luy demander s'il n'étoit pas l'Abbé de la Trappe. L'Abbé luy ayant répondu que c'étoit luy-même , l'inconnu luy presenta une bourse de quatre cent louis d'or , & luy dit

qu'il avoit ordre de le prier d'en prendre autant qu'il en auroit besoin. L'Abbé luy demanda de quelle part il venoit. L'inconnu répondit qu'on luy avoit défendu de le dire ; & quelque instance que l'Abbé pût faire , il luy fut impossible de le sçavoir. Sur cela il refusa de prendre de l'argent. Car enfin , dit-il , je suis résolu de rendre ce que j'en prendrai , & je ne le puis faire , si je ne sçai à qui je serai redevable. L'inconnu repartit qu'on le quittoit de cette obligation , qu'il prît autant d'argent qu'il en auroit besoin , & qu'il ne se mît pas en peine de le rendre. Après bien des difficultés , l'Abbé prit quatorze louis d'or ; & rendit le reste. Mais l'inconnu dit que cela ne suffisoit pas , & qu'il ne reprendroit point la bourse qu'il n'en eût pris au moins cent. L'Abbé de la Trappe eut beau s'en défendre , il fallut les prendre. L'inconnu reprit la bourse , & sortit sans avoir voulu dire de quelle part il venoit. Jamais secours ne vint plus à propos , & ne fut plus généreusement donné.

Voici le dénouement de cette aventure , qui a assurément quelque chose d'extraordinaire. Un des amis de l'Abbé de la Trappe qui étoit à Paris , ayant

ſçu qu'on luy envoyoit à Lyon un ordre de retourner à Rome, & ne doutant point qu'il ne l'exécutât, s'imagina qu'il pourroit avoir beſoin d'argent; ſur cela il écrivit à un frere qu'il avoit à Lyon, de luy fournir ſur ſon compte tout l'argent dont il auroit beſoin; mais de prendre ſi bien ſes meſures que l'Abbé de la Trappe ne ſçût point d'où luy venoit ce ſecours. Il ſ'en acquitta de la maniere dont on vient de le raconter, & l'Abbé de la Trappe fut long-temps ſans ſçavoir qui étoit le genereux ami qui l'avoit aſſiſté dans le plus grand beſoin où il eût été de ſa vie; il le ſçut enfin, & luy en témoigna toute la reconnoiſſance dont un auſſi bon cœur que le ſien pouvoit être capable.

L'Abbé de la Trappe ſe voyant en état de retourner à Rome par le ſecours qu'il venoit de recevoir, il écrivit à l'Abbé de Prieres & à ſes autres amis, que quoi qu'il n'eût quitté Rome que par le conſeil des perſonnes les plus affectionnées à la Reforme, & qu'il fût convaincu que ſa preſence y ſeroit fort inutile; neanmoins pour rendre à ſes Superieurs l'obéiſſance qu'il leur devoit, il y alloit retourner; il partit dès le lendemain, & arriva à Rome le premier d'Avril.

CHAPITRE XV.

*L'Abbé de la Trappe arrive à Rome :
Il redouble ses sollicitations pour le
maintien de la Reforme de France.
Il en soutient les interêts avec une
fermeté qui luy fait de nouveaux
ennemis.*

LE retour de l'Abbé de la Trappe à Rome surprit également ses amis & ses ennemis. Comme on connoissoit sa fermeté, on s'étoit imaginé qu'étant convaincu comme il étoit que sa présence y étoit fort inutile, il ne seroit pas aisé de luy persuader d'y revenir. On fut extrêmement édifié de sa docilité, & ceux même qui étoient les plus prévenus contre luy, ne purent s'empêcher d'admirer qu'un homme d'un mérite si distingué, & qui s'étoit acquis dans le monde tant de considération par ses grandes qualitez, fût aussi soumis aux ordres de ses Supérieurs que le moindre de ses Religieux. On en fit en France le même jugement, & cette démarche si humble fit taire ses ennemis, & luy rendit l'estime qu'on ne luy avoit ôtée,

que parce qu'on ne connoissoit pas l'éminence de sa vertu.

Dès le lendemain, de son arrivée, l'Abbé de la Trappe pour ne point perdre de temps recommença ses visites & ses sollicitations. Les Cardinaux & les Prelats à qui son départ avoit fait faire des reflexions qu'ils n'avoient point encore faites, le reçurent avec de grands témoignages d'estime pour la personne, & de consideration pour la cause qu'il défendoit. On luy fit espérer qu'on luy seroit plus favorable qu'il ne l'avoit crû, & qu'on ne regleroit rien sans l'avoir écouté, & sans avoir bien examiné tout ce qu'il jugeroit à propos de produire pour la défense de l'Etroite Observance.

Pour profiter de cette disposition si favorable en apparence, l'Abbé de la Trappe presenta un Memorial où il réduisoit toutes les demandes à quatre chefs,

Que l'abstinence de la viande fût generale dans tout l'Ordre de Cîteaux, parce qu'elle étoit expressement ordonnée par la Regle de saint Benoist, par les anciens Statuts, & que le S. Siege n'en avoit jamais accordé une dispense generale.

Qu'il fût permis à la Reforme d'avoir

ce étoit celle de Dieu même, re-
avec beaucoup de fermeté aux
que la Cour Romaine se
vit elle-même en détruisant
aux Brefs une Reforme qui
e en France par l'auto-
qui subsistoit depuis
avoit été dans plus
res, embrassée par
ieux, avec l'édi-
y a de gens de
qui avoit été
t les Arrests
upplioit de
Rome n'a-
execution, s'ils

Roy & par son Par-
loit aisé de juger que le
atroit agréer ces nouveaux
ntaires à ceux qu'il avoit au-
de son approbation, qui avoient
firmes par les Arrests du Parle-
& que tout le monde trouveroit
étrange qu'on opprimât à Rome des
gens de bien qui avoient pour eux le
témoignage de tout ce qu'il y avoit en
France de plus grand & de plus saint.

Pendant que l'Abbé de la Trappe sou-
tenoit ainsi les interêts de la Reforme
avec une fermeté si digne de son zele

De LA TRAPPE. Liv. II.
ce qu'on ne connoissoit pas
de sa venue de son arrivée
le lendemain de son départ
pour ne pas le laisser

ez
ré com-
ment ;
étrange

un premier Supérieur qui la gouvernât avec le nom & l'autorité de Vicaire Général.

Qu'il fût élu par les Pères de la Réforme. Que néanmoins pour ne pas déroger aux droits de l'Abbé de Cîteaux, on pourroit ordonner qu'il n'exerceroit sa Charge qu'après avoir été approuvé & confirmé par son autorité.

Qu'on accordât aux Supérieurs de la Réforme le pouvoir de faire entr'eux des assemblées pour le bien & la conservation de la régularité dans les Monastères de l'Étroite Observance, parce que le bon ordre ne pouvoit se soutenir sans ce moyen, que toute Société avoit de droit naturel, & qu'on ne pouvoit luy ôter sans injustice.

Qu'enfin il fût permis à l'Étroite Observance de mettre la Réforme dans les Monastères de la Commune Observance, sous de certaines conditions dont il seroit aisé de convenir.

Ce Memorial ayant été présenté à la Congregation, l'Abbé de la Trappe fut averti qu'on n'y auroit point d'égard, & que dans le fonds on n'étoit pas mieux disposé pour la Réforme qu'on l'étoit avant son départ. Sur cet avis, l'Abbé qui étoit persuadé que la cause de la

Reforme étoit celle de Dieu même, representa avec beaucoup de fermeté aux Cardinaux, que la Cour Romaine se déshonoreroit elle-même en détruisant par de nouveaux Brefs une Reforme qui avoit été établie en France par l'autorité du S. Siege, qui subsistoit depuis quarante ans, qui avoit été dans plus de soixante Monasteres, embrassée par plus de sept cent Religieux, avec l'édification de tout ce qu'il y a de gens de bien dans le Royaume, & qui avoit été confirmée par le Roy & par les Arrests de son Parlement. Qu'il les supplioit de faire reflexion que les Brefs de Rome n'avoient en France aucune execution, s'ils n'étoient reçus par le Roy & par son Parlement. Qu'il étoit aisé de juger que le Roy ne pourroit agréer ces nouveaux Brefs contraires à ceux qu'il avoit autorisez de son approbation, qui avoient été confirmez par les Arrests du Parlement; & que tout le monde trouveroit étrange qu'on opprimât à Rome des gens de bien qui avoient pour eux le témoignage de tout ce qu'il y avoit en France de plus grand & de plus saint.

Pendant que l'Abbé de la Trappe soutenoit ainsi les interêts de la Reforme avec une fermeté si digne de son zele

& de la confiance que l'Étroite Observance avoit en luy ; on apprit par des Lettres de France , que depuis que l'Abbé de Cîteaux y étoit arrivé , on y publioit qu'il avoit gagné son affaire à Rome , & qu'il y avoit obtenu un Bref qui détruiroit entièrement la Reforme. L'Abbé de la Trappe eut d'abord de la peine à le croire ; mais cette nouvelle luy fut confirmée de tant d'endroits , qu'il crut n'avoir pas lieu d'en douter. Pour s'en éclaircir davantage , il fut rendre visite à un Cardinal , sans la participation duquel il sçavoit qu'on n'avoit rien ordonné. Le Cardinal luy parla d'abord des quatre articles du Memorial qu'on vient de rapporter. Il luy dit sur cela que ce n'étoit pas le sentiment de la Congregation d'obliger la Commune Observance à l'abstinence de la viande ; que les Religieux qui s'y étoient engagés n'avoient pas prétendu se soumettre à cette austerité , qu'ils avoient voué la Règle comme ils l'avoient vue pratiquer , qu'ils n'avoient pas prétendu s'engager à davantage , & qu'il n'étoit pas juste de les surcharger dans un âge avancé d'un joug qu'ils n'avoient pas porté pendant leur Noviciat.

L'Abbé de la Trappe répondit , qu'ils
avoient

avoient vouë la Regle de saint Benoist telle que ce Saint l'avoit faite , & qu'à prendre les choses comme son Eminence les prenoit , les Chrétiens ne seroient pas obligez d'observer l'Evangile autrement qu'ils l'avoient vû pratiquer pendant leur jeunesse. Le Cardinal repliqua qu'il ne falloit pas faire de comparaison entre l'Evangile & la Regle de saint Benoist , & ne s'expliqua pas davantage sur cet article. Il passa aux trois autres du Memorial , & dit , que si on les accordoit on causeroit dans l'Ordre de Cîteaux un schisme dont il seroit difficile de reparer les inconveniens. Que la plûpart des Reformez duroient cinquante ou soixante ans , que la premiere ferveur passée en reprenoit insensiblement les premiers adoucissmens , qu'on redevenoit comme les autres. Que cependant le schisme ne laisseroit pas de subsister , que la Reforme cesseroit , & que le schisme dureroit toujours.

L'Abbé de la Trappe répondit à ce raisonnement ce qu'il avoit répondu tant de fois , & ce qu'on ne pourroit repeter sans ennuyer ; mais voyant que le Cardinal n'y avoit point d'égard , il luy parla du bruit qui couroit en France ,

qu'on avoit accordé à l'Abbé de Cîteaux un Bref qui détruisoit la Reforme. Le Cardinal luy répondit d'une maniere ambiguë. L'Abbé en conclut que le bruit qui couroit n'étoit que trop vrai. Sur cela il representa au Cardinal avec beaucoup de fermeté les inconveniens d'un Bref donné contre les intentions de Sa Sainteté, sans appeller & sans entendre les Parties, sans consulter même la plûpart de ceux qui composoient la Congregation, les scandales qui en naîtroient, l'avantage qu'en prendroient les heretiques contre l'Eglise; en un mot l'honneur du Saint Siege sacrifié aux interêts de l'Abbé de Cîteaux. Comme le Cardinal avoit plus de part que personne au Bref dont il s'agissoit, ce discours l'offensa; il répondit à l'Abbé avec chaleur qu'il perdoit le respect, qu'il parloit comme les schismatiques & les heretiques. Que cette sorte de gens avoit toujours la Reforme dans la bouche, & presque jamais dans le cœur. L'Abbé qui voyoit les affaires de la Reforme ruinées de quelque maniere qu'il en usât, repartit avec une humble fermeté, qu'il parloit comme S. Bernard, & même moins fortement; que cependant le Saint Siege n'avoit jamais eu de

plus zélé défenseur ni de plus ferme appuy. Il usa de la même vigueur en parlant aux autres Cardinaux & Prelats qui composoient la Congregation ; il s'aperçut bien-tôt qu'elle luy faisoit des ennemis. Comme il n'avoit point d'autres prétentions à ménager que celles de la vérité & de la justice , il n'en relâcha rien de son zele ; c'est ce qui fait voir combien il étoit éloigné de ces vues intéressées que quelques personnes mal informées ont voulu luy attribuer.

Fin du second Livre.



LA VIE

DE

DOM ARMAND-JEAN
LE BOUTHILLIER
DE RANCE',

ABBE' REGULIER ET REFORMATEUR
du Monastere de la Trappe, de l'Étroite
Observance de Cîteaux.



LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE I.

Le Cardinal de Retz arrive à Rome : Il oblige l'Abbé de la Trappe à venir demeurer dans son Palais. Il tâche inutilement de luy persuader de relâcher de son austerité. Il soutient hautement la Reforme de France : Il en parle au Pape & aux Cardinaux au nom de la Reine Mere qui l'en avoit expressement chargé,

LEs choses étoient à Rome dans l'état qu'on vient de le représenter, lorsque le Cardinal de Retz y arriva. Un de

ses premiers soins fut de s'informer de la vie qu'y menoit l'Abbé de la Trappe. Il apprit qu'il y étoit tres-pauvrement logé, qu'il y vivoit avec la même austerité qu'il eût pû faire dans son Monastere. Qu'un homme qu'il avoit pris pour le servir étant tombé malade, non seulement il n'avoit point pris d'autre valet, mais qu'il servoit cet homme avec autant d'assiduité que s'il eût été luy-même à son service. Le Cardinal fut touché d'une vie si extraordinaire, & qui avoit si peu de rapport avec la premiere éducation de l'Abbé; il résolut de l'en tirer, & de l'obliger, s'il pouvoit, à avoir un peu plus de soin de luy-même. Pour cet effet l'Abbé de la Trappe l'étant venu voir, il luy proposa de venir demeurer dans son Palais. Il se garda bien de luy laisser voir les motifs qui le portoient à luy faire cette proposition; il se contenta de luy dire que les affaires de la Reforme demandant qu'ils eussent de frequentes conferences, & qu'ils ne fissent pas une démarche, pour ainsi dire, que de concert; cela ne se pouvoit executer à moins qu'ils ne fussent en état de se voir à toutes les heures du jour & de la nuit. Il l'assura qu'il seroit chez luy aussi retiré, & qu'il y vivroit

avec la même liberté qu'il pourroit faire dans son Monastere. L'Abbé qui avoit extrêmement à cœur les affaires de la Reforme, & qui étoit persuadé que les lumieres & le credit du Cardinal luy seroient d'un tres-grand secours, s'en défendit d'abord par une pure civilité ; mais le Cardinal ayant insisté jusques à luy dire qu'il ne se mêleroit point de ses affaires, qu'il ne luy eût accordé ce qu'il luy demandoit ; l'Abbé ne s'en défendit pas davantage. Il vint dès le jour même demeurer dans son Palais ; c'est-à-dire qu'il y choisit celle de toutes les chambres qui étoit la plus pauvre & la moins commode.

Le Cardinal ayant obtenu ce point ; luy parla de la vie qu'il menoit à Rome. Il luy dit sur cela qu'il n'étoit pas possible qu'il pût subsister long-temps en vivant de la sorte, qu'il falloit se nourrir & se donner les autres besoins de la vie à proportion du travail dont on étoit chargé. Que la repugnance qu'il avoit à demeurer si long-temps à Rome, les contradictions qu'il y éprouvoit, la fatigue des visites & des sollicitations étoient une penitence assez grande pour se permettre d'ailleurs quelque soulagement ; qu'en un mot, l'Abbé de Prie-

res qui étoit son Supérieur l'avoit prié de veiller sur sa conduite , & de l'obliger de moderer ses austeritez , & qu'il ſçavoit bien luy-même que cet Abbé le luy avoit ſouvent recommandé de bouche avant ſon départ , & depuis qu'il étoit à Rome par pluſieurs lettres qu'il luy avoit écrites ſur ce ſujet.

L'Abbé de la Trappe qui ſe pardonnoit à peine la démarche qu'il avoit faite en venant demeurer dans le Palais du Cardinal , après l'avoir remercié du ſoin qu'il vouloit bien avoir de luy ; le pria de ſe ſouvenir de l'aſſurance qu'il luy avoit donnée , qu'il vivroit chez luy de la maniere qu'il pourroit faire dans ſon Monaftere ; qu'il s'en tenoit là , & qu'il le prioit de l'agréer. Le Cardinal luy fit de nouvelles inſtances ; mais l'Abbé demeura ferme , & ne voulut jamais rien relâcher de ſa premiere austerité.

Ils s'entretinrent enſuite des affaires de la Reforme ; & l'Abbé ayant dit au Cardinal qu'elles ne pouvoient pas être en plus mauvais état , & qu'il étoit impoſſible de vaincre les préventions qu'on avoit données aux Cardinaux contre l'Etroite Obſervance , le Cardinal luy répondit que le mal ne venoit pas de là , mais de la Theſe & des écrits dont le

tions avoient tellement pris le dessus ; qu'il ne luy fut pas possible de les vaincre. On l'assura pourtant qu'on feroit des Reglemens generaux pour tout l'Ordre, qu'on ne détruiroit pas la Reforme ; mais aussi qu'on ne luy laisseroit pas tous les avantages que le Cardinal de la Roche-Foucaud luy avoit accordez.

Cette ouverture donna lieu au Cardinal d'entrer dans un plus grand détail. On ne luy dissimula pas qu'on supprimeroit le Vicaire General, qu'on défendrait les assemblées particulieres de la Reforme, & qu'on maintiendrait la Jurisdiction de l'Abbé de Cîteaux, des premiers Abbez de l'Ordre, & celle du Chapitre general. Le Cardinal répondit que ces articles étoient si essentiels, que s'ils étoient une fois établis, il n'étoit pas possible que la Reforme pût subsister long-temps, & que cela s'appelloit la fapper par les fondemens, en même temps qu'on se vançoit de la conserver. On repartit au Cardinal que cet inconvenient seroit à craindre, si l'on n'avoit pas l'exemple de plusieurs autres Reformez, qui ne laissoient pas de subsister avec beaucoup d'édification, quoi qu'elles fussent soumises à des Generaux & à

des Chapitres generaux non reformez. Mais , dit le Cardinal de Retz , quel inconvenient y auroit-il d'obliger tout l'Ordre de Cîteaux , au moins en France , de recevoir la Reforme telle qu'elle y est établie ? On répondit qu'il y auroit de la dureté à soumettre un si grand nombre de Religieux à des austérités auxquelles ils n'avoient pas prétendu s'engager en faisant Profession. Le Cardinal de Retz repliqua encore plusieurs choses en faveur de la Reforme , mais ce fut inutilement ; le Bref étoit dressé , ou du moins le projet en étoit fait.

Des dispositions si peu favorables à la Reforme obligerent le Cardinal de Retz à proposer à l'Abbé de la Trappe la voye de l'accommodement avec la Commune Observance. L'Abbé de la Trappe répondit , qu'elle convenoit beaucoup mieux que toute autre à des personnes de leur Profession , qui ne pouvoient avoir trop d'éloignement des procès , qu'il l'avoit souvent proposée , mais toujours inutilement , & que la Commune Observance connoissoit trop bien ses avantages pour s'en départir. Le Cardinal repliqua qu'il ne falloit pas laisser de la tenter , qu'il ne connoissoit point d'autre ressource pour l'Etroite Obser-

vance, & il se chargea même d'en parler au Procureur General. On ne sçait pas si les conjonctures luy permirent de le faire ; mais il est certain que s'il le fit, ce fut sans succès, & que la Commune Observance s'en tint toujours à un jugement de rigueur.

CHAPITRE II.

Le Prieur de la Trappe tâche d'en affoiblir la regularité, & d'y introduire le relâchement. Les Religieux s'y opposent : Ils en écrivent à Rome à l'Abbé de la Trappe : Il leur répond, & les exhorte à persévérer dans la charité & dans la penitence.

PENDANT que l'Abbé de la Trappe donnoit tous ses soins à Rome pour maintenir la Reforme de France, l'homme ennemi, *comme parle l'Ecriture*, tâchoit de profiter de son absence pour répandre l'yvraie parmi le bon grain qu'il avoit semé dans son Monastere avant son départ. Le Prieur qu'il avoit choisi luy-même se revêtant d'une fausse passion, entreprit d'en altérer la

regularité , & d'y introduire le relâchement. Il alla même jusques à faire servir du poisson au Refectoire , à donner à ses Religieux l'exemple d'en manger , de violer l'abstinence qu'ils s'étoient prescrite , & dont ils avoient promis à leur Abbé de ne se point départir. Le Souprieur qui avoit du zele & de la fermeté s'y opposa , les autres Religieux se joignirent à luy , & se maintinrent malgré le Prieur dans toutes les observances qu'ils avoient rétablies à la persuasion de leur Abbé. La charité ne laissa pas d'en souffrir ; l'union qui est l'ame de toutes les societez en fut un peu affoiblie. Le Prieur se plaignoit de ce que le Souprieur , sous pretexte de la regularité , luy ôtoit l'estime & la confiance de ses Religieux ; & le Souprieur prétendoit qu'il n'avoit pû se dispenser de s'unir à ses Freres pour s'opposer au relâchement qu'on tâchoit d'introduire , & qu'en effet l'on eût introduit sans cette union ; qu'au reste si le Prieur avoit perdu quelque chose de l'estime & de la confiance de ses Religieux , il ne devoit s'en prendre qu'à luy-même.

Ce differend alla si-loin , que l'Abbé de Prieres fut obligé d'en prendre connoissance. Il s'efforça en vain de réta-

blir l'union , & de rendre au Prieur l'estime dont il s'étoit privé luy-même par son peu de zele ; il se vit obligé de le retirer , de l'envoyer dans un autre Monastere , & de laisser celui de la Trappe sous la conduite du Sôuprieur jusques au retour de l'Abbé. Tout cela ne se passa pas sans qu'on en écrivît à Rome à l'Abbé de la Trappe. L'Abbé de Prieres l'en avertit , le Sôuprieur & les Religieux luy rendirent compte de toutes choses. L'Abbé de la Trappe fit voir dans cette occasion que s'il estimoit les pratiques exterieures de penitence , il faisoit encore plus d'état de la charité & de l'humilité sans lesquelles il ne peut y avoir de veritable vertu. Il estimoit le zele que ses Religieux avoient fait paroître dans la conjoncture dont on vient de parler ; mais il craignoit que sous pretexte de zele & de regularité , la charité qui est l'ame de toutes les societez chrétiennes n'eût été blessée , & que l'humilité qui est essentielle à l'état religieux n'eût reçu quelque alteration ; c'est ce qu'il fait paroître dans la réponse qu'il fit à ses Religieux.

Du 23.
Aoust
1665.

» Je ne vous parlerai point (dit-il)
» des peines que m'ont donné les Let-
» tres par lesquelles j'ay appris que nô-

tre Maison n'étoit pas tout-à-fait dans ce
cet état de paix, d'union & de con-
corde, dans lequel elle devroit être,
& que j'avois espéré qu'elle conser-
veroit pendant nôtre absence. Vous
croirez assez quelles elles ont été, si
vous êtes persuadés que je vous porte
tous dans le fond de mon cœur. Que
rien ne m'est sensible en comparaison
de ce qui vous touche, & que vous
ne faites pas moins mon occupation
dans Rome, que vous la feriez si j'é-
tois parmi vous. Je vous dirai seule-
ment que j'ay appris depuis quelques
jours avec beaucoup de joye, que les
choses étoient rétablies, de maniere
qu'il n'y avoit presentement rien à
craindre, & que ce petit nuage qui
s'étoit élevé s'est dissipé de telle sorte,
qu'il y a sujet d'espérer que Nôtre-
Seigneur vous fortifiant de ses graces,
vous luy garderez la fidelité que vous
luy devez, & que vous vous unirez
plus que jamais pour le servir dans
l'Observance exacte de la vie peniten-
te que vous avez embrassée. Vous sça-
vez, mes chers Confreres, qu'elle
ne luy peut être agréable si elle n'est
accompagnée d'une charité veritable,
& d'une humilité sincere. Les actions

» mortes ne ſçauroient plaire au Dieu
 » de la vie ; il faut qu'elles ſoient ani-
 » mées & vivantes , que la charité les
 » produiſe , que ſon eſprit divin en ſoit
 » la ſource & le principe ; & comme
 » il n'y a que les ames humbles qui puis-
 » ſent en recevoir les mouvemens , les
 » impreſſions & la vie , & qu'il n'y ha-
 » bite jamais qu'après y avoir établi les
 » diſpoſitions d'une humilité profonde ;
 » jugez de quelle utilité vous ſeroient
 » toutes vos penitences , ce que vous
 » retireriez à la fin de toutes les morti-
 » fications extérieures , quel ſecours
 » vous trouveriez dans vos veilles , dans
 » vôtres ſolitude , & dans tous vos au-
 » tres exercices dans leſquels vous vi-
 » vez , ſi vous n'aviez pas cette humi-
 » lité ſi neceſſaire , ſans laquelle il n'y
 » a point de charité , & par conſéquent
 » nul agrément à eſperer de la part de
 » Dieu , nul mérite , nulle recompenſe.

Mais quoique l'Abbé de la Trappe eſtimât la charité & l'humilité à un point que de compter pour rien toutes les mortifications extérieures qui n'étoient pas accompagnées de ces deux vertus , il ne laiſſe pas d'en recommander fortement la pratique ; mais il veut qu'elle ſoit animée de cet eſprit intérieur , de cette

piété vive & sincere , qui peut seule les rendre agreables aux yeux de Dieu; c'est ce qui l'oblige d'ajouter :

Je vous recommande plus que je n'ai jamais fait ces pratiques exactes , cette conduite étroite de laquelle nous avons essayé de vous faire connoître la necessité & les avantages. Le plus grand déplaisir que nous pourrions avoir, seroit d'apprendre qu'on se relâchât en quelque chose de cette exactitude que nous vous avons marquée avant que de vous quitter. Mais je vous conjure de joindre l'esprit à la lettre , les dispositions du cœur aux pratiques exterieures , & de faire en sorte que le fond de vos ames soit autant séparé de vos propres inclinations , que vôtre vie paroît éloignée de toutes les superfluités du monde , que vous gardiez le silence autant avec vous-mêmes qu'avec les autres. Que vous écoutez aussi peu les discours de vos propres sens & de vos passions que ceux de vos freres. Que vôtre solitude soit autant dans l'esprit & dans le cœur, que dans la retraite exterieure de vos personnes. Que vos veilles soient spirituelles , & que lorsque vos corps sortent de leurs lits comme de leurs tom-

„ beaux , vos ames n'y demeurent point
 „ ensevelies dans la langueur du som-
 „ meil ; mais qu'elles accompagnent le
 „ mouvement de vos lèvres , qu'elles en
 „ suivent toutes les paroles , & qu'avec
 „ des expressions fidelles elles fassent en-
 „ tendre à Dieu , lorsque vous êtes en-
 „ semble pour chanter ses loüanges , les
 „ différentes dispositions dans lesquelles
 „ elles se trouvent.

„ Que vos jeûnes ne soient pas seule-
 „ ment l'effet d'une obéissance regu-
 „ liere , mais encore d'une juste con-
 „ viction que vos pechez vous ren-
 „ dent indignes non seulement des vian-
 „ des dont la Regle vous défend l'usage,
 „ mais même de celles dont elle vous le
 „ permet. Enfin , mes chers Confreres ,
 „ si vous allez au travail sanctifiez-le
 „ par vos reflexions & par des inten-
 „ tions expressees d'imiter au moins pour
 „ quelques momens la vie laborieuse
 „ que JESUS-CHRIST n'a jamais inter-
 „ rompuë lors qu'il a été sur la terre.
 „ Lors qu'on vous applique aux exer-
 „ cices les plus abjets du Monastere ,
 „ vous devez en être contents ; soit que
 „ vous consideriez que l'exaltation est
 „ la retribution assurée d'un abaissement
 „ veritable & sincere , soit que par une

revuë fidelle sur vous-mêmes , vous «
 connoissiez que vous êtes dignes de «
 toute confusion & de tout mépris..... «
 Et que si JESUS-CHRIST qui n'avoit «
 que l'image & l'apparence du peché «
 qu'il n'avoit pû commettre , s'est char- «
 gé d'une honte & d'une confusion in- «
 exprimable ; il n'y a rien que nous ne «
 meritions , nous qui en avons la verité «
 & l'horreur. ce

C'est ainsi que l'Abbé de la Trappe
 parle à ses Religieux dans les premiers
 temps de la Reforme , lorsque celle qu'il
 y avoit établie n'étoit , pour ainsi dire ,
 que l'ombre de celle qu'il établit dans
 la suite , & qu'ils n'étoient pas encore
 arrivez à cette haute perfection à la-
 quelle il les porta depuis. Il en avoit
 deslors tous les sentimens dans le cœur ,
 & c'est ce qui l'oblige d'ajouter avec un
 zele qui marque si bien le véritable ca-
 ractere de son esprit, & cet ardent amour
 pour la penitence dont il étoit penetré :
 Voilà , mes chers Confreres , les dis- «
 positions dans lesquelles il faut que «
 vous viviez.... Les exercices corporels «
 sont d'une necessité indispensable aux «
 Moines ; plus ils y sont exacts , plus «
 il y a d'avantages & de benedictions «
 attachées. Mais ce n'est point en cela ce

» seulement que consiste la perfection
» & la verité de l'état Monastique ; elle
» est dans la pureté du cœur , c'est-à-
» dire , dans le retranchement & la sepa-
» ration de tout ce qui peut empêcher
» que l'esprit de JESUS-CHRIST ne le
» meuve , ne le vivifie & ne l'anime ,
» & dans cette humilité profonde qui
» ne nous laissant rien voir en nous-
» mêmes qui ne nous fasse gemir , &
» ne nous donne de la confusion & de la
» douleur , dissipe jusques aux moindres
» complaisances que nous pourrions
» avoir , & anéantit tellement les restes
» du vieil homme , que rien n'empêche
» que nous ne soyons revêtus de l'inno-
» cence & de la sainteté du nouveau ;
» c'est à cela que vous devez rapporter
» toute la suite de vos actions ; cette
» componction continuelle dans laquelle
» saint Benoist nous ordonne de vivre
» n'a point d'autre fin ni d'autre but.
» C'est pour cela que nôtre Pere saint
» Bernard veut que nous soyons incess-
» samment occupez de la pensée de la
» mort , & qu'un Moine ne mange pas
» un morceau de pain sans l'arroser de
» ses larmes. Je prie Dieu qu'il vous
» penetre de ces veritez si importantes ,
» qu'il vous fasse la grace de juger de

vôtre état , non pas par l'opinion de
 la plupart des hommes , mais par les
 sentimens & les instructions de ses
 Saints , & de vous unir pour en rem-
 plir les devoirs par les liens sacrez
 d'une paix & d'une charité constante.
 Que ces larmes , mes chers Confreres ,
 que saint Bernard dit que les Moines
 doivent répandre dans les actions mê-
 mes de leur vie qui en devroient être
 le plus exemptes , sont douces , qu'elles
 enferment de consolation , & qu'au
 contraire les joyes du monde sont
 ameres , & qu'elles produisent d'in-
 quietudes & d'ennuis ! Au moment
 que je vous écris , nos vies s'écoulent ,
 les instans dont elles sont composées
 disparoissent avec une rapidité prodi-
 gieuse. Le monde passe , dit saint Ber-
 nard , avec tous ses faux plaisirs , &
 JESUS-CHRIST s'avance selon ses pro-
 messes , pour recompenser nos larmes ,
 & punir nos joyes. Car enfin , quoi-
 que la durée du monde ne soit que de
 quelques momens , par rapport à l'é-
 ternité , il est pourtant vrai que nous
 finissons encore plutôt que le monde.
 Si cette pensée nous occupe , nous ne
 serons gueres sensibles à toutes ces
 joyes , que les Saints & JESUS-CHRIST

» même ont condamnées ; & nous ne
» trouverons de repos & de paix que
» dans cette tristesse qui nous dispose à
» des contentemens éternels. J'espère,
» mes chers Confreres, qu'elle fera le
» sujet le plus ordinaire de vos entre-
» tiens, & je me promets de la miseri-
» corde de Dieu, qu'il ne permettra
» point que je sois trompé dans l'opi-
» nion que j'ay conçue de votre exacti-
» tude & de votre fidelité sur toutes les
» choses que nous vous avons recom-
» mandées, puis qu'elles ne regardent
» que votre sanctification & sa gloire.
» Je m'assure même que dans peu de
» temps Dieu nous accordera la conso-
» lation que nous luy demandons inces-
» samment dans nos prieres ; c'est celle
» de vous revoir, & de finir avec vous
» ma vie & ma penitence.... Je prie le
» Pere des misericordes, le Dieu de
» toute consolation que nous servons,
» en qui nous avons mis toute nôtre
» esperance, & qui est le seul bien que
» nous prétendons pour le temps & pour
» l'éternité, qu'il remplisse nos cœurs
» de son esprit, & qu'il nous rende tous
» dignes de la sainteté de nôtre Profes-
» sion, afin que n'ayant vécu que pour
» luy, il soit à jamais nôtre recompense,

CHAPITRE III.

L'Abbé de la Trappe sollicite inutilement une Audience du Pape. Le Cardinal de Retz en obtient une , où il luy parle fortement de la Reforme. L'affaire est enfin jugée au désavantage de la Reforme. L'Abbé de la Trappe prend congé du Pape & des Cardinaux , & retourne en France.

QUOIQUE l'Abbé de la Trappe parût tranquille sur l'état où on luy avoit mandé qu'étoit son Monastere , comme on l'a pû voir dans la lettre qu'on vient de rapporter , il n'étoit pas sans inquiétude. Sa confiance en Dieu ne pouvoit être plus parfaite ; mais il sçavoit qu'il permet souvent que ses Elus soient tentez , que nous avons un ennemi vigilant , sans cesse occupé à nous nuire , & le passé l'instruisoit dans ce qu'il avoit à craindre pour l'avenir.

D'ailleurs , tout luy paroissoit si opposé à la Reforme de France , qu'il n'osoit plus rien espérer en sa faveur. Il se

à obtenir , il ne laissa pas de se presenter ; il sollicita , il employa tous ses amis , ses soins furent inutiles ; on luy répondit , comme on avoit déjà fait , que le Pape ne donnoit plus d'audiencés , qu'ayant établi une Congregation , c'étoit à elle qu'il falloit s'adresser.

Cependant le bruit couroit dans Rome que l'affaire alloit être jugée , & que quelques mouvemens que les Peres de l'Etroite Observance se pussent donner , on jugeroit en faveur de l'Abbé de Cîteaux. Dans cette extrémité le Cardinal de Retz demanda une audience au Pape , & il l'obtint. Comme il jugea bien que ce seroit la dernière qu'on luy accorderoit sur cette affaire , il luy representa au sujet de la Reforme de France , tout ce qui se pouvoit dire de plus fort , & luy fit voir de nouvelles Lettres de la Reine-Mere , par lesquelles elle luy recommandoit la Reforme , comme une des choses du monde qu'elle avoit le plus à cœur. Le Pape luy répondit , qu'à la consideration de cette Princesse il avoit établi une Congregation de Cardinaux & de Prelats où cette affaire seroit serieusement examinée , & toutes choses pesées avec beaucoup de maturité. Que c'étoit tout ce qu'on pouvoit.

106 LA VIE DE L'ABBÉ
raisonnablement exiger de luy.

Comme cette réponse étoit un peu vague , & qu'on n'en pouvoit rien conclure pour ou contre la Reforme , le Cardinal fit de nouvelles instances pour obliger le Pape à découvrir ses sentimens. Enfin , il luy échappa de dire que la Rome ne pouvoit pas vivre long-temps ; que quand elle seroit morte on devoit en France tout ce qu'il auroit pu faire en faveur de la Reforme. Le Cardinal répondit que le Roy & le Parlement ne manqueroient pas , & qu'ils sauroient bien maintenir tout ce qu'il luy auroit plu d'ordonner en faveur d'une Observance qui faisoit l'éducation de tous les gens de bien. Qu'il pouvoit assurer Sa Sainteté qu'il ne connoissoit rien qui méritât mieux qu'elle la protection du S. Siège. Le Pape ne répondit rien : mais il témoigna que ce discours l'importunoit , ce qui obligea le Cardinal à le retirer.

On apprit quelques jours après que l'affaire avoit été jugée ; mais on tint le jugement si secret , qu'on n'en put rien savoir pendant long temps. Cependant le Cardinal de Retz apprit enfin en general qu'il n'étoit pas favorable à la Reforme , & que l'Abbé de Cîteaux

avoit obtenu tout ce qu'il avoit demandé. Sur cet avis l'Abbé de la Trappe qui avoit obtenu de l'Abbé de Prieres la permission de retourner en France, quand il le jugeroit à propos, proposa au Cardinal le dessein où il étoit de partir incessamment. Le Cardinal auroit bien voulu le retenir à Rome plus longtemps, mais il fut si touché de la contrainte dans laquelle il y vivoit, qu'il ne put s'empêcher de consentir qu'il partît au plutôt. Dans cette vuë il luy obtint une audience du Pape; mais ce fut à condition qu'il ne parleroit point des affaires de la Reforme.

L'Abbé de la Trappe étant allé à l'audience, dit à Sa Sainteté, qu'il n'avoit rien souhaité avec plus d'ardeur que de luy baiser les pieds, de recevoir ses ordres & sa benediction pour sa consolation particuliere, & celle des Religieux qu'il avoit bien voulu soumettre à sa conduite. Le Pape la luy donna avec de grandes marques d'estime & de bonté. Il l'entretint même de diverses choses; mais il évita de luy parler des affaires de la Reforme. L'Abbé tâcha plusieurs fois de l'y engager; mais le Pape en éloigna toujours le discours; ainsi l'Abbé de la Trappe fut obligé de prendre

congé sans luy dire un seul mot de l'affaire du monde qu'il avoit le plus à cœur, & dont d'ailleurs il eût été très-important que le Pape, aussi bien intentionné qu'il étoit, eût été exactement informé.

En allant prendre congé des Cardinaux, l'Abbé de la Trappe remarqua qu'ils luy recommensoient tous la soumission & l'obéissance au saint Siege. Cela luy donna l'idée de conclure qu'on avoit dessein de l'examiner l'une & l'autre à de fortes épreuves, & que le jugement rendu n'étoit pas favorable à la Réforme. Un Cardinal ajouta que de jeûner étoit une chose sainte ; mais que si le saint Siege l'avoit défendu, ce bien deviendrait un mal. L'Abbé répondit, qu'il ne croyoit pas que le saint Siege eût dessein de faire une pareille défense. Le Cardinal repliqua que s'il la faisoit il luy faudroit obéir.

Quand il fallut prendre congé du Pere Bona, l'entretien fut plus tendre & plus sincère. Ce saint Religieux qui avoit pour l'honneur de l'Eglise tout le zèle qu'une piété éclairée est capable d'inspirer, luy témoigna une extrême douleur du mauvais succès des affaires de la Réforme ; il luy dit qu'il n'avoit rien épargné

gné pour luy rendre auprès du Pape & des Cardinaux tous les bons offices qui avoient dépendu de luy ; que le Bref luy ayant été communiqué par l'ordre exprès de Sa Sainteté, il en avoit retranché bien des choses qui ne pouvoient être plus préjudiciables à l'Etroite Observance ; mais qu'il ne sçavoit pas si les Cardinaux y auroient eu égard ; qu'en un mot, la These & les écrits dont le Nonce en France s'étoit plaint, avoient tout gâté, & qu'il n'avoit pas été possible de guérir les préventions que ces écrits avoient causé. L'Abbé de la Trappe répondit qu'il falloit recevoir de la main de Dieu les bons & les mauvais succès. Que les ouvrages où il paroissoit le plus de piété avoient été exposez de tout temps aux contradictions des hommes, que ces contradictions ayant prévalu contre JESUS-CHRIST même, il ne falloit pas s'étonner si tout ce qui portoit sa marque & son caractère se ressentoit du traitement qu'on luy avoit fait. Qu'il avoit donné ses soins, son application, & fait de tres-ardentes prieres pour le succès de la Reforme de France, que c'étoit tout ce que Dieu demandoit de luy, que le reste étoit en sa main, & que souvent

l'indignité de ceux qui prioient les empêchoit d'être exaucez, Qu'il alloit donner toute son attention à la Reforme de son Monastere, & à y rétablir toutes les pratiques de penitence qui avoient été en usage dans les premiers temps de l'Ordre de Cîteaux, qu'il luy demandoit pour cela le secours de ses prieres, & ses soins auprès du saint Siege en cas qu'il en eût besoin. Le Pere Bona les luy promit, & l'assura d'une amitié qui dureroit autant que sa vie. L'adieu du Cardinal de Retz ne fut ni moins tendre ni moins sincere. Enfin l'Abbé de la Trappe partit de Rome pour revenir en France le 25. de Mars 1666.

CHAPITRE IV.

Quelques circonstances édifiantes du voyage & du séjour de l'Abbé de la Trappe à Rome.

COMME pour ne pas interrompre le recit des choses qu'on vient de raconter on a été obligé d'obmettre quelques circonstances tres-édifiantes du voiage & du séjour de l'Abbé de la Trappe à Rome, on a crû qu'on feroit plaisir au

DE LA TRAPPE. LIV. III. 341
Lecteur de les rapporter icy.

On croit donc devoir remarquer que pendant les quatre voyages qu'il fit, soit en allant, soit en revenant de Rome, quoi qu'il allât souvent à pied avec beaucoup de fatigue, il observa toujours l'abstinence & les jeûnes de la Regle, & n'usa jamais de la dispense que l'Abbô de Prieres luy avoit donnée des derniers. Il disoit tous les jours la Messe, il avoit une attention continuelle sur luy-même, & gardoit une mortification exacte dans les choses les plus indifferentes; il disoit sur cela : *Que quoique l'usage de bien des choses fût indifférent, la privation n'en devoit pas être indifférente à un homme qui avoit consacré comme luy toute sa vie à la penitence.*

Cette attention continuelle à se mortifier fut cause que, soit à Rome, soit en Italie, il ne vit rien de toutes les raretez, de tous ces restes fastueux de la magnificence Romaine qui y attire les Estrangers de toutes parts. Il évitoit avec un soin extrême, autant que la bienséance le luy permettoit, tous les honneurs qu'on vouloit rendre à sa naissance, à son mérite ou à son caractère. Cet esprit de penitence dont il étoit pénétré ne luy permettoit pas même de se trouver dans

les Eglises frequentées où il y avoit de ces excellentes Musiques & de ces ceremonies pompeuses qui sont si ordinaires à Rome. La Religion qui sert si souvent de pretexte à la curiosité le bannissoit de ces lieux , & ne luy permettoit de frequenter que ces Eglises solitaires où regnent l'obscurité & le silence , & qui ne sont remarquables que par les Reliques des Martyrs qui les ont sanctifiées par l'effusion de leur sang. Il y passoit tout le temps qu'il pouvoit dérober à ses affaires , & il en revenoit toujours plein de ce même zele qui avoit porté ces Saints à sacrifier jusques à leur propre vie pour rendre témoignage à la verité. C'est ce que l'on apprend d'une de ses Lettres.

» Je passe icy ma vie (dit-il) dans une
 » langueur & une misere que je ne puis
 » vous exprimer. Rome m'est aussi peu
 » supportable que le grand monde de-
 » puis ma retraite, & hors la consolacion
 » que je trouve dans la visite des
 » Lieux saints , je ne croirois pas qu'il
 » y eût d'état comparable au mien. Je
 » ne vous diray rien des curiositez de
 » Rome , je ne les vois point , & je ne
 » me sens touché d'aucun desir de les
 » voir. Les Eglises sont d'une beauté

admirable , & je vous avoué qu'elles inspirent la piété plus que toutes celles de France , à cause de leur majesté ; mais particulièrement par la vertu secrète d'un nombre presque infini de Martyrs , dont les corps y attendent la resurrection universelle. Qu'il est grand de mourir pour Dieu ! Mais qu'on est heureux quand on ne vit que pour luy ! Je ne sçay point quel temps je serai à Rome , mais je fais état de le donner à nos affaires qui sont celles de Dieu , & aux Eglises pour obtenir la protection du Pere des misericordes , par l'intercession des Saints que leur ardente charité rend tout-puissans auprès de luy.

On remarquera encore que dans tous ses voyages , quoi qu'il fît souvent un froid extrême , il ne se servit jamais de gands , parce que les premières Ordonnances de ses Peres en défendoient l'usage. Quelque chaleur qu'il fît (on sçait qu'elles sont excessives à Rome) il porta toujours un habit grossier , rude & pesant , & ne se permit jamais aucun de ces soulagemens dont les personnes les plus réglées ne font pas difficulté d'user. Sa mortification étoit continuelle ; cependant la conversation étoit toujours

douce & aisée, comme si dans tous les momens de sa vie il n'eût pas eu quelque chose à souffrir. On ne luy voyoit jamais cet air chagrin, critique & rebutant, dont une vertu mal entendue a coutume de se parer. Jamais il n'agissoit par humeur; la paix de son cœur, la tranquillité de son ame, qui sont dès cette vie la recompense de la véritable vertu, paroissoient sur son visage & dans toutes ses manieres, austere pour luy-même, & toujours plein d'égards & de ménagemens pour les autres.

Pendant le voyage, & pendant tout le séjour qu'il fit à Rome, il ne bûit que de l'eau, & ne mangea que du pain, des herbes, ou tout au plus quelque bouillie mal apprêtée étoit sa nourriture ordinaire; sa dépense par jour n'alloit le plus souvent qu'à deux sols. L'Abbé Duval-Richer qui n'avoit rien épargné pour l'obliger à moderer sa penitence, en écrivit enfin à l'Abbé de Prieres, & le pria d'envoyer sur cela à l'Abbé de la Trappe des ordres si précis, qu'il ne pût se dispenser d'y obéir. Voicy ce que l'Abbé de Prieres luy écrivit à cette occasion.

« Je vous conjure d'avoir soin de votre santé, & de ne pas croire votre

zele pour les austeritez du corps. «
 Croyez , je vous supplie , que la peni- «
 tence que Dieu demande de vous pre- «
 sentement , n'est pas l'abstinence du «
 vivre ni du sommeil , mais le soin & «
 le travail necessaires pour le succès des «
 affaires qui vous sont commises , pour »
 lesquelles vous avez besoin de nour- «
 riture & de repos. Souvenez-vous , «
 s'il vous plaît , qu'à cet égard vous «
 avez été mis sous la direction du Re- «
 verend Abbé Duval-Richer. Je vous «
 y mets derechef , & je crois devant «
 Dieu que vous luy ferez chose plus «
 agreable de vous soumettre , que de «
 suivre les mouvemens de vôtre zele. «
 Vous aurez souvent bien du travail à «
 Rome qui vous exemptera aussi-bien «
 du jeûne que la fatigue du chemin. «
 Conservez vos forces pour le service «
 de Dieu. «

Ce ne fut pas un petit embarras pour
 l'Abbé de la Trappe , que d'accorder son
 zele pour la penitence avec l'obéissance
 qu'il devoit au Vicaire General de la
 Reforme. On ne sçait point quel expedient
 il prit là-dessus ; mais il est certain
 que tant qu'il fut à Rome il vécut tou-
 jours d'une maniere tres-austere. Il jo-
 gnoit aux jeûnes , aux veilles & aux au-

tres mortifications corporelles une lecture & une priere presque continuelle, il y donnoit tout le temps qu'il pouvoit dérober à ses affaires.

On croit encore devoir remarquer que des personnes de consideration luy ayant fait present de plusieurs raretez pour les porter en France, il ne rapporta de Rome que des Reliques des Saints Martyrs. Elles luy furent données par l'Evêque de Porphire, Sacristain d'Alexandre VII. il les mit depuis dans des Reliquaires qu'il fit exposer sur l'Autel aux grandes Fêtes, avec la permission de l'Evêque Diocésain. Ce fut ainsi que saint Bernard revenant de Rome à Clairvaux, après avoir refusé tous les presents que le Pape luy offroit, n'apporta qu'une dent du Martyr saint Césaire, qui luy fut donnée par Sa Sainteté.

On ne doit pas non plus passer sous silence, que quoique la vie de l'Abbé de la Trappe fût toujours tres-pénitente, lorsque de grandes Fêtes arrivoient, il rompoit tout commerce pour passer ces saints jours dans la priere & dans le silence. La premiere année qu'il fut à Rome, les Fêtes de Noël étant proches, il luy arriva à cette occasion quelque chose d'assez singulier pour être raconté.

L'envie de passer ces saintes Fêtes dans un entier éloignement du monde luy ayant fait concevoir le dessein de se retirer dans un Monastere de son Ordre qui est dans la ville , il y alla pour demander à l'Abbé la permission de passer quelques jours avec ses Religieux. En arrivant dans le Cloître il y trouva un Religieux fort âgé , qui ayant reconnu qu'il étoit François , l'aborda assez civilement ; il s'informa d'abord du sujet qui l'amenoit dans leur Maison. L'Abbé luy dit qu'il y venoit à dessein de saluer le Supérieur , & de luy demander en grace de luy permettre de passer sept ou huit jours avec ses Religieux. Ce bon vieillard plus sincere que ne le sont d'ordinaire les Italiens , luy dit franchement , qu'il ne luy conseilloit pas de faire cette demande , qu'aparemment on ne la luy refuseroit pas , mais qu'il n'en auroit pas toute la satisfaction qu'il en esperoit. Vous êtes François (luy dit-il) vous ne vous accommoderez pas aisément de nos manieres de vivre , ce qui vous fera de la peine & à nous aussi.

Les François (continua-t-il) ont une trop grande délicatesse pour l'observation des Regles de leur Ordre , & ils

se scandalisent aisément quand ils voyent qu'on ne fait pas toutes choses avec la dernière exactitude ; ainsi ce que nous regardons comme des bagatelles, vous en avez horreur comme d'un dérèglement épouvantable ; je vous en citeray (ajouta-t-il) un exemple ; Nous ne lisons jamais pendant le repas , chacun s'entretient tant qu'il dure comme bon luy semble. Le dîné ou le soupé fini , on jette des cartes sur la table , jôie qui veut , on va se divertir à quelque autre chose. Je suis persuadé que si vous veniez à voir ces choses , elles vous déplairoient ; c'est pourquoy j'ay crû vous en devoir avertir , afin que vous preniez vos mesures là-dessus.

Il est aisé de s'imaginer que les mesures de l'Abbé de la Trappe furent bien-tôt prises ; étonné au dernier point d'une conduite si irreguliere , il sortit au plus vîte de ce Monastere , & resolut de ne chercher plus dans Rome d'autre retraite que sa propre Maison. Cette aventure luy donna un nouveau dégoût pour le séjour de Rome. Voicy comme il en écrit à un de ses amis.

« Vous ne pouvez me plaindre sur un
 « sujet plus affligeant & plus sensible que
 « sur la longueur de mon séjour à Rome,

Ce qui me le fait ressentir au point que je fais , n'est nullement la crainte de ne pas réussir dans l'affaire qu'on m'a confiée , & d'en recevoir de la honte. Car pour vous parler sincèrement , il n'y a point d'emplois que j'acceptasse de meilleur cœur que ceux où je recevrais le plus de confusion. Si en me faisant Moine je n'avois pas eu la pensée d'embrasser le mépris , & de vivre dans l'opprobre en choisissant une Profession tres-méprisable aux yeux des hommes , je me serois fort mécompté , & j'aurois beaucoup mieux fait de demeurer dans le silence. Je ne suis point surpris qu'il y ait des gens qui disent que je devois connaître le peu d'apparence qu'il y avoit de réussir dans cette commission qu'on me donnoit , & que je ne devois pas la prendre. Ils en jugent selon les vuës & les maximes du monde , & je ne doute nullement que vous ne sçachiez fort bien leur répondre selon celles de JESUS-CHRIST. Il nous dit clairement qu'il n'est venu dans le monde pour rien moins que pour faire sa volonté. Je le prie d'éteindre de telle sorte tous les mouvemens de la mienne , que je n'en aye point d'autres

» que ceux qui me seront inspirez par
» l'esprit & par la bouche de ceux que
» sa Providence a établis pour me con-
» duire.

Ce dégoût pour le séjour de Rome
luy dura autant qu'il y fut ; ainsi dès
qu'il ne s'y crut plus nécessaire , il en
partit , comme on a déjà dit , le vingt-
cinquième Mars de l'an mil six cent
soixante six ; il arriva à Paris le tren-
tième d'Avril , il y rendit compte à
l'Abbé de Prieres & aux autres Supe-
rieurs de l'Etroite Observance qui s'y
trouverent de tout ce qui s'étoit passé
à Rome dans l'affaire de la Reforme
de France , & arriva à la Trappe le di-
xième May de la même année ; il y
trouva sa Communauté augmentée de
plusieurs nouveaux Profés qu'on avoit
reçus pendant son absence.



C H A P I T R E V.

L'Abbé de la Trappe étant de retour dans son Monastere, y fait le projet de cette grande Reforme , qui fut depuis l'édification de toute l'Eglise.

L'ABBÉ de la Trappe se voyant tranquille dans son Monastere, ne songea plus qu'à y bien établir la Reforme qu'il avoit tâché inutilement de procurer à tout l'Ordre de Cîteaux. Il porta même ses vuës plus loin, & cet ardent amour pour la penitence, dont il étoit pénétré, luy fit concevoir le dessein d'y faire revivre tous les anciens usages de Cîteaux. Cette entreprise étoit si extraordinaire, que l'Etroite Observance, quoique fondée par des Religieux d'une vertu éminente, n'avoit pas crû que la foiblesse humaine pût aller jusques-là. Cependant l'Abbé de la Trappe ayant remarqué beaucoup de choses dans ces anciennes pratiques qui ne convenoient pas à nos tems, & qui au lieu de donner de l'édification, auroient pû faire un effet tout contraire, il crut qu'il devoit se restreindre à la

pauvreté & à la simplicité qui s'y trouvent établie, à la regularité ; à la discipline, à la mortification, aux jeûnes, aux veilles, à la priere, aux couches dures, au travail des mains, au silence, à la nudité des pieds du Mercredi des Cendres & du Vendredy-saint, à l'abstinence des six Vendredis de Carême, dont les trois premiers sont à une seule portion, & les trois autres au pain & à l'eau, & à tout ce qu'il y a de semblables pratiques.

L'Abbé de la Trappe ayant resolu d'établir la Reforme sur ce fondement, projeta les Reglemens qu'il avoit à faire, c'est-à-dire, les pratiques qu'il vouloit établir. Comme ce projet ne peut être que d'une tres-grande utilité à toutes les Societez Religieuses qui voudront imiter son zele, on a crû qu'on ne pouvoit se dispenser d'en donner icy un abrégé.

Les premiers Reglemens qu'il se proposa le regardoient luy-même, & en sa personne tous les Superieurs qui devoient luy succeder. Il se prescrivit donc de donner l'exemple en toutes choses, de n'établir aucune Regle qu'il ne pratiquât luy-même le premier, & d'être en cela plus severe à son propre égard,

qu'il
Rel
C
le
y

qu'il ne le seroit à celui d'aucun de ses Religieux.

Comme il vit que la coutume étoit que le Supérieur mangeât avec les hôtes, qu'il sortît souvent du Monastere pour faire des visites, sous pretexte de se faire des amis, d'en donner ou d'en conserver à la Maison; il s'imposa comme un devoir indispensable de ne sortir jamais que pour aller au Chapitre general, en cas qu'il ne pût s'en dispenser. En effet, il n'a jamais mangé avec qui que ce soit, & n'a jamais fait de visite qu'une seule, qu'il se crut obligé de rendre à l'Evêque Diocésain. Il n'en fit jamais aux Lieutenans Generaux, aux Gouverneurs, aux Intendans, aux grands Seigneurs, aux Officiers de Justice, quoique ce fût l'usage dans l'Etroite Observance, & qu'eux-mêmes luy rendissent visite. Comme il n'en usoit de la sorte que par un sentiment de regularité, & qu'il étoit incapable de cette suffisance ridicule, qui fait souvent negliger les choses les plus dûes, personne en cela ne trouva jamais à redire à sa conduite.

La persuasion où il étoit que la tenuë frequente des Chapitres contribuoit plus que toute autre chose à former les Religieux dans l'esprit de leur Profession,

luy fit regarder cette pratique comme une espece de necessité à laquelle un Superieur ne pouvoit trop s'attacher. Il crut qu'il ne devoit pas traiter cette regularité d'une maniere superficielle; mais qu'il y falloit donner un temps considerable, c'est-à-dire, au moins l'espace d'une demi-heure chaque jour; il employoit ce temps à éclairer, à animer, & à former ses Freres par des instructions pleines de zele, par des reprehensions, des humiliations, des proclamations & des accusations singeres de leurs fautes, afin de pratiquer dans cette rencontre autant qu'il se pouvoit ce que saint Benoist a exprimé dans ses douze degrez d'humilité. On ne peut pas nier que cette fonction ne soit tres-penible & tres-dégoûtante pour un Superieur d'un esprit aussi élevé que le sien; il s'y attacha cependant avec d'autant plus de fermeté, qu'il voyoit que cet exercice, tout sanctifiant qu'il est, étoit negligé presque par tout.

Il étoit attentif dans ces occasions à donner toujours des penitences convenables au lieu & aux personnes, toujours propres à humilier & à mortifier, & qui n'avoient rien de semblable à ce qui se pratique dans beaucoup de Mai-

sons Religieuses , où elles ne sont pas toujours assez serieuses.

Avant son voyage de Rome , & quelque temps même après son retour , suivant plutôt ce qu'on luy avoit conseillé que ses propres lumieres , il avoit établi à la Trappe des Leçons de Theologie ; mais cômme il eut remarqué que quelque soin qu'il y pût apporter , l'aigreur , la secheresse , la dissipation se glissoient insensiblement parmi les Freres, & qu'elles en bannissoient l'esprit de componction , il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de bannir pour jamais l'étude réglée de son Monastere. On trouva dans la suite fort à redire à ce reglement. Il assure cependant qu'il y réussit , & qu'il donna lieu à ses Religieux d'être plus retirez , plus interieurs , & plus appliquez à Dieu.

Comme l'experience luy avoit appris que le Supérieur est presque toujours celuy pour lequel les Religieux ont moins d'ouverture & de confiance , il se fit une loy de la gagner par toutes les voyes que la douceur & la charité , soutenues cependant d'une grande fermeté , pourroient luy inspirer. C'étoit la chose du monde la plus difficile ; car ayant dessein d'établir dans son Monastere une

vic aussi austere que celle qu'il y introduisit en effet , une discipline si severe ne pouvoit subsister qu'en employant les moyens qui revoltent le plus la nature. Cependant il gagna si bien le cœur & la confiance de ses Freres , sans rien relâcher de la rigueur de la discipline, que quoi qu'il eût établi plusieurs Confesseurs , tous les Religieux se confessoient à luy ; ils n'étoient qu'un cœur & qu'une ame avec luy. Tout ce que la veneration la plus profonde peut attirer de respect , tout ce que la charité la plus vive peut inspirer de tendresse , ils le ressentoient pour luy ; & encore aujourd'huy sa memoire leur est si chere , qu'ils sont , pour ainsi dire , hors d'eux-mêmes quand ils parlent de luy. On a bien de la peine à gagner les hommes , & à se les conserver même en usant pour eux de toutes les condescendances possibles ; mais de les gagner en les contrariant , en les assujettissant à tous momens aux loix les plus severes , aux contraintes les plus dures , c'est ce que l'Abbé de la Trappe a sçu faire , & ce qu'il n'auroit pas fait sans une grace extraordinaire. On estime les miracles qui se font sur les corps ; la vue rendue , la surdité guerrie , une tempête

calmée jettent les hommes dans l'étonnement ; les miracles faits sur les cœurs ne sont pas moins admirables. Il seroit difficile d'en faire de plus grands que celui dont nous parlons. Au reste l'Abbé de la Trappe estimoit si fort cette pratique, que le Supérieur confessât seul tous ses Religieux, qu'il luy attribuoit le bon ordre , la discipline & la charité , qui se sont conservées dans son Monastere pendant qu'il l'a gouverné ; il témoigne même qu'il espere que tout s'y maintiendra de la même maniere , tant que l'on y gardera la même conduite. Mais il veut que cette Confession faite au Supérieur soit libre & volontaire , qu'il n'y ait rien de contraint ni de gêné , & que l'estime & la confiance qu'on a en luy en soient l'unique motif.

Pour marquer quels étoient ses sentimens touchant le respect qui est dû aux Evêques , il veut que l'on ait une soumission profonde en particulier pour l'Evêque Diocésain ; il l'a eue luy-même dans toutes les occasions qui s'en sont présentées , & c'est dans cet esprit qu'il voulut qu'on celebrât dans son Monastere la Dedicace de l'Eglise Cathédrale de Séez , les Fêtes des Patrons de ce Diocèse & de la Paroisse.

Pour ce qui est des proclamations, c'est-à-dire, de la coutume ancienne de dire publiquement en plein Chapitre les fautes qu'on a remarquées dans ses Freres : voicy comme il en parle luy-même.

Comme il sçavoit que les Religieux étoient negligez dans les Monasteres, qu'on y avoit aboli l'usage des proclamations charitables, & que la plûpart des Superieurs reprenoient leurs Freres par le mouvement de l'humeur d'une maniere dure & violente, que leur gouvernement paroissoit plutôt une domination seculiere qu'une direction monastique, & qu'entre ceux qui conduisent & ceux qui sont conduits, la charité étoit fort rare, il résolut de temperer l'exactitude & la severité qui est necessaire pour la conduite, par la douceur & la charité dont il auroit soin de donner des marques à ses Religieux, de telle sorte qu'il pût venir à bout de les persuader des dispositions qu'il avoit pour eux, & que conformément à la Regle de saint Benoist, il auroit plus de soin de se faire aimer que de se faire craindre. Sur toutes choses il se fit une loy inviolable de les recevoir quand ils le viendroient trouver, & de paroître
toujours

toujours avec un visage ouvert & sans nuage , afin de leur faire connoître qu'ils ne luy étoient point à charge , & qu'il les voyoit toujours avec plaisir. Il étoit encore plus appliqué à ceux qui luy étoient moins agréables , & qui avoient le plus de défauts , & par conséquent plus de besoin que les autres. Souvent il a été chercher ceux qui avoient été trop long-temps sans le venir voir.

CHAPITRE VI.

Suite du même sujet.

L'ABBE' de la Trappe ne bornoit pas ses soins à ce qui regardoit la direction ; ainsi comme il étoit informé que la plûpart des Superieurs ne s'appliquoient point aux necessitez de leurs Freres , pour ce qui regarde leurs vêtemens , & que souvent ils les laissoient manquer des choses les plus necessaires ; il se fit une loy d'autant plus severe de s'informer en détail de tous leurs besoins , & d'y pourvoir , qu'il sçavoit que rien n'indispose tant un Religieux à l'égard de son Superieur , que de voir qu'il le

neglige , & qu'il n'a aucune attention pour ses besoins. L'Abbé de la Trappe portoit en cela l'exa titude si loin , qu'il étendoit ses soins sur tous les offices de la Maison , quoi qu'il en e t pourvu des Religieux exacts & charitables ,   l'attention desquels rien ne pouvoit échapper ; on ne donnoit pas un verre de tisane   l'Infirmerie sans son ordre , il en regloit tout le détail , & il ne se passoit presque point de jour qu'il ne visit t tous les malades. Il sçavoit qu'il y avoit des Religieux d'une si grande vertu , qu'il pouvoit se passer de tous ces soins , & en souffrir la privation avec paix & avec plaisir. Mais il sçavoit aussi que ce sont des faits & des dispositions particulieres qui dispensent d'autant moins de l'application generale dont il faut user pour soutenir les foibles , qu'elle ne nuit point   la perfection de ceux qui ont & plus de religion & plus de force.

Comme dans beaucoup de Communaut z monastiques on regarde souvent avec peine un Religieux malade quand la maladie est longue , & qu'elle le met hors d'état de s'acquitter des regularitez communes , qu'il devient   charge au Supérieur & au reste de ses Freres ,

& qu'on luy témoigne en toutes occasions qu'on se sent importuné de la continuation de ses infirmités, comme si son mal n'étoit qu'un effet de sa négligence & de son immortification; une des principales règles qu'il se prescrivit, fut de s'appliquer à ces sortes de malades. Lors qu'il s'en rencontroit dans la Communauté, il examinoit la cause de leurs incommodités. Et lorsque selon le rapport qu'ils en faisoient eux-mêmes, elles consistoient dans des douleurs intérieures qui n'avoient aucunes marques apparentes, après leur avoir représenté la faute qu'ils auroient faite en supposant de fausses maladies; il les croyoit sur leur parole, & il leur accordoit volontiers les dispenses & les soulagemens dont ils pouvoient avoir besoin.

Dans ces réglemens faits pour luy-même, il se prescrivait encore de voir ces sortes de malades, & de leur parler avec toute la charité possible. Il craignoit que si étant incommodés, comme ils le disoient, il les eût traités avec dureté, & qu'il eût voulu les obliger à ce qu'ils ne pouvoient pas faire, il ne les jettât dans l'abattement & dans le désespoir; d'ailleurs il étoit persuadé.

qu'après toutes les précautions qu'il avoit prises pour s'assurer de la vérité de leur état, s'il y avoit de la fausseté & du mensonge, le péché retomberoit sur eux, & ne luy seroit point imputé.

En ayant usé de la sorte toute sa vie, il declare que cette conduite n'a causé nul relâchement, & n'a donné aucun mauvais exemple dans la Communauté, qu'au contraire elle y a établi une paix profonde, & en a banni le chagrin & le murmure.

L'Abbé de la Trappe ne s'imposa pas seulement l'obligation dont on vient de parler à l'égard des malades ; il s'en fit une essentielle d'éviter la negligence de ces Supérieurs qui regardent comme des bagatelles de s'appliquer à ceux qui sont foibles ; ils furent toujours un des principaux objets de ses soins. Il étoit persuadé qu'un Religieux incapable d'une vie austere, s'il est soutenu dans ses langueurs, peut plaire à Dieu par les dispositions de son cœur ; mais qu'au contraire s'il ne reçoit aucune consolation de la part de ses Supérieurs, il est malaisé qu'il ne se laisse aller au ressentiment qu'il a de la maniere dont on le traite, & qu'il ne s'abandonne enfin à la tristesse & à toutes les suites les plus funestes.

Le dessein qu'avoit l'Abbé de la Trappe de rompre tout commerce entre les Religieux (selon l'intention de la Regle) le porta encore à se charger autant qu'il luy fut possible de tous les besoins des Freres. Il établit pour cela qu'en quelque lieu qu'il fût, même dans l'Eglise, on le viendroit avertir des moindres choses sans crainte de l'importuner, pour y donner les ordres nécessaires; cette vigilance faisoit que tout le monde étoit dans une dépendance exacte selon la Regle, & que les secours dont les Religieux avoient besoin n'étoient point differez.

L'usage s'étoit introduit depuis longtemps que la plûpart des Superieurs eussent quelques domestiques, & souvent même des Religieux qui les servoient. Il crut devoir éviter l'un & l'autre, comme quelque chose d'indigne d'un homme qui fait profession d'imiter JESUS-CHRIST, particulièrement en ce qu'il dit qu'il est venu pour servir les autres, & non pas pour être luy-même servi; ainsi il balayoît luy-même sa cellule, & se rendoit tous les services que les valets ont coutume de rendre; il s'attacha si fortement à cette pratique, que lors qu'il se vit obligé de prendre

quelqu'un pour luy aider à écrire ses ouvrages , ou à répondre aux Lettres qu'on luy écrivoit de tous côtez , il se rendit toujours à luy-même & à ses Freres les services les plus bas.

Ce même esprit de modestie , d'humilité & de simplicité , le porta encore à s'interdire l'usage de toutes les choses qui pouvoient marquer quelque distinction ; tout luy étoit commun avec ses Religieux ; ils se servoient indifferemment de tout ce qui étoit à son usage. Ainsi , quoi qu'il eût banni l'argenterie de son Eglise , aussi-bien que ces riches ornemens qu'on a introduit dans les Eglises des Moines , qu'il eût réduit la sienne sur le pied de l'ancienne simplicité. Comme il avoit réservé quelques Calices & quelques ornemens plus propres que les autres pour les Evêques & les autres Ecclesiastiques de distinction , il ne s'en servit jamais. Il ne permettoit pas même qu'on luy donnât des habits neufs , quoi qu'il eût grand soin d'en faire donner à tous ceux de ses Freres qui en avoient besoin. S'il avoit quelque voyage à faire , il choisissoit autant qu'il le pouvoit la voiture la plus pauvre & la moins commode ; on l'a vû entrer dans Paris , dans une charette conduite par un payfan.

Outre ce qu'on vient de rapporter qu'il se prescrivit à luy-même, par rapport à sa conduite particulière, ou à celle qui regardoit ses Religieux, il crut encore qu'il devoit user de ménagemens à l'égard des Gentilshommes voisins de son Monastere, & il se fit une loy d'éviter tout ce qui pouvoit leur donner de l'éloignement de sa Maison ou de sa personne. Il se régloit en cela sur le commandement de JESUS CHRIST, qui nous ordonne d'avoir des égards charitables pour tout le monde. On voulut d'abord le prévenir contre eux, & on s'efforça de lui persuader qu'il devoit leur faire connoître que s'ils entreprenoient quelque chose au préjudice de son Monastere, ils le trouveroient en leur chemin avec une résistance inflexible. Il fit tout le contraire de ce qu'on luy conseilloit. Il prévint la Noblesse du voisinage par toutes les marques d'estime & de considération qu'il pouvoit luy donner. Il luy fit même entendre qu'il avoit des amis qui luy étoient restez dans le monde, & que dans toutes les occasions où ils pourroient luy être utiles, il seroit toujours prêt à les employer à son service. Il leur laissa même la liberté de la chasse, & il se contenta-

~~Le Pape ne s'oppose point à ce que les Religieuses fassent usage de la discipline pénitentielle, & qu'elles observent les règles de la vie monastique. Mais il veut que les Supérieurs de ces Communautés soient sages & vertueux, & qu'ils ne permettent point que les Religieuses se livrent à une débauche, ou à une dissipation de leur temps, ou à une négligence de leur devoir. Il veut que les Religieuses soient dociles à leurs Supérieurs, & qu'elles observent exactement les règles de leur Ordre.~~

~~Voilà ce que le Pape a voulu dire par ces paroles. Il ne s'oppose point à ce que les Religieuses fassent usage de la discipline pénitentielle, & qu'elles observent les règles de la vie monastique. Mais il veut que les Supérieurs de ces Communautés soient sages & vertueux, & qu'ils ne permettent point que les Religieuses se livrent à une débauche, ou à une dissipation de leur temps, ou à une négligence de leur devoir. Il veut que les Religieuses soient dociles à leurs Supérieurs, & qu'elles observent exactement les règles de leur Ordre.~~

CHAPITRE VII.

De la discipline pénitentielle par l'Abbé
de la Reforme
à son Monastere.

La discipline pénitentielle & le jeûne ont
été établis dans l'Eglise pour
être des marques de la penitence.
Ces deux premiers reglemens

que l'Abbé de la Trappe se proposa , fut de défendre dans son Monastere l'usage des œufs & du poisson , & de n'y permettre que celui des herbes , des racines , des legumes & du laitage. Il reserva les œufs pour les malades , le poisson ne fut permis ni en maladie ni en santé. Il regla encore qu'on n'affaisonneroit les jours de jeûne , qui durent la plus grande partie de l'année , qu'au sel & à l'eau. Que les autres jours on pourroit mêler un peu de lait ; au lieu du pain blanc on devoit se contenter de pain bis , dont le son n'auroit pas été tiré , & au lieu du vin , d'une petite portion de cidre ou de biere , c'est-à-dire , par jour d'une chopine de Paris. On ne devoit manger les jours de jeûne de l'Ordre qu'à midy , & une demi-heure plus tard les jours de jeûne d'Eglise. On reduisit la collation pour les jeûnes de Regle , à trois onces de pain seulement , à deux pour les jeûnes d'Eglise , sans qu'on pût rien y ajouter.

On devoit aller à des repas si pleins de frugalité , & s'y comporter avec la même modestie que si on alloit à l'Office divin , ou que l'on eût à chanter les loüanges de Dieu ; le respect que l'on doit à sa divine presence ne permettant

pas qu'on s'en oublie dans le temps qu'on reçoit sa subsistance de sa main libérale. Cette Regle se pratique si bien à la Trappe, & avec tant d'édification, qu'il seroit à souhaiter qu'on fût ailleurs à la Communion avec autant de recueillement & de modestie, qu'on y va au Refectoire.

Au reste il en bannit tout extraordinaire pour quelque Fête, ou quelque occasion que ce pût être; en sorte qu'il n'y eût jamais aucun changement ni aucune augmentation pour la nourriture. Un jeûne si continuel ne l'empêcha pas de régler qu'on s'occuperoit trois heures par jour à des travaux penibles; il avoit établi ce travail avant son départ pour Rome, mais il le rendit depuis bien plus fatigant.

L'hospitalité est si recommandée dans la Regle de saint Benoist, & elle se trouvoit même si conforme aux inclinations bienfaisantes de l'Abbé de la Trappe, qu'il crut ne la pouvoir assez recommander; mais il crut qu'elle se pouvoit passer des viandes trop délicates, & des apprêts trop recherchez. Il se proposa donc de faire servir aux hôtes le même pain, la même boisson & la même nourriture de la Communauté, mais un peu

mieux apprêtées ; il y ajouta les œufs , avec quelques fruits pour le dessert. On devoit suppléer au reste par une grande propreté , une honnêteté & une charité qui n'ont peut-être point d'exemple. Comme l'expérience luy avoit appris que la bonne chere avoit commencé à s'introduire dans les Monasteres , par celle qu'on s'étoit crû obligé de faire aux hôtes ; il s'attacha si fortement à ce reglement , que dans la suite il ne permit jamais qu'on s'en dispensât. Dieu donna tant de bénédiction à cette conduite , que quoique les personnes les plus distinguées dans l'Eglise & dans l'Etat , des Princes & des Princesses de la Maison Royale , des Rois mêmes & des Reines , soient depuis venu souvent à la Trappe , & qu'on ne se soit point relâché en leur considération de ce reglement ; non seulement ils n'y ont rien trouvé à redire , mais même ils en ont été tres-édifiez. Tant il est vrai que la veritable vertu se fait toujours respecter , & qu'on ne trouve jamais mauvais que chacun observe ce qui convient à son état , quand on est persuadé que l'hypocrisie n'y a point de part , & que ceux qui se dispensent des bienséances du monde , ne le font que pour obéir

370 LA VIE DE L'ABBÉ.
aux regles que leur condition leur pres-
crit.

L'Abbé de la Trappe résolut aussi de re-
trancher si absolument l'usage du linge,
qu'on ne s'en servit pas même à l'Infir-
merie dans les plus grandes maladies; il
crut aussi qu'il en devoit bannir les lits de
plume & les matelats, & se reduire à des
paillasses qui ne fussent point piquées;
elles le sont dans les Cellules, & si dures.
& si inégales, qu'on seroit mieux si on
étoit couché sur des planches; ainsi le
jour & la nuit, sain & malade, on de-
voit être dans la pratique d'une peni-
tence continuelle, & être toujours re-
vêtu du même habit.

L'amour du silence & la persuasion où
étoit l'Abbé de la Trappe, que moins
ses Religieux auroient ensemble de com-
munication, plus il seroit aisé de les
porter à la perfection, le fit résoudre à
leur retrancher enfin absolument toute
sorte de recreation, l'usage des prome-
nades communes, sur tout celles que
l'on appelle les grandes sorties: il crut
même qu'il devoit reduire les Confe-
rences qui se faisoient d'abord tous les
jours, à trois par semaines; & enfin à
une seule qui se feroit le Dimanche; c'est
le pied sur lequel elles sont aujourd'huy.

Pour ce qui est de la matiere des Conférences , on se contentoit au commencement de s'entretenir de choses utiles. Il resolut d'en reduire le sujet précisément à ce qui regarderoit le salut , à ce qui pourroit porter à la penitence , à la vie interieure , à l'imitation des anciens & au renoncement absolu aux manieres nouvellement introduites. Dans cette vuë il prit pour sujet ordinaire de ses entretiens, les endroits les plus touchans de la vie & des actions des Peres des deserts , de saint Jean Climaque , des Ascetiques de saint Bazile , & des Conférences de Cassien ; il en bannit absolument toutes les questions de Theologie , dans la pensée que rien n'étoit plus capable d'alterer l'esprit de solitude , & de dissiper la devotion & la componction. Il la regardoit comme l'ame de la penitence , sans laquelle il ne croyoit pas qu'elle pût subsister long-temps.

Les habits devoient être de serge grossiere , moins amples & moins longs que de coutume , & il ne devoit jamais être permis de quitter l'habit de chœur , hors le temps du travail , sous pretexte des grandes chaleurs , pour se soulager , ou pour quelque raison que ce pût être. Par la même raison d'une mortification

continuelle, on ne devoit se chauffer que rarement, même pendant les plus grands froids, & il ne devoit jamais être permis de s'asseoir en se chauffant. En un mot, il se proposa de former les Religieux à souffrir la faim, la soif, les veilles, les chaleurs les plus excessives, les froids les plus rudes, les travaux les plus pénibles, les maladies les plus aiguës; en un mot toutes les incommoditez de la vie, & la mort même, non seulement avec patience, mais même avec joye; il appelloit tous ces maux que le péché a introduit dans le monde, la penitence de tous les hommes, & celle que Dieu leur a luy-même imposée.

Enfin, il se proposa deffors de leur inspirer cet esprit de modestie, d'humilité, de pauvreté, de piété, d'une priere presque continuelle, d'une charité & d'une abnegation sans bornes. Il les a enfin établies dans la Trappe, & elles y font encore aujourd'hui l'édification de toute l'Eglise.



CHAPITRE VII.

L'Abbé de la Trappe trouve de grandes difficultés à établir sa Reforme. Il en écrit à l'Abbé de Priores: Réponse remarquable que lui fait cet Abbé.

LE projet qu'on vient de rapporter n'étoit, pour ainsi dire, qu'un essai de la Reforme que l'Abbé de la Trappe avoit dessein d'établir dans son Monastere; on en peut juger par les reglemens qu'il y ajouta depuis. Comme on les a donnez au public, on ne s'étendra pas davantage sur cet article.

Cependant, comme ce projet n'étoit pas fait pour n'être pas exécuté, l'Abbé de la Trappe commença de prendre des mesures pour porter ses Freres à cette haute perfection, où il s'étoit proposé de les conduire; mais comme il ne vouloit rien faire par autorité, il se contenta d'employer l'exemple & les exhortations les plus vivés. On le voyoit toujours le premier à tous les exercices de penitence & de regularité, auster dans ses jeûnes, assidu à l'Office divin,

à la priere & aux veilles , sans cesse occupé du travail des mains ou des besoins de ses Freres ; le zele & l'esprit de penitence dont il étoit pénétré paroissoit dans ses moindres actions ; il ne parloit d'autre chose dans ses entretiens ; c'étoit le sujet ordinaire de toutes ses exhortations. Mais comme il vouloit faire un établissement solide , il ne crut pas devoir d'abord proposer à ses Freres une vie aussi austere , & une discipline aussi exacte qu'elle l'a été depuis ; il marchoit, pour ainsi dire , pas à pas , & par de foibles commencemens , il préparoit ses Religieux à quelque chose de plus fort & de plus élevé ; il rétablit ainsi quelques anciens usages , & quelques-unes des Observances primitives. Ce succès le porta à entreprendre quelque chose de plus. Il s'apperçut bien-tôt qu'il n'étoit pas secondé , les forces ou le courage manquerent à la plûpart de ses Religieux , ils ne purent ou ne voulurent pas s'engager à des austeritez qu'ils n'avoient pas pratiquées pendant leur Noviciat.

L'Abbé de la Trappe ne jugea pas à propos de les contraindre , quelque persuadé qu'il fût que ses Religieux ayant promis de vivre selon la Regle de saint

Benoist , il étoit en droit d'en exiger la pratique. Comme il étoit convaincu qu'une penitence qui n'est pas volontaire , est sans mérite devant Dieu , & ne peut pas être de durée , il crut devoir user de condescendance , & attendre les temps que Dieu avoit marquez pour le rétablissement entier de la penitence dans son Monastere. Il se persuada pendant quelque temps , qu'il trouveroit une ressource dans les Novices qu'il pourroit recevoir , & que les formant luy-même à la pieté , il seroit aisé de leur inspirer le premier esprit de l'Ordre de Cîteaux , & de les engager à en rétablir toutes les pratiques. Mais le bruit qui s'étoit déjà répandu de l'austerité avec laquelle on commençoit de vivre à la Trappe , en détournoit ceux qui avoient eu dessein de s'y presenter.

Dans cet embarras il crut devoir écrire à l'Abbé de Prieres , pour luy demander quelques Religieux de l'Etroite Observance qui eussent assez de zele pour vouloir bien seconder ses bons desseins , & il s'offroit de les échanger contre les Religieux de son Monastere , qui ne vouloient ou qui ne pouvoient pas soutenir sa Reforme. Mais comme on étoit informé dans l'Ordre du dessein

qu'avoit l'Abbé de la Trappe de rétablir dans son Monastere les premiers usages & l'ancienne penitence de Cîteaux ; tout le monde en fut si effrayé, qu'il ne se trouva personne qui pût se résoudre à aller demeurer à la Trappe. Ce fut ce qui obligea l'Abbé de Prières de répondre à l'Abbé de la Trappe dans ces propres termes , qu'on a crû devoir rapporter :

» Vous ne trouverez (luy dit-il) gueres de personnes dans nôtre Ordre, » poussez du même esprit de penitence » que Dieu vous donne, & moins encore qui ayent la force & le courage » de pratiquer l'austerité que vous observez. Pour moy je n'en connois point, » & comme cette austerité au point que vous la décrivez, surpasse l'obligation » de nôtre Regle & de nos Constitutions, » encore qu'elle n'en surpasse pas la perfection ; je ne pourrois pas obliger aucun Religieux de l'aller embrasser contre son gré, & vous ne voudriez pas vous-même que je vous en envoyasse malgré eux. Je crois bien » que nôtre lâcheté attire sur nous la colere de Dieu, & que nous méritons tres-justement ses châtimens ; » mais s'il veut par là nous attirer :

cette grande penitence que vous pratiquiez , la bonté sera assez grande pour nous en inspirer le mouvement , & pour nous en donner la force. Si je vois qu'il la donne à quelques-uns , je ne manquerai pas de vous les adresser ; mais jusques à présent je puis dire de vous ce qu'on disoit de nos premiers Peres , que vous aurez beaucoup d'admirateurs de votre sainte vie , mais peu d'imitateurs. Il faut de nécessité que vous vous serviez des personnes que vous avez , & que vous receviez des Novices portez d'un même esprit , lors qu'il plaira à Nôtre-Seigneur de vous en envoyer ; car d'en attendre des autres Monasteres , il n'y a gueres d'apparence qu'il vous en puisse aller aucun qui vous soit propre.

L'Abbé de la Trappe ayant reçu cette lettre , tourna toutes ses pensées du côté de Dieu , & attendit de sa miséricorde le secours dont il avoit besoin pour l'exécution de ses desseins. Il s'appliqua cependant à établir dans son Monastere toutes les pratiques de penitence dont la foiblesse de ses Freres se trouveroit capable , & quoi qu'alors il ne portât pas les choses à ce haut point de perfection

378 LA VIE DE L' ABBÉ
où elles furent depuis , la regularité de
la Trappe étoit si grande , qu'on la re-
gardoit deslors comme le modele des
Maisons les plus reformées de l'Ordre.

CHAPITRE IX.

*Le Bref que l'Abbé de Cîteaux avoit
obtenu à Rome est envoyé en Fran-
ce. Le Nonce le presente au Roy ,
qui en ordonne l'exécution. L'Abbé
de Cîteaux convoque le Chapitre
general pour le faire recevoir. L'Ab-
bé de la Trappe est obligé de s'y
rendre : Il s'oppose à la reception
du Bref.*

1664. **L**Es choses étoient en cet état lorsque
le Bref dont on a tant parlé fut en-
voyé en France , & adressé au Nonce
pour en procurer l'exécution. Ce Bref
portoit le nom du Pape Alexandre VII.
il étoit datté du dix-neuvième Avril mil
six cent soixante & six. La circonstance
ne pouvoit être plus favorable. La mort
de la Reine-Mère venoit de ravir à l'E-
troite Observance son principal appuy ,
& la protection déclarée que le Chan-

Chancelier Segulier avoit accordée à l'Abbé de Cîteaux , luy faisoit espérer ou qu'il ne trouveroit aucun obstacle à ses desseins , ou qu'il luy seroit aisé de le surmonter. Plein de ces espérances , il fut trouver le Nonce , & l'assura qu'il avoit si bien pris ses mesures , que le Bref seroit infailliblement reçu. Sur cette assurance le Nonce fut le présenter au Roy de la part du Pape , & le pria au nom de Sa Sainteté d'en ordonner l'exécution. Le Roy nomma aussi-tôt des Commissaires pour l'examiner. Mais comme le Chancelier étoit à leur tête , l'Abbé de Cîteaux ne douta point que leur avis ne luy fût favorable , ou que quand même il ne le seroit pas , le Chancelier n'eût assez d'autorité pour faire recevoir le Bref , & pour en procurer l'exécution.

Cependant les Peres de l'Etroite Observance ayant été avertis que le Bref étoit arrivé , & des mesures qu'on prenoit pour le faire recevoir , trouverent le moyen d'en avoir une copie ; ils l'examinèrent , & le trouverent si préjudiciable à la Reforme , qu'ils crurent ne se pouvoir dispenser de remonter au Roy les abus qu'ils prétendoient y être , & les inconveniens qui naistroient de la reception de ce Bref.

Le Chancelier l'ayant sçu, fit assembler chez luy les Commissaires, & avvertir l'Abbé de Prieres de s'y rendre; il luy ordonna de dire devant l'Assemblée tout ce qu'il avoit à objecter contre le Bref. Quelque prévenu que fût l'Abbé de Prieres que le Chancelier ne luy étoit pas favorable, & qu'on ne l'obligeoit de proposer devant cette Assemblée les objections qu'il avoit à faire contre le Bref, que pour empêcher l'effet de la Requête qu'il avoit dessein de présenter au Roy, il ne laissa pas de parler fortement. Il prétendit que le Bref dont il s'agissoit étoit plein de contradictions & d'obscuritez, plus propre par conséquent à mettre de nouveaux troubles dans l'Ordre, & à y causer de nouveaux procès qu'à les terminer. Qu'il étoit contraire à la Regle de saint Benoist, aux anciens Statuts, & en particulier à la carte de charité. Qu'il cassoit, sans connoissance de causes, plusieurs Sentences des Commissaires Apostoliques. Qu'il détruisoit les Arrêts du Conseil & du Parlement donnez sur le fait même dont il s'agissoit. Qu'en un mot, il n'avoit été fait que pour détruire l'Etroite Observance, & pour donner à l'Abbé de Cîteaux une autorité qu'il n'avoit ja-

mais eût dans l'Ordre. Il ajouta que quoi qu'il portât le nom du Pape, il n'en avoit jamais eu aucune connoissance à cause de sa maladie, qui empêchoit qu'on ne luy parlât d'aucune affaire; qu'il avoit même été donné sans la participation de la plûpart des Commissaires nommez par Sa Sainteté; qu'enfin il étoit contraire aux usages de France, au Concile de Trente & à la discipline monastique. Que pour toutes ces raisons l'Etroite Observance s'opposoit à la reception du Bref, & qu'il esperoit que le Roy voudroit bien avoir égard à cette opposition.

Ces objections soutenuës de leurs preuves que l'Abbé de Prieres ne manqua pas de faire valoir, firent une forte impression sur l'esprit des Commissaires. Cependant le Chancelier fit en sorte que le Roy ordonnât par un Arrest que le Bref seroit enregistré au Grand-Conseil, & qu'il seroit executé.

L'Abbé de Cîteaux ayant obtenu par là tout ce qu'il prétendoit, ne pensa plus qu'à faire recevoir dans l'Ordre ce Bref qui luy avoit coûté tant de soins & de dépense. Il convoqua pour cet effet le Chapitre general pour le mois de May de l'année suiivante mil six cent soixante,

sept ; il le fit par une indiction qui fut imprimée , & s'attacha sur tout à la faire signifier aux Abbez de l'Etroite Observance. D'abord les sentimens furent fort differens sur cette convocation. L'Abbé de Prieres & quelques autres Abbez étoient d'avis de ne se point trouver au Chapitre general , pour éviter toutes les contestations que la reception du Bref ne pouvoit pas manquer d'exciter , & pour ne pas autoriser par leur presence tout ce qu'ils prévoyoiént qu'on y feroit contre l'Etroite Observance.

L'Abbé de la Trappe fut d'un sentiment contraire. Il representa sur cela que si les Abbez de l'Etroite Observance ne faisoient pas au Chapitre general tout le bien qu'ils auroient souhaité, ils empêcheroient au moins la ruine totale de la Reforme , en choisissant de bons définiteurs selon le droit que le Bref leur en donnoit. Que c'étoit perdre la partie que de l'abandonner , & qu'on ne feroit jamais en leur presence contre l'Etroite Observance , ce qu'on ne manqueroit pas d'entreprendre s'ils s'absentoient du Chapitre general. D'ailleurs qu'on prendroit leur absence pour une désobéissance formelle au Pape &

DE LA TRAPPE. LIV. III. 383
au Roy. Qu'on ne manqueroit pas de
dire dans le monde ce qu'on leur avoit
déjà reproché à Rome, qu'ils étoient
des ambitieux, que leurs desseins n'ayant
pas eu le succès qu'ils avoient prétendu,
ils vouloient faire un corps à part, &
introduire un schisme dans l'Ordre qu'on
ne pourroit plus éteindre. Qu'ainsi, au
lieu de s'absenter du Chapitre general,
il croyoit que les Abbez de l'Etroite
Observance devoient s'y rendre au plus
grand nombre qu'il se pourroit, & que
Dieu ne permettroit pas que les projets
contre la Reforme de France eussent
tout le succès dont on s'étoit flatté.

Les raisons de l'Abbé de la Trappe
suspendirent d'abord la resolution qu'on
avoit prise, de ne point assister au Cha-
pitre general; mais elles ne parurent
pas assez fortes à l'Abbé de Prieres pour
le déterminer à y aller. Dans cette in-
certitude il crut qu'il ne pouvoit rien
faire de mieux que de s'en rapporter au
sentiment du Premier President de La-
moignon. Son affection pour l'Etroite
Observance luy étoit connue, & d'ail-
leurs ses lumieres ne permettoient pas
qu'on hésitât sur ce qu'il auroit une fois
décidé. Ce grand Magistrat dont la pro-
bité & les grandes qualitez étoient si

generalement reconnuës , fut d'avis que la plus grande faute que l'on pouvoit faire dans la conjoncture dont il s'agissoit , seroit de s'absenter du Chapitre general; il approuva les raisons de l'Abbé de la Trappe , il en ajouta quantité d'autres ; en un mot , il détermina l'Abbé de Prieres à porter tous les Abbez de l'Etroite Observance à se trouver au Chapitre general.

1667. En execution de cette resolution , les Abbez de l'Etroite Observance se rendirent à Cîteaux. Le Chapitre general ayant été formé par la nomination des Définites & des autres Officiers qui devoient agir dans cette Assemblée ; l'Abbé de Cîteaux fit lire le Bref d'Alexandre VII. du dix-neuvième d'Avril mil six cent soixante & six. La lecture achevée , il se mit à genoux , & déclara qu'il l'acceptoit ; plusieurs Abbez en firent autant , & déclarerent avec de grandes marques de respect qu'ils acceptoient le Bref , & qu'ils en procureroient l'execution de tout leur pouvoir.

L'Abbé de Cîteaux s'étant relevé , l'Abbé de la Trappe representa à la Compagnie qu'il y avoit plusieurs reflexions à faire sur le Bref qui venoit d'être lu. Que quoi qu'il portât le nom du

Pape Alexandre VII. il étoit constant qu'il n'avoit point été fait de son autorité, qu'il n'en avoit jamais rien sçu, parce que la maladie qui a enfin causé sa mort, empêchoit deslors qu'on ne luy parlât d'aucune affaire; qu'il pouvoit même assurer que ce Bref n'avoit point été résolu dans la Congregation des Cardinaux & des Prelats qui avoient été nommez par le Pape pour y travailler. Que pour ces raisons & plusieurs autres qu'il expliqueroit en temps & lieu, il protestoît contre la reception de ce Bref, & qu'il se pourvoiroit devant Sa Sainteté, quand il plairoit au Roy de luy en donner la permission. Ensuite, il demanda Acte de sa protestation, & qu'elle fût inserée sur le champ dans les Registres du Chapitre general.

Cette protestation faite avec tant de fermeté par un homme du merite & de la consideration de l'Abbé de la Trappe, fit craindre à l'Abbé de Cîteaux que plusieurs Abbez de l'Etroite Observance ne se joignissent à luy; pour les en empêcher il prit la chose avec beaucoup de hauteur, & dit à l'Abbé de la Trappe d'un ton où son indignation paroïssoit toute entiere, qu'il y avoit lieu de s'étonner qu'étant si jeune dans l'Or-

dre, il s'y donnât des libertez que personne n'avoit osé prendre, qu'il devoit se regler sur les anciens, & ne leur pas donner l'exemple d'une revolte contre le saint Siege.

En toute autre rencontre l'Abbé de la Trappe eût reçu cette correction avec tout le respect qu'il croyoit devoir à ses Superieurs; mais comme il avoit crû qu'il étoit obligé de faire sa protestation, il crut aussi qu'il devoit la soutenir; ce fut ce qui l'obligea de répondre à l'Abbé de Cîteaux avec une humble fermeté, qu'il étoit vrai qu'il étoit fort jeune dans l'Ordre; mais qu'il étoit assez ancien Docteur de Sorbonne, pour pouvoir dire son avis sur une affaire où il étoit aussi intéressé que personne. Qu'il n'avoit pris la parole sur les anciens, que parce qu'il n'y en avoit aucun qui sçût aussi-bien que luy tout ce qui s'étoit passé à Rome. Que quand on sçavoit la verité, on étoit obligé de la dire; qu'après tout, s'il avoit parlé le premier, il n'avoit fait qu'expliquer le sentiment de tous les autres. A ces paroles s'étant tourné du côté des Abbez de l'Etroite Observance, ils se leverent tous, déclarerent qu'ils se joignoient à l'Abbé de la Trap-

DE LA TRAPPE. LIV. III. 387
pe , & firent la même protestation.

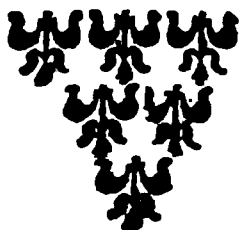
Pendant qu'on l'inseroit dans les Registres du Chapitre , l'Abbé de la Trappe se leva , & s'approcha du Secrétaire pour voir s'il écrivoit fidelement sa protestation.

L'Abbé de Cîteaux s'en étant apperçu , en prit occasion de luy dire quantité de choses tres-dures & tres-humiliantes ; mais l'Abbé de la Trappe qui sçavoit distinguer ses interêts particuliers de ceux de la verité & de la justice , & qui étoit aussi insensible aux uns qu'il avoit de sensibilité pour les autres , ne fit aucune réponse aux reproches de l'Abbé de Cîteaux , & reçut cette mortification avec une humilité dont tout le Chapitre fut édifié. Il parut depuis que l'Abbé de la Trappe avoit eu raison de se défier de la fidelité du Secrétaire du Chapitre ; car les Abbez de l'Etroite Observance ayant demandé qu'on lût leur protestation , pour voir si elle étoit conçue dans les termes qu'ils avoient eux-mêmes mis par écrit ; il se trouva que le Secrétaire avoit ajouté bien des choses qu'il fut obligé de retrancher. Cependant l'Abbé de Cîteaux ayant fait reflexion qu'il luy étoit important de ne se pas broüiller avec un Abbé du mérite

& de la reputation de l'Abbé de la Trappe , il luy fit des excuses de ce qui s'étoit passé au Chapitre. L'Abbé les reçut avec son humilité ordinaire ; mais depuis il ne rabatit rien de sa fermeté , lorsque l'occasion se presenta de soutenir la verité & la justice.

Il se passa encore bien des choses dans ce Chapitre general qui y causerent des contestations qui furent portées & réglées à Rome ; mais comme elles ne regardent point la vie de l'Abbé de la Trappe , on se contentera d'ajouter que le Bref d'Alexandre VII. dont on a tant parlé , & qui se trouva si contraire aux interêts de l'Etroite Observance , suprimoit le Vicaire general de la Reforme de France. Il défendoit les assemblées particulieres qui avoient été permises par le Cardinal de la Roche - Foucaud , & qui avoient été autorisées par les Commissaires Apostoliques , par les Arrêts du Conseil & du Parlement , il soumettoit l'Etroite Observance au General de l'Ordre & aux autres Peres immediats , quoi qu'ils ne fussent pas Reformez. Cependant il accordoit la Jurisdiction ordinaire aux Visiteurs de la Reforme sur les Monasteres de leur dépendance , à la reserve

DE LA TRAPPE. LIV. III. 389
de l'institution des Prieurs qu'il laisse
aux Peres immediats. Ce même Bref
loüe & confirme l'Etroite Observance,
exhorte & commande aux Superieurs de
la proteger, & d'en procurer le pro-
grès. Il ordonne encore qu'on ne pourra
donner aux Reformez que des Supe-
rieurs de leur Observance. Enfin, il
veut que ceux qui ne sont pas Refor-
mez, ne different de ceux qui le sont,
que par l'usage de la viande qu'il leur
accorde trois fois la semaine; c'est
un des articles dans lesquels on pré-
tend qu'il est contraire à la Regle de
saint Benoist. Cependant la verité de
l'Histoire oblige d'ajouter que ce Bref
qui a causé tant de mouvemens dans
l'Ordre de Cîteaux, contient un grand
nombre de tres-sages & de tres-beaux
reglemens.



CHAPITRE X.

L'Abbé de la Trappe reçoit des Religieux de divers Ordres sans le consentement de leurs Supérieurs : Ils redemandent ces Religieux. L'Abbé de la Trappe les refuse : Sa conduite & sa fermeté dans ces occasions.

LE Chapitre general fini , l'Abbé de la Trappe se retira dans son Monastere , pour ne penser qu'à se sanctifier luy-même , & à travailler à la sanctification de ses Freres. Il n'y fut pas long-temps sans commencer à recevoir ce secours qu'il s'étoit toujours promis de la misericorde de Dieu. Dès le mois de Juillet de la même année , Dom Rigobert Religieux de Clairvaux qui soupiroit depuis long-temps après la pratique exacte de sa Regle , vint se mettre sous sa conduite. Comme son dessein étoit de se consacrer entierement à la penitence , & de reparer les défauts de sa vie passée par l'austerité de celle qu'il embrassoit ; il ne trouva rien à la Trappe

qui surpassât ni son attente ni ses de-
voirs. Dom Jacques Religieux d'une
des principales Congregations qui font
profession de la Regle de saint Benoist ,
& Dom Pierre Chanoine Regulier les
suivirent de près. Frere Benoist Reli-
gieux Convers d'une éminente vertu ,
les avoit précédé tous trois, & peut être
compté pour le premier que la reputa-
tion de la Trappe y attira.

La reception de Dom Rigobert n'eut
point de suite fâcheuse , elle n'attira à
l'Abbé de la Trappe que des plaintes &
des reproches de la Commune Obser-
vance ; il n'y opposa qu'une patience
invincible , & demeura ferme dans la
resolution de recevoir tous ceux de son
Ordre qui voudroient aspirer à une pra-
tique plus exacte de la Regle. Il n'en fut
pas de même de celle de Dom Jacques
& de Dom Pierre. Les Superieurs de
ces deux Religieux ayant fait reflexion
aux consequences de leur retraite , les
redemanderent l'un & l'autre avec de
grandes instances. Les Superieurs de
Dom Jacques prétendirent qu'il n'avoit
pû se retirer de leur dépendance sans
leur permission , & que l'Abbé de la
Trappe n'avoit pû le recevoir que de
leur consentement. L'Abbé de la Trappe :

R. V.

soutint au contraire, que ce Religieux n'avoit fait qu'user de la liberté que l'Eglise accorde de pouvoir embrasser un état plus parfait. Qu'il avoit demandé la permission de ses Superieurs, qu'il n'étoit pas obligé à davantage, & que quoi qu'il ne l'eût pas obtenuë, il n'en étoit pas moins en droit de suivre les mouvemens de sa conscience, & d'aspirer à une pratique plus parfaite de la Regle qu'il avoit embrassée.

La difficulté fut plus grande pour Dom Pierre. Ses Superieurs Reguliers ne se contenterent pas de le redemander ; ils engagerent l'Archevêque de Paris à le reclamer. La grande autorité de ce Prelat auroit étonné tout autre que l'Abbé de la Trappe ; l'Etroite Observance n'eut jamais plus de besoin de conserver ses anciens amis, & de s'en faire de nouveaux, & il ne pouvoit être que tres-dangereux au commencement d'une Reforme, comme celle de la Trappe, de se faire un ennemi aussi puissant que l'Archevêque. On fit faire ces reflexions à l'Abbé de la Trappe ; mais d'un autre côté il ne pouvoit se résoudre à abandonner un Religieux plein d'amour pour la penitence, & que le seul desir d'une plus grande perfection

avoit obligé de se jeter entre ses bras. Il écrivit donc à l'Archevêque à peu près dans le même sens qu'il avoit écrit aux Superieurs de Dom Jacques. Il le supplia de vouloir bien consentir que ce Religieux restât à la Trappe , puis qu'il avoit rendu à ses Superieurs ce qu'il leur devoit , en leur demandant leur permission , quoi qu'il ne l'eût pas obtenue , & qu'il n'avoit changé d'état que pour se consacrer encore plus parfaitement à Dieu , qu'il n'avoit fait dans sa premiere Profession. Ces deux affaires n'allèrent pas plus loin , les Superieurs de Dom Jacques n'insisterent pas davantage sur son retour , & l'Archevêque en répondant à l'Abbé , consentit que le Chanoine Regulier demeurât à la Trappe. Il ajouta qu'il étoit tres-éloigné de vouloir troubler sa vocation , puis qu'il l'assuroit qu'elle étoit de Dieu , & qu'il s'en rapporteroit volontiers à son témoignage.

Ce fut par une providence particulière de Dieu , que l'Abbé de la Trappe fit paroître tant de fermeté dans les deux occasions dont on vient de parler ; car il est certain que s'il eût rendu les deux Religieux que leurs Superieurs redemandoient , ceux qui étoient capables

de concevoir un pareil dessein n'eussent plus osé l'exécuter ; mais quand on fut une fois persuadé que sa fermeté étoit à l'épreuve de toutes les sollicitations & de toutes les considérations humaines , qu'il n'y avoit ni crédit ni autorité qui pût luy arracher ceux qu'un saint zele portoit à se jeter entre ses bras , on vit arriver de tous côtez à la Trappe des Religieux de divers Ordres , tous excellens sujets qui ne respiroient que la penitence , & qui furent comme les Fondateurs de cette Reformation si édifiante , qui a fait depuis tant d'honneur à l'Eglise.

Le premier qui profita des deux exemples qu'on vient de rapporter , fut Dom Maur , Religieux d'une Congregation des plus reformées de l'Eglise ; on peut juger de l'éminence de sa vertu par cette démarche. Il ne quittoit pas comme les deux autres un Institut qui , quoique réglé & rempli de tres-bons sujets , ne laissoit pas d'être tres-éloigné de l'austerité de la Trappe. Il sortoit d'un état dont la regularité fait beaucoup d'honneur à l'Eglise , où un grand nombre de Saints se sont formez , & se forment encore tous les jours dans la retraite & la penitence qui s'y pratiquent ; tout

celane put suffire au zele de Dom Maur.

Dès que ses Superieurs eurent appris sa retraite, ils le redemanderent à l'Abbé de la Trappe avec de grandes instance; le Prieur de la Maison qu'il avoit quittée, le General de la Congregation luy en écrivirent, ils engagerent même un des plus grands Prelats de France son intime ami, à luy faire la même demande. L'Abbé répondit qu'il ne pouvoit en conscience renvoyer un Religieux qui n'avoit pas à la verité obtenu la permission de ses Superieurs, mais qui l'avoit demandée, & que le seul amour de la penitence si essentiel à un Moine de saint Benoist, avoit obligé de se retirer dans son desert; on fit de nouvelles instances, l'Abbé ne fit point d'autre réponse. Dans la suite, l'estime qu'il faisoit de cette Congregation le porta à entendre à un accommodement. Ils convinrent que les Superieurs de Dom Maur ne feroient plus d'instance sur son retour, qu'ils ne recevraient plus de Religieux de l'Etroite Observance de Cîteaux, & que l'Abbé de la Trappe de son côté ne recevrait plus de Moines de leur Congregation, sans la permission des Superieurs.

Pendant que ces choses se passoient,

Dieu préparoit d'excellens sujets capables d'exécuter & de soutenir les grands desseins de l'Abbé de la Trappe. On y vit arriver en peu de temps Dom Augustin , Dom Benoist , Dom Placide , Dom Claude & Dom Jacques , tous Religieux d'une vertu & d'un mérite très-distingué , & Moines de la même Congregation où Dom Jacques avoit fait Profession ; ils ne furent pas les seuls que la réputation de la Trappe y attira. Dom Paul , Theologal d'Alet , Dom Charles , Prêtre de l'Oratoire , Dom Arsene , Docteur de Sorbonne , & le Frere Bernard s'y retirèrent presque dans le même temps. Comme le récit de la mort de tous ces excellens Religieux a été donné au public , on y peut apprendre quelle a été l'éminence de leur vertu. On a crû qu'on ne pouvoit se dispenser de les nommer tous , parce qu'on les regarde à la Trappe comme les prémices de l'esprit de penitence que Dieu y a répandu avec tant d'abondance , & que les plus parfaits les considerent encore aujourd'huy comme des modeles de vertu qu'on peut imiter , mais qu'il n'est presque pas possible de surpasser.

Cependant comme les desseins de

Dieu sont impenetrables , on ne peut s'empêcher de remarquer que pour l'ordinaire ceux qui commencent les Reformes sont des Religieux d'une éminente vertu , c'est ce qui n'est pas arrivé à la Trappe ; car à la reserve de trois qui ont perseveré avec beaucoup de constance , tous ceux qui y avoient été reçus jusques au commencement de l'année mil six cent soixante & huit , ont abandonné une si sainte entreprise , & se sont retirez dans differens Monasteres de l'Etroite Observance ; tant il est vrai que l'esprit de Dieu souffle où il luy plaît. L'Abbé de la Trappe qui ne vouloit que des Religieux zelez , & absolument dévoüez à la penitence primitive de l'Ordre de Cîteaux , consentit à leur retraite d'autant plus volontiers , qu'il apprehendoit que leur peu de zele ne devînt dans la suite un obstacle à la ferveur de ces excellens Religieux qu'il venoit de recevoir.

Il commençoit déjà à executer avec eux le projet dont on a parlé , lorsque les Superieurs de ces mêmes Religieux ayant fait de nouvelles reflexions aux consequences de leur sortie , les redemanderent à l'Abbé de la Trappe par des lettres qui ne pouvoient être ni plus

398 LA VIE DE L'ABBÉ
fortes ni plus pressantes. L'Abbé répondit à ces lettres de la manière dont il avoit fait lorsque le premier de leurs Religieux se retira à la Trappe, & demeura ferme dans la résolution de ne les point rendre. Ce refus obligea les Supérieurs majeurs d'envoyer à la Trappe deux de leurs principaux Religieux, pour y renouveler leurs instances. Ils y furent reçus avec cette charité dont on voit ailleurs si peu d'exemples. Ils représenterent à l'Abbé les inconveniens de son refus, le tort qu'il faisoit à leur Congregation en recevant ainsi ses meilleurs sujets sans son consentement, & même contre son gré; que c'étoit favoriser ouvertement l'inquietude & l'indépendance des Religieux, ouvrir une porte aux mécontents, & ruiner l'autorité des Supérieurs; qu'il étoit contre l'ordre des Societez de recevoir ainsi les sujets d'autrui malgré l'obéissance qu'ils avoient vouée, & qui les attachoit pour toujours à leur premier Institut. Que si les premiers mouvemens d'une ferveur apparemment passagere & mal affermie, suffisoit pour rompre des liens aussi forts que ceux d'une premiere Profession, il n'y auroit point de Religieux sur la persévérance desquels on pût compter;

Qu'il ne devoit pas luy-même faire un
 grands fonds sur de pareilles disposi-
 tions; que les sentimens de la premiere
 éducation revenoient presque toujours,
 qu'il en devoit luy-même craindre le
 retour. Qu'enfin il n'étoit pas juste que
 pour établir sa Maison il ruinât une
 Congregation aussi ancienne que la leur,
 & qui avoit si long-temps fait tant
 d'honneur à l'Eglise & à l'Etat Monasti-
 que, dont elle faisoit encore aujour-
 d'huy une partie si considerable.

L'Abbé de la Trappe répondit, que la
 consideration qu'il avoit pour leur Con-
 gregation & pour leurs personnes en
 particulier, sans aucun retour sur luy-
 même, suffiroit pour le porter à les sa-
 tisfaire, si sa conscience en pouvoit être
 d'accord; mais que tant qu'elle s'oppo-
 seroit à leurs demandes, il les prioit de
 trouver bon qu'il en suivît les mouve-
 mens. Que les Loix de l'Eglise avoient
 permis de tout temps, & permettoient
 encore aux Religieux des Instituts moins
 severes, de passer à de plus austeres, &
 qu'elles permettoient aussi aux Supe-
 rieurs de ces Instituts de les recevoir.
 Qu'à la verité elles obligeoient les in-
 férieurs à demander la permission de
 leurs Supérieurs, mais non pas à l'ob-

tenir. Que cette condition ayant été
 exactement remplie de la part des Reli-
 gieux dont il s'agissoit, il ne voyoit pas
 quel sujet ils pouvoient avoir de se plain-
 dre de luy ; qu'il sçavoit mieux que per-
 sonne les raisons qui avoient porté ces
 Religieux à quitter leur premier Insti-
 tut, qu'il seroit fâché de se voir con-
 traint de les alleguer pour sa défense.
 Que les Superieurs avoient les vûes qu'il
 leur plaisoit dans la reception des Reli-
 gieux ; mais que ces mêmes Religieux
 étoient en droit de n'en avoir point d'au-
 tre que celles de leur salut. Que dès
 qu'ils ne trouvoient pas tous les secours
 dont ils avoient besoin dans le premier
 état qu'ils avoient embrassé, il leur
 étoit permis de les chercher dans un
 Institut plus austere, & qu'il étoit de
 la charité & du devoir des Superieurs
 de cet Institut de ne les pas refuser. Que
 l'Eglise en permettant ces sortes de trans-
 lations n'avoit pas crû favoriser l'in-
 quietude & l'indépendance des Reli-
 gieux, ni ouvrir une porte aux mécon-
 tens, ou donner la moindre atteinte à
 l'autorité des Superieurs. Qu'enfin c'é-
 roit à luy de juger si la ferveur de ces
 Religieux seroit passagere & mal affer-
 mie, & que jusques alors il croyoit n'a-

DE LA TRAPPE. LIV. III. 401
voir aucun lieu de douter de leur persévérance.

Une réponse si précise fit connoître à ces Religieux qu'ils n'obtiendroient rien de l'Abbé de la Trappe. Ils se réduisirent à demander au moins la liberté de parler à leurs Confreres en particulier. L'Abbé qui connoissoit leur zele & leur fermeté, n'en fit pas la moindre difficulté. Alors ces deux Religieux firent de nouveaux efforts, ils n'épargnerent rien pour gagner leurs Freres, & pour leur persuader de retourner à leur premier état ; mais ils trouverent des ames fermes, penetrées des devoirs de leur Profession, & résolüs de tout souffrir plutôt que d'abandonner l'azile que la misericorde de Dieu leur avoit ouvert. Cependant il y en eut deux qu'on n'a pas nommez, qui se laisserent entraîner aux sollicitations & aux offres qu'on leur fit ; l'un supposa une infirmité corporelle, l'autre fut emporté par une foule de tentations. Ils retournerent tous deux à leur premiere Observance, tous les autres persevererent avec une fermeté inébranlable.

Le peu de succès de cette tentative avoit fait croire à l'Abbé de la Trappe, que les Superieurs de ces Religieux aban-

se contenterent de demander par le Prelat dont on a déjà le fit voir à leurs Con-
 seiller la lettre que le Provin-
 cial L'Abbé de la Trappe
 leur envoie; mais le Decret &
 ne fut qu'à affermir ces
 resolutions qu'ils
 & de mourir à
 l'année de leur
 l'Abbé de la
 faculté de re-
 à la Pro-
 iarer assez
 ieroit capable
 rendre ces Reli-

giers Supérieurs luy
 par l'entremise du Pre-
 sident en a déjà parlé, de se desister
 de la poursuite, & de consentir mê-
 à la Profession de leurs Religieux,
 vouloit s'obliger à n'en plus rece-
 voir à l'avenir que du consentement des
 Supérieurs.

Bien des gens trouvoient cette propo-
 sition raisonnable, & étoient d'avis que
 l'Abbé de la Trappe ne pouvoit se dis-
 penser de l'accepter; cependant ayant
 fait reflexion qu'en consentant à ce qu'on
 luy proposoit, il fermeroît la porte de

donneroient une entreprise à laquelle ils voyoient eux-mêmes si peu d'apparence de réussir. Mais il apprit quelque temps après par plusieurs lettres de ses amis, qu'ils étoient résolus de se pourvoir à Rome, pour avoir raison de l'injure qu'ils prétendoient qu'il leur avoit faite, en recevant & retenant leurs Religieux contre leur gré. En effet, ils obtinrent de Rome un Decret, & menacèrent l'Abbé de la Trappe de le luy faire signifier. L'Abbé répondit que ce Decret ayant été donné sans la participation des personnes intéressées, il ne luy seroit pas difficile de le faire revoquer; qu'à la verité ce seroit de l'embarras & de la dépense, mais qu'il étoit résolu à tout plutôt que d'abandonner des Religieux pleins de zele pour leur Profession, qui ne s'étoient jettés entre ses bras que pour y trouver les moyens de faire leur salut; qui avoient rendu à leurs Superieurs ce qu'ils leur devoient, & à qui on ne pouvoit rien reprocher, que d'avoir usé de la liberté que l'Eglise donne de passer d'un Ordre plus doux à un plus austere.

La fermeté de l'Abbé de la Trappe fut cause qu'on ne luy signifia pas le Decret; les Superieurs qui l'avoient

obtenus se contenterent de demander par l'entremise du Prelat dont on a déjà parlé , qu'on le fit voir à leurs Confreres , avec une lettre que le Provincial leur écrivoit. L'Abbé de la Trappe l'accorda volontiers ; mais le Decret & la Lettre ne servirent qu'à affermir ces Religieux dans la resolution qu'ils avoient prise de vivre & de mourir à la Trappe. Cependant l'année de leur Noviciat étant expirée , l'Abbé de la Trappe ne fit point de difficulté de recevoir tous ces Religieux à la Profession. Comme c'étoit déclarer assez hautement que rien ne seroit capable d'obliger l'Abbé de rendre ces Religieux , leurs premiers Superieurs luy firent proposer par l'entremise du Prelat dont on a déjà parlé , de se désister de leur poursuite , & de consentir même à la Profession de leurs Religieux , s'il vouloit s'obliger à n'en plus recevoir à l'avenir que du consentement des Superieurs.

Bien des gens trouvoient cette proposition raisonnable , & étoient d'avis que l'Abbé de la Trappe ne pouvoit se dispenser de l'accepter ; cependant ayant fait reflexion qu'en consentant à ce qu'iluy proposoit , il fermeroit la porte

la penitence à un grand nombre de Religieux , qui portez par les mêmes motifs que leurs Confreres , voudroient se mettre sous sa conduite , il crut devoir rejeter cette proposition , quelque raisonnable qu'elle parût ; il declara donc, que s'en tenant aux Regles de l'Eglise, il recevrait toujours tous les Religieux, qui par un desir sincere de faire penitence, se retireroient dans son Monastere après avoir demandé la permission à leurs Superieurs , quoi qu'ils ne l'eussent pas obtenuë. Les choses en demurerent là pendant quelque temps ; mais un Religieux de la même Congregation s'étant depuis présenté à la Trappe, & l'Abbé l'ayant reçu , les differends recommencerent. Le Religieux fut demandé avec de grandes instances , & refusé avec la même fermeté. On s'attendoit que ses Superieurs auroient encore recours à Rome , & qu'ils en obtiendroient de nouveaux Decrets pour empêcher la desertion de leurs Religieux. (c'est ainsi qu'ils appelloient leur retraite à la Trappe.). Mais le Provincial jugea plus à propos de tenter encore les voyes de l'accommodement. Il écrivit à l'Abbé de la Trappe une lettre tres-honnête , & luy fit représenter par des personnes

té, pour lesquelles il avoit beaucoup de considération, que s'il continuoient à ouvrir les portes de son Monastère à tous ceux de ses Religieux qui s'y venoient retirer, il ruineroit enfin la Congregation; qu'il le prioit de faire exception qu'il ne recevoit que les meilleurs sujets, les plus fervens, en un mot ceux qui étoient les seuls capables d'y entretenir le bon ordre, & même de servir à la reformer, comme il en avoit dessein; qu'il consentiroit volontiers qu'il gardât ceux de ses Religieux qu'il avoit déjà reçus, mais qu'il le prioit à l'avenir de n'en plus recevoir sans son consentement; qu'il ne se rendroit point difficile à l'accorder à ceux qu'il verroit appeliez à une plus grande perfection, qu'il sçavoit trop le compte qu'il auroit à rendre à Dieu d'un pareil refus pour ne s'y exposer; qu'enfin, la charité & l'amour de la paix qui devoit regner entre des Religieux qui professoient comme eux la même Règle, luy permettoit d'autant moins de rejeter un accommodement aussi raisonnable que celui dont il s'agissoit, qu'il en avoit fait un semblable avec la Congregation que Dom Maur avoit quittée.

Ces raisons soutenuës de l'autorité des

406 LA VIE DE L'ABBÉ
personnes qui les propofoient , firent
impression fur l'esprit de l'Abbé de la
Trappe. Il crut que comme la Congre-
gation dont il s'agissoit avoit dessein de
se reformer , il n'étoit pas juste de luy en
ôter les moyens en la privant de ses
meilleurs sujets ; il consentit donc à
l'accommodement. Il s'obligea même
par écrit dans la réponse qu'il fit au Pro-
vincial , de ne plus recevoir de ses Reli-
gieux sans sa permission ; mais il luy
marque expressement , que c'est dans la
vue de favoriser les bonnes intentions
qu'il a de reformer la Congregation , &
d'en retrancher ce qui avoit porté un si
grand nombre de ses Religieux à se re-
tirer.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

*Superieurs de divers Ordres ob-
tiennent des Brefs de Rome pour
empêcher leurs Religieux d'être re-
çus à la Trappe. L'Abbé demande
dispense de ces Brefs : Le Pape la
refuse ; mais il approuve tout ce
qui avoit été établi à la Trappe ,
& luy fait esperer des dispenses
particulières.*

ENDANT que ces choses se passioient ,
la reputation de la Trappe augmen-
toit tous les jours de plus en plus ; on
regardoit avec la même estime qu'on
avoit fait autrefois les Abbayes celebres
de Cîteaux & de Clairvaux. L'Abbé luy-
même passoit pour un nouveau saint
Bernard , destiné de Dieu pour rétablir
la penitence ancienne ; on luy trouvoit
son zèle , sa pieté , sa fermeté , ses lu-
mieres , son aversion pour le monde ,
son amour pour l'austerité & pour la
retraite , & toutes ces qualitez qui l'ont
rendu si venerable de son temps & dans
les siècles qui l'ont suivi. On accouroit

à la Trappe de tous côtez pour se mettre sous la conduite , on y voyoit arriver tous les jours des gens de toute sorte de conditions , sur tout des Religieux de tous les Ordres , qui penetroit des devoirs de leur Profession , cherchoient dans le desert de la Trappe cette pratique exacte de leur Regle & des conseils de l'Evangile qu'ils ne trouvoient point ailleurs dans un si haut point de perfection. En fort peu de temps la Communauté de la Trappe se vit composée de plus de quarante Religieux , sans compter ceux qui s'y presentoient tous les jours , & que la foiblesse de leur temperament ou d'autres raisons ne permettoient pas qu'on y reçût.

Mais il n'est point encore arrivé qu'une vertu éclatante , & soutenue d'une grande reputation ne se soit point fait d'ennemis. JESUS-CHRIST même n'a pû les éviter , & il nous a laissé pour une verité constante , que ses imitateurs seroient exposez comme luy à la haine , au mépris & à la violence de leurs persecuteurs. *Si j'ay été persecuté , dit-il , ne doutez pas que vous ne le soyez aussi ; car enfin les Disciples ne sont pas plus privilegiez que le Maître.*

Les Supérieurs des Ordres dont il
 it reçu & retenu les Religieux con-
 leur gré, furent les premiers à se
 larer contre l'Abbé de la Trappe ;
 s ceux qui vivoient dans leur dépen-
 ce, ou qui se regloient sur leurs
 imens, en firent autant. On parla,
 écrivit, on prêcha même contre luy,
 luy adressa les lettres les plus san-
 tes, on s'efforça de le décrier en
 manieres différentes.

Tant de contradictions n'ébranloient
 at l'Abbé de la Trappe, & lors
 on luy parloit des médisances affreu-
 qu'on répandoit contre luy de tous
 ez. *Laissons, disoit-il, parler le mon-
 qu'il nous louë ou qu'il nous blâme,
 "écoutons point, & sans nous arrêter
 oment pour tout ce qu'il peut dire &
 , allons toujours droit à Dieu ; c'est
 ce objet que nous devons regarder,
 Sa voix seule que nous devons ré-*

~~endant~~ comme il continuoit tou-
 recevoir les Religieux qu'un
 e cère de faire penitence condui-
 On Monastere, les Supérieurs
 sent au saint-Siege. Ils en ob-
 es Brefs, par lesquels il étoit
 à leurs Religieux sous peine.

d'excommunication de se retirer à la Trappe, & à l'Abbé de les y recevoir.

Ces Brefs surprirent extrêmement tous ceux qui avoient du zele pour le rétablissement de l'ancienne discipline des Monasteres. Ils ne pouvoient s'imaginer qu'un Pape aussi bien intentionné qu'Innocent XI. eût pû se résoudre à fermer la porte de la penitence à un si grand nombre de Religieux qui ne cherchoient à la Trappe que la pratique exacte de leur Regle & des conseils évangéliques qu'ils ne trouvoient plus dans les Monasteres que le zele de leur salut les obligeoit de quitter. Ils comprenoient encore moins que pour les obliger à y demeurer, on employât la plus terrible de toutes les peines ecclésiastiques; qu'on y soumît un homme comme l'Abbé de la Trappe, dont toute l'Eglise admiroit la vertu, & qui ne s'étoit commis avec les Supérieurs des autres Ordres Religieux, que par un excès de charité & de zele pour le salut du prochain.

On concluoit delà, qu'il falloit que le Pape eût été surpris, qu'on l'eût mal informé de l'état des Monasteres que ces Religieux se croyoient obligez d'abandonner, & que l'Abbé de la Trappe

DÉ LA TRAPPE. LIV. III. **417**
ne pouvoit se dispenser de luy décou-
rir bien des choses que sa moderation
avoit obligé de taire , & que sa cha-
rité pour l'Etat monastique ne luy per-
mettoit plus de cacher. Il s'en trouva
même qui porterent les choses plus loin,
qui entreprirent de luy persuader qu'il
devoit faire casser ces Brefs dont il s'a-
ppuyoit par le Parlement , & que cela
seroit d'autant plus aisé à obtenir , qu'ils
seroient visiblement contraires aux an-
ciens Canons , à la discipline monasti-
que , aux privileges de l'Eglise de Fran-
ce , & qu'on n'avoit pû les accorder
que sur de faux exposez touchant l'état
présent des Monasteres.

L'Abbé de la Trappe avoit trop de
respect pour le saint Siege & pour In-
nocent X.I. qui le remplissoit si digne-
ment , pour se pouvoir résoudre à avoir
recours à de pareils expediens ; il prit
un chemin tout opposé , il s'adressa di-
rectement au Pape , & voici quelle en
fut l'occasion. Il sçavoit qu'entr'autres
calomnies qu'on publioit contre luy ,
on l'accusoit de singularité , d'avoir trop
estré les choses , d'avoir passé les bor-
es établies par ses Peres , & d'avoir
cablé ses Freres d'un joug trop pesant
« la foiblesse humaine ne pouvoit pas

supporter. Il crut que pour fermer la bouche à ses ennemis , il ne pouvoit mieux faire que de leur opposer l'autorité du saint Siege , en obtenant de luy l'approbation de tout ce qu'il avoit établi à la Trappe ; il s'en presentoit une occasion qui ne pouvoit être plus naturelle , il avoit besoin de recourir à cette même autorité , pour en obtenir qu'à l'avenir sa Communauté pût élire ses Prieurs Claustraux. Il s'y adressa donc , & en même-temps il rendit compte au Pape de tout ce qu'il s'étoit crû obligé de faire à la Trappe pour y rétablir la penitence primitive , & la pratique des anciens usages de Cîteaux. Le Pape luy accorda ce qu'il luy demandoit touchant le Prieur Claustral , approuva toutes les pratiques qu'il avoit établies à la Trappe , & luy donna sa benediction , & à tous ses Freres , avec toutes les marques d'estime dont il pouvoit honorer une vertu aussi éminente que la sienne.

Après qu'il eut obtenu cet avantage , il crut qu'il pouvoit demander la dispense des Brefs dont on vient de parler ; il en écrivit à Sa Sainteté & à tous ses amis. On luy répondit qu'il y avoit trop peu de temps que les Brefs étoient donnez pour y déroger si promptement ;

mais on l'assura de la part du Pape , qu'à l'avenir Sa Sainteté se rendroit facile à accorder toutes les permissions particulières qu'il jugeroit à propos de luy demander ; il s'en tint à cette réponse , & depuis Sa Sainteté luy fut toujours favorable , & ne luy refusa aucune des dispenses dont il eut besoin dans plusieurs occasions dont on pourra parler dans la suite de cette Histoire.

CHAPITRE XII.

L'Abbé de la Trappe achève d'établir la Reforme dans son Monastere : Il y fait revivre l'ancienne penitence des Moines de Cîteaux.

LA liaison des sujets dont on a eu à parler , a obligé d'anticiper le recit de bien des choses qui sont arrivées depuis celles qu'on va raconter. Il est temps maintenant de dire de quelle maniere l'Abbé de la Trappe établit dans son Monastere cette Reforme si édifiante qui a mis tant de Saints dans le Ciel , & qui a fait depuis tant d'honneur à l'Eglise.

L'Abbé de la Trappe ayant reçu tous

les secours dont on a parlé, & n'ayant plus dans son Monastere que des Religieux fervens qui ne respiroient que la penitence & la pratique exacte de la Regle de saint Benoist & des anciens usages de Cîteaux ; il crut qu'il ne devoit pas differer davantage à executer le grand dessein de Reforme dont on a parlé.

Il commença par inspirer à ses Freres un grand mépris du monde & de tout ce qui y fait l'objet des passions & de la cupidité des hommes. Il y réussit si bien que, quoi qu'il n'eût pas coutume de flater les Religieux, il ne fait pas difficulté de leur dire : Vous êtes à l'égard du monde comme s'il n'étoit plus, il est effacé de votre memoire comme vous l'êtes dans la sienne. Vous ignorez tout ce qui s'y passe, les evenemens & les revolutions les plus importantes ne viennent point jusques à vous. Vous n'y pensez jamais. que lorsque vous gemissez devant Dieu de ses miseres, & les noms mêmes de ceux qui le gouvernent vous seroient inconnus, si vous ne les appreniez par les prieres que vous adressez à Dieu pour la conservation de leurs personnes. Enfin, vous avez renoncé en le

DE LA TRAPPE. LIV. III. 417
quittant à ses plaisirs , à ses affaires , à
à ses vanitez , & vous avez mis tout ce
d'un coup deffous vos pieds ce que
ceux qui l'aiment & qui le servent ce
ont placé dans le fonds de leur cœur. ce

A ce mépris , à cet oubli du monde ,
& de tout ce qui peut flatter ou nourrir
l'amour propre , ce grand homme fit
succéder un ardent amour pour Dieu &
pour JESUS-CHRIST. Il leur parloit sans
cesse des marques qu'il nous a données
de sa bonté , de ce qu'il a fait pour nous
dans le temps , & de ce qu'il nous pro-
met dans l'éternité. Par ces motifs d'a-
mour & de reconnoissance il sanctifioit
toutes leurs pratiques exterieures , il les
élevoit au dessus d'eux-mêmes , il les
attachoit à Dieu , il en faisoit l'unique
objet de leurs pensées & de leurs de-
sirs.

Que rien ne vous empêche , leur *Ibid.*
disoit-il , de donner vôtres cœur à JE-
sus-CHRIST , d'une manière qui soit ce
digne des obligations que vous luy ce
avez. Répondez à l'excès de sa bonté ce
par la plénitude de votre amour. Que ce
votre ame soupire sans cesse après luy , ce
qu'elle aille à luy par de continels ef- ce
forts , & qu'elle ressent , s'il est possi- ce
ble , cette bienheureuse défaillance ce

» dont parle le Prophete , quand il dit :
Psal. 83. » *Mon ame desire ardemment d'être dans*
v. 1. » *la Maison du Seigneur, elle languit,*
 » *elle se consume, & elle est presque dans*
 » *la défaillance par l'ardeur de ce desir.*
 » En un mot, rendez toutes vos actions
 » si pures & si saintes dans l'usage que
 » vous ferez de votre pauvreté, de votre
 » solitude, de votre silence, de votre
 » austerité, & de tant d'autres dons que
 » vous avez reçus de JESUS-CHRIST,
 » qu'elles soient à ses yeux comme au-
 » tant de sacrifices d'une louange im-
 » mortelle pour toutes les miséricordes
 » qu'il vous a faites.

L'amour du prochain est trop étro-
 tement uni à l'amour de Dieu pour en
 pouvoir être séparé, & l'Abbé de la
 Trappe sçavoit trop combien la charité
 fraternelle est essentielle à toutes les So-
 ciétéz Religieuses, pour ne pas donner
 tous ses soins à l'établir dans la plus
 haute perfection. Tous ceux qui en ont
 été les témoins demeurent d'accord que
 depuis les Apôtres. on n'a jamais vû dans
 aucune Communauté une charité plus
 animée, plus vive, plus pure & plus
 sincere. Chacun avoit plus d'égard à son
 Frere qu'à soy-même; il préféreroit ses
 pensées & ses sentimens aux siens, tou-

DE LA TRAPPE. LIV. III. 417
jours prêt à s'incommoder, & à se charger des penitences & des travaux les plus pénibles pour soulager les Freres. Au moindre signe qu'ils se faisoient les uns aux autres, ils accouroient pour se rendre tous les services dont ils pouvoient avoir besoin. Les malades même n'étoient touchés que de ce que souffroient leurs Freres, & paroissoient insensibles à leurs propres maux. S'il arrivoit qu'ils parlassent de leurs Freres au Pere Abbé ou à leurs autres Superieurs, c'étoit avec une estime, un respect & une tendresse que rien ne pouvoit égaler; ils n'avoient les yeux ouverts que sur leurs propres défauts, ils n'en connoissoient point dans leurs Freres, ils n'en parloient que pour les louer & les admirer; en un mot, on n'exagerera rien quand on dira qu'ils étoient prêts de donner leur vie les uns pour les autres. La discipline du Monastere contribuoit beaucoup à maintenir les choses dans l'état qu'on vient de représenter; les moindres contradictions, les fautes les plus legeres contre la charité étoient regardées comme de grands crimes, & on les punissoit toujours avec une severité qui en augmentoit l'horreur. L'amour fraternel étoit regardé comme la

418 LA VIE DE L'Abbé
loy dominante de la Man-
cedoit, & on ne le violon-
nément; il sembloit que l'at-
point d'autre attention qu'à
observer, on n'avoit pas même
de punir les contraventions, &
portoient d'eux-mêmes les chât-
sur cet article, qu'il falloit que
que l'Abbé moderât leur zèle,
reduisît à ce juste temperament
toujours le caractère de la
vertu.

Comme la Priere est le
plus ordinaire de toutes les
l'Abbé qui en faisoit sa principale
cupation eut un soin extrême d'exciter
mer ses Religieux; rien n'égaloit son
zele pour cet exercice tout divin;
l'on peut dire qu'ils pratiquoient à
lettre ce commandement de l'Ecriture
Il faut toujours prier. Quoi qu'on em-
ployât tous les jours huit heures & de-
mic à l'Office divin du jour & de la nuit,
dès que les regularitez communes étoient
finies, ils se rendoient à l'Eglise avec tant
d'assiduité, qu'il n'y avoit point de temps
où il n'y en eût plusieurs en priere.
C'étoit là qu'ils fondoient en larmes par
les sentimens de la componction la plus
vive, qu'ils répandoient leur cœur de-

eu, qu'ils attiroient sur eux les
 Stions du Ciel, ces consolations
 puissantes qui les soutenoient dans
 l'austeritez, & cette force invinci-
 ble les animoit sans cesse à faire à
 CHRIST un sacrifice de leur vie
 & de leurs travaux de la penitence.. Un des
 grands & des plus saints Prelats de
 l'Eglise, qui dans ces commencemens
 venoit souvent à la Trappe, voyant
 leur & l'assiduité de l'Abbé & des
 Religieux à la priere, ne put s'empê-
 cher de dire qu'il avoit quelquefois ap-
 prehendé qu'une vie si austere ne pût pas
 durer long-temps, mais qu'il changeoit
 de sentiment, & que l'amour pour la prie-
 re les soutiendrait, & leur attireroit en-
 fin la grace de la perseverance.

L'humilité fut encore une des vertus
 que l'Abbé de la Trappe eut le plus de
 soin d'établir parmi ses Freres; il re-
 gardoit l'orgueil qui luy est opposé, &
 toutes ses suites funestes, comme les
 playes les plus profondes que le peché
 ait faites dans le cœur de l'homme.
 C'étoit selon luy le vice le plus opposé
 au caractère du Chrétien, & à celui
 d'un veritable Religieux, & il ne con-
 noissoit point de vertu qui ne fût fon-
 dée sur l'humilité; il y exhortoit sans

410 LA VIE DE L'ABBÉ
cesse ses Religieux , & il ne perdoit au-
cune occasion de leur en inspirer l'a-
mour & la pratique. Ses soins ne furent
pas inutiles , les Religieux arrivèrent
enfin à une humilité parfaite , & l'a-
mour des humiliations se trouva gravé
si profondément dans leurs cœurs, qu'ils
en étoient pour ainsi dire insatiables. Il
n'y avoit rien de permis qu'ils ne fissent
pour se les procurer. L'Abbé de son côté
qui sçavoit combien l'orgueil est diffi-
cile à surmonter , qu'il se retrouve sou-
vent dans la pratique des choses qui
paroissent luy être les plus opposées, que
tout est capable de le faire revivre , de
luy donner de nouvelles forces , &
qu'en cette vie il n'est jamais entière-
ment détruit , étoit sans cesse occupé à
le combattre dans luy-même & dans ses
Freres. A toute heure , en toute ren-
contre , en tout lieu , & sur les moi-
ndres sujets il les humilioit , il les repre-
noit , il les mettoit en penitence , il les
exerçoit en toutes manieres ; la gran-
deur du mal qu'il vouloit guerir , la
facilité des rechutes le rendirent ainsi
attentif. Des personnes d'une piété tres-
éclairée , crurent qu'il portoit les cho-
ses trop loin. Cependant ses Religieux
qui étoient eux-mêmes les malades

qu'il vouloit guerir, qui connoissoient mieux que personne la grandeur & la profondeur de leurs playes, & qui ne perdoient point de vuë JESUS-CHRIST humilié & couvert d'opprobres; se plaignoient sans cesse de ce qu'il les épargnoit trop & ne les humilioit pas assez. Bien-loin qu'un Religieux repris, corrigé, humilié, plus fortement qu'à l'ordinaire en fut moins estimé, tous luy portoient une sainte envie. Il y en eut même qui avoient vécu dans le monde dans de grands desordres, & qui avoient fait bien des choses qui ne pouvoient que les couvrir de la plus affreuse confusion, qui luy demandèrent tres long-temps & tres-instamment d'en faire une confession publique. Cette permission leur fut refusée; mais l'on peut juger d'une pareille demande, jusques où l'Abbé de la Trappe avoit porté dans son Monastere l'amour des humiliations.

Des cœurs si bien disposez ne pouvoient qu'avoir un ardent amour pour la penitence. C'est encore un des principaux caracteres de l'Abbé & des Religieux de la Trappe. Pour le bien comprendre, il est nécessaire de faire réflexion qu'on avoit repris à la Trappe la

LA VIE DE L'ABBÉ

de la Regle de saint Benoît
toute l'exactitude où on la pou-
voit porter, c'étoit de faire une profession
publique de la penitence la plus austere,
qui eût jamais été introduite dans l'E-
glise ; en effet, elle étoit si generale &
la Trappe, qu'il n'y avoit pas un mo-
ment de la vie de l'Abbé & des Reli-
gieux qui en fut exempt. La nourriture
ordinaire y est ~~pour~~ mal apprêtée,
dégoûtante & en si petite quantité, l'u-
sage du vin, de viande, des œufs,
du poisson & du beurre, en est abso-
lument retranché ; il n'y a même ni
occasion où il soit permis d'ajouter
quelque chose à la nourriture, excepté
dans les grandes maladies où l'usage
des œufs & de la viande est souffert.
Les veilles y sont si dures, que les
Religieux sont plus commodément
couchés sur des planches toutes nues.
Les veilles y sont longues, les travaux
fatigans, les jeûnes presque continuels.
Ajoutez à cela la mortification de leurs
sens, la modestie, la pauvreté, les pri-
vations de tout ce qui peut soulager la
nature, l'humiliation de l'esprit par les
corrections & les reprehensions fré-
quentes, le chant si long, & qu'ils
font avec des voix fermes & élé-

vén
de
ce
p

ées. Tout cela ne peut que donner l'idée d'une penitence tres-austere & tres-continue. On ne parle point ici des penitences particulieres, des disciplines, des prosternemens de longue durée, & d'autres semblables qui sont souvent imposées par les Superieurs, outre celles qui sont communes & ordinaires. Que si l'on fait reflexion qu'à la Trappe on n'a jamais ni recreation ni promenade, ni rien de ce qui est capable de délasser l'esprit, qu'on y garde une stabilité constante & inviolable dans le Monastere sans en sortir jamais; qu'on y observe un silence continuel & general, soit entre les Religieux, soit à l'égard des personnes du dehors; qu'on y vit dans un assujettissement perpetuel des sens, de la volonté & du jugement, & dans une dépendance qui regle toutes les actions, & qui les resserre dans les bornes étroites de mille petits reglemens qu'on y observe avec beaucoup de soin; si, dis-je, l'on fait reflexion à toutes ces choses, l'on sera contraint d'avouer qu'il étoit difficile de porter la penitence plus loin qu'on l'a portée à la Trappe.

Il est vrai que plusieurs personnes ont regardé comme un délassement d'es-

424 LA VIE DE L'ABBÉ
prit , & comme une espece de recreation , les trois heures qu'on donne tous les jours à la Trappe au travail des mains. C'est ce qu'on pourroit penser d'un travail divertissant , comme seroit celui de peindre , de tailler des arbres fruitiers , ou de cultiver des fleurs. Mais lorsque le travail est pénible , dur , fatigant , qu'on y est brûlé par l'ardeur du soleil , ou pénétré des vents de bise les plus piquants , que le corps est tout abbattu , & tout épuisé par la grandeur des travaux , il est difficile que cela puisse passer pour un ~~délassement~~ d'esprit , & pour une recreation.

De plus , les Religieux de la Trappe au milieu de leurs travaux s'occupent l'esprit de pensées saintes. Les uns y recitent des Pseaumes ou d'autres endroits de l'Ecriture-sainte qu'ils ont appris par cœur. Les autres s'occupent de quelque verité , ou sont pénétrés de la crainte des Jugemens de Dieu ; les autres répandent des larmes en sa presence lorsqu'ils le peuvent faire sans être aperçus ; en un mot , l'Abbé leur a appris à s'y occuper l'esprit & le cœur , & à travailler si saintement , que plusieurs éprouvent que le temps du travail est le plus propre à la meditation. Du

travail ils vont à l'Eglise ou dire la Messe, tout penetrez de Dieu, répandre leur cœur en sa presence avec plus d'effusion que s'ils s'étoient occupez de quelque bonne lecture.

Mais ce que le travail de la Trappe a de plus mortifiant & de plus accablant, c'est qu'ils en sortent souvent avec leurs habits si trempéz de leur sueur, que pour l'ordinaire le lendemain même, quand ils retournent au travail, ils sont encore tout mouillez. Cependant on regarde à la Trappe comme quelque chose de contraire à l'esprit de penitence, de changer d'habit, c'est ce qui ne s'y est jamais pratiqué; il est difficile de s'imaginer rien de plus incommode & de plus mal sain.

Mais ce qu'il y a de plus admirable dans la penitence de la Trappe, est que ceux qui la pratiquent l'aiment & s'y consacrent avec tant de joye, qu'ils croient ne rien faire d'extraordinaire, & qu'ils regarderoient comme le plus grand malheur qui pût leur arriver, si on diminuoit quelque chose de leurs austéritez. Aussi l'Abbé de la Trappe, à qui Dieu avoit donné toutes les lumieres qu'il a coutume de répandre sur les Superieurs qui sont selon son cœur, se

426 LA VIE DE L' ABBE
conduisoit de telle sorte à l'égard de
Religieux , qu'il ne faisoit que suivre les
impressions que le Saint Esprit formoit
dans leurs cœurs ; bien-loin de leur im-
poser des penitences malgré eux , il étoit
sans cesse obligé de moderer leurs desirs
& leurs empressemens pour de nouvelles
austeritez. Ainsi toute la dureté de
leur vie est libre & volontaire , elle n'est
que l'effet de leur piété , de leur amour
pour Dieu , & de l'esprit de pénitence
dont ils sont remplis. Il n'y a peut-être
point de Religieux dans l'Eglise qui est
plus content & qui aiment plus leur état. Une
sainte liberté paroît dans toutes leurs
actions ; on n'y voit rien de gêné , rien
de contraint ; la paix de leurs cœurs , la
joye dont le S. Esprit les remplit se man-
ifeste jusques sur leurs visages. En un
mot ils sont heureux , parce que l'espé-
rance les soutient , que la charité les
anime , qu'ils mettent toute leur gloire
dans les humiliations ; qu'ils n'ont d'au-
mour que pour la penitence , & qu'ils
ont sacrifié tout à Dieu à qui ils ont tout
sacrifié leur vie.

CHAPITRE XIII.

*Continuation du même sujet. Con-
duite de l'Abbé de la Trappe à
l'égard du dedans & du dehors de
son Monastere.*

L'Abbé de la Trappe ne se contentoit pas de vivre comme les Religieux, encherissoit encore sur leur penitence. Ses jeûnes étoient si continuels & si austeres qu'on ne pouvoit comprendre comment il pouvoit vivre en mangeant si peu, & en se nourrissant si mal. Il choisissoit toujours les travaux les plus humilians & les plus accablans, il avoit une attention continuelle à soulager ses Freres; souvent quand il les voyoit trop fatiguez, ou que leur foiblesse ne leur permettoit pas de travailler comme les autres, il leur donnoit un travail moins penible, ou les en exemptoit entierement. Pour luy, comme il n'y avoit personne qui fût commis pour veiller sur sa conduite, il s'abandonnoit à son zele, & revenoit quelquefois du travail si fatigué qu'il ne pouvoit se soutenir. Il étoit toujours le premier à l'office, à

la priere, & à tous les exercices reguliers. En un mot, il n'ordonnoit rien dont ne donnât l'exemple, & il alloit même toujours au delà de ce qu'il prescrivoit aux autres.

Il est vrai que sa qualité d'Abbé & de Superieur l'exemptoit des corrections & des proclamations, & qu'il ne luy étoit pas permis de garder le silence aussi exactement que ses Freres, parce qu'il étoit obligé de leur parler souvent pour les consoler, les animer & les soutenir dans leurs penitences & dans les tentations qui pouvoient leur survenir. Mais il y avoit tant d'autres choses qui étoient particulieres, qu'on a de la peine à comprendre comment un seul homme y pouvoit suffire. Dans les commencemens de la Reforme, comme il n'y avoit point encore de Religieux formez pour les fonctions qui sont attachées à ces Charges, il les faisoit toutes luy seul & n'avoit pas un moment pour se reposer. Quand il eut dressé des sujets propres à le soulager dans ces sortes d'emplois, il ne se crut pas dispensé de veiller sur eux, & ne relâcha presque rien de ses soins & de son attention. Il étoit presque tous les jours des exhortations au Chapitre, qui eussent passé

Tout ailleurs pour d'excellens discours ,
 & il les faisoit avec un zele & une onc-
 tion dont les plus endurcis eussent été
 touchés. Il confessoit seul les Religieux,
 Il étoit l'unique directeur de tous les
 Freres , toujours occupé à les consoler ,
 à les exhorter , à les reprendre , à les
 reformer & à les soutenir. En cela comme
 en toute autre chose il ne donnoit rien
 au goût & à l'inclination particulière ,
 Il aimoit également tous les Freres , il
 les écoutoit tous , les plus ignorans , les
 plus grossiers , & les plus imparfaits , le
 plus souvent avec plus d'assiduité &
 d'attention que les autres. On pouvoit
 appeller cette occupation l'affaire de
 toutes les heures & de tous les mo-
 mens ; car il s'étoit fait une loy indis-
 pensable de ne jamais refuser ni de re-
 mettre à un autre temps quiconque vou-
 droit luy parler. Que si l'on fait reflec-
 tion à la beauté , à la délicatesse & à
 l'élevation de son esprit , au penchant
 qu'il devoit avoir naturellement à s'oc-
 cuper des choses qui y eussent de la pro-
 portion & du rapport , & qu'en même
 temps l'on examine quelles pouvoient
 être les choses dont de pauvres Solitai-
 res à qui l'étude étoit défendue , dont
 des Convers grossiers & ignorans pou-

430 LA VIE DE L'ABBÉ
voient l'entretenir , leurs tentations
leurs peines , leurs dégoûts , on
meurera d'accord qu'une pareille oc-
pation ne pouvoit être pour luy qu'une
mortification tres-grande , tres-co-
nuelle, & tres-accablante.

On peut encore ajouter que parmi
Religieux de la Trappe il y en avoit
tous les Ordres Religieux de divers
de presque toutes les nations , de
états , de toute sorte de conditions
differens caracteres d'esprit & de co-
la plûpart élevez d'une maniere
oposée , pensans & jugeans differem-
des mêmes choses. Il n'est pas aisé
comprendre comme l'Abbé de la Trappe
a pû se les attacher , s'attirer leur con-
fiance , s'en faire aimer , & les cond-
tous à une même fin si élevée au de-
des forces de l'homme par des voyes
dures & si repugnantes à la nature. Mais
si cela n'est pas aisé à concevoir , il est
au moins tres-facile de s'imaginer qu'il
falloit pour cela un genie supérieur ,
qualitez extraordinaires , de grandes
mieres , une attention continuelle ,
vigilance tres-penible , un courage à
preuve de tous les dégoûts , & sur tout
cette charité heroïque dont parle saint
Paul , quand il dit : *Qu'il s'étoit fait*

Quelque penible que fût la vie qu'on vient de décrire, depuis qu'il eut plû à Dieu de tirer cette grande lumière de dessous le boisseau, comme parle l'Ecriture, & luy donner cette haute reputation dont si peu de gens ont approché, il se vit encore engagé à de nouveaux travaux. On venoit à la Trappe le consulter de tous côtez; tout ce qu'il y a de grand dans l'Eglise & dans l'Etat, les Evêques, les Archevêques, les Cardinaux, les Ambassadeurs, les Princes & les Princesses du Sang Royal, les Rois même & les Reines y abordoient incessamment, ou pour avoir recours à ses lumières, ou pour profiter de ses grands exemples. Il suffisoit à tout sans rien relâcher de ses soins pour ses Religieux; il n'en étoit pas moins à eux, & les conduisoit toujours luy-même, sans jamais avoir pû se résoudre à s'en reposer sur personne.

Mais comme il n'arriva pas d'abord à cette grande reputation, & que Dieu ne la fit éclater que quelque temps après qu'il eut établi sa Reforme dans son Monastere, il passa ces premières années dans une grande retraite, unique-

492 LA VIE DE L'ABBE
ment occupé à former , à conduire les
Religieux , & à se sanctifier luy-même
dans la solitude. Dans ces premiers
temps il ne recevoit aucune visite , &
ne parloit à personne du dehors. On
sçait que des Dames de la premiere qua-
lité étant venuës à la Trappe pour le
consulter, ne purent obtenir de lui parler,
& furent obligées de s'en retourner sans
l'avoir vû. Cette exactitude alloit jus-
ques aux visites des hommes qu'il a
long-temps refusées ; on en a quantité
d'exemples de personnes qui vivent en-
core qui seroient trop longs à rappor-
ter.

Plusieurs raisons l'obligerent dans la
suite de changer de conduite , & de se
communiquer davantage au dehors. Des
personnes d'une pieté distinguée , des
Prelats d'un sçavoir & d'un merite émi-
nent luy représenterent que Dieu ne
luy avoit pas donné tant de talens pour
la conversion & pour la conduite de
ames , dans le dessein qu'il ne s'en ser-
vît que pour conduire son Monastere
qu'à la verité il luy devoit ses premiers
soins ; mais que les choses étant une fois
établies , & allant pour ainsi dire d'el-
les-mêmes , il ne devoit pas refuser une
partie de son temps, dont les Freres se

DE LA TRAPPE. LIV. III. 433
pouvoient passer, aux besoins de son
prochain. Que si la qualité d'Abbé &
de Religieux l'obligeoit de veiller sur
son Monastere, celle de Chrétien & de
Prêtre ne luy permettoit pas d'avoir de
l'indifference pour le salut des personnes
du siecle, lors qu'il pouvoit leur être
utile. Qu'il y avoit de la dureté à refu-
ser de voir des personnes qui venoient
de loin pour le consulter, & dont Dieu
avoit peut-être attaché la conversion &
le salut à ses lumieres & à sa conduite ;
qu'il n'y avoit rien en cela que de tres-
conforme à la Regle de saint Benoist &
aux exemples des Saints de son Ordre ;
que saint Bernard & plusieurs autres
Saints Abbez des premiers temps en
avoient usé ainsi, & que JESUS-CHRIST
même, qui étoit le modèle de toutes les
vertus chrétiennes & religieuses, n'avoit
pas refusé son secours aux publicains &
aux pecheurs les plus décriez ; qu'à la
verité on s'en étoit scandalisé, mais que
cela ne l'avoit pas obligé de changer de
conduite. Qu'en un mot, c'étoit dans
les occasions dont il s'agissoit qu'on de-
voit se régler sur cette maxime du Sau-
veur si pleine de sagesse, que ceux qui
se portoient bien n'avoient pas besoin
de Medecin ; mais que ceux qui étoient

434 LA VIE DE L'ABBÉ
malades ne s'en pouvoient pas passer.

Ces raisons jointes à l'autorité de ces personnes qui les disoient, avoient commencé de faire impression sur l'esprit de l'Abbé de la Trappe, lors qu'une fermeté & une constance le déterminèrent à se communiquer un peu plus au dehors. Il venoit souvent à la Trappe des Evêques & des Archevêques, des personnes même de l'état séculier d'un caractère si religieux, qu'il n'étoit pas possible à l'Abbé de leur refuser l'entrée de son Monastère & de ne leur point parler. La bienséance, le devoir même ne lui permettoient pas de refuser leurs visites. Ses ennemis en prirent occasion de publier dans le monde, qu'à moins que d'être Prince du premier ordre, Duc & Pair ou Maréchal de France, il n'étoit plus possible de voir l'Abbé de la Trappe & de lui parler, & qu'on ne comprenoit que l'humilité chrétienne & religieuse pût s'accommoder d'une pareille conduite. Comme l'Abbé de la Trappe étoit très-éloigné de ces distinctions odieuses qui donnent tout au rang & rien au mérite & à la vertu, il jugea qu'il devoit faire cesser ces mauvais cours, & qu'il ne seroit pas excusé devant Dieu s'il continuoient, quoi qu'il

DE LA TRAPPE. LIV. III. 435
nocemment, à donner lieu aux mauvais jugemens qu'on faisoit de sa conduite. Depuis ce temps-là, il se rendit plus facile à recevoir les visites qu'on venoit luy rendre. Tout le monde sçait la benediction que Dieu y a donnée, & combien de conversions ont été le fruit de ses entretiens avec des personnes de tous états & de toutes conditions.

Ces communications que la charité ne luy permettoit pas de refuser, l'engagerent dans la suite dans un autre commerce tres-accablant : ce fut celui des lettres. Il luy en venoit de tous côtez ; les unes étoient écrites par des personnes qui ne pouvoient pas le venir consulter, ou qui l'ayant entretenu avoient des difficultez à luy proposer, ou de nouveaux avis à luy demander pour leur conduite ; la bienfiance & d'autres raisons de charité l'obligeoient encore à quantité de réponses dont il ne pouvoit se dispenser. Il en fut à la fin tellement accablé, que n'y pouvant suffire, il ne put aussi se dispenser de prendre quelqu'un pour l'aider. Il délibéra long-temps devant Dieu s'il se serviroit pour cela de ses Religieux, ou s'il prendroit un seculier qui s'étoit retiré

436 LA VIE DE L'ABBÉ
à la Trappe, & qui y vivoit dans la so-
litude & dans la penitence à peu près
comme les Religieux. Trois raisons qui
ne pouvoient être plus fortes le portè-
rent à préférer le séculier ; l'une, que
comme on le consultoit sur toutes les
affaires de cas, une pareille occupation au-
roit pû réveiller dans l'esprit de ses
Religieux le souvenir de bien des choses
qu'ils ne pouvoient trop oublier,
du moins qu'elle leur rempliroit l'esprit
de quantité d'idées capables de nuire à
l'esprit d'oraison & de composition
dont il souhaittoit qu'ils fussent toujours
pénétrés. L'autre, que le choix qu'il
feroit pourroit faire soupçonner qu'il avoit
plus d'estime & plus de confiance en
certains Religieux qu'en d'autres ; ce
qu'il vouloit éviter sur toutes choses
pour ne point altérer cette charité parfaite
qu'il avoit eu tant de soin de leur
inspirer. Il crut encore que pour vaquer
à cet employ il ne pourroit se dispenser
d'exempter un ou plusieurs Religieux de
régularité communes, au lieu que le
séculier pourroit luy donner autant de
temps qu'il en auroit besoin sans rien
déranger dans l'ordre qu'il avoit établi
dans son Monastère, auquel il étoit im-
portant de ne donner aucune atteinte.

Ces raisons jointes au talent qu'avoit le
 seculier d'écrire tres-bien & tres-vîte ,
 & à la connoissance qu'il avoit de sa
 pieté , & du secret dont il étoit capable ,
 le porterent à se servir de luy conjoin-
 tement avec un de ses Religieux qu'il
 employoit lors qu'il le pouvoit faire sans
 le détourner de ses exercices. On y
 trouva depuis à redire ; mais comme les
 raisons qui l'avoient porté à faire ce
 choix luy paroissoient toujours égale-
 ment fortes , il y persista & ne changea
 rien à sa conduite. C'est à ce secours que
 le public est redevable des lettres de
 l'Abbé de la Trappe qu'on luy a donné
 depuis peu , & de tant d'autres ouvra-
 ges si beaux & si édifiants du même au-
 teur qui ont paru de temps en temps.
 Ses longues maladies & l'usage de ses
 deux mains qu'une violente fluxion luy
 ravit plusieurs années avant sa mort
 nous en auroient privé , si quelque autre
 que luy n'eût pris soin de les recueillir
 & de les conserver.

Les communications avec les person-
 nes du dehors ne l'empêchoient point
 de donner à ses Freres tout le temps
 dont ils avoient besoin pour leur conso-
 lation ou pour leur conduite. Il n'en
 étoit ni moins assidu à l'Office divin &

1438 LA VIE DE L'ABBÉ
à la priere, ni moins exact à tous les
exercices reguliers. De quelque confi-
deration que fussent les personnes qui le
venoient voir, au moindre besoin de ses
Religieux il les quittoit, & il ne leur
donnoit que le temps dont ils avoient
coutume de se passer. Ce temps étoit ce-
luy du travail, auquel plusieurs années
avant sa mort ses incommoditez ne lui
permettoient pas d'assister. Ainsi ce com-
merce dont on a tant parlé ne trouble
point l'ordre de son Monastere, tout se
faisoit avec la même exactitude, &
plus souvent on ne s'appercevoit pas m-
me des visites qu'on luy rendoit; c'est
ainsi que l'Abbé de la Trappe se condui-
soit à l'égard du dedans & du dehors
son Monastere. Il manqueroit quelq-
chose à sa vie, si on ne racontoit
les moyens dont il se servit pour y éta-
blir cette grande Reforme dont on vie
de parler.



CHAPITRE XIV.

Des moyens dont l'Abbé de la Trappe s'est servi pour établir dans son Monastere la penitence qu'on y pratiquoit de son temps, & qu'on y pratique encore aujourd'huy.

COMME il n'est pas aisé d'établir une Reforme pareille à celle de la Trappe, & qu'il est encore plus difficile de la maintenir, il ne peut être que tres-utile de rapporter les moyens dont l'Abbé de la Trappe s'est servi pour la perfection de ce grand ouvrage.

Comme Dieu luy eut inspiré le dessein de rétablir dans son Monastere la penitence primitive & tous les anciens usages de Cîteaux, son premier soin fut de s'en bien instruire: Il ne se proposa point de pratiques nouvelles dont il eût la gloire d'être l'auteur, il eut toujours les yeux sur ses peres, il les regarda toujours comme ses guides & ses modeles; il se forma sur cette ancienne discipline si approuvée de l'Eglise, & si autorisée de Dieu même par une infinité de miracles; il y apprit les devoirs des

Supérieurs & des inférieurs ; la charité, la fermeté & la vigilance des premiers, la docilité, la soumission & la dépendance des autres. C'est dans cette source qu'il a puisé tout ce qu'il a établi & puis touchant le mépris & l'éloignement du monde, la solitude, le silence, l'amour & la pratique des humiliations, des austeritez & de cette pénitence continuelle dont les exemples anciens nous paroîtroient incroyables, s'il ne les avoit pas renouvelés de nos jours.

S'étant ainsi rempli de l'esprit primitif de l'Etat monastique, des loix & des coutumes que les anciens avoient suivies, il les pratiqua long-temps lui-même avant que de les proposer aux autres ; il n'eut en cela aucune des vues humaines qui ont empêché le succès de tant de projets qui paroissent saints devant Dieu ; sa propre sanctification & celle de ses Freres furent les uniques motifs qui le firent agir ; & les choses eussent dépendu de luy, le monde l'eût oublié comme il avoit oublié le monde. Dans la vérité le genre de vie qu'il avoit choisi étoit si éloigné de cette grande réputation qu'il acquiesça depuis, qu'on ne peut pas penser raisonnablement qu'il en eût alors la moindre

re idée. Dieu seul qui se plaît à élever
es humbles le tira de cette obscurité à
laquelle il s'étoit condamné lui-même
pour toute sa vie.

Au soin qu'il eut de s'instruire de la
sainteté & des devoirs de l'Etat monas-
tique , il joignit une priere fervente &
continuelle ; il prioit Dieu sans cesse de
l'éclairer , de le conduire , de le soute-
nir , de benir sa conduite sur son Mo-
nastere , & d'y établir luy-même la
maniere dont il vouloit y être servi ; il
engageoit ses Freres à se joindre à luy ,
& ils s'unissoient tous ensemble pour
obtenir l'esprit de penitence & la grace
d'y perseverer.

L'exhortation fut le premier moyen
exterieur dont il se servit pour l'execu-
tion de son dessein. Dieu luy avoit
donné tous les talens qui peuvent servir
à persuader , personne ne parloit mieux
ni avec plus de grace que luy ; & com-
me il étoit pénétré des sentimens qu'il
vouloit inspirer aux autres , il enlevoit ,
il entraînoit ceux qui l'écoutoient , au-
cun n'avoit la force de luy résister. C'est
d'un des plus grands Prelats de l'Eglise ,
qui a bien voulu écrire luy-même de sa
main des memoires pour servir à cette
histoire , que l'on tient ce fait. *Lorsque*

l'Abbé de la Trappe commençoit à établir sa Reforme (dit cet illustre Prelat) je fis trois ou quatre voyages à son Abbaye avec le Pere de Mouchy de l'Oratoire pour y faire des retraites. Nous allions en secret entendre les exhortations qu'il faisoit à ses Religieux au Chapitre après Prime. Elles étoient si vives , si fortes & si touchantes , que nous ne pouvions retenir nos larmes ; tous ces bons Religieux en sortoient avec une nouvelle ferveur & des sentimens d'une componction si extraordinaire , que rien ne leur paroissoit impossible. S'il m'étoit permis de nommer le grand Prelat dont je rapporte les paroles , il n'y auroit personne qui ne convint qu'on ne peut citer un témoignage d'un plus grand poids.

L'exemple de l'Abbé de la Trappe soutenoit ses discours. On ne vit jamais un zele plus étendu & plus actif ; il étoit toujours à la tête de ses Freres , & le plus exact à tous les exercices ; il n'exigeoit rien qu'il ne pratiquât le premier ; c'étoit beaucoup faire que de le suivre.

Sa charité pour ses Freres ne pouvoit être ni plus vive ni plus tendre ; il n'avoit rien épargné pour les en convaincre ; il y avoit si bien réüssi qu'il n'y en avoit aucun qui ne crût luy être tres-

cher ; il avoit une attention continuelle pour tous leurs besoins ; il ne se contentoit pas de s'en informer , il les devinoit , pour ainsi dire , & ne manquoit jamais de les prévenir ; les foibles , les imparfaits étoient en cela traités comme les autres ; on ne s'appercevoit jamais d'aucune prédilection , ni de la moindre préférence. Les malades en particulier étoient le grand objet de ses soins ; il les visitoit tous les jours , il les consoloit , il les animoit à la patience , il ordonnoit de leur nourriture , il y goûtoit , il n'épargnoit rien pour leur soulagement , autant que la pauvreté & la pénitence dont ils faisoient profession le pouvoit permettre. Sa charité étoit tendre , mais aussi elle étoit ferme , & sa condescendance n'a jamais été jusques à permettre la moindre chose qui pût favoriser le relâchement. Il avoit un génie & une adresse merveilleuse pour leur faire aimer leur état , leur austerité , leur pénitence , la privation même de toutes les choses dont leur profession ne leur permettoit pas l'usage ; on les leur eût offertes qu'ils les eussent refusées ; & c'est ce qu'ils ont fait souvent à l'égard des soulagemens qui leur étoient les plus permis.

Les Religieux de la Trappe n'étoient donc pas des esclaves timides qui se missoient sous l'autorité d'un Supérieur dur & inflexible, ils ne faisoient & ils ne souffroient que ce qu'ils vouloient ; mais ils vouloient toujours ce qui étoit conforme à leur état & à la penitence qu'ils avoient embrassée , dans le dessein d'y perseverer jusques à la mort. L'Abbé de la Trappe de son côté ne se contraindoit point en faisant paroître tant de charité à tous ses Freres , c'étoit son véritable caractère ; la severité luy étoit bien moins naturelle que la douceur. *Je n'ay jamais connu*, dit le grand Prelat que j'ay déjà cité , *un si bon naturel , si droit , si juste , si tendre pour ses amis , & si agreable à tout le monde.* On s'est donc bien trompé quand on a voulu faire passer l'Abbé de la Trappe pour un homme sans pitié , qui avoit toujours les menaces dans la bouche , & la severité dans le cœur. La conduite de son Monastere demandoit une discipline exacte & severe ; mais il la sçavoit si bien temperer par tout ce que la charité a de plus insinuant & de plus doux , que jamais Supérieur n'a été ni plus generalement estimé , ni plus tendrement aimé de tous ses Religieux.

La solitude & le silence furent encore deux des principaux moyens qu'il employa pour établir & pour maintenir cette discipline si sainte qu'on a tant admiré dans son Monastere ; il accoutuma ses Religieux à vivre dans une solitude si generale & si parfaite , qu'ils n'avoient aucun commerce avec les personnes du monde , pas même avec leurs parens les plus proches & leurs amis les plus intimes. La Trappe étoit à cet égard , comme parle l'Ecriture , une terre d'oubli ; on ne sçavoit rien de ce qui se passoit dans le monde , on ignoroit jusques aux événemens les plus extraordinaires , où la pieté & la Religion sembloient être les plus interessées. L'Abbé de la Trappe porta sur cela les choses si loin , qu'il fit rompre un chemin qui passoit trop près des murs du Monastere , & le fit faire à plus de six cent pas delà. Il fit aussi détruire les bâtimens d'une ferme située dans le bois du parc , parce qu'elle donnoit occasion à quantité de gens de l'un & de l'autre sexe de passer dans les lieux voisins du Monastere , & de se trouver sur le chemin des Religieux lors qu'ils alloient au travail ou qu'ils en revenoient. Cela ne se pouvoit pas faire sans une

446 LA VIE DE L'ABBÉ
dépense assez considérable à des Religieux qui avoient à peine de quoi vivre ; mais l'Abbé n'épargnoit rien lorsqu'il s'agissoit d'établir une discipline exacte dans son Monastere.

Pour ce qui est du silence on ne peut jamais porter plus loin qu'à la Trappe ; il n'y avoit aucune occasion où les Religieux eussent la liberté de se parler les uns aux autres. Toute communication leur étoit défendue , excepté avec leurs Superieurs ; ils vivent ensemble , & ont même les uns pour les autres une charité tres-ardente sans se connoître , ils ignorent absolument la naissance , le pays , les talens , les qualitez personnelles , bonnes ou mauvaises de leurs Freres , & jusques aux noms de leurs familles ; tout ce qu'ils en savent est le nom qu'on leur donne lorsqu'ils sont reçus dans le Monastere. Il n'y a que l'Abbé & les premiers Superieurs qui ayent connoissance de tout le reste. Il arrive delà qu'il y a entre eux une égalité parfaite , & qu'ils ne font point tentez de se préférer les uns aux autres , parce qu'ils n'ont aucune connoissance des choses qui ont introduit la distinction & la préférence entre les hommes. Ainsi comme d'un côté ils ne

L'Abbé de la Trappe, qui étoit un des plus éclairés Directeurs que Dieu a donné à son Eglise, avoit encore marqué un défaut qui n'est que trop ordinaire dans la conduite des am. C'est de regler tout le monde selon les mêmes maximes, au lieu que la diversité des esprits & des caracteres demandent souvent des conduites différentes. La discipline extérieure de la Trappe étoit la même pour tous les Religieux, tous y faisoient & s'abstenoient des mêmes choses. La conduite intérieure & particulière étoit différente selon le génie & le caractère de ceux qu'il avoit à gouverner. Il avoit même une maxime à laquelle on ne peut faire trop d'attention, c'est qu'il falloit suivre l'attrait de Dieu, & se regler sur les impressions que le Saint Esprit fait sur les cœurs. Il est vrai qu'il faut beaucoup de lumières pour ne s'y pas tromper ; mais quand on n'a aucun lieu d'en douter, on ne peut être trop attentif à les suivre. Delà venoit qu'il permettoit quelquefois à de certains Religieux des austérités particulières qu'il défendoit aux autres, & qu'il ne portoit pas tous les Freres à une égale perfection ; il étoit attentif aux mouvemens de la grace, il

DE LA TRAPPE. LIV. III. 449
n'étoit appliqué qu'à les suivre. Il est
vrai que cette application est pénible ,
& que pour y réussir il faut une vigi-
lance infatigable ; mais il se regardoit
comme dévoué au salut de ses Reli-
gieux , c'étoit sa grande & son unique
affaire.

Cependant comme il avoit beaucoup
plus de zèle que de forces , il se sentit
à la fin si accablé qu'il en tomba ma-
lade. Quoi qu'il n'eût aucun lieu de
douter que ses austeritez & sa conti-
nuelle application aux besoins de ses
Freres étoient l'unique cause de sa ma-
ladie , il ne fut pas plutôt guéri qu'il
reprit tous les exercices avec cette mê-
me ferveur qui luy avoit pensé coûter
la vie. Il est vrai que ses forces étant
fort diminuées il ne put plus travailler
avec la même ardeur & aussi long-temps
qu'auparavant ; mais il recompensa ce
qu'il croyoit être un vuide dans sa pe-
nitence , en s'occupant aux ouvrages les
plus bas & les plus vils de la maison ;
& quoi qu'il sentît sa poitrine s'affoiblir
de plus en plus , il ne laissa pas de con-
tinuer ses exhortations dans le Chapitre
avec une force qui ne pouvoit être sou-
tenue que par un zèle aussi ardent que le
sien.

CHAPITRE XV.

Continuation du même sujet.

C'EST par les moyens & par l'usage des maximes qu'on vient de rapporter, que l'Abbé de la Trappe établit dans son Monastere cette penitence si édifiante qui a sanctifié tant de personnes de tous états, & qui les sanctifie encore tous les jours. Mais on ne peut se dispenser d'ajouter, que quelque autorité qu'il eût dans son Monastere, quelque confiance qu'on eût en luy, quelque amour & quelque veneration qu'on eût pour la personne, il n'a rien établi à la Trappe que du consentement & même à l'instance sollicitation de tous ses Freres. Il sçavoit qu'on porte un joug, quelque pesant qu'il puisse être, d'autant plus volontiers qu'on se l'est imposé soy-même, & qu'on n'a pas sujet de se plaindre quand on n'exige que l'observation des loix qu'on s'est prescrites, & dont on a demandé l'établissement. Ainsi, quand il vouloit rétablir quelque pratique de l'ancienne penitence, ou quelques-uns des premiers usages de Cîteaux,

DE LA TRAPPE. LIV. III. 492
Il faisoit en sorte que les Freres le vou-
lussent, & le luy demandassent avec
cette ardeur qu'ils avoient pour tout ce
qui étoit capable de contribuer à leur
sanctification.

Le moyen le plus ordinaire dont il se
servoit pour cela étoit de leur donner
de l'estime & de l'amour pour toutes ces
pratiques saintes dont leurs peres leur
avoient laissé l'exemple; il s'attachoit à
leur en faire voir l'utilité, & les bene-
dictions que Dieu y avoit attachées. On
ne parloit d'autre chose dans les confe-
rences que des vies des Peres des de-
serts, des actions des anciens Solitaires
rapportées dans Cassien, des sentimens
de saint Jean Climaque & de S. Basile.
Cela faisoit tant d'impression sur l'esprit
de ces saints Religieux, qu'ils disoient
incessamment à leur Abbé, chacun en
particulier, ou tous ensemble : *Est-ce que*
nous parlerons toute nôtre vie de ce qu'ont
fait nos Peres, & que nous ne ferons ja-
mais comme eux ? Quand ces presse-
mens avoient bien persuadé l'Abbé de
la sincerité de leurs desirs & de la reso-
lution ferme & inébranlable où ils é-
toient de suivre constamment les exem-
ples des anciens, il rétablissoit insensibi-
blement ce qu'ils avoient pratiqué.

LA VIE DE L'ANCIEN

Il faisoit même quelque mes-
sage ; car pour mieux s'attacher au
Lancement & le dégoût qu'on
faisoit les résolutions qui pouvoient
plus fortes , il vouloit qu'on
long temps , & qu'on éprouvât
en avant qu'une Règle qu'il pouvoit
qui pût pour établir ; car comme
il étoit une fois , il la faisoit avec
avec beaucoup de fermeté. Il avoit
même quelquefois qu'il avoit
l'obligation d'une loi pour qu'on
venant par les anciens, quand il
venoit après plusieurs répétitions
l'obligation des forces de ses Forces.

Il étoit en effet lors qu'il étoit
dans le temple l'ancienne observation
de Dieu dans le Caire. La pri-
que pour l'ancien, non seulement par
il se habiles, mais même parmi tous
les Luthériens, de ne faire qu'un repas
par jour, encore on ne le faisoit que
sur le soir & après Vêpres. Les Reli-
gieux de la Trappe, pendant comme ils
étoient de l'esprit de pénitence, s'é-
toient souvent reproché, non seule-
ment de ce qu'ils n'imitaient pas leurs
Pères, mais même de ce qu'ils ne jeû-
noient pas avec toute l'exacritude qui
avoit été en usage parmi tous les Fide-
l'un & de l'autre sexe. Sur cela

Les Religieux proposèrent d'eux-mêmes à leur Abbé de rétablir à la Trappe l'ancienne manière de jeûner. L'Abbé qui avoit une attention particulière à ne point accabler ses Freres , & qui ne vouloit point établir d'Observance que tous ses Religieux ne pussent pratiquer , pour n'être pas obligé de donner des dispenses , le refusa long-temps ; mais comme il apprehenda de s'opposer à l'esprit de Dieu , & de retenir dans la mediocrité ceux qu'il étoit obligé de porter à la perfection , il y consentit enfin.

On rétablit donc à la Trappe l'ancien mil six cent soixante & douze l'ancienne manière de jeûner le Carême , c'est-à-dire , qu'on regla qu'on ne feroit qu'un seul repas , & qu'on ne mangeroit qu'à quatre heures du soir après Vêpres. Comme ce qu'on mange à la Trappe nourrit peu , que les veilles y sont longues , le chant de l'Office tres-pénible , le travail accablant , & que les autres austérités qui s'y pratiquent sont capables d'affoiblir les plus robustes , on eut beaucoup de peine à soutenir le jeûne jusqu'à Pâques. Cela fit comprendre à l'Abbé que cette manière de jeûner surpassoit les forces de ses Freres , & il résolut dès lors de ne la plus permettre ,

454 LA VIE DE L'ABBE
& de remettre les choses sur le premier
ped.

Les Religieux l'ayant scû redoublèrent leurs instances pour obtenir de luy la permission de jeûner le Carême suivant comme ils avoient fait celuy dont on vient de parler ; il la leur refusa long temps ; mais enfin après une perserverance de sept ou huit mois il se rendit à leurs instances. Ses motifs en usant de cette condescendance furent de n'avoir rien à se reprocher ; que ses Religieux au cas qu'ils fussent obligez de relâcher enfin de l'austerité du jeûne, eussent au moins la consolation d'avoir fait tout ce qui dépendoit d'eux pour s'élever à l'exacte pratique de leur Regle, & que cette experience leur apprît à s'en rapporter à leurs Superieurs pour le choix des austeritez & pour l'étendue qu'on leur doit donner. On jeûna donc le Carême de l'année suivante comme on avoit fait la précédente, mais les forces du corps ne répondirent pas au zele de ces saints Penitens ; ils éprouverent que si *l'esprit est prompt la chair est foible*. La plupart se trouverent si accablez & si épuisez du jeûne, qu'ils eurent toutes les peines du monde de le soutenir jusques à Pâques. Cette
seconde

seconde experience ayant convaincu l'Abbé que cette austerité surpassoit les forces de ses Freres , après avoir examiné devant Dieu toutes les raisons qui le pouvoient porter à continuer ou à quitter cette pratique , il crut qu'il étoit de l'ordre de Dieu , de sa prudence & de son devoir de se reduire à quelque chose de plus moderé qui pût être observé par la Communauté toute entiere. On se contenta donc d'établir comme un reglement stable qu'à l'avenir aux jeûnes d'Eglise de toute l'année on mangeroit à midy & demi , & qu'on donneroit le soir aux Religieux une ou deux onces de pain sec pour leur collation. On resolut de garder la même exactitude aux jeûnes de l'Ordre , avec cette seule difference que l'heure du repas seroit immédiatement à midy. C'est ainsi qu'on en use à present. On peut juger par cet exemple combien l'Abbé de la Trappe étoit éloigné d'imposer à ses Freres des austeritez malgré eux , & qui fussent au dessus de leurs forces , combien au contraire il étoit attentif à ne les point surcharger , & qu'il étoit bien plus occupé à moderer leur zele qu'à leur imposer un joug qui les eût accablez & dont ils eussent eu lieu de se plaindre,

2. part.
Chap.
12.

C'est par les moyens qu'on vient de décrire que la penitence primitive a été rétablie à la Trappe dans toute sa vigueur, & que ce Monastere est parvenu à ce haut point de reputation qui a depuis fait tant d'honneur à l'Eglise. Ceux qui pourroient me soupçonner ou d'avoir exagéré, ou de n'avoir pas été assez bien informé sur ce qui s'est passé & sur ce qui se passe encore aujourd'hui à la Trappe, voudront peut-être bien s'en rapporter à ce qu'en dit l'auteur de l'*Apologie pour les Catholiques contre les faussetez & les calomnies d'un livre intitulé la Politique du Clergé*. Après que cet auteur a parlé avec de grands éloges des vertus chrétiennes & religieuses, de la charité, de l'humilité, de la mortification, de l'abnégation de soi-même, de l'application à la priere, qui sont en usage dans l'Ordre des Capucins, dans celui des Carmes déchauftez, & dans les Congregations reformées des Ordres de saint Benoist & de saint Bernard, c'est-à-dire dans les Societez religieuses établies depuis la prétendue Reformation : voici comme il parle de l'Abbaye de la Trappe.

„ Ce qui se passe à nos yeux dans le Monastere de la Trappe, est une des

DE LA TRAPPE. LIV. III. 457
choses du monde qui fait le plus sen-
tir Dieu & la puissance de sa grace
sur le cœur de l'homme pour y for-
mer des vertus si fort au dessus de
tout ce que la Philosophie humaine a
pû concevoir, qu'on est obligé de
reconnoître pour peu qu'on soit rai-
sonnable, que le modele & le prin-
cipe s'en doit trouver ailleurs que
dans la nature. On y voit des hom-
mes que l'Esprit de Dieu a ramassés
de divers païs, de divers états, de
diverses conditions, qui sont telle-
ment morts au monde depuis qu'ils
se sont enterrez dans cette sainte soli-
tude, qu'ils ne savent absolument
rien de tout ce qui s'y passe, non pas
même dans leur propre famille, parce
qu'ils ne veulent plus sçavoir que
JESUS, & JESUS crucifié, & ne plus
vivre que pour être crucifiés avec
luy : qui hors ce qu'ils ont à dire à
leur Supérieur pour luy représenter
l'état de leur conscience, semblent
avoir perdu l'usage de la voix pour
la conversation avec les hommes, &
n'en avoir plus que pour chanter les
loüanges de Dieu avec une ferveur
d'AnGES & une modestie de pénitens :
qui menant une vie si pauvre, si mor-

» tifiée, si austere, si laborieuse, qu'ils
» sembleroit qu'ils en dûssent être ac-
» cablez, bien loin d'en avoir quelque
» peine & quelque chagrin, paroissent
» & sont si contens, & jouissent d'une
» telle paix, qu'il faut bien qu'ils goû-
» tent d'autres plaisirs plus spirituels &
» plus divins qui les fassent renoncer de
» si bon cœur à tous ceux des sens &
» de la nature : & enfin qui dans l'ab-
» battement des plus longues & des plus
» douloureuses maladies conservent tou-
» jours la même vigueur d'esprit, Dieu
» fortifiant tellement en eux par sa grace
» l'homme interieur pendant que l'ex-
» terieur se détruit, que plusieurs sen-
» tant leur fin s'approcher, se traînent
» & se font porter dans l'Eglise avec un
» courage merveilleux pour y recevoir
» les derniers Sacremens, & joignant
» la plus profonde humilité dans la vuë
» de leur misere à la plus grande con-
» fiance en la misericorde de Dieu, ne
» se trouvent dignes que de mourir sur
» la cendre comme des pecheurs, lors-
» que la joye d'aller à Dieu leur fait
» dire avec David : *Je marcheray sans*
» *rien craindre au milieu des ombres de la*
» *mort parce que vous êtes avec moy.*
» Je n'exagere rien (continuë cet au-

leur) j'en dis plutôt moins que trop , & ceux qui en douteroient peuvent s'en informer sans beaucoup de peine.

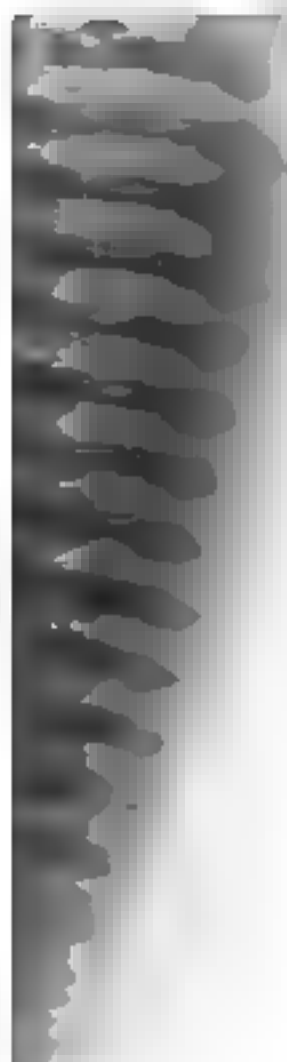
C'est ce que l'on peut dire à ceux qui feroient tentez de douter de la verité des choses qu'on a racontées. La Trappe est encore ce qu'elle étoit , on y peut aller, & y voir de ses yeux plus qu'on n'en a dit. Mille gens y vont tous les jours , de la pieté & de la sincerité desquels il n'est pas permis de douter ; on est tres-assuré qu'ils ne se plaindront pas qu'on ait exagéré ou déguisé les choses qu'on vient de rapporter.

On doit encore ajouter que les talens de l'Abbé de la Trappe pour la direction des ames & la conduite de ses Religieux étoient si grands , que dès qu'ils luy avoient exposé l'état de leur conscience , leurs tentations , leurs peines ; quelque grandes qu'elles pussent être , se dissipent en un moment. Un mot de sa bouche leur rendoit la paix & la tranquillité qu'ils avoient perduës ou qu'ils étoient prêts de perdre ; cette benediction continuë même après sa mort ; on sçait par des témoignages irreprochables que des Religieux qui ont été recueillis depuis sa mort , & qui ne l'ont jamais connu , trouvent sur son tombeau

460 LA VIE DE L'ABBE', &c.
la consolation à toutes leurs peines. Leur
trouble s'y évanoüit, & ils en revien-
nent toujours avec un nouveau courage
& une force toute nouvelle pour conti-
nuer leur penitence. Tant il est vrai que
Dieu (comme parle l'Ecriture) garde les
os de ses serviteurs, & que son esprit ne
les abandonne pas après même que la
mort nous les a enlevés, & semble les
avoir détruits.

F I N.

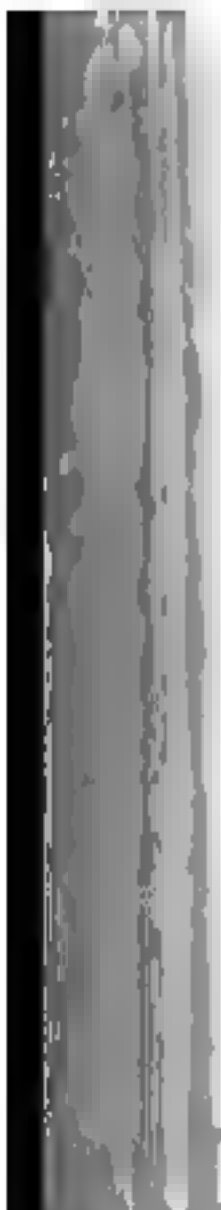
1000



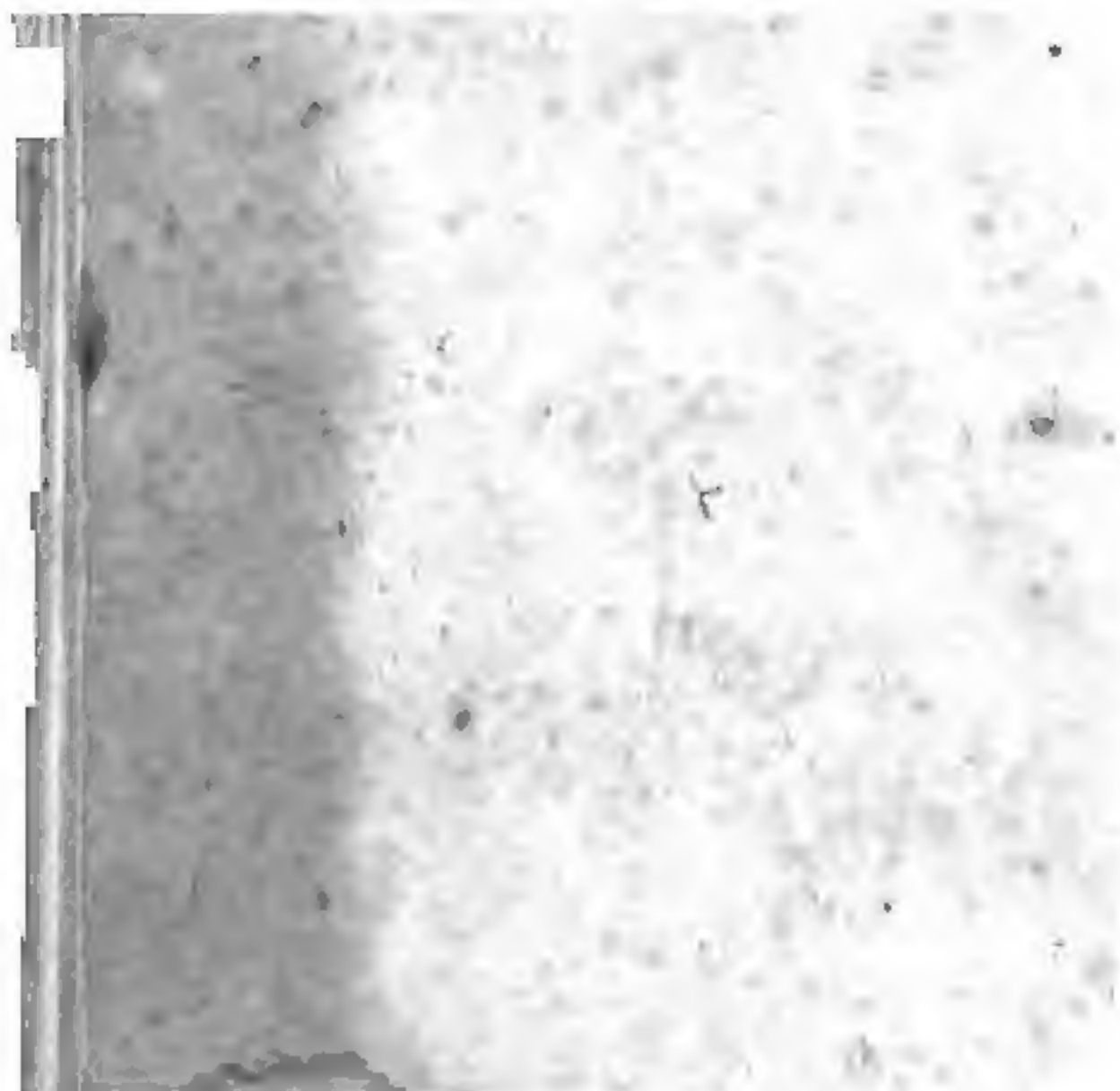
1000

1000

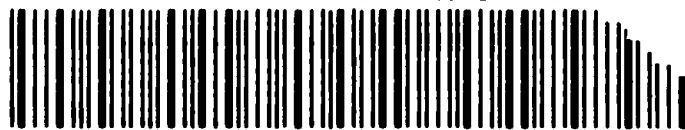
1000







UNIVERSITY OF MICHIG.



3 9015 06296 6547

